

Delly

La fin d'une Walkyrie



Be*Q*

Delly

La fin d'une Walkyrie

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 350 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes
Esclave... ou reine ?
L'étincelle
L'exilée
Le rubis de l'émir
La biche au bois

La fin d'une Walkyrie

Édition de référence :
Librairie Plon, 1916.

Ce volume a aussi paru sous le titre de :

La pupille du comte Boris.

Première partie

I

Une lampe électrique, coiffée d'un abat-jour couleur de pourpre, éclairait le petit fumoir décoré avec un goût sobre. Dans la clarté douce, un peu rosée, se détachaient le visage énergique et froid du comte Boris Vlavesky, avec ses yeux songeurs, souvent ironiques, toujours énigmatiques, et près de lui la pâle et mince figure du comte Cyrille, son cousin germain.

Ils appartenaient tous deux à une race ancienne et très noble. Le père de Boris avait dilapidé au jeu une grande partie de sa fortune, et sa mère avait vu la sienne diminuée par de mauvais placements. La comtesse, veuve depuis une dizaine d'années, administrait le domaine de Klevna, dont elle versait à son fils les revenus. Ceux-ci, bien qu'assez considérables encore, semblaient peu de chose à un homme tel que le comte Boris, élevé dans le luxe, ayant reçu la

plus brillante éducation et possédant tous les goûts du grand seigneur. Néanmoins, on ne lui avait jamais connu de dettes. Il détestait les cartes, ne pariait pas aux courses, et nul ne se souvenait de l'avoir vu prendre du champagne plus que de raison, au cours des parties fines entre jeunes officiers.

Un de ses camarades avait dit de lui :

— Il n'y a pas d'homme qui soit plus parfaitement maître de soi, et qui apporte jusque dans le plaisir tant de clairvoyance, de scepticisme, avec la volonté de n'être jamais dominé ou enchaîné.

Fort intelligent, doué d'une rare capacité de travail, le capitaine Vlavesky était noté comme le plus remarquable parmi les officiers des gardes à cheval. Nul mieux que lui, avec ce mélange de fougue et de froide autorité qui le caractérisait, ne savait entraîner ses hommes et s'en faire aveuglément obéir. Très estimé de ses chefs, possédant en outre la faveur impériale, il jouissait d'un fort grand prestige dans le corps d'élite dont il faisait partie.

Sa nature demeurait secrète, même pour ses meilleurs amis. Jamais il ne se livrait, et de ce fait, il avait une réputation de froideur, d'orgueilleuse réserve, qu'il semblait se plaire à entretenir. Mais on le tenait pour un camarade généreux, chevaleresque, et l'on cédait volontiers à son influence, à ce charme impérieux qui se dégageait de toute sa personne, de ses yeux surtout, bleus comme une eau profonde, mystérieux comme elle, ardents ou dédaigneux, selon les moments, et fréquemment songeurs.

Sa mère, nature froide et vaniteuse, s'était peu souciée de son éducation morale. Seuls lui importaient l'intelligence, les dons physiques très brillants, les succès mondains de ce fils unique, héritier de la vieille race. Elle l'avait élevé dans l'égoïsme, dans le culte de soi, elle s'était préoccupée d'en faire, avant toute chose, un grand seigneur très élégant, de goûts raffinés. Maintenant, elle n'avait plus qu'un désir, celui d'un opulent mariage qui redonnerait à Boris la situation d'autrefois.

Les occasions ne manquaient pas, le comte

Vlavesky étant l'un des hommes les plus remarqués dans le monde de la cour et dans la haute société de Petersburg. Mais Boris demeurait complètement irréductible. Il entendait conserver, pendant quelques années encore, sa complète indépendance. Devant cette déclaration catégorique, la comtesse avait compris l'inutilité de l'insistance, sachant, mieux que personne, combien peu malléable était la volonté de son fils.

Tout autre, physiquement et moralement, était le comte Cyrille. Orphelin, de faible santé, de goûts simples, il se trouvait pourvu d'une énorme fortune dont il n'usait guère. Sa plus grande distraction était la poésie, dans laquelle il ne réussissait pas mal. Nature faible et sensible, ayant souffert dans son enfance du caractère atrabilaire de son père, il s'était profondément attaché à son cousin, dont la loyauté lui inspirait confiance, dont la vigueur physique et la volonté dominatrice le subjugaient. Il l'admirait comme un être supérieur, lui demandait volontiers conseil et n'avait rien de caché pour lui. Boris, de son côté, lui témoignait une affection protectrice

et prenait plaisir à le traiter en petit garçon, ce qui semblait à Cyrille tout naturel.

Ils fumaient tous deux, ce soir, après le dîner que Cyrille était venu prendre chez son cousin, en attendant de se rendre à une soirée où ils étaient invités. Quand la pendule sonna neuf heures, Boris fit observer nonchalamment :

– Il serait peut-être temps de songer à nous rendre là-bas, Cyrille ?

– Oh ! rien ne presse ! Nous sommes parfaitement bien ici... Beaucoup mieux que dans ces salons surchauffés.

Boris se mit à rire, en enveloppant d'un regard amusé le mince visage aux yeux clairs et rêveurs.

– Le monde ne t'attire toujours pas davantage, mon cher ? Tu lui préfères décidément les cieux étoilés de la poésie ?

– Certes, oui ! Si je ne craignais de froisser l' excellente M^{me} Sternof, je serais demeuré paisiblement au logis, où m'attend un poème commencé.

– Bah ! cela te fera du bien, mon petit ! Et

puis, on en dira, des poèmes, chez M^{me} Sternof, car c'est une soirée littéraire, paraît-il.

— En effet, le baron de Stretzbach doit nous faire connaître les œuvres d'un nouveau génie surgi en son pays... Entre nous, Boris, ne trouves-tu pas qu'il y a un peu trop d'Allemands, chez notre vieille amie ?

— Sa mère était d'origine poméranienne, ne l'oublie pas. Mais j'ajoute aussi que, pour mon goût, l'élément germanique commence à dominer un peu trop, dans ces réunions. Je n'ai pas une particulière tendresse pour ces voisins entreprenants, déloyaux, dont on ne se défie pas assez, chez nous.

Une lourde et somptueuse portière orientale fut soulevée à ce moment, livrant passage à un domestique apportant le courrier du soir, qu'il posa sur la petite table de marqueterie, près de son maître.

Boris se pencha, y jeta un coup d'œil et prit sans empressement une enveloppe bordée d'un mince filet noir, en disant :

– Une lettre de ma mère.

Il la décacheta d'une main distraite et commença de la parcourir. Mais sa physionomie devint plus attentive, après les premières lignes...

« Une chose ennuyeuse nous arrive, mon cher Boris. Ainsi que tu l'as su par ma dernière lettre, mon cousin, le comte Verenof, est décédé presque subitement dans sa propriété de Marniew. Il laisse une petite fille, complètement orpheline, dont nous sommes les seuls parents, assez éloignés d'ailleurs. Or, son notaire vient de m'écrire que ses biens se trouvent entièrement grevés d'hypothèques – et de ce fait l'enfant est sans fortune. Si nous ne la recueillons, elle n'a d'autre ressource que de travailler pour vivre. C'est une fillette de seize ans – et qui ne paraît pas du tout son âge, ajoute le notaire. Elle a reçu, paraît-il, une éducation et une instruction assez fantaisistes – ce que je traduis ainsi : elle est formellement élevée.

« Que veux-tu faire ? Car c'est à toi de décider, d'autant plus que tu devrais accepter la charge de la tutelle.

« Évidemment, nous pouvons avoir beaucoup d'ennuis avec cette enfant inconnue. En outre, nos revenus ne nous permettent plus les grandes générosités d'autrefois. Si tu juges néanmoins impossible de nous soustraire à ce devoir, je la ferai venir, et nous verrons ce qu'il est possible d'arranger à son sujet. Toute ma crainte est qu'elle ne soit par trop insupportable... »

Boris interrompit là sa lecture, en disant entre ses dents :

– Eh bien ! ce serait intéressant, en effet !

Cyrille demanda, en jetant un coup d'œil étonné sur la physionomie contrariée de son cousin :

– Quoi donc ?

Boris lui tendit la lettre.

– Tiens, lis ! Un beau pavé qui me tombe sur le dos ! Pendant que Cyrille parcourait à son tour la lettre de la comtesse, l'officier s'enfonça dans son fauteuil, les sourcils froncés, les lèvres plissées par le mécontentement, sous l'élégante moustache blonde.

Accoutumé de tout rapporter à soi, de n'envisager toujours que sa propre satisfaction, il ne pouvait considérer sans déplaisir la perspective de cette tutelle et de cette charge pécuniaire.

En achevant sa lecture, Cyrille se mit à rire.

– Eh bien ! mon ami, c'est une charge de père de famille qu'on t'offre là ! Évidemment, tu n'es pas tout à fait indiqué pour remplir ce rôle... Une pupille de cet âge-là, surtout... Comme tuteur, tu ne seras pas banal... Prends garde que la jeune personne ne devienne amoureuse de toi, en coup de foudre !

Boris leva les épaules. Il étendit la main et prit distraitemment un des œillets jaunes qui trempaient dans un vase de cristal posé parmi les pièces d'un ancien et superbe nécessaire de fumeur.

Cyrille poursuivit, tout en mettant la lettre sur la table près de son cousin :

– Je comprends ton embarras... Refuser est difficile...

– Très difficile... Le degré de cousinage, il est

vrai, remonte assez loin. Néanmoins, ma mère se trouve être la plus proche parente de cette orpheline. Or, chez nous, les membres appauvris de la famille ont toujours été secourus. Mais la chose était facile, autrefois, quand il s'agissait simplement de distraire une somme plus ou moins considérable de très gros revenus, qui ne s'en portaient pas plus mal. Il en va autrement, désormais, et une tutelle de ce genre représente une charge à la fois pécuniaire et morale. Cette enfant, nous ne la connaissons pas. D'après le peu qu'en dit le notaire, elle doit être ignorante, mal élevée, — en un mot, parfaitement insupportable. Perspective charmante, qu'en dis-tu ?

— En vérité, oui !... Si tu te décides à endosser tous ces ennuis, que ferez-vous d'elle ?... Car je doute que ta mère soit disposée à s'en occuper.

— Certainement non ! Nous la mettrons dans un institut où l'on se chargera de son instruction et de son éducation... Mais ensuite, il faudra songer à l'établir... Quel plaisir cela nous promet !

D'un geste impatient, il froissa entre ses doigts l'œillet jaune avec lequel sa main jouait machinalement.

Cyrille fit observer :

— Il me semble qu'à ta place, je ne me déciderais pas avant de connaître le sujet. Vous pourriez en avoir trop d'ennuis plus tard.

— Tu as raison. D'autant plus qu'il est également préférable de voir par moi-même, là-bas, quelle est vraiment la situation pécuniaire. Je demanderai une permission ces jours-ci, et dès demain j'écrirai à ma mère, afin qu'elle me donne les renseignements nécessaires pour atteindre le lieu où gîte ma future pupille... Je sais qu'il se trouve dans le gouvernement de Smolensk. Ce n'est pas au diable, heureusement. Mais le chemin de fer doit passer assez loin du domaine. Aussi est-il probable que j'irai en automobile.

— Le connaissais-tu, ce comte Verenof ?

— Je l'ai vu naguère, une fois, quand j'étais tout petit garçon. À cette époque, il avait encore

une belle fortune. C'était une espèce d'original, prodigue, cerveau brûlé, rendant fort malheureux sa femme et son fils. Il n'existant aucune sympathie entre mes parents et lui, de telle sorte que les rapports de famille avaient peu à peu cessé... J'espère que la petite-fille ne ressemble pas, moralement, au grand-père ! Enfin, nous l'enfermerons en pension, et nous l'y laisserons le plus longtemps possible... Sur ce, mon petit, partons, car nous risquerions de manquer le plus beau de la soirée, c'est-à-dire la révélation de ce poète germanique, par mon ennemi intime, le baron de Stretzbach.

Il se leva, un sourire moqueur aux lèvres, et sonna pour qu'on lui apportât son manteau. Cyrille, avec un visible regret, quitta aussi son siège. Près de la haute stature à la fois élégante et vigoureuse de son cousin, il semblait encore plus mince, plus chétif et la hautaine aisance de l'officier faisait mieux ressortir la gaucherie des mouvements, l'incertitude des manières et de l'allure, chez le jeune comte Vlavesky.

Cyrille dit d'un ton surpris :

– Ton ennemi ? J'ignorais qu'il le fût !

Boris eut un léger éclat de rire en regardant son cousin avec un amusement railleur :

– Tu es toujours dans les nuages, mon cher. Rien d'étonnant à ce que tu ignores l'antipathie dont m'honore M. de Stretzbach, jaloux de moi, paraît-il.

– Ah ! vraiment !... Jaloux ?... À propos de qui ?

L'officier rit de nouveau, tout en s'enveloppant dans le grand manteau de garde à cheval que son valet de chambre venait de poser sur ses épaules.

– Jaloux de moi en général, mon ami, parce qu'il voudrait accaparer pour lui toute l'attention ; jaloux aussi en particulier, car il avait commencé de faire la cour à la princesse Etschef, quand il s'est aperçu que je l'avais devancé. Ce sont des choses qu'on ne pardonne pas, surtout lorsqu'on a, comme lui, une si haute opinion de sa personne.

Avec un dédaigneux mouvement d'épaules, le

comte acheva :

— C'est un imbécile...

M^{me} Sternof, chez qui se rendaient les deux cousins, était la veuve d'un éminent diplomate. Elle avait conservé des relations avec le personnel des différentes ambassades, qu'elle réunissait dans ses salons aux membres de l'aristocratie russe. On venait volontiers chez elle, certain de s'y amuser, cette vieille dame ayant conservé, sous ses cheveux blancs, beaucoup d'entrain et une réelle ingéniosité pour découvrir de nouveaux sujets de distraction. Quelques-uns de ses hôtes habituels l'aidaient dans cette tâche, et particulièrement le baron Wilhelm de Stretzbach. Les idées de celui-ci n'étaient pas toujours d'un goût parfait ; mais cette société mondaine où s'insinuait, nombreux, l'élément germanique, ne se montrait pas fort difficile, en dehors de quelques exceptions, telles que Boris Vlavesky et son cousin, appréciateurs d'un esprit plus fin.

Au moment où les deux jeunes gens entraient dans les salons, M. de Stretzbach commençait la

récitation des poèmes annoncés comme une œuvre de génie. Leur auteur s'appelait Gerhard Hessing. Il avait trente ans, professait à l'Université d'Heidelberg, et venait d'épouser la fille d'un médecin de Breslau.

En vers durs, martelés, il célébrait la lutte pour l'empire du monde, les triomphes à venir de la glorieuse Allemagne. Il chantait les Valkyries guerrières passant, radieuses, parmi le sang et les ruines, en brandissant le glaive allemand. Les flammes des incendies s'élevaient, les cris des mourants déchiraient l'air... Et parmi les visions sanglantes, parmi tout ce drame complaisamment évoqué, voici qu'apparaissait la note sentimentale, sous la forme de strophes adressées à Rosa, la fiancée, « Rosa, blonde et forte Germaine, compagnie de l'Allemand vainqueur ».

Le poème ne manquait pas de souffle, ni d'une certaine beauté brutale. Mais la persistance des évocations de meurtre et d'incendie, la complaisance un peu lourde et naïvement orgueilleuse avec laquelle l'auteur exaltait les vertus, les grandeurs et la gloire à venir de sa

« colossale Germania », finissaient par impressionner désagréablement les auditeurs non Allemands – ou, tout au moins, certains d'entre eux, parmi lesquels le comte Boris Vlavesky.

Il était demeuré avec son cousin à l'entrée du salon où Wilhelm de Stretzbach, un grand blond raide et poseur, assez beau garçon, disait les strophes guerrières, dans sa rude langue allemande. Tout en écoutant, Boris laissait errer son regard sur la réunion. Un instant, il s'arrêta sur une jeune femme fort jolie, élégante et fine, qui l'avait aperçu et lui adressait un signe de bienvenue discret. C'était la princesse Catherine Etschef, dont la passion pour le comte Vlavesky était connue de tout Petersburg. Boris la salua de loin, puis continua d'examiner la salle remplie de femmes luxueusement parées.

Il connaissait toutes celles qui étaient là – toutes, sauf cette belle personne vêtue de soie jonquille, assise près de M^{me} Sternof.

De lourds cheveux bruns, massés en forme de casque, coiffaient une tête au port altier. Les traits étaient beaux, mais durs, tout au moins au repos,

le teint d'une blancheur qui semblait marmoréenne. La taille devait être superbe, autant qu'on en pouvait juger en voyant assise l'étrangère. Et la toilette, en dépit de quelques fautes de goût qui frappaient le coup d'œil exercé du comte Vlavesky, était celle d'une grande dame.

Il pensa :

« Je parierais que c'est une Autrichienne ou une Allemande ! »

Son regard intéressé demeurait attaché à l'inconnue. Elle restait immobile, les paupières mi-closes, les mains croisées sur son éventail de plumes noires. De temps à autre, un frémissement agitait ses lèvres. C'était la seule marque visible d'émotion, chez elle, tandis qu'elle écoutait le poème sanguinaire qui faisait passer des frissons d'émoi sur les épaules des autres femmes.

Et le baron de Stretzbach acheva, en regardant cette fois la belle étrangère :

« Les Walkyries sont prêtes, les Walkyries viennent au secours de la Germanie. Ô Brunhilde,

Freya, ô vous toutes, vierges farouches, accourez, venez étendre sur les guerriers vos mains triomphantes, et quand le glaive ennemi fauchera les fils d'Allemagne, emportez-les dans les demeures de Wotan, où ils boiront l'hydromel et le vin mousseux en contemplant la Germanie victorieuse, maîtresse du monde ! »

À cette péroraision, Boris fronça les sourcils et se pencha vers l'oreille de son cousin.

— Voilà des élucubrations pangermanistes que ce Stretzbach aurait pu garder pour les servir en petit comité allemand. Ici, elles sont complètement déplacées, pour ne rien dire de plus... Mais j'aime beaucoup la mention du « vin mousseux ». C'est un petit rappel très savoureux du goût des Teutons pour le Champagne de nos amis les Français. Évidemment, Wotan ne peut manquer d'en abreuver pour l'éternité ses bons guerriers allemands, saturés de bière sur la terre.

Il eut un léger rire moqueur, auquel fit écho un de ses camarades de la garde, Grégoire Milskof, qui se trouvait près de là et l'avait entendu.

Boris lui demanda :

— Savez-vous, Grégoire Paulovitch, qui est cette belle personne ?... tenez, là-bas, en robe jaune...

L'étrangère s'était levée, et allait vers M. de Stretzbach, qui descendait du petit théâtre aménagé à demeure dans ce salon. Sa taille souple et majestueuse s'accordait bien, comme l'avait pensé Boris, au caractère altier de sa physionomie.

— Oui, très belle, hein ?... C'est une Allemande, parente de M. de Stretzbach, M^{lle} de Halweg, dont le père est un ex-diplomate...

— Halweg ? J'ai en Allemagne des cousins de ce nom.

— Vous avez des cousins allemands, Boris Vladimirovitch ?

— Une sœur de ma trisaïeule paternelle avait épousé un baron de Halweg, en Prusse orientale. Depuis lors, les relations entre les deux familles se sont espacées, puis ont cessé complètement.

Cyrille fit observer :

— Ces Halweg-là, peuvent appartenir à une

autre branche.

— C'est possible. D'ailleurs, peu m'importe, car je ne me soucie guère de nouer des rapports avec cette parenté lointaine. Libre à toi, Cyrille, si le cœur t'en dit ?

Le jeune comte Vlavesky ne répondit pas. Il attachait un regard attentif sur la belle Allemande, qui écoutait avec indifférence M. de Stretzbach, très empressé près d'elle.

Boris, passant à travers les groupes en saluant les visages de connaissance, alla présenter ses hommages à la maîtresse du logis, fort affairée. Puis il rejoignit la princesse Etschef et s'assit près d'elle, en attendant que fût donné le signal des danses.

Un regard l'avait suivi, et ne le quittait plus. M^{lle} de Halweg, interrompant sans façon le baron de Stretzbach, lui demanda, en désignant Boris d'un mouvement de tête :

— Quel est ce jeune officier, là-bas ?

— Lequel ?

— Le grand, si élégant, qui cause avec cette

jeune femme blonde, vêtue de rose.

La phisyonomie de Wilhelm se durcit, tandis qu'il répondait brièvement :

– Le comte Boris Vlavesky, capitaine aux gardes à cheval.

– Le comte Vlavesky ?... Serait-ce un des cousins de mon père ?

– Vous êtes parente des Vlavesky, Brunhilde ?

– Oui, quelque peu... Il faudra que vous me présentiez ce beau garde à cheval, Wilhelm.

Une lueur d'irritation passa dans les prunelles claires du baron. Il dit ironiquement :

– Vous aurait-il déjà tourné la tête ? Prenez garde, Brunhilde, car il est coutumier du fait.

Elle eut un sourire qui détendit ses lèvres un peu grandes, et ses yeux à la nuance indécise s'animèrent d'un éclat railleur.

– Je m'en doute ! Il n'y a qu'à le voir... Et je vous soupçonne, mon cher cousin, d'être horriblement jaloux des succès d'un pareil rival.

Wilhelm retint une grimace de colère, et

riposta d'un ton rogue :

— Nous ne sommes pas rivaux. Les goûts du comte Vlavesky ne sont pas les miens.

— Vous avez tort, car je l'imagine bon connaisseur en matière d'élégance et de charme... Ainsi, cette jeune femme avec laquelle il s'entretient est délicieuse. Qui est-elle ?

— La princesse Etschef, dame d'honneur de l'impératrice. Fort gentille, en effet, et follement éprise du comte Vlavesky.

— Mariée ?

— Veuve — très consolée.

— Alors, c'est un mariage en perspective ?

— Que non pas. La princesse n'a qu'une fortune médiocre, et le comte n'est pas beaucoup mieux nanti. Il ne voudra, naturellement, faire qu'un mariage riche.

— Qui sait ! L'amour l'emportera peut-être sur l'intérêt !

— L'amour ? Je ne crois pas le comte si emballé que ça. Il est positif, avant tout, et la

beauté de la princesse ne pourrait compenser pour lui les ennuis d'une existence gênée.

— Je ne lui donne pas tort, car je sais par moi-même ce qu'il en coûte pour soutenir son rang, avec des revenus médiocres. Moi aussi, je ne puis épouser qu'un homme pourvu d'une grande fortune.

Les paupières de Wilhelm battirent. Il était amoureux de sa cousine, mais sans espoir, car il ne réalisait pas la condition exigée, ayant déjà dispersé, en folies de toutes sortes, les trois quarts des biens hérités de son père.

Avec un petit rire sec, le baron dit, en désignant Cyrille qui causait à quelques pas de là, dans un groupe d'hommes :

— Eh bien ! voilà votre affaire !... Encore un comte Vlavesky, immensément riche celui-là. Il est le cousin germain de l'autre — donc votre parent aussi, peut-être ?

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux froids de Brunhilde. Pendant quelques secondes, ils s'attachèrent sur Cyrille. Puis la jeune fille dit

de sa voix nette, impérative :

— Présentez-le-moi, Wilhelm.

Le baron s'éloigna, sans empressement. Tandis qu'il abordait le comte Cyrille, Brunhilde reportait son regard vers le groupe formé par Boris et la princesse Catherine. Celle-ci parlait avec une grâce nonchalante, et l'officier l'écoutait, attentif, en jouant distraitemment avec l'éventail de plumes blanches qu'il avait pris des mains de la jeune femme.

— Ma cousine, voici le comte Cyrille Vlavesky, que vous avez désiré connaître...

Brunhilde tourna la tête et vit le jeune homme incliné devant elle.

— Ah ! comte, excusez-moi... Mais M. de Stretzbach ayant prononcé votre nom, j'ai souhaité savoir si vous n'étiez pas un des cousins de mon père...

Cyrille balbutia :

— Mais je crois... il me semble que ce doit être...

Il n'était jamais très à son aise devant les

femmes, qui l'intimidaient. Mais celle-ci lui imposait plus que toute autre, par sa beauté hautaine et l'impérieuse lueur du regard.

En quelques mots, il lui fut prouvé que la belle Brunhilde était bien sa cousine, descendante directe du baron Hugo de Halweg, époux d'une comtesse Vlavesky.

Après quoi, M^{lle} de Halweg l'emmena vers son père, qui accueillit fort aimablement ce parent surgi sur sa route.

Le baron de Halweg était un petit homme mince, au long visage blême, au sourire onctueux, et qui savait merveilleusement, selon les gens et les circonstances, se montrer rogue ou affable. Il avait eu des succès comme diplomate, puis, ayant déplu à son versatile souverain, il avait dû se retirer dans ses domaines de la Prusse orientale, où, disait-on, son autorité s'appesantissait lourdement sur ses vassaux. Brunhilde, montrant du geste le capitaine Vlavesky, dit à Cyrille :

— Et maintenant, il faut que vous nous fassiez connaître cet autre cousin-là.

Mais les couples s'ébranlaient, aux premiers sons de l'orchestre, et Boris venait de se lever, emmenant à son bras la princesse Etschef.

M^{lle} de Halweg déclara :

— Ce sera pour plus tard. Je vous garde pour cette danse, mon cousin.

Cyrille n'osa se récuser. Mais il était piètre danseur, et Brunhilde s'en aperçut vite. Alors, prétextant la fatigue, elle alla s'asseoir avec lui dans la serre et se mit à causer, s'arrangeant fort habilement pour arriver à connaître les goûts et la nature de son interlocuteur.

Elle fut vite fixée, car cette nature était bien facile à pénétrer. Caractère bon et faible, vaniteux sur un seul point, son talent de poète, Cyrille apparaissait dès l'abord comme un être facilement influençable. Par ailleurs, le mélange de crainte et d'admiration qu'elle découvrait dans le regard du jeune homme renseignait suffisamment Brunhilde sur les sentiments inspirés par sa beauté.

C'était une créature singulière : froide, en

apparence, certainement orgueilleuse et dure, mais cependant douée d'une séduction altière, telle qu'on la peut imaginer chez les Walkyries farouches qui, dans le Walhalla, servent l'hydromel aux guerriers germains. Quand elle parlait, son visage ne s'animait pas, mais sous la blancheur de l'épiderme, on devinait le sang ardent, et dans les yeux au regard changeant des lueurs passaient, comme un éclair dans la nuit.

Elle se déclara désolée de ne pas connaître le russe, pour lire les poèmes de Cyrille. Sur quoi le jeune homme dit qu'il en avait composé quelques-uns en français, langue qui lui était beaucoup plus familière que l'allemand, et qu'il se permettrait de les faire porter au domicile de sa cousine, si elle voulait bien l'y autoriser.

Brunhilde acquiesça de bonne grâce, en ajoutant :

— Venez demain prendre le thé avec nous. Ainsi, nous pourrons causer plus longuement.

Puis elle se leva, en rappelant à son interlocuteur qu'elle désirait faire connaissance avec son autre cousin, le capitaine Vlavesky.

Boris, la danse terminée, traversait le second salon après avoir reconduit la princesse Etschef à sa place, quand il vit venir à lui Cyrille et M^{lle} de Halweg. En quelques mots, il fut mis au courant. Courtoisement, il baissa la main que lui tendait Brunhilde, et exprima, sans chaleur, son plaisir de voir renouer ces rapports de parenté. Puis, avec sa politesse raffinée de grand seigneur, il invita la jeune fille pour la danse qui commençait.

Celui-là était autre chose, comme danseur, que le comte Cyrille ! Il était d'ailleurs renommé dans les salons de Petersburg, et les grandes-duchesses se le disputaient aux réceptions de la cour. Aujourd'hui, il trouvait en Brunhilde une partenaire de choix. Et ils formaient tous deux un couple superbe, que les spectateurs suivaient des yeux avec un vif intérêt.

Quand l'orchestre se tut, ils s'arrêtèrent, et Boris adressa un compliment à sa danseuse.

Elle riposta vivement :

— Je n'y ai pas de mérite, avec un cavalier tel que vous ! Je me sentais emportée, enlevée... Jamais je n'ai eu si parfait danseur !

Elle attachait sur lui ses yeux qu'une lueur d'enthousiasme éclairait. Il pensa :

« Elle a un regard singulier. Ce doit être une nature curieuse ! »

Il lui offrit de la conduire au buffet, ce qu'elle accepta aussitôt. En prenant un sorbet, ils causèrent, passant d'un sujet à l'autre. Cette fois, c'était Boris qui faisait parler son interlocutrice, cherchant à se rendre compte de sa nature. Il avait déjà pu constater qu'elle était fort intelligente, très cultivée intellectuellement, et pas le moins du monde « petite fleur bleue » ou jeune fille aux yeux baissés, quand survint M. de Stretzbach, qui venait chercher sa cousine pour la danse suivante.

Elle lui déclara sans ambages :

– Vous auriez bien pu m'oublier, Wilhelm ! Je causais fort agréablement avec le comte Vlavesky, et vous nous interrompez mal à propos.

Il retint une grimace de colère, en glissant un coup d'œil furieux vers l'officier. Lourdement ironique, il riposta :

— Je ne doute pas de cet agrément, ma chère Brunhilde. Mais il ne faut pas cependant délaisser tout à fait les anciens cousins pour les nouveaux.

— Je vous connais depuis l'enfance, Wilhelm ; vous ne m'intéressez plus.

Sur cette déclaration, Brunhilde prit le bras du baron, en adressant au capitaine Vlavesky un sourire, accompagné de ces mots :

— À jeudi, voulez-vous, mon cousin ? Venez vers cinq heures, et amenez le comte Cyrille. Qu'il m'apporte ses poèmes français, je les lirai avec plaisir.

Dans le cours de la soirée, Boris se retrouva près de la princesse Etschef. Celle-ci, la mine inquiète, lui demanda :

— Est-ce vrai que cette Allemande est votre parente, Boris Vladimirovitch ?

— Très vrai... Une belle personne, n'est-ce pas ?

La jeune femme eut une moue de dédain.

— Oui, pas mal... Un peu trop grande... Et puis, quel goût dans sa toilette ! — pour une jeune fille

surtout ! Cet éventail noir, cette robe jaune... est-ce assez allemand ?

— Je vous le concède. Néanmoins, M^{lle} de Halweg est très grande dame. Et c'est, en outre, une femme intelligente.

La princesse eut un rire forcé.

— Êtes-vous donc déjà en admiration devant cette Walkyrie ?

— Une Walkyrie ?... Oui, c'est bien cela, en effet. Votre jalousie l'a parfaitement désignée, Catherine Pavlowna.

Elle essaya de protester :

— Je ne suis pas jalouse de cette Allemande !

— Non ! pas du tout ! Vous ne l'êtes jamais, d'ailleurs, n'est-ce pas, Catherine ?

Il souriait avec une raillerie légère, en attachant sur le fin visage de blonde ses yeux superbes dont le charme, fait d'énigme et de volonté impérieuse, avait tant de pouvoir sur les cœurs féminins.

Elle murmura, les lèvres tremblantes :

— C'est que je sais bien qu'un jour ou l'autre... bientôt, peut-être, vous me laisserez là... vous m'oublierez...

Les sourcils de l'officier se rapprochèrent. Si égoïste que fût devenu Boris, grâce à l'éducation reçue et aux adulations féminines qui avaient complété l'œuvre maternelle, il lui déplaisait de faire souffrir. Certes, cette considération ne l'avait jamais arrêté quand il s'agissait de contenter quelque caprice, mais il eût aimé à ne pas ressentir le léger remords qui l'impressionnait assez désagréablement, quand il savait qu'on pleurait à cause de lui.

Or, la princesse Catherine subirait ce sort, un jour ou l'autre. Il n'avait pas assez de fortune pour se permettre d'épouser cette jeune femme, très élégante, accoutumée à une existence luxueuse et mondaine, et n'apportant que des biens fort diminués par les prodigalités du défunt prince. D'ailleurs, son cœur était trop calme, à l'égard de la jolie veuve, pour lui inspirer même l'idée de ce mariage, qu'il eût tout le premier qualifié de folie, dans sa situation et surtout étant

donnés ses goûts et son désir de restaurer l'existence fastueuse d'autrefois.

Avec ce fonds de loyauté qui existait en lui, Boris avait pris soin de ne pas entretenir chez la princesse d'illusions à ce sujet. Mais elle était trop ardemment éprise pour se résigner par avance à l'oubli, et, parfois, elle laissait voir son inquiétude, bien qu'elle connût le déplaisir qu'il en éprouvait.

Comme de coutume, cette fois encore, il parut ne pas avoir entendu, et mit la conversation sur un autre terrain.

En quittant un peu plus tard la demeure de M^{me} Sternof, dans l'automobile de son cousin, Cyrille demanda :

— Eh bien ! que dis-tu de notre cousine allemande ?

Boris, qui songeait, le menton sur sa main, répliqua :

— Toi-même, qu'en penses-tu ?

— Elle est remarquablement belle !

— Oui... et peu banale, au point de vue

intelligence. Mais son regard est à étudier.

— Son regard ?... Oui, c'est vrai, il est... Je ne trouve pas le mot...

— Inquiétant. Et le sourire aussi. Cette femme, sous l'empire de quelque passion, doit être capable de tout

— Oh ! Boris, tu vas trop loin !

— Il est possible que je me trompe... mais ces yeux-là ne me vont guère !

— Ils sont beaux, cependant.

— Beaux... c'est selon les goûts. Moi, ils ne me plaisent pas. Quant au baron de Halweg, il me paraît un de ces Allemands retors dont il faut se défier d'autant plus qu'ils prennent des airs de chattemite. Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Chercher à surprendre quelqu'un de nos secrets nationaux, comme tant de ses compatriotes ?... Soi-disant, il veut faire connaître la Russie à sa fille, hum !... Enfin, pour conclure, ils ne m'inspirent pas dès l'abord une sympathie exagérée, nos cousins de Prusse, et je souhaite que leur séjour ici ne se prolonge pas, car il me

déplairait de renouveler la visite que nous devons leur faire jeudi sur leur invitation.

II

Une barrière de bois pourri, toute grande ouverte, une allée de très beaux arbres envahis par les plantes parasites, un sol défoncé, horriblement boueux... de chaque côté de l'allée, des champs mal labourés, dont certaines parties restaient même en jachère...

Tel fut le spectacle que vit Boris, quand, vers la fin d'un après-midi d'avril, l'automobile dans laquelle il avait effectué le voyage s'arrêta à l'entrée du domaine de Marniew.

Le jeune homme était d'assez méchante humeur. Sa voiture avait dû passer par des chemins affreux ; en outre, des paysans stupides avaient donné des indications si peu compréhensibles, que deux fois le chauffeur s'était trompé de route. Le comte atteignait ainsi le but plus tard qu'il ne l'aurait voulu. Car, ayant décidé de se présenter à l'improviste, pour mieux

saisir au naturel sa pupille en perspective, il n'avait pas prévenu de son arrivée... Et voici qu'il voyait devant lui cette allée, pire que toutes les routes déjà parcourues, bourbier innommable que le chauffeur considérait avec consternation.

Boris dit entre ses dents :

– C'est du joli ! Elle se vendra cher, la propriété, si tout le reste est entretenu à l'avenant !

Le chauffeur gémit :

– Il va falloir passer là, Excellence ?

– Eh ! oui, mon garçon ! Il n'y a pas moyen de faire autrement.

L'allée était longue, et le trajet parut interminable à Boris. En dedans, le jeune officier maugréait contre l'incurie du défunt propriétaire et se demandait en quel état de dégradation allait lui apparaître le logis.

Il le vit enfin, au delà de ce qui avait été une large pelouse et ne représentait plus qu'un terrain défoncé, sur lequel s'étalaient quelques plaques d'herbe.

C'était une grande construction grise, lézardée, d'aspect assez imposant. Le soleil couchant jetait des reflets roses sur les fenêtres, dont quelques-unes étaient ouvertes. Un vieux cheval, très efflanqué, broutait l'herbe devant le logis. Il leva la tête, regarda l'automobile qui arrivait, puis se remit philosophiquement à son repas.

Boris sauta à terre et alla frapper à la porte principale, élevée au-dessus de quelques marches. Mais aucun bruit ne se fit entendre. La maison semblait déserte. Ayant renouvelé plusieurs fois sa tentative, sans résultat, le comte résolut de chercher ailleurs une autre entrée.

Il contourna la vieille demeure et atteignit ainsi une cour sur laquelle donnaient les communs. Là encore, même silence, même solitude.

Boris pénétra dans une vaste cuisine, où s'étalait le plus parfait désordre. On n'y voyait aucun préparatif de repas, bien que l'après-midi fût très avancé.

Le jeune homme appela plusieurs fois, sans

obtenir de réponse. Alors, par un couloir, il gagna une autre pièce, la salle à manger sans doute, à en juger par la grande table qui en occupait le milieu. Mais d'autres meubles adaptés à cette destination, on ne voyait trace, en dehors d'une vieille armoire d'aspect très ordinaire.

Boris pensa :

« Voilà qui commence à n'être pas drôle ! Quelqu'un, cependant, doit bien habiter là dedans ? »

Un aboiement se fit entendre à ce moment. Boris eut un geste de satisfaction, et revint à la cuisine.

Au moment où il y entrait, un chien, surgissant de dehors, s'élança vers lui avec un aboiement sourd. Le comte, pour éviter d'être mordu, lui allongea un maître coup de pied, qui envoya la bête hurlante au milieu de la pièce.

Un cri de douleur et de colère retentit.

Dans la cuisine se précipita une petite créature aux yeux étincelants, qui tendait le poing vers Boris. Une voix étranglée cria :

— Vous l'avez tué !... vous l'avez tué !

Puis l'arrivante se jeta à genoux près du chien, qu'elle entoura de ses bras, tandis que ses lèvres se posaient sur la tête hirsute de l'animal qui geignait doucement.

Boris l'enveloppa d'un coup d'œil rapide. C'était une enfant toute menue, vêtue d'une jupe courte — une vieille jupe qui s'associait, comme aspect, au petit caraco déteint couvrant le buste frêle. Les pieds, très petits, étaient nus dans des sortes de sandales usées. Sur le dos, des cheveux bruns aux étranges reflets cuivrés tombaient en deux nattes rattachées ensemble par une ficelle rose, tandis qu'autour du visage ils s'ébouriffaient de façon plus pittoresque qu'ordonnée.

Quelque petite servante, dont la tenue donnait une idée peu avantageuse de ce que devait être celle de cet intérieur.

Boris, fort impatienté, s'avança de quelques pas en disant d'un ton bref :

— Laisse ce chien, qui n'a pas grand mal, et va

prévenir la comtesse Verenof que son cousin le comte Vlavesky souhaite lui parler.

La fillette se redressa sur ses genoux, et l'officier vit se fixer sur lui de magnifiques prunelles sombres, qui exprimaient plus de colère que de surprise.

— Le comte Vlavesky ?... le cousin de grand-père ?... Eh bien ! vous êtes un méchant homme, et je vous déteste !... et je ne veux pas être votre cousine, moi !

Une exclamation s'échappa des lèvres de Boris.

— Que dites-vous ?... Est-ce que... vous êtes la petite-fille du comte Verenof ?

— Oui, Aniouta Ivanovna... Allez-vous-en ! Je ne veux pas que vous restiez ici !... Mon pauvre Rik !

Et, de nouveau, elle s'inclina pour caresser le museau du chien.

Boris pensa, non sans effroi :

« Eh bien ! elle est présentable, ma pupille !... Je n'ai qu'une chose à faire, c'est de filer de cette

baraque. S'occupera qui voudra de cette petite sauvageonne. »

À ce moment, un pas lourd se fit entendre au dehors. Sur le seuil de la cuisine apparut une grande femme osseuse, qui portait à son bras un lourd panier plein de légumes. Ses cheveux gris s'échappant en mèches désordonnées d'un bonnet noir poussiéreux, sa jupe effilochée pendant à droite, déchirée, le tablier de toile bise fort sale entourant sa taille anguleuse – tout cela n'était pas pour donner à Boris meilleure opinion du logis et de ses habitants.

Cette peu avenante personne s'arrêta net, visiblement stupéfaite à la vue de l'étranger.

Elle demanda d'un ton rogue :

– Vous désirez ?...

Boris dit avec une sécheresse hautaine :

– Je suis le comte Vlavesky, et je viens voir la petite-fille du comte Verenof, mon cousin.

– Le comte Vlavesky !... Ah ! pardon. Excellence !... Aniouta Ivanovna, que faites-vous là ? Avez-vous salué Son Excellence ?

La grande femme, subitement transformée, s'inclinait, très empressée, grimaçait un sourire qui découvrait des dents jaunes et brisées.

Aniouta se leva d'un bond, les yeux brillants.

– Le saluer !... Je ne veux même pas le regarder ! Il a donné un coup de pied à Rik, et il a manqué le tuer !

– Le beau malheur ! Ça aurait fait une sale bête de moins !... Excellence, je suis désolée ! Mais on ne peut en venir à bout ! J'y ai perdu mon temps... Que Votre Excellence me permette d'appeler mon mari...

Et, se détournant, elle cria vers le dehors :

– Piotre !... Piotre !

Après quoi, ayant posé à terre son panier, elle reprit, s'adressant à Boris avec une obséquieuse déférence :

– Votre Excellence veut-elle se retirer au salon ? Mon mari va venir... Il était depuis longtemps le régisseur du comte Verenof, et c'est à lui que notre vénéré barine avait donné la charge de prévenir les membres de sa famille,

après sa mort. Il s'est acquitté aussitôt de cette tâche...

Tout en parlant, la femme conduisait Boris hors de la cuisine. Quant à Aniouta, elle avait délibérément tourné le dos à son cousin.

Le salon était une grande pièce à trois fenêtres, décorée de boiseries jadis gris perle, déplorablement sales maintenant. Au plafond, en plusieurs endroits fendu, se voyaient quelques traces de peintures dans le genre du dix-huitième siècle. Des chaises dépareillées, une table en acajou, boîteuse, une bibliothèque remplie de paperasses et de vieux livres composaient tout le mobilier.

La femme laissa là Boris et s'en alla à la recherche de son mari.

Le comte s'empressa d'ouvrir une des portes vitrées, afin que l'air vînt chasser l'odeur de mois, la fraîcheur humide de cette pièce. Et il demeura sur le seuil, regardant vaguement le parterre – ou plutôt le reste de parterre qui s'étendait devant lui, abandonné, retournant à l'état de nature.

Il était fort perplexe. Qu'allait-il faire au sujet de cette enfant ? Il lui paraissait absolument impossible de s'occuper d'une aussi désagréable petite personne. Cette descendante des nobles Verenof n'avait, de toute évidence, reçu aucune éducation ; elle n'était qu'une paysanne, et déjà, à son âge, il devait être trop tard pour essayer de la transformer... D'autre part, si elle n'avait pas de quoi vivre, il faudrait bien qu'il assurât son existence... Elle pourrait peut-être trouver à se loger chez quelqu'un du village, où il payerait sa pension...

À ce moment de ses réflexions, l'attention de Boris se porta vers un point du jardin où passait une petite créature aux pieds nus, qu'un affreux chien gris aux longs poils suivait sur les talons.

C'était Aniouta. Machinalement, Boris remarqua sa démarche légère, harmonieuse, et la courbe charmante des épaules, sous le caraco trop étroit.

Derrière lui, une voix onctueuse murmura :
– Excellence, pardonnez-moi...

Le comte se détourna. Un homme se tenait là, petit, fluet, très chauve, le teint blême et le nez volumineux. Ce personnage portait des vêtements crasseux, et abritait ses yeux pâles derrière des lunettes à lourde monture.

Boris demanda :

– Qui êtes-vous ?

– Piotre Pavlovitch Usnaïef, Excellence... régisseur du défunt comte Verenof... et tout au service de Votre Excellence.

Du premier coup d'œil, le personnage déplut à Boris. Le regard avait une expression sournoise, et l'échine s'inclinait trop bas.

Brièvement, le comte lui adressa quelques questions, relativement à la maladie et aux affaires du défunt. Piotre lui confirma ce qu'avait annoncé le notaire : le domaine, dont les meilleures terres avaient déjà été vendues par le comte Michel, se trouvait entièrement hypothéqué, de telle sorte qu'Aniouta ne retirait rien de la succession.

– Pas un rouble, Excellence !... Ah ! c'est une

triste chose ! Je le disais bien au barine. Mais l'âge l'avait rendu insouciant...

Boris interrompit :

– Je crois qu'il l'a toujours été

– Hélas ! oui, Excellence !... Mais avec la vieillesse, c'était pire. Depuis longtemps, il ne s'occupait plus de rien, et, quand j'essayais d'obtenir qu'on fît valoir un peu le domaine, il répondait : « À quoi bon ? Je ne veux pas qu'on m'ennuie avec toutes ces questions. »

– Il ne pensait donc pas à l'avenir de sa petite-fille ?

– Lui, Excellence ?... Il ne se souciait pas plus d'elle que si elle n'eût pas existé.

– Vraiment ?... Lui a-t-il fait donner au moins quelque éducation ?

– Il y avait ici, jusqu'à l'année dernière où elle est morte, une vieille demoiselle, Lioudmila Stepanovna Oudourine, qui avait été l'institutrice de la comtesse Olga, femme de notre jeune barine Ivan Michaïlovitch. Ce fut elle qui instruisit la petite fille, à sa manière, car elle était fort

originale.

– Est-ce aussi cette personne qui a fait l'éducation de la comtesse Aniouta, qui lui a enseigné à s'habiller... comme une paysanne misérable ?

Le régisseur eut un petit sourire obséquieux.

– Ah ! Excellence, c'est déplorable, en effet ! Et la faute en est bien à Lioudmila Stepanovna. Parce que l'enfant était délicate, elle imagina de la faire vivre comme nos petites paysannes, nus-pieds, toujours à courir dans les champs. La barina y prit goût, et ne voulut plus changer d'existence.

– Mais son institutrice aurait pu l'y obliger ?

– Elle ? Mais elle n'avait pas d'autre volonté que celle de son élève ! C'étaient deux têtes dans le même bonnet, si Votre Excellence me permet l'expression.

Ici, en baissant un peu ses paupières molles, Piotre ajouta doucereusement :

– J'ai le regret de dire que notre petite barina aime à mener les gens, et que nous avons eu,

Marpha et moi, beaucoup de peine avec elle, dès que nous voulions résister à ses caprices. Aussi ne nous a-t-elle pas en grande sympathie, comme Votre Excellence peut le penser. Mais nous n'avons cessé quand même de l'entourer de notre plus grand dévouement, sans attendre de reconnaissance.

Là-dessus, Piotre se tut, en jetant sournoisement un coup d'œil sur l'impassible visage du comte Vlavesky. Boris dit froidement :

– Demain, je prendrai une décision à son sujet. Faites-moi préparer pour ce soir une chambre et un repas. Il faudra aussi garer l'automobile, et loger le chauffeur.

– Ce sera facile, Excellence... Je vais prévenir ma femme... Votre Excellence désire-t-elle autre chose, en attendant ?

– Non, rien.

Et, lui tournant le dos, Boris franchit le seuil de la porte vitrée, pour s'engager dans le jardin.

Cet obséquieux personnage au regard fuyant lui répugnait. Il songeait : « Je comprends la

petite Aniouta, qui ne l'aime pas. Et si elle a dû vivre près de ces deux individus, je la plains, pauvre enfant ! »

À cette idée, il se sentait tout à coup un peu de sympathie pour l'enfant délaissée de son aïeul, livrée à une institutrice bizarre et à des serviteurs tels que ceux-là. Il convenait en ce cas d'être indulgent pour une pauvre créature bien innocente de ce manque d'éducation... On la mettrait dans un institut bien choisi, et si la nature était bonne, il ne serait peut-être pas trop tard pour la réformer...

En songeant ainsi, Boris s'avançait à travers le parterre. L'herbe couvrait les allées, une lèpre noire envahissait les statues dégradées, qui se dressaient encore près des bosquets. De grands buis, jadis taillés, demi-morts aujourd'hui, élevaient leur squelette de branches dépouillées dans la claire lumière de ce couchant d'avril. Partout, l'abandon, la ruine... Et ce misérable héritage ne reviendrait même pas à la descendante des comtes Verenof. Piotre l'avait dit, elle n'aurait absolument rien, pas un rouble !

« Une lourde charge ! pensa Boris. Mais nous ne pouvons la repousser... Quel triste sire que ce Michel Verenof ! »

L'extrémité du parterre finissait en terrasse. Une balustrade de pierre noire, effritée, la terminait, et un escalier aux marches brisées conduisait à un petit parterre inférieur décoré d'un bassin rond où l'eau croupissait à l'ombre des vieux arbres d'alentour.

Boris s'accouda contre la balustrade, et aussitôt une lueur d'intérêt parut dans son regard.

Presque au-dessous de lui, un peu à gauche, sur un banc de pierre, Aniouta était assise, caressant la tête hirsute que le chien appuyait sur ses genoux. Un reflet de soleil couchant arrivait jusqu'au petit visage penché, enveloppait la chevelure dont, à ce moment surtout, Boris remarquait la nuance étrange et superbe. La fillette restait immobile, les paupières mi-closes, ses longs cils foncés battant fébrilement sur la joue délicate... Et voilà que sur cette joue, le comte Vlavesky distinguait des larmes qui glissaient, lentement.

Il se sentit ému de pitié. Pauvre petite créature, elle se demandait sans doute ce qu'elle allait devenir ? Sa première rencontre avec son cousin lui avait évidemment laissé une impression pénible... C'était à lui de l'effacer, le mieux possible.

Vivement, il descendit les vieilles marches de pierre et s'avança vers Aniouta.

Le chien se détourna, gronda... mais, se souvenant sans doute, il ne bougea pas.

Quant à sa jeune maîtresse, elle s'était brusquement levée. Rouge d'indignation, elle attachait sur l'arrivée des yeux brillants à la fois de larmes et de colère.

— Allez-vous-en !... Vous venez encore le battre ?... Allez-vous-en !

— Non, Aniouta, je ne toucherai pas à votre chien. Mais je veux vous parler, ma chère enfant.

— Pourquoi m'appelez-vous comme cela ? Vous ne me connaissez pas !

— Mais je sais que vous êtes ma cousine, et je désire beaucoup vous mieux connaître.

Les beaux yeux noirs ne s'adoucissaient pas. Aniouta avait saisi le chien par son collier, en un geste de protection, et continuait de regarder le jeune homme avec un ressentiment mêlé de méfiance.

Boris s'approcha d'elle, en disant d'un ton d'autorité :

— Allons, asseyez-vous, Aniouta, et écoutez-moi.

Elle obéit machinalement, cédant à l'impérieuse injonction du regard de Boris.

Il s'assit près d'elle et prit sa main — une forte jolie petite main, brunie par le grand air, comme l'étaient les bras charmants sortant des manches courtes, et aussi le délicat visage au teint mat, où les yeux sombres semblaient occuper la plus grande place.

Aniouta eut un mouvement de recul. Mais Boris la retint, en disant avec un sourire :

— Je ne vous laisserai pas échapper, petite cousine, je vous en avertis. Il faut m'écouter... Soyez raisonnable. Il me semble pourtant que je

n'ai pas l'air si terrible ?

La fillette, ingénument, plongea son regard dans celui du jeune homme. Elle y lut sans doute l'intérêt qu'elle inspirait, peut-être céda-t-elle aussi, inconsciemment, à l'attrait charmeur de ces yeux qui la considéraient avec une autoritaire bonté... Son petit visage crispé se détendit, sa main cessa de vouloir échapper à celle de Boris. D'un ton hésitant, elle répondit à la question du comte :

– Non... Mais vous avez fait mal à mon pauvre Rik.

– Il paraissait fort disposé à me mordre, Aniouta.

– Oh ! il l'aurait fait certainement !

Boris ne put s'empêcher de rire à cet aveu ingénu.

– Vous voyez donc que j'avais raison.

Aniouta soupira, l'air perplexe :

– Je ne sais pas... Certainement, j'aurais été bien désolée que Rik vous eût mordu... bien désolée, je vous assure...

Elle levait sur Boris ses yeux d'où cette fois toute rancune, toute méfiance avaient disparu. Ils étaient merveilleusement beaux, ces yeux-là, veloutés, profonds, et reflétant une âme si jeune, si pure, délicieusement enfantine encore !

Boris, oubliant complètement son impression première, pensa :

« La charmante petite créature ! »

Il dit gaiement :

– Je vous remercie de cette parole, Aniouta. Mais si j'avais su que ce chien vous fût si cher, je me serais peut-être laissé mordre... un peu, du moins.

Elle s'exclama :

– Oh ! non, par exemple !... non ! Vous avez bien fait. C'était ennuyeux pour Rik, et moi j'ai eu peur qu'il soit blessé. Mais non, il n'avait rien... dis, mon bon chien ?

Sa main caressa lentement le museau velu de Rik, qui attachait sur elle des yeux affectueux.

– C'est votre ami, Aniouta ?

— Oui... Je n'ai plus que lui depuis que bonne amie est morte... Bonne amie, c'était Lioudmila, l'ancienne institutrice de maman. Elle est là-bas, dans le cimetière, depuis l'année dernière. Je prie beaucoup pour elle, comme elle me l'a recommandé.

— Elle vous aimait bien ?

— Oh ! oui ! Il n'y a qu'elle qui m'aimait. Grand-père ne s'occupait pas de moi. Il restait enfermé dans sa chambre, et je ne le voyais jamais.

— Elle vous a donné un peu d'instruction ?

— Oui, elle m'a appris beaucoup de choses.

— Et Piotre, et sa femme, comment sont-ils pour vous ?

Une flamme de colère méprisante s'alluma dans les yeux noirs, et Boris sentit se crisper entre ses doigts la petite main frémissante.

— Eux ?... Ce sont des voleurs, des hypocrites !

— Oh ! oh ! petite fille, voilà de graves paroles !

— Elles sont vraies, pourtant ! Bonne amie s'en était aperçue, mais elle n'osait rien dire, parce que grand-père n'écoutait que ces gens-là. D'ailleurs, ils faisaient tout leur possible pour empêcher que nous allions près de lui, elle et moi, et dans ces dernières années, nous ne le voyions plus.

— Mais c'est très sérieux, ce que vous me dites là, Aniouta ! Il y aurait eu séquestration, en ce cas... Si nous pouvions avoir des preuves, ces deux vilains personnages auraient maille à partir avec la justice.

— Oh ! oui, de méchants êtres ! Ils me détestent, parce que je leur ai dit souvent que je savais bien qu'ils mentaient. Ils détestaient aussi Lioudmila, qui me défendait contre eux.

— Comment, ils auraient osé vous maltraiter ?

— Ils ont essayé quelquefois, surtout quand j'étais plus jeune. Un jour, Marpha m'a donné un coup sur le bras... Tenez, on en voit encore la marque.

Elle souleva sa manche. Sur l'épiderme fin, on

distinguait en effet une petite cicatrice blanche. Boris dit avec indignation :

— Les misérables !

— Mais depuis que je suis plus grande, je ne me laisse pas faire. Et puis, Rik me défend. Aussi m'ont-ils menacée de le tuer, mon pauvre chien !

Et, se penchant, elle appuya sur la tête de Rik ses lèvres d'un beau rouge vif de fleur fraîche éclosé.

L'intérêt de Boris augmentait, avec la compassion que lui inspirait cette enfant, jusqu' là si peu gâtée, de toutes façons. Il n'était plus question, maintenant, de savoir s'il s'occuperait ou non de l'orpheline. Dès demain, il l'emmènerait pour la conduire à sa mère.

Comme il allait en informer Aniouta, elle le prévint en demandant :

— Est-ce vrai, comme le disent Piotre et Marpha, qu'il faudra que je parte d'ici, parce qu'on vendra tout, et que je n'ai pas d'argent, pas même de quoi manger ?

Une anxiété douloureuse paraissait dans son

regard, et faisait trembler sa voix.

Boris, d'un geste de protection spontanée, prit les deux mains de la fillette et les serra entre les siennes.

— Oui, ma petite Aniouta, votre grand-père ne s'étant jamais occupé de ses affaires, il ne vous reste aucune fortune. Mais n'ayez crainte, vous ne serez pas abandonnée. Je vous emmènerai chez moi, où ma mère vous recevra, où vous ne manquerez de rien.

Un soupir gonfla la poitrine d'Aniouta, et des larmes montèrent à ses yeux.

— Il faudra quitter Marniew... Je suis habituée ici...

Et, saisie d'une pensée, elle s'écria, la voix anxieuse :

— Mais je pourrai emmener Rik ?

— Ah ! par exemple, non, c'est impossible !

Aniouta se mit debout, toute frémissante, en retirant ses mains d'entre celles du jeune homme.

— Alors, je ne partirai pas !... Laisser Rik ici,

avec ces méchantes gens ! Ils le feraient souffrir, ils le tueraient ! Non ! Non ! Je resterai, j'irai me loger dans une cabane, n'importe où... mais je garderai Rik !

— Voyons, ma chère enfant, il faut parler raisonnablement... Vous pourriez peut-être voir à laisser votre chien chez quelqu'un du village ? Je donnerais une rémunération suffisante pour qu'il soit bien soigné...

Mais Aniouta secoua la tête :

— Non. On dira qu'on le traitera bien, et puis, quand je serai partie, on le rendra malheureux... Et je ne le veux pas ! C'est mon seul ami. Si je lui parle, il me comprend... Tenez, en ce moment, voyez comme il a l'air triste !

De fait, les yeux que Rik attachait sur sa jeune maîtresse exprimaient l'inquiétude, en même temps que l'affection soumise.

Boris eut un léger mouvement d'épaules, tout en souriant au petit visage anxieux, dont les belles prunelles sombres l'imploraient.

— Eh bien ! nous l'emmènerons !... Je ne sais

trop, par exemple, comment cela s'arrangera avec mes chiens !

— Vous avez des chiens ?

— Oui, des chiens de chasse, un saint-bernard, et aussi deux lévriers. Mais ceux-ci me suivent à Petersburg, et ne sont à Klevna que lorsque je m'y trouve moi-même.

Aniouta dit avec inquiétude :

— Ils feront peut-être du mal à Rik ?

— J'espère que non. Mais s'ils ne s'entendaient ensemble, nous verrions à les séparer... Voyons, maintenant, petite cousine, consentiriez-vous à me suivre de bon cœur ?

Elle lui tendit ses deux mains, en disant avec un délicieux sourire, qui creusa des fossettes à ses joues :

— Oh ! oui !... Vous êtes bon, je le vois maintenant. J'irai volontiers avec vous, quoique j'aie beaucoup de peine de quitter Marniew.

— Vous n'y avez cependant pas été bien heureuse, si j'en crois ce que vous m'avez dit ?

– Non... mais je ne connais que cela... et puis j'étais libre...

Il dit en souriant :

– Un peu trop peut-être ? Vous avez poussé comme une petite plante sauvage. Mais je suis certain qu'il sera très facile de remédier à ces lacunes de votre éducation, dues au séjour dans cette campagne perdue.

Un peu d'inquiétude passa dans les yeux expressifs d'Aniouta. Timidement, la fillette demanda :

– Vous trouvez que je suis mal élevée ?

Il pressa entre les siennes les mains un peu tremblantes.

– Non, ma chère petite, vous êtes charmante. Mais jusqu'ici vous n'étiez qu'une enfant, et maintenant il va falloir songer à devenir une jeune fille accomplie, telle que le demande votre rang.

Elle eut un mouvement d'effroi.

– Oh ! je suis sûre que ce sera très difficile.

— Mais non, vous verrez.

Elle hocha la tête, non convaincue.

Boris la fit asseoir de nouveau près de lui et là l'interrogea sur sa vie à Marniew. Toute confiante maintenant, elle lui racontait ses chagrins, ses petites joies, la tristesse qui parfois l'envahissait quand elle pensait à ses parents, à peine connus, à son frère aîné, Fedor, mort à huit ans. Et Boris, secrètement ému et charmé, voyait s'ouvrir pour lui la petite âme candide, aimante, un peu farouche devant l'inconnu, fière et sensible comme une belle fleur délicate.

Elle semblait fort intelligente, cette attachante fillette, et elle avait l'esprit meublé de connaissances assez nombreuses, mais inculquées de façon très fantaisiste par Lioudmila Stepanovna, qui se révélait à travers le récit de son élève comme une excellente personne aux idées un peu détraquées. L'éducation, ou plutôt le manque d'éducation d'Aniouta était son œuvre. Elle avait laissé l'enfant vivre comme une petite chèvre sauvage, en se contentant de lui donner certains principes religieux et moraux qui,

tombant dans une terre fertile, semblaient avoir admirablement fructifié.

L'heure passait, la lumière du couchant commençait de quitter le petit parterre. Boris s'en aperçut et se leva en disant :

— Je crois qu'il est temps de voir si le dîner est prêt, qu'en pensez-vous, Aniouta ?

Elle se mit debout, vivement.

— C'est vrai, le dîner ! Qu'est-ce qu'elle va vous donner, Marpha ? Il faut que j'aille voir !... Car, à moi, elle sert tous les soirs une mauvaise bouillie, en disant qu'elle n'a plus d'argent pour me nourrir autrement. Mais son mari et elle n'ont pas encore mangé toutes les volailles du poulailler. Je vais lui dire qu'il faut en tuer une pour votre dîner...

Boris la retint par le bras.

— Laissez, ma petite Aniouta. Je suis persuadé que ces intéressants personnages m'ont préparé un repas convenable, et ce soir, soyez-en certaine, vous ne mangerez pas de la bouillie !

Ils revinrent dans la direction du logis,

lentement. Rik les précédait, se retournant de temps à autre pour les regarder. Comme ils arrivaient près du château, Piotre, sortant du salon, vint à eux. Il avait eu peine à retenir une grimace de colère en voyant que le comte Vlavesky était accompagné d'Aniouta. S'inclinant profondément, il annonça :

- Le repas de Votre Excellence est prêt...
- ... Bien... L'automobile est garée ?
- Oui, Excellence. Et le chauffeur est à la cuisine, où nous le servirons tout à l'heure.

En entrant dans la salle à manger avec Aniouta, Boris jeta un coup d'œil sur la table, et se tourna vers le régisseur qui les avait suivis.

- Pourquoi n'y a-t-il qu'un couvert ?
- Mais, Excellence, je pensais... je croyais... La petite barina est... est...

D'un coup d'œil expressif, il désignait les vêtements de paysanne pauvre, les pieds nus, les cheveux ébouriffés d'Aniouta.

Le comte eut un violent froncement de sourcils.

– Un couvert, immédiatement, près de celui-ci.
Je ne m'explique pas comment vous oubliez que la comtesse Verenof est la maîtresse de maison ?

Les yeux faux se baissèrent, et Piotre sortit, sans mot dire.

Boris avança une chaise près de la table, en disant :

– Asseyez-vous là, petite Aniouta.

Mais la fillette ne bougea pas. Elle attachait sur le jeune homme un regard perplexe, et elle murmura :

– C'est que... je suis mal habillée... J'ai bien compris ce que voulait dire Piotre...

– Ne vous occupez pas des idées de cet imbécile, ma chère petite. Vous êtes très gentille ainsi. Mais demain, il faudra vous vêtir autrement, pour partir avec moi.

– Je mettrai ma robe du dimanche. C'est tout ce que j'ai... et puis des bas et des souliers...

Ici, un gros soupir...

– ... Faudra-t-il que j'en porte toujours ?

— Ah ! cela, oui, c'est indispensable !

Aniouta soupira encore, en jetant un coup d'œil de regret vers les petits pieds bruns, fins et charmants, qui s'agitaient librement dans les vieilles sandales.

Boris dit en souriant :

— Est-ce aussi « bonne amie » qui vous a donné l'habitude d'avoir les pieds nus ?

— Oui, elle disait que cela me fortifierait.

— C'est possible. Mais vous ne pouvez plus continuer ainsi, à votre âge, ma chère enfant. Vous verrez que vous vous ferez vite à bien des petits détails encore ignorés de vous.

Aniouta secoua la tête.

— J'ai peur que non... Et puis... la comtesse Vlavesky est-elle très sévère ?

— Mais non, elle ne le sera pas ! Ne vous faites pas de tourments, Aniouta. Tout ira très bien, et vous deviendrez une petite comtesse accomplie.

Elle murmura :

— J'aimerais mieux rester ici !

Piotre apparut à ce moment. Très empressé, il mit le couvert d'Aniouta, puis servit le dîner, fort convenable, ainsi que l'avait prévu Boris. Mais la vaisselle était ébréchée, dépareillée, de même que la verrerie et les quelques couverts d'argent ; et la serviette que déplia le comte s'ornait de nombreuses reprises.

Aniouta apprit à son cousin que les meilleurs meubles et tous les objets ayant quelque valeur avaient été vendus successivement par le comte Michel, au fur et à mesure de ses besoins d'argent.

— C'est Piotre que grand-père chargeait de la vente, ajouta-t-elle.

— Hum !... Il est à craindre qu'il lui en soit resté quelque chose entre les doigts.

— Lioudmila le disait.

— Le point difficile est de trouver des preuves... Je chargerai un homme d'affaires de voir clair là-dedans, si c'est possible... Encore un peu de ce poulet, Aniouta ?

La fillette accepta, en tendant à Boris son

assiette vide. Elle n'était pas accoutumée à des repas aussi confortables, surtout depuis que Lioudmila n'était plus là. Boris s'occupait d'elle, la servait avec des attentions fraternelles. En même temps, il notait, sans malveillance, les petites incorrections témoignant du dédain absolu qu'avait eu l'institutrice pour le code habituel de la bonne éducation.

La comtesse Vlavesky trouverait à critiquer, chez la pupille de son fils. Il faudrait qu'il la prévînt d'agir avec douceur, pour ne pas froisser la pauvre enfant. Heureusement, il aurait cinq ou six jours à passer au château, et pendant ce temps il pourrait donner à la fillette quelques conseils, sous une forme moins sèche que ne le seraient ceux de sa mère.

Car, vraiment, elle l'intéressait de plus en plus, cette petite cousine ! Tout à fait à l'aise maintenant, elle causait avec entrain, montrant un esprit vif, parfois légèrement malicieux, une charmante gaieté d'enfant et la plus candide simplicité. Boris se souvenait d'autres fillettes de son âge, rencontrées dans le monde, dans sa

famille ou chez des amis, petites femmes déjà, hardies, coquettes, cherchant à ce qu'on leur fit la cour... Chez Aniouta, rien de cela. C'était l'enfant, dans toute sa fraîcheur, dans toute son innocence. Elle était visiblement aussi à l'aise près de ce jeune et beau cousin que s'il eût été son frère. Et lui, charmé par cette ingénuité, ne voyait en elle qu'une petite fille délicieuse, qui avait besoin de sa protection, et qui attendrissait étrangement son âme orgueilleuse, jusqu'alors trop accoutumée à l'indifférence égoïste.

Le repas fini, il alla vers la porte vitrée, pour allumer une cigarette. Devant lui s'étendait le parterre, visible encore, car le jour venait à peine de disparaître, et la nuit n'avait pas fini de prendre possession de son domaine... Aniouta, qui avait suivi son cousin, dit à mi-voix :

— C'est triste de quitter ce qu'on a toujours connu !

Il avait pu remarquer déjà qu'elle passait vite de la gaieté insouciante à la mélancolie, petite âme vibrante que tout émouvait... Doucement, il mit sa main sur l'épaule frêle.

— Je ne puis malheureusement vous éviter ce chagrin, ma chère petite. Il faut être courageuse.

Elle dit avec vivacité :

— Oh ! je le serai ! Je sais l'être, vous verrez !... Et puis, partir avec vous, ce sera moins dur. Je vous connais déjà... je vous connais bien, mon cousin...

Elle souriait à Boris, avec toute sa simplicité d'enfant — un si joli sourire, dont on eût difficilement trouvé le pareil !

— ... Vous êtes bon, très bon, et je suis sûre que je vous aimerai beaucoup. Je vais me figurer que mon frère n'est pas mort, qu'il est revenu pour me chercher.

— Et moi que j'ai retrouvé ma petite sœur morte au berceau. Je m'en souviens ; elle était toute frêle et blanche, et elle avait des yeux foncés... presque aussi foncés que les vôtres, petite cousine.

Dans la demi-obscurité, il distinguait les belles prunelles attentives, émues, levées sur lui. Aniouta dit pensivement :

— Que c'est dommage !... Vous avez dû avoir bien du chagrin ?

— Oui, sur le moment. Mais j'étais si jeune !... Pourtant, j'aurais beaucoup aimé Nadiège, si elle avait vécu.

Il ajouta, en pensée : « Surtout si elle vous avait ressemblé. »

Un vague rayon de lune apparaissait, jetant son pâle reflet sur la haute stature de Boris, sur la mince petite créature debout près de lui. Le jeune homme voyait presque distinctement le visage délicat, les yeux profonds, qui s'emplissaient de regret mélancolique... Aniouta dit en joignant les mains :

— Quel malheur que ce ne soit pas Nadiège qui ait vécu, et moi qui sois morte. Vous auriez votre sœur, et elle aurait un frère, — un grand frère qui l'aimerait beaucoup. Tandis que moi, je suis seule...

— Mais non, vous n'êtes pas seule ! Je suis là... et je serai votre grand frère, Aniouta.

Il se penchait, très ému, vers l'enfant qui

frissonnait de tendresse, l'enfant délaissée qui avait soif d'affection. Un sentiment nouveau s'agitait en son cœur : une tendresse toute fraternelle pour cette petite Aniouta si touchante, dont les beaux yeux pleins de larmes semblaient implorer qu'on l'aimât un peu. Son bras s'étendit, entoura les épaules de la fillette d'un geste doux et protecteur. En se penchant davantage encore, il demanda :

— Veux-tu être ma petite sœur, Aniouta ?... Veux-tu que je sois ton grand frère ?

Il devina, plus qu'il ne le vit, le rayon de bonheur qui éclairait soudainement le regard mouillé d'Aniouta.

La fillette dit d'une voix étouffée par l'émotion joyeuse :

— Oh ! si je le veux !... Que vous êtes bon ! Vous verrez comme je vous aimerai, comme je chercherai toujours à vous faire plaisir !

— Chère petite fille !... Tu m'appelleras Boris, et je te tutoierai, comme je l'aurais fait pour Nadiège.

– Oui, Boris !

Et avec un soupir de bonheur, elle ajouta :

– Maintenant, je n'aurai plus tant de peine à m'en aller d'ici !

Il dit, avec une affectueuse malice :

– À condition d'emmener Rik ?

– Certainement ! Mon pauvre Rik ! Vous m'avez promis, mon grand frère ?

– Et je tiendrai, petite sœur. Je tiens toujours mes promesses, vois-tu.

Aniouta dit gravement :

– Moi aussi.

Le chien, qui rôdait à travers le parterre, se rapprocha et vint s'asseoir à quelques pas des deux cousins. Pendant le dîner, il s'était tenu à distance respectueuse du comte Vlavesky, en dépit des encouragements de sa jeune maîtresse, et maintenant encore il semblait juger plus prudent de demeurer un peu loin d'un homme aussi prompt à la riposte.

Boris, laissant retomber son bras, avait pris

dans sa main celle d'Aniouta. Il se sentait singulièrement attendri, près de cette petite créature qui se confiait ingénument à sa force virile, à sa loyauté, à son affection. Vraiment oui, elle serait pour lui une jeune sœur très chère, et il ferait tout son possible pour qu'elle fût heureuse.

Sur sa main, tout à coup, il sentit le contact de lèvres fraîches... C'était le silencieux remerciement d'Aniouta.

Puis la petite tête aux cheveux fous se redressa, et à la pâle clarté de la lune, Boris vit de nouveau les grands yeux noirs qui le regardaient, tout brillants d'une reconnaissance dont l'intensité le frappa.

Il dit en souriant, pour cacher son émotion :

— Je crois que nous nous entendrons fort bien, petite sœur ?

Elle riposta avec élan :

— Oh ! oui ! Je vous obéirai toujours, à vous, n'importe ce que vous me direz de faire.

— Il faudra obéir aussi à ma mère, Aniouta.

Elle secoua la tête :

– Je ne la connais pas... Cela dépend... Si elle vous ressemble, je veux bien.

– Eh ! serais-tu capricieuse, enfant ?

– Non... mais je ne peux obéir qu'à ceux que j'aime.

– Hélas ! ma pauvre petite, ce n'est pas possible !

L'autorité, en ce monde, n'est pas toujours sympathique ; cependant, il faut l'accepter, par devoir. Tu apprendras cela, et je suis sûr que tu seras très raisonnable sur ce point-là comme sur d'autres.

À ce moment, Piotre entra, apportant une lampe. Il venait prévenir Son Excellence que sa chambre était prête, quand il lui plairait de s'y retirer.

Boris congédia d'un mot bref le personnage de plus en plus obséquieux. Quand la porte se fut refermée sur lui, Aniouta laissa échapper un léger éclat de rire :

– Je ne l'ai jamais vu comme ça, Piotre !... Il doit avoir peur de vous, Boris ?

— C'est qu'il n'a pas la conscience nette, et se doute que je ne me laisserai pas berner.

Aniouta considéra un moment son cousin, et déclara gravement :

— Il a raison de craindre, parce que vous ne devez pas être facile, quand vous vous fâchez !

Le comte dit en riant :

— J'espère que tu n'en feras pas l'expérience, ma petite sœur... Mais je vais te dire bonsoir maintenant. Demain, je veux me lever de bonne heure, pour tout régler avec cet individu, avant notre départ. Toi-même, tu te prépareras, comme je t'ai dit, en mettant ta meilleure robe, des bas, des souliers, en arrangeant un peu tes cheveux. Puis, si tu as quelques objets, quelques souvenirs à emporter, range-les dans une petite caisse, qu'on chargera sur l'automobile.

— Oui, je me lèverai à quatre heures pour tout préparer... Mais saurez-vous trouver votre chambre ?

— Oui, oui, sois sans crainte, Piotre m'a dit qu'elle était en face de l'escalier.

– C'est la seule où il y ait encore des meubles, en dehors de celle de grand-père.

– Et la tienne, Aniouta ?

– Elle est au rez-de-chaussée, sur le jardin, et elle contient un vieux lit, une table et une chaise qui boitent toutes les deux.

Là-dessus, le joli rire clair éclata. Puis, philosophiquement, la fillette ajouta :

– C'est bien suffisant pour dormir.

– Sagesse !... Mais, dans un an, diras-tu encore cela ?

Elle s'exclama, l'air surpris :

– Pourquoi pas ?

– Eh ! parce que tu connaîtras autre chose !... toutes nos superfluités de la vie... Allons, bonsoir, enfant ! Dors avec les anges, comme disait ma vieille gouvernante, quand j'étais petit garçon.

– Bonsoir, mon grand frère !

Elle lui présentait son front. Il y mit un tendre baiser fraternel, et quitta la salle, tandis

qu'Aniouta, suivie de Rik, disparaissait par une autre porte avec une célérité de furet.

III

Ce fut en vérité un fort mauvais quart d'heure que passa le lendemain Piotre, en tête à tête avec le comte Vlavesky.

Il essaya bien de ruser, de se dérober aux questions trop précises. Il parla avec componction de « son bon maître, de l'excellent barine qui avait en lui toute confiance ». Mais Boris, impassiblement, continuait ses interrogations gênantes et coupait court aux périodes émues du régisseur par de sèches interruptions qui laissaient l'autre interloqué, malgré son aplomb.

Piotre finit par avouer qu'il avait « un peu profité des bonnes dispositions du comte Verenof à son égard, pour mettre de côté une petite somme ».

— Mais c'était du consentement de mon vénéré maître, Excellence ! Car je suis un honnête

homme, je puis l'assurer hautement !... Le barine avait grande affection pour nous, pour mes deux fils, des jeunes gens très bien, Excellence, qui lui témoignaient le plus grand respect...

— Et Aniouta Ivanovna, qu'en faisait-on dans tout cela ?... Qui donc l'empêchait de pénétrer près de son grand-père ?

— Personne, Excellence !... Qui a osé dire ?... Mais la petite barina était si mal élevée que son aïeul ne pouvait supporter sa présence, ni celle de Lioudmila Stepanovna, cette excentrique... Et quand il parlait de changer l'institutrice, c'étaient des cris, des pleurs. Excellence !... un enfer !...

Le petit homme joignait les mains, levait au plafond des yeux navrés.

Devant lui, Boris, enfoncé dans un vieux fauteuil boiteux – c'était la spécialité du logis – les jambes croisées, ses doigts frappant impatiemment l'appui de son siège, attachait sur le personnage un regard scrutateur et méprisant qui semblait fort gêner Piotre.

Le jeune homme dit froidement :

— Allons, assez de mensonges ! Je vois trop bien le jeu que tu as joué, pour ton plus grand profit, et aux dépens de la comtesse Aniouta. Tu n'es qu'un misérable coquin !... À combien se monte ce que tu as volé ?

— Mais je n'ai pas volé, Excellence !... pas volé !

— Ne joue pas sur les mots ! Il me faut un chiffre. Combien ?

Piotre souffla, roula des yeux blancs, et balbutia :

— Le barine m'a donné... par petites sommes... trois cents roubles... oui, trois cents. Excellence !

— Ton petit manège a duré trop longtemps pour te rapporter si peu.

— Je jure à Votre Excellence...

— Ne jure pas, c'est inutile, je ne te croirai pas davantage... Combien ?

— Excellence... je... je dis la vérité.

— À ton aise. Tu la diras devant les tribunaux, où je te ferai déférer sans tarder, pour

séquestration, captation d'héritage, abus de confiance, etc. Un joli dossier ! Tu pourrais aller loin, avec cela !

Le régisseur blêmissait, perdait contenance. Il bégaya :

– Excellence, je suis un honnête homme... C'est le barine qui m'a donné...

– Combien ?

– Sept cents roubles, Excellence !... pas un de plus !... Cela, je le jure !

– Bien. Il faut en compter au moins quatre fois plus. C'était un gentil profit !

– Mais je jure !...

– Tais-toi ! Tu remettras au notaire chargé des intérêts d'Aniouta Ivanovna deux mille roubles...

– Deux mille roubles !... Excellence, je ne les ai pas. Où les trouverais-je ? Jamais je n'en ai gagné autant !

– Arrange-toi, c'est mon dernier mot. Et encore ai-je bien envie plutôt de charger la justice de te faire rendre gorge... Ôte-toi de là,

maintenant. J'ai assez vu ta vilaine figure d'hypocrite.

Piotre recula de trois pas. La colère et la crainte se mêlaient dans son regard. Il gémit :

— Je suis ruiné ! Votre Excellence est sans pitié !... sans pitié ! C'est la petite barina qui nous a desservis... Elle nous déteste... Et c'est une petite créature très mauvaise, j'ose en prévenir Votre Excellence... Elle a empoisonné l'existence de ma pauvre femme, par sa méchanceté...

Boris se leva brusquement et saisit le régisseur par le collet graisseux de son vêtement.

— Hors d'ici, vieux fourbe ! Si ce n'était ton âge, je te traiterais comme je l'ai fait de ce chien, hier. Et tu le mériterais bien davantage !

Il secouait le petit homme, qui blêmissait de peur, car il se sentait peu de chose sous la poigne nerveuse de ce beau garçon vigoureux, emporté par la colère.

D'un geste de brusque mépris, Boris le mit dehors. Puis il referma la porte et se dirigea vers la salle à manger, tout en essuyant à un mouchoir

discrètement parfumé le bout de ses doigts qui avaient touché au vêtement sale de Piotre.

Aniouta s'activait autour de la table. Elle vint à Boris, toute joyeuse, et mit ses mains dans celles que lui tendait le jeune homme.

– Bonjour, petite Aniouta !... Que fais-tu donc là ?

– J'ai mis votre couvert, Boris. Marpha voulait m'en empêcher, en disant que c'était son affaire. Mais je lui ai répondu que j'étais la maîtresse ici... Ai-je bien fait ?

– Très bien, puisque c'est la vérité.

– Ensuite, j'ai été vous chercher des œufs frais, dans le poulailler, je les ai fait cuire ainsi que me l'avait appris Lioudmila. Marpha était encore plus furieuse... Mais cela m'est égal, maintenant. Elle ne cherchera plus à me battre, puisque vous êtes là.

Les yeux noirs se levaient sur lui, éclairés de tendre confiance. Il se pencha pour baisser les fins doigts bruns, en disant avec émotion :

– Pauvre petite !

Le couvert lui réservait une surprise. Aniouta avait été chercher, dans une armoire où elle était reléguée, la seule tasse restant d'un vieux service de Chine vendu comme le reste. Celle-ci, fêlée, était demeurée au rebut. La fillette l'avait remplie d'un lait crémeux, puis elle avait préparé des tartines beurrées comme elle l'avait vu faire à Lioudmila. Devant la tasse, des violettes trempaient dans une vieille petite coupe de cristal pleine d'une eau limpide, et Boris fut frappé de leur joli arrangement, non moins que de la pensée délicate qui avait guidé Aniouta dans cette attention à son adresse.

— Ma petite sœur est décidément charmante ! dit-il en souriant. Et je prévois en outre qu'elle se fera très vite aux coutumes de son rang, aux petits détails de la vie tels qu'ils existent dans notre monde.

Les joues d'Aniouta se teintèrent de rose, sous l'afflux du contentement.

— Vous êtes content ?... Les fleurs vous font plaisir ?

— Un très grand plaisir ! Quand je serai à

Klevna, je te chargerai de garnir les vases de mon cabinet de travail... Mais tu ne déjeunes pas ?

— C'est déjà fait ! Je me suis levée à l'aube, et j'ai bien travaillé, depuis lors, je vous assure !... Puis, je me suis habillée. Me trouvez-vous bien comme cela ?

Il jeta un coup d'œil sur la robe noire, si mal faite, qui engonçait la personne menue d'Aniouta, sur les bas épais et les gros souliers qui lui faisaient regretter les petits pieds nus. Était-elle fagotée, cette mignonne Aniouta ! Il l'aimait encore mieux avec sa vieille jupe et son petit caraco d'hier. Cependant, il allait falloir l'emmener comme cela jusqu'à Klevna... Bah ! que lui importait l'opinion des gens qui s'étonneraient de le voir, lui, l'élégant et parfait grand seigneur, en compagnie de cette petite fille accoutrée à la paysanne ! Une fois au port, Liouba, la vieille femme de charge, aurait tôt fait de changer la chrysalide en papillon.

À la question d'Aniouta, il répondit en souriant :

— Mais oui, très bien pour le voyage... Alors,

tu as fait tous tes petits préparatifs ?

– Tout est prêt. Oh ! ce n'était pas bien long ! Il y a les saintes images qui me viennent de maman, et les portraits de mes parents, de mon frère... Mais déjeunez vite, Boris ! Votre lait va être froid... Les tartines sont-elles bien faites ?

– Très bien !

– Maintenant, je vais chercher vos œufs, que j'ai mis au chaud.

Attentive et preste, elle le servit, s'inquiétant s'il ne lui manquait rien, courant au fruitier pour y chercher une des dernières pommes, toute ridée, « excellente ! » déclarait-elle.

– Marpha les garde pour elle, mais je ne me gêne pas pour en prendre, puisqu'elles sont à moi.

Chez elle, la vivacité s'unissait à une grâce innée dans les mouvements. Tout était charme, dans cette petite créature – et plus que tout le regard, si étonnamment expressif, tantôt velouté, caressant, d'une douceur enveloppante, à d'autres moments pensif et profond, ou bien vif, traversé

d'éclairs, tel que l'avait vu hier son cousin, quand il avait frappé Rik, tel qu'il était encore tandis que Boris lui racontait succinctement son entretien avec le régisseur.

Elle s'écria en frappant du pied :

– L'affreux menteur ! Je suis contente que vous l'ayez traité comme cela, Boris !

– Et encore, il méritait autre chose. Mais les preuves de ses vols seraient difficiles à établir, je le crains. Aussi ai-je jugé préférable de nous contenter de ces deux mille roubles. Ce sera toujours une petite somme pour toi, Aniouta.

Et sa main s'étendit, se posa sur les cheveux bruns un peu moins ébouriffés que la veille. Elle dit joyeusement :

– Tant mieux ! Elle servira pour me nourrir et m'habiller... parce que, voyez-vous, cela m'ennuyait de penser que je n'avais rien, que vous seriez obligé de dépenser de l'argent pour moi.

– Est-ce qu'une sœur s'inquiète de cela, à l'égard de son frère ? Cette somme, je te la

placerai, pour que tu la trouves plus tard, un peu augmentée, quand tu te marieras.

Un frais éclat de rire se fit entendre, dans la grande salle où pénétrait à flots le soleil matinal.

— Quelle idée !... Mais je ne me marierai pas, Boris ! Je resterai avec vous, je serai toujours votre petite sœur fidèle, je vous soignerai quand vous serez malade...

Il rit à son tour, ému et amusé.

— Merci à l'avance, chère Aniouta ! Mais tu changeras d'idée, avec le temps. Va, tu ne seras pas toujours enfant... malheureusement !

Son déjeuner terminé, le jeune homme emmena Aniouta vers la remise, d'où le chauffeur avait sorti l'automobile pour lui faire subir une toilette bien nécessaire. La petite sauvage de Marniew n'avait jamais vu de voiture sans chevaux. Elle parut fort intéressée devant celle-ci, écouta très attentivement les explications que Boris lui donnait avec complaisance. Puis elle s'assit sur les coussins, « pour les essayer », après quoi elle déclara que sur aucun fauteuil du

logis on n'était aussi bien que là.

Ayant sauté à terre, elle se mit à courir, suivie de l'inséparable Rik, en criant à Boris qu'elle allait faire une dernière visite au jardin.

« Feu follet ! » pensa-t-il avec un sourire indulgent. « Mais comment cette nature expansive et aimante s'accordera-t-elle avec celle de ma mère ?... Heureusement, Liouba est là ; c'est elle que je chargerai surtout du soin de ma petite pupille. »

Boris avait résolu de quitter Marniew vers dix heures. L'automobile l'emmènerait avec Aniouta vers Smolensk, d'où, après avoir télégraphié pour prévenir la comtesse, il prendrait le train afin d'atteindre Klevna dans la soirée du lendemain.

Mais à l'heure dite, pas d'Aniouta. Boris l'appela en vain. Marpha, près de laquelle il s'informa, dit d'un air doucereux :

– Un caprice lui aura passé par l'esprit, Excellence. C'est toujours ainsi. Votre Excellence s'apercevra plus d'une fois des habitudes de désordre et d'inexactitude que lui a

données Lioudmila Stepanovna ! C'est une lourde charge que prend là Votre Excellence...

Elle se tut subitement, en reculant un peu devant le regard du comte, méprisant et irrité.

– Taisez-vous ! Répondez simplement à ce que je vous demande.

Et sans écouter les excuses bégayées par Marpha, il s'éloigna, fort impatient contre cette petite fille insupportable, qui retardait son départ.

Elle arriva enfin, courant, très rouge, avec Rik qui galopait devant elle.

– Vous m'attendez ?... Je suis en retard ?

– Mais oui ! D'où viens-tu donc, petite vagabonde ?

Déjà, son mécontentement fondait, à la vue du visage empourpré et des beaux yeux pleins de regret.

– Du cimetière. J'ai été dire une dernière prière sur les tombes de mes parents et de bonne amie. Et j'ai couru tout le temps, pour ne pas vous faire trop attendre.

Boris effleura de son doigt la joue brûlante.

– Dans quel état t'es-tu mise ? Tu risques de prendre mal, imprudente... Attends que je t'arrange cela...

Il remit d'aplomb l'affreux chapeau garni de crêpe qui faisait éteignoir sur le petit visage d'Aniouta. Puis, se ravisant, il l'enleva et le jeta à l'intérieur de l'automobile, en disant :

– Ôte-moi ça. Tu n'en as pas besoin dans la voiture. En ville, tu le remettras, il le faudra bien !

Quelques instants plus tard, Aniouta était installée près de son cousin, le chien à ses pieds. Le chauffeur mettait en marche sa voiture... Penchée à la portière, la fillette contempla une dernière fois la façade du vieux logis, qui renfermait tous les souvenirs de son enfance. Des larmes vinrent à ses yeux, glissèrent sur ses joues... Mais la main de Boris se posa sur la sienne, et la voix du jeune homme, affectueuse et chaude, dit à son oreille :

– Ne pleure pas, ma petite sœur ! Maintenant,

je suis là pour t'aimer et te protéger.

Les yeux brillants de larmes se tournèrent vers lui. Avec une reconnaissance fervente, Aniouta murmura :

– Oh ! sans vous... sans vous, je serais trop malheureuse, maintenant !

*

Dans la soirée du lendemain, la comtesse Vlavesky, assise à son piano, attendait les voyageurs en jouant une sonate d'Haydn.

Sophie Constantinovna n'avait jamais été jolie, ni même agréable. C'était une belle femme, imposante, de physionomie inexpressive, d'âme froide, personnelle. Le comte Vladimir, jeune fou de vingt-quatre ans, poussé par un père ambitieux, l'avait épousée pour sa grosse fortune. Naturellement, ils ne s'étaient pas convenus le moins du monde. Au bout de quelques années, ils vivaient séparés, tacitement. Vladimir faisait quelques apparitions chez lui, pour embrasser son

fils, qu'il aimait beaucoup, et allait correctement présenter ses hommages à la comtesse. Celle-ci supportait philosophiquement l'abandon de son mari, et ne lui adressait de reproches qu'au sujet de ses énormes pertes au jeu, qui le menaient à la ruine. Mais autant en emportait le vent. Il aurait fallu une autre femme que Sophie pour retenir sur cette pente dangereuse cet homme faible et charmant, susceptible cependant d'être changé, car il avait le cœur affectueux, et la fibre paternelle était forte chez lui.

Il mourut avant d'avoir complètement dilapidé ses biens. La comtesse se retira dans le domaine de Klevna et s'occupa de l'administrer avec l'aide d'un intendant et de Liouba, la femme de charge qui servait depuis son adolescence chez les Vlavesky. Chaque hiver, elle passait trois mois à Petersburg, où Boris recevait une éducation brillante. Mais quand le jeune homme fut officier, elle mit un terme à ces séjours, qui ne lui plaisaient guère, car elle n'aimait pas le monde.

La seule affection de cette femme avait

toujours été son fils. Encore se mêlait-il à ce sentiment beaucoup d'orgueil, Boris étant fait pour satisfaire l'amour-propre maternel le plus exigeant.

Dans le grand salon aux boiseries sombres, tendu de tapisseries anciennes, une petite ombre vêtue de noir entra silencieusement, sans que la musicienne s'en aperçût. Elle tenait à la main une assiette garnie de petits pains dorés, qu'elle posa sur la table où chauffait le samovar. Après avoir donné un coup d'œil à celui-ci, elle sortit avec la même discrétion.

C'était Liouba, la vieille femme de charge, l'unique, la perle des perles, comme l'appelait son jeune maître. De famille bourgeoise ruinée, elle avait été recueillie par la grand-mère de Bons, et n'avait jamais quitté les Vlavesky. Depuis cinquante ans, elle exerçait sa surveillance sur le personnel domestique, sur la cave, la lingerie, le fruitier, sans parler de bien d'autres charges qui lui incombait, par suite du caractère indolent de la comtesse. Elle était vraiment le rouage important de cet intérieur,

Mais sa personne menue et discrète faisait tellement partie de la maison qu'on ne songeait pas à lui savoir gré de cet infatigable labeur, de ce dévouement silencieux. La comtesse, par sécheresse de cœur ; Boris, par insouciance de jeune seigneur adulé, — car il était l'idole de Liouba, qui l'avait bercé dans ses bras plus souvent que sa propre mère, — ne pensaient ni l'un ni l'autre à s'apercevoir que la femme de charge vieillissait, souffrait de rhumatismes, se fatiguait très vite maintenant.

Mais Liouba ne se serait pas permis une plainte. Elle était prête à continuer, sans repos, jusqu'au jour où elle tomberait tout à fait, heureuse d'avoir servi jusqu'au bout son cher Boris Vladimirovitch.

Cinq minutes après la furtive apparition de la vieille femme, un domestique entra, annonçant que la voiture de Son Excellence approchait.

La comtesse se leva, traversa le grand salon dans un frou-frou de soie, et se tint sur le seuil, d'où elle pouvait voir tout l'immense vestibule du château, dallé de marbre rouge et blanc,

décoré de tapisseries des Flandres et de trophées de chasse.

La domesticité s'y trouvait rangée. Elle était encore nombreuse, la comtesse tenant à maintenir chez elle, du moins en certains de leurs détails, les traditions fastueuses d'autrefois, et employant à cet effet ses revenus personnels. Tous ces gens, d'ailleurs, nés sur le domaine, soumis et respectueux, n'avaient pas les coûteuses habitudes de gaspillage qui caractérisent les domestiques citadins.

Le comte Boris était toujours reçu en grand apparat, chaque fois qu'il venait à Klevna. Sa mère elle-même revêtait pour la circonstance une robe de soie noire garnie de précieuses dentelles, et venait l'attendre au seuil du salon. Il s'inclinait devant elle, effleurait de ses lèvres la main quelle lui offrait, puis il se tournait vers la domesticité, adressait quelques mots bienveillants à l'intendant, à Liouba, et donnait sa main à baiser aux serviteurs, par rang hiérarchique.

C'était un cérémonial immuable, traditionnel, auquel ne songeait pas à se soustraire Boris, car il

estimait nécessaire de maintenir par des gestes son prestige et ses droits seigneuriaux.

Mais aujourd’hui, on le vit gravir rapidement les degrés de l’imposant perron, entrer d’un air préoccupé dans le vestibule, brillamment éclairé, tandis que bondissait près de lui un chien hirsute, au poil gris mal soigné. La comtesse recula avec une exclamation d’effroi.

– Qu’est-ce que cette horrible bête, Boris ?

– C’est le chien d’Aniouta. Ne craignez rien, ma mère, il ne vous fera aucun mal.

– Le chien de ?... Tu as permis qu’elle amène un animal semblable ?

– Elle y tenait beaucoup... Rik, ici ! Docilement, le chien vint à Boris, avec un regard craintif.

Le jeune homme s’inclina sur la main que sa mère lui offrait machinalement. Puis, se redressant, il ajouta :

– Aniouta, qui voyageait pour la première fois, a été un peu malade, et surtout elle est très fatiguée. Le roulement de la voiture l’ayant

bercée, elle s'est endormie, de la gare ici. Je voudrais éviter qu'elle se réveillât, pauvre petite. Aussi vais-je la porter jusqu'à sa chambre... Où l'a-t-on installée ?

Cette question s'adressait beaucoup moins à la comtesse qu'à Liouba, vers laquelle se tournait Boris.

– Dans la petite chambre de la tour, Boris Vladimirovitch.

– Dans la petite chambre ! Quelle idée ! Une pièce au nord, trop exiguë... C'est vous qui l'avez choisie, ma mère ?

– Oui, mon cher ami. Elle m'a paru très suffisante pour une enfant qui n'a pas dû être habituée à beaucoup de confortable.

Une lueur d'impatience passa dans les yeux du comte.

Il dit froidement :

– Aniouta a besoin d'air, de soleil, d'espace. Il lui faudra donc une autre chambre. Mais il est trop tard, nous verrons cela demain... Liouba, tu monteras avec moi, pour donner tes soins à cette

enfant.

Il retourna vers la voiture, et revint portant Aniouta endormie. Le petit visage aux yeux clos semblait si menu, si enfantin, que la comtesse murmura, en l'apercevant :

– Jamais on ne lui donnerait cet âge-là ! C'est une mauviette, cette petite !

Quand Boris eut étendu avec précaution sa cousine sur le lit préparé par Liouba, il sortit, en faisant signe à la femme de charge de le suivre.

– Tu vas coucher près d'elle cette nuit, ma bonne Liouba, et, si elle se réveille, tu lui feras boire quelque chose de fortifiant, car elle n'a rien pris depuis vingt-quatre heures. Soigne-la bien, je te la recommande.

– Vous pouvez être tranquille, Boris Vladimirovitch. Je vais faire porter un petit lit ici, et je ne la quitterai pas... La jolie enfant ! Pauvre petite orpheline !

Boris effleura du bout des doigts la joue ridée de la vieille femme.

– Ton bon cœur en a déjà pitié, Liouba ? Tant

mieux, car c'est à toi que je la confierai. Elle ne s'entendra pas du tout avec ma mère, cette petite fleur sauvage !... Et occupe-toi du chien aussi, car Aniouta l'aime beaucoup.

La comtesse attendait son fils avec un certain mécontentement. Cette arrivée contraire à toutes les règles, cet intérêt très exagéré de Boris pour une petite créature après tout absolument insignifiante, et si grotesquement attifée, l'avaient fort étonnée et contrariée. Elle ne comprenait rien à ces façons d'agir, contraires aux habitudes d'indifférence et d'égoïsme qu'elle-même avait eu soin d'inculquer à son fils.

Au bout de dix minutes, il entra dans le salon, et vint offrir son front au baiser maternel.

– Pardonnez-moi de vous faire attendre... Êtes-vous tout à fait remise de vos névralgies, comme vous me l'avez écrit ?

– Presque... Mais prends vite ce thé, que je t'ai servi. Il est tard, tu dois avoir faim... Tiens, voici les petits pains que tu aimes...

– Les petits pains aux raisins de Liouba !...

Excellente Liouba ! Elle ne manque jamais de m'en faire pour mon arrivée.

— Tu l'as chargée de s'occuper de cette petite ?... Quelle corvée tu as eue là, mon pauvre enfant ! Je te vois d'ici avec elle dans le train... vêtue de cette façon ! Et le chien, pour comble ! Tu aurais beaucoup mieux fait de téléphoner pour que je t'envoie Macha, qui l'aurait ramenée ici. Comment n'en as-tu pas eu l'idée ?

— Je vous avoue que l'ennui, à ce point de vue, a été bien minime ! Là où j'ai été plus embarrassé, pendant un moment, c'est quand je l'ai vu malade. Cette pauvre petite, je ne savais que faire pour la soulager !

Il but une gorgée de thé, puis resta un moment pensif, son verre à la main. Il évoquait le pâle petit visage tiré, les yeux souffrants qui essayaient de lui sourire. Courageusement, Aniouta tentait de dominer son malaise, disait au jeune homme qui se penchait vers elle, attentif et inquiet :

— Ce n'est rien... cela va se passer... Pardonnez-moi, Boris, de vous ennuyer ainsi !

Il tenait entre ses doigts les petites mains froides, pour les réchauffer ; il causait pour distraire la fillette, parlant des fêtes de Petersburg, des hauts faits de Kiamil, son cheval préféré, qui sautait les plus difficiles obstacles et réalisait, sous la direction de son maître, de véritables tours de force...

Elle écoutait, intéressée... Peu à peu, le malaise se dissipait. Aniouta, fatiguée, s'était endormie pour ne se réveiller qu'à la petite gare qui desservait Klevna. Et le sommeil l'avait reprise de nouveau, dans la calèche que de paisibles et beaux chevaux emmenaient vers le château.

Si, quelques jours auparavant, on avait dit à Boris qu'il s'intéresserait avec tant d'affectueuse sollicitude, tant de fraternelle bonté à une petite cousine pauvre, jusque-là complètement inconnue de lui, il aurait eu son plus ironique sourire, en répondant qu'il n'avait pas l'âme assez sensible pour cela. Cependant, aujourd'hui, cette enfant occupait une grande place dans son cœur. Il ne s'expliquait pas comment, si

brusquement, Aniouta, par sa seule grâce de petite fille malheureuse et charmante, avait vaincu son habituelle indifférence. Mais un fait certain, c'était que, pour la première fois, il éprouvait un sentiment d'intérêt aussi vif, — et cette sensation rafraîchissante, délicieuse, qui le pénétrait près d'Aniouta ou quand il pensait à elle.

Oui, elle était vraiment pour lui une sœur déjà très chère, et il lui semblait qu'avec elle, tout à coup, une flamme bienfaisante réchauffait sa vie égoïste.

La voix de sa mère l'enleva à cette songerie. La comtesse s'informait des incidents qui avaient marqué son bref séjour à Marniew. Il lui raconta ce qu'il avait appris et soupçonné, au sujet des exactions du régisseur, et la façon dont il avait imposé à celui-ci la restitution d'une somme certainement inférieure au produit de ses larcins.

— Je vais écrire au notaire pour qu'il arrange cette affaire, ajouta-t-il.

— Mais crois-tu que cet homme paiera ?

— J'en suis sûr, car il est manifestement peu désireux de voir la justice mettre le nez dans ses vilaines combinaisons, qui ont abouti à dépouiller Aniouta. Malheureusement, les affaires du comte Verenof ayant toujours été fort embrouillées, ainsi qu'il ressort de la lettre du notaire que vous m'avez envoyée, il serait bien difficile de prouver les dilapidations de cet individu.

— Évidemment. Et puis, que d'ennuis tu aurais eus ! Déjà, ils sont suffisants !... Cette enfant t'a-t-elle paru bien désagréable ?

— Elle ? Pauvre mignonne ! C'est une petite nature exquise, qui ne nous donnera que satisfaction, j'en suis persuadé. Certes, il y a beaucoup à dire sur la façon dont elle a été élevée, par une institutrice bizarre, excellente et très honnête personne d'ailleurs. Mais ceci peut se réparer bien facilement.

— Allons, tant mieux ! Je craignais que nous n'ayons affaire à quelque petit monstre, insupportable et incorrigible... Dès demain, j'écrirai à Tatiana Alexievna pour lui demander l'adresse d'une institution dans les prix

raisonnables.

— Inutile de vous donner cette peine, ma mère. Aniouta n'ira pas en pension.

La comtesse se redressa, en regardant son fils avec surprise.

— Elle n'ira pas en pension ?

— Non, elle ne supporterait pas cette existence. Je l'ai compris, hier, quand je lui ai dit un mot à ce sujet. Elle a montré tant d'effroi, à l'idée d'être enfermée ainsi, parmi des étrangères, elle m'a supplié avec tant d'angoisse, que je lui ai promis qu'elle resterait ici.

— Ici ?... ici ?... Mais c'est absolument déraisonnable ! Je ne te comprends pas !... Et qui donc s'occupera de son éducation, de son instruction ?

— Liouba sera chargée de la première. Quant à l'instruction, nous verrons... Je réfléchirai... Mais Aniouta n'est pas du tout ignorante, détrompez-vous. Son institutrice lui a meublé l'esprit – un peu à la diable, il est vrai ; ses connaissances sont originales et variées, comme je m'en suis aperçu

en la faisant causer. Elle parle correctement le français, langue dont se servait presque constamment, avec elle, Lioudmila Stepanovna. En outre, celle-ci lui a appris un peu d'allemand, beaucoup d'histoire mêlée aux récits légendaires, de telle sorte que l'enfant ne distingue plus guère ceci de cela ; des notions variées de littérature où la Grèce ancienne et le dix-septième siècle français tiennent la plus large part, peu de géographie et d'arithmétique — bref, un enseignement fantaisiste accommodé aux goûts de l'institutrice.

— Un enseignement à refaire complètement !... Boris, il est indispensable que cette enfant soit soumise à la discipline d'une pension !

Le jeune homme avala d'un trait les dernières gorgées de thé, puis posa son verre près de lui en disant d'un ton net :

— Je n'en vois pas du tout la nécessité. Aniouta est une petite nature délicate, physiquement et moralement : il lui faut le grand air, l'espace, la liberté. Tout cela, elle l'aura ici. Enfermée, elle s'étiolerait en quelques mois. Or, je suis

maintenant responsable d'elle – de sa santé, de son avenir, ne l'oubliez pas.

La comtesse enveloppa son fils d'un regard surpris.

– Vraiment, je ne m'imaginais pas que tu prendrais tellement au sérieux ton rôle de tuteur !

Il ne releva pas cette remarque de sa mère. À quoi bon lui apprendre l'impression si nouvelle, si fraîche qu'avaient faite sur lui la faiblesse, le délaissé, le charme candide de la petite cousine pauvre ? Il connaissait assez la comtesse Sophie pour savoir qu'elle ne le comprendrait pas... Et lui-même, d'ailleurs, n'était-il pas tout étonné encore d'avoir tant de sollicitude et d'attendrissement pour l'enfant dont il devenait le seul protecteur ?

Bien qu'elle désapprouvât très fortement la résolution de son fils, la comtesse n'insista pas davantage pour lui faire changer d'avis. Elle connaissait trop bien sa volonté froide, inébranlable, et ne s'était jamais souciée d'entrer en lutte avec lui, sachant d'avance qu'elle ne serait pas la plus forte, habituée d'ailleurs à faire

plier sa nature autoritaire devant Boris, qui avait toujours su la dominer. Mais dès cet instant la malveillance germa en son âme à l'égard de la nouvelle venue qui paraissait inspirer à son fils tant d'intérêt.

En gagnant son appartement, un peu plus tard, le comte vit venir à lui la vieille femme de charge. À la lueur de la grosse lampe suspendue dans le vestibule du premier étage, le petit visage ridé lui souriait, les yeux bleus le couvraient d'un regard affectueusement admirateur.

Il demanda :

– S'est-elle réveillée, Liouba ?

– Oui, Boris Vladimirovitch, oui, la chère petite... Un instant seulement... Je lui ai fait boire du consommé, puis elle s'est rendormie tout de suite, pauvre tourterelle !... Si menue, si jolie ! On dirait un tout petit enfant, dans son sommeil !

– Oui, n'est-ce pas ? J'avais aussi cette impression, en la regardant dormir dans le train, et en voiture... Un enfant qu'il te faudra empêcher qu'on fasse souffrir, Liouba. Mais je te

parlerai de cela demain... Bonsoir !

La vieille femme posa ses lèvres sur la main que lui tendait son maître, et dit avec ferveur :

– Que le Seigneur vous garde, Boris Vladimirovitch... qu'il vous envoie de beaux songes !

IV

Boris présenta le lendemain Aniouta à sa mère. Celle-ci mit au front de la fillette un froid baiser, puis lui adressa quelques questions banales, en l'inspectant des pieds à la tête.

Cet examen ne parut aucunement la satisfaire, à en juger par l'expression de sa phisionomie. De son côté, Aniouta, gênée, raidie, répondait par monosyllabes, en tourmentant les manches trop longues qui tombaient jusqu'à moitié de ses mains. L'impression fut défavorable des deux côtés. Elle se confirma chez la comtesse, au cours du repas, où Aniouta commit de nombreuses bêvues. La sévère et magnifique décoration de la salle à manger immense, ouvrant par quatre fenêtres sur les jardins à la française, l'élégance du couvert, l'impeccable correction du service, fait par deux silencieux domestiques aux livrées du comte Vladimirovitch, tout ahurissait la

pauvre petite, qui sentait en outre sur elle, constamment, le coup d'œil critique de son imposante parente.

Heureusement, Boris était là ! Attentif, il aidait sa pupille à se servir, réparait discrètement ses petites infractions au code du savoir-vivre, ou bien lui glissait à l'oreille un conseil amical. Pour lui être agréable, elle s'appliquait à éviter ce qu'il lui signalait ainsi, quelquefois d'un seul geste, vite compris.

Après le déjeuner, le comte dit à sa cousine :

– Viens avec moi, Aniouta ; je vais te montrer les jardins.

– Oh ! je veux bien !... Mais puis-je emmener Rik ?

– Eh ! oui, si cela te fait plaisir ! Sonne pour qu'on te l'amène.

– C'est inutile, je vais le chercher ! En même temps, je demanderai à Liouba s'il a bien mangé.

Elle disparut en coup de vent. Boris dit avec un sourire :

– Quel vif-argent !

La comtesse fit observer sèchement, en s'asseyant à sa place accoutumée, près d'une fenêtre du grand salon :

— Il y aura fort à faire pour lui donner des manières convenables ! Ta pupille n'est qu'une petite paysanne, mon cher enfant. J'admire, en vérité, la patience dont tu témoignes à son égard ! Tu m'étonnes prodigieusement !

Il riposta, moitié railleur, moitié sérieux :

— Je m'étonne moi-même, ma mère. Figurez-vous que je me suis découvert la vocation fraternelle, depuis que je connais Aniouta.

— Elle t'es venue bien vite, mon cher ami ! Enfin, si cela t'intéresse, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais j'espère que tu sauras maintenir les distances...

Il dit sèchement :

— Quoi ?... Quelles distances ?

— Celles qui séparent le comte Vlavesky d'une enfant absolument dépendante de lui, d'une pupille élevée par charité...

Il interrompit la comtesse d'un geste impératif,

tandis que ses yeux se fonçaient sous l'afflux d'une irritation contenue.

— Ces sentiments-là ne seront pas les miens à l'égard d'Aniouta, ma mère ! Et je compte sur votre tact pour ne jamais lui faire de réflexions de ce genre. Elle sera pour moi une sœur, je l'ai résolu ainsi, et je la traiterai toujours comme telle.

Sophie Constantinovna serra un instant les lèvres, puis dit d'un ton contraint :

— Tu es libre. Mais je te comprends de moins en moins.

Il se rapprocha d'une porte-fenêtre ouverte et appela d'un ton irrité l'énorme chien de Saint-Bernard qui s'amusait à gratter le gravier du parterre. Il avait envie de passer sur quelqu'un ou quelque chose l'impatience qu'il était obligé de contenir à l'égard de sa mère. Jamais cette sécheresse de cœur, cet orgueil étroit ne s'étaient manifestés à lui de façon plus désagréable.

À ce moment arrivaient, par le dehors, Aniouta et son chien. Boris alla au-devant d'elle

avec Stoj, le saint-bernard. La fillette fit la présentation. Après s'être regardés un instant d'un œil curieux, les deux chiens se tournèrent le dos, avec la plus complète indifférence. Et Boris déclara :

— Maintenant, ils ne se diront plus rien. Stoj ne mangera pas ton Rik, Aniouta.

Il s'en alla avec sa cousine à travers les parterres, admirablement dessinés, fort bien entretenus par un vieux jardinier attaché à Klevna comme le lierre à l'arbre. Aniouta marchait silencieusement près du jeune homme. Du coin de l'œil, il l'observait. Les jolies lèvres avaient un pli de souffrance, et les cils foncés battaient fébrilement au bord des paupières.

S'arrêtant tout à coup, il prit la main de la fillette et demanda :

— Qu'as-tu, Aniouta ?

Elle leva sur lui ses yeux inquiets, et dit d'une voix un peu enrouée :

— J'ai peur... Quand vous ne serez plus là... je serai malheureuse...

– Non, ma petite fille ! Ne te fais pas de ces idées !

– Si !... Je sens bien que... qu'« elle » ne m'aimera jamais... Oh ! emmenez-moi, mon grand frère !... emmenez-moi, quand vous partirez d'ici !

– Mais, ma pauvre petite, tu me demandes une chose absolument impossible !... Voyons, sois raisonnable ! C'est ma mère qui t'effraye ?... Il ne le faut pas. Elle est seulement un peu froide. Mais tu n'auras guère affaire à elle. C'est Liouba que je chargerai de s'occuper de toi.

– Liouba est bien bonne, je l'ai vu tout de suite. Mais ce n'est pas vous !

– Je t'écrirai souvent, et tu me répondras, en me disant tout ce que tu fais. Puis je tâcherai d'avoir encore une permission, dans peu de temps. Ensuite viendront les vacances. Alors je passerai un mois ici, avec ma gentille petite sœur.

Elle soupira :

– C'est long !... Tant de jours sans vous voir !

Elle se tut un moment, puis ajouta,

pensivement :

- Je ne sais pas si je pourrai m'habituer ici.
- Pourquoi ?
- C'est trop différent de Marniew... trop beau... Et puis il y a des choses que je ne sais pas...
- Je te les apprendrai, ne t'en inquiète pas. Liouba fera le reste, et ma petite Aniouta sera une personne tout à fait civilisée, quand je reviendrai... Allons, ne te tourmente pas, et viens que je te montre les serres.

Quelques instants plus tard, Aniouta, ses nattes aux reflets cuivrés flottant sur ses épaules, courait joyeusement après le saint-bernard, et son rire d'enfant résonnait dans le parterre majestueux éclairé par le soleil d'avril.

Pendant les cinq jours qu'il demeura dans son domaine, Boris se trouva fort occupé. Son intendant profitait de ce séjour pour lui présenter des comptes à examiner, pour lui demander ses instructions sur de nombreux sujets. Néanmoins, le jeune homme trouvait le temps de promener sa

pupille, de lui faire connaître en détail le château, le vieux parc pittoresque, de lui donner des conseils, qu'elle acceptait et mettait en pratique avec un empressement touchant. Il sentait que cette petite créature avait pour lui une reconnaissance, une affection profondes, qu'elle essayait de lui prouver de toutes façons.

Lui, de son côté, disait à Liouba :

— Il me semble que je l'ai toujours connue, cette enfant ! Je l'aime comme si elle était vraiment ma sœur.

Liouba répondait :

— C'est qu'elle est si ensorcelante, la mignonne ! Mon vieux cœur est déjà tout plein de tendresse pour elle.

— Mais je n'ai pas un vieux cœur tendre comme le tien, Liouba ! Pourtant, elle y est entrée sans coup férir, et elle s'y est bien installée, — car je t'avoue, ma vieille Liouba, qu'il me coûtera de ne plus la voir pendant des mois.

— Cela ne m'étonne pas, Boris Vladimirovitch. Elle est bien touchante, la jolie créature, bien

faite pour émouvoir. Et j'ai toujours pensé, d'ailleurs, que vous n'étiez pas aussi indifférent qu'on le croyait, que vous aviez soif d'une affection véritable, toute pure et familiale.

D'un geste vif, Boris prit entre ses mains la tête de la vieille femme, et plongea son regard dans les yeux bleus limpides et doux.

— Toi seule m'as deviné, Liouba. Non, je n'ai pu trouver la satisfaction de mon cœur dans l'amour, tel qu'il s'est offert à moi depuis que je suis homme. Je n'attends rien de ce côté, en fait de joies réelles. Mais l'affection fraternelle me dédommagera peut-être, grâce à ma petite Aniouta.

— J'en suis sûre, Boris Vladimirovitch ! Elle vous aime tant déjà ! Hier, elle m'a dit : « Bien certainement, personne au monde n'est aussi beau, aussi bon que mon frère Boris !... » Et si intelligente, avec cela, si gaie aussi, la chérie, à part des petits moments de mélancolie !

— Je te la recommande, Liouba ! Veille bien sur elle, car je ne veux pas qu'elle soit malheureuse. S'il y avait quelque ennui avec ma

mère, écris-le-moi, afin que j'arrange cela promptement. Et puis aime-la, — car je sens qu'elle a besoin d'être beaucoup aimée, cette enfant.

— Soyez sans crainte, mon cher seigneur. Vous la retrouverez heureuse et bien portante, s'il ne tient qu'à la vieille Liouba.

La veille du départ de Boris, le jeune homme et sa pupille firent une promenade dans le parc. Au retour, tandis qu'ils attendaient la comtesse dans le salon, pour le thé, Aniouta tomba en contemplation devant une photographie de son cousin en garde à cheval.

Boris, qui s'était assis à quelques pas de là, lui dit en riant :

— Tu m'admires ?

Elle répondit naïvement :

— Oh ! oui ! Que cela vous va bien, cette tenue !... La mettrez-vous, quand vous viendrez ?

— Mais oui, probablement.

— Que j'aimerai vous voir ainsi !

— En attendant, veux-tu ma photographie ?
Cela te fera penser à moi.

Elle dit avec un regard qui renfermait toute sa tendresse reconnaissante :

— Je n'ai pas besoin de cela pour y penser. Mais je serai bien heureuse d'avoir votre portrait, oh ! oui, mon frère Boris !

— Je n'en ai plus ici, mais je t'en enverrai un de Petersburg. Et cet été je ferai ta photographie, car je veux avoir aussi ma petite sœur, moi !

— Oui, quand je serai mieux habillée. Comme cela, je vous ferais honte.

Et sur un geste de protestation du jeune homme, elle ajouta, la voix subitement frémissante :

— J'ai bien entendu, ce matin, ma cousine qui disait à Liouba : « Dépêchez-vous de faire finir la robe de cette petite et de lui avoir des chaussures convenables, car vraiment c'est insupportable de voir près de soi cet accoutrement de paysanne ! Et je ne comprends pas mon fils qui a eu le courage de voyager avec elle ! »

Boris se leva brusquement et vint à la fillette. Son bras entoura les épaules frêles, tandis que son regard cherchait les yeux où montaient des larmes.

— Je ne veux pas que tu croies cela, Aniouta !... Je n'ai jamais eu honte de toi, ma chère petite.

Un regard fervent se leva sur lui.

— Oh ! je sais bien que vous êtes si bon !... Mais j'ai compris tout de même... Je ne me rendais pas compte que j'étais habillée comme une paysanne, tandis que vous... Mais je changerai, Boris, je changerai, pour que vous ne soyez pas ennuyé quand je me trouverai avec vous.

Boris mit un baiser sur les cheveux bruns en disant avec émotion :

— Chère petite, ne change pas surtout ta charmante nature... et ne t'inquiète pas trop des critiques, des reproches qu'on peut te faire. Écris-moi à ce sujet. Si elles me paraissent justes, je te le dirai, afin que tu t'y conformes, pour me faire

plaisir.

— Oui, pour vous, Boris !... Oh ! pour vous, je ferai tout !

Et la soumission fervente contenue dans les beaux veux veloutés scellait éloquemment cette promesse.

V

Deux fois dans la semaine, dès lors, le comte Vlavesky reçut une lettre de sa pupille.

C'était une longue lettre, où Aniouta lui confiait toutes ses pensées, tous ses petits ennuis, en un style que de légères incorrections n'empêchaient pas d'être délicieux. L'âme délicate s'y montrait avec toute son ardente reconnaissance, toute sa fraîcheur et sa spontanéité d'impressions. La fillette avouait bien simplement qu'elle avait de petits conflits avec la comtesse Vlavesky, et qu'elle ne lui obéissait pas toujours. Elle s'en repentait ensuite et c'était à Boris qu'elle en demandait pardon.

« Je sais bien que c'est très mal, écrivait-elle, mais je sens que ma cousine ne m'aime pas ; alors, je me raidis, je me révolte aussitôt en dedans, quand elle me défend quelque chose. Grondez-moi bien, mon cher grand frère, car je

suis encore votre petite sauvage, comme vous m'appeliez quelquefois. »

Boris grondait, fraternellement. Ses lettres, comme celles d'Aniouta, avaient toujours huit pages, pour le moins. Elles étaient fort affectueuses, toujours réconfortantes pour la petite exilée au cœur aimant, qui les attendait avec impatience. Le comte y donnait les meilleurs conseils, s'occupait de continuer à distance l'instruction de sa cousine, au moyen de livres qu'il lui envoyait. Joyeuse de le satisfaire, « le feu follet » se mettait courageusement à l'étude, et lui rendait compte de son travail d'une façon originale et fine, qui faisait penser à Boris : « J'en ferai quelque chose, de ma petite Aniouta. Ce ne sera pas une femme ordinaire ! »

De son côté, Liouba, ainsi que le lui avait demandé son maître, donnait de temps à autre à celui-ci des nouvelles de la fillette. Elle parlait de l'antipathie que la comtesse semblait conserver à son égard, bien que maintenant Aniouta n'eût plus rien de la petite fille mal vêtue qui avait offensé pendant quelques jours l'aristocratique

regard de Sophie Constantinovna. Celle-ci, cependant, craignant sans doute le mécontentement de son fils, ne faisait pas la vie trop dure à sa jeune parente ; elle affectait plutôt de ne pas s'en occuper, sans toutefois se priver de lui adresser de temps à autre quelque sèche critique, sous laquelle regimbait parfois Aniouta.

« Autrement, elle est bien facile à diriger, dès qu'on sait la prendre par l'affection, ajoutait la femme de charge. Je n'ai pour mon compte que louanges à en faire. Quoiqu'elle aime tant le mouvement, elle s'astreint avec courage à demeurer assise pour apprendre la couture et la broderie, ou pour lire les volumes que vous lui envoyez. Elle paraît étonnamment adroite et s'assimile tout avec rapidité. Déjà, elle n'est plus guère l'enfant un peu gauche et sauvage des premiers jours. Cependant, elle a peine, assure-t-elle, à porter des chaussures, et l'autre jour, qu'est-ce que je vois, en allant à sa recherche dans le parc ?... Elle avait retiré bas et souliers et s'ébattait avec délices dans une clairière gazonnée, avec Rik et Stoj !

« J'ai grondé un peu, très peu. Elle était si ravissante, gambadant comme une petite fille ! Le personnel de Klevna est déjà fou de cette jolie petite barina, bonne pour tous, ayant toujours un mot gracieux à dire, un sourire à envoyer. Le vieux Yégor lui-même s'humanise en sa faveur et daigne lui apporter des fleurs pour sa chambre. Quant à moi, je ne puis dire comme l'existence me paraît changée, depuis qu'elle est là, cette mignonne fée, pleine d'attentions pour la vieille femme que je suis, s'offrant souvent à m'aider, se fâchant gentiment parce que je lui refuse toujours.

« Nous parlons bien souvent de son cher grand frère. Je lui raconte des traits de votre enfance, Boris Vladimirovitch, je lui dis comme vous étiez audacieux, ardent à tous les sports, et quels succès vous obteniez dans vos études. Elle boit mes paroles, et quand je me tais elle dit : « Encore !... parlez-moi de lui encore ! » Elle a pour vous une reconnaissance qui prend la forme d'un véritable culte, et il suffit que vous exprimiez un désir pour qu'aussitôt rien ne lui coûte pour l'accomplir. En lui disant : « Boris

Vladimirovitch sera satisfait, » j'obtiens d'elle ce que je veux, sans résistance. »

Cette correspondance mettait dans l'existence de Boris un intérêt nouveau et très puissant. Il ne prenait pas à la légère son rôle fraternel, et le travail, les distractions mondaines ne lui faisaient pas oublier la petite cousine entrée inopinément dans son cœur sceptique, où l'amour n'avait jamais été que caprice, où l'affection familiale était représentée uniquement par Cyrille, et l'amitié par quelques camarades plus sympathiques, envers lesquels Boris maintenait cependant cette réserve qui faisait croire chez lui à l'indifférence orgueilleuse.

Pour Aniouta seule, il s'était dépouillé de sa froideur, dès l'instant où il l'avait connue. Pourquoi ? C'était le secret du charme de cette enfant, qui l'avait conquis en une seconde, si peu sensible qu'il se crût et qu'il se fût montré jusqu'alors.

À son retour, Boris avait trouvé les Halweg, père et fille, installés à Petersburg, où ils comptaient rester jusqu'à l'été. Ils avaient loué un

appartement meublé et y recevaient, en des thés intimes, plusieurs de leurs compatriotes et des membres de la noblesse russe, dont ils avaient fait la connaissance chez M^{me} Sternof ou à l'ambassade d'Allemagne. Les comtes Vlavesky étaient invités à y paraître, de façon très pressante. Le baron et sa fille leur témoignaient une particulière amabilité, qui semblait conquérir Cyrille et laissait assez froid son cousin.

Ces parents d'Allemagne n'étaient pas sympathiques à Boris. M. de Halweg lui déplaisait franchement. Mais Brunhilde l'intéressait, sans l'attirer toutefois. Il continuait de la considérer comme une Valkyrie superbe, à l'âme orgueilleuse et violente, faite pour la conquête et la domination. Ce type de femme ne s'était pas encore trouvé sur sa route, et il se prenait à l'étudier au cours de ces soirées ou de ces après-midi où la jeune baronne de Halweg recevait ses hôtes avec une aisance un peu altière, qui se nuançait d'une sorte d'empressement quand Boris et Cyrille s'inclinaient devant elle, à leur entrée dans le salon.

Elle s'intéressait beaucoup aux poèmes de Cyrille, et avait avec lui des entretiens à tournure littéraire, les seuls où le jeune homme parvînt à se dépouiller de sa timidité habituelle, encore augmentée quand il se trouvait en présence de sa belle cousine. Sur sa demande, il arrivait de bonne heure, afin de lui lire ses œuvres. Elle les commentait, les jugeait, avec beaucoup d'intelligence et d'autorité. Cyrille disait :

— Quelle femme remarquable !

Mais pour Boris, pour lui seul, les yeux changeants de Brunhilde — les yeux caméléon, ainsi que les qualifiait à part lui l'officier — perdaient leur éclat un peu dur. Ils s'adoucissaient, prenaient une teinte claire, presque bleue. Parfois, des lueurs plus vives y passaient, tandis que s'animait le beau visage. Mais ils devenaient sombres comme la nuit, quand le comte Vlavesky s'entretenait un peu longuement avec une autre femme.

Boris s'en aperçut, et comprit que Brunhilde l'aimait.

Il en éprouva une certaine satisfaction

d'amour-propre. Cette superbe créature orgueilleuse ne devait pas être facile à émouvoir et se considérait certainement comme faite pour recevoir les hommages d'humbles adorateurs, trop heureux qu'elle voulût bien leur permettre de s'incliner devant sa hautaine beauté. D'ailleurs, elle-même l'avait laissé entendre un jour, tandis qu'elle causait avec ses cousins et quelques hôtes intimes.

— L'amour ? avait-elle dit. Certaines femmes l'ignorent toujours, l'ambition leur suffit. Mais d'autres, après avoir assuré qu'elles ne le connaîtraient jamais, tombent sous son joug, parce qu'elles ont rencontré à quelque tournant de leur existence celui qui doit être leur destinée.

Boris était-il celui-là pour elle ?

Oui, sans le chercher, en lui témoignant seulement la courtoise attention d'un homme du monde, il avait conquis cette vierge guerrière, dont le cœur, jusqu'ici, était resté de marbre.

Brunhilde trouva le moyen de le lui faire entendre clairement, à une soirée donnée chez M^{me} Sternof par des artistes français de passage.

Elle était assise dans un groupe de jeunes femmes. À quelque distance de là, près de l'embrasure d'une porte, Boris se tenait debout, les bras croisés, superbement beau dans sa tenue d'officier des gardes. De temps à autre il se penchait vers la princesse Etschef, assise devant lui, pour échanger quelques mots avec elle. Mais pas une fois il n'avait eu un regard vers sa cousine, qui ne le quittait pas des yeux, en crispant sur son éventail une main nerveuse.

Sur la petite scène, la cantatrice chantait un air de Sigurd. Et elle lançait d'une voix ardente :

*Ô mon vainqueur silencieux,
La Valkyrie est ta conquête,
Et ne crains pas qu'elle regrette
Près de toi les palais des cieux.*

Machinalement, à cet instant, Boris tourna les yeux vers Brunhilde. Elle le regardait, comme s'il eût seul existé pour elle, parmi toute cette foule d'invités, et dans ses prunelles étranges, il lut un

aveu passionné.

Son orgueil en éprouva une sensation agréable, et sa curiosité s'aiguisa. Cette femme hautaine n'était pas une conquête banale. Mais surtout, il serait intéressant de l'étudier dans le personnage nouveau que l'amour devait faire d'elle.

Un quart d'heure plus tard, le comte, profitant d'une chaise laissée libre, venait s'asseoir près de Brunhilde.

Elle l'accueillit avec son sourire énigmatique ; mais il vit que ses lèvres tremblaient et que ses yeux prenaient leur teinte la plus bleue.

Elle était particulièrement belle, ce soir. Sa robe de velours violet, qui, par sa nuance et ses ornements, eût écrasé toute autre, l'habillait royalement. Sur le casque sombre de ses cheveux, un scarabée fait de brillants et d'émeraudes jetait des feux à chacun de ses mouvements.

Boris demeura près d'elle jusqu'à la fin de la soirée. Des lueurs de triomphe s'allumaient dans

les yeux de la jeune baronne, surtout quand ils se portaient vers la princesse Etschef, qui, nerveusement, déchirait son mouchoir de dentelle en écoutant d'un air absent les considérations développées par M. de Stretzbach sur l'infériorité de l'art musical français.

En rentrant chez lui, ce soir-là, Boris trouva dans son courrier une lettre d'Aniouta – une jolie lettre toute pleine de délicates pensées. Il la relut deux fois, et l'image de la petite pupille aux yeux candides fut celle qu'il emporta dans son sommeil.

Quelques jours plus tard, il rencontra M. de Halweg, et celui-ci l'invita à dîner pour le lendemain.

– Nous serons seuls, ajouta-t-il. Ma fille voudrait faire de la musique avec vous, qui êtes si remarquable violoniste, lui a-t-on dit.

Boris accepta. Il lui plaisait de continuer cette étude de l'amour dans une âme telle que celle de Brunhilde. Et il vint dès lors, plusieurs fois dans la semaine, jouer les œuvres des maîtres allemands avec sa cousine.

Elle se laissa mieux connaître, à partir de ce moment. Devant Boris, son masque de froideur altière tombait, et il devinait l'âme violente, passionnée – inquiétante.

Il éprouvait près d'elle un sentiment analogue à celui de l'homme qui dompte, d'un coup d'œil, quelque fauve magnifique. Brunhilde, émue, frémissante devant lui, cherchant sans cesse son regard comme une misérable quête une aumône, c'était, pour son orgueil, le plus complet hommage qui pût l'atteindre.

L'inaccessible Walkyrie se courbait, vaincue, offrant son cœur humilié au pouvoir d'un maître.

Mais tout en jouissant de cette satisfaction d'amour-propre masculin, Boris, sous l'amabilité à la fois hautaine et séduisante dont il usait avec Brunhilde, restait sur la réserve et laissait voir à sa cousine que, s'il lui plaisait de s'occuper d'elle, passagèrement, il ne fallait pas qu'elle s'imaginât, pour cela, que ses sentiments trouvaient un écho chez lui.

– Tu ne l'aimes donc pas ? lui demanda Cyrille, tandis qu'ils se trouvaient tous deux, un

soir, dans le fumoir de l'officier.

— Mais non. Ce n'est pas pour elle, certainement, que mon cœur sortira de son indifférence.

Cyrille mâchonna pendant un moment son cigare, puis dit d'un ton morne :

— Elle semble te plaire pourtant... On remarque beaucoup l'attention que tu lui accordes...

— Elle me plaît en passant, oui. Mais elle manque de charme. C'est une orgueilleuse beauté, qui veut bien s'humaniser un peu sans pour cela réussir à émouvoir. Avec cela, une femme intelligente, agréable causeuse, très bonne musicienne, surtout quand il s'agit d'interpréter Wagner, « notre Wagner », comme elle dit en bonne Allemande idolâtre du surhomme. On peut certainement passer près d'elle quelques moments intéressants.

Cyrille enveloppa d'un coup d'œil hésitant, que traversait une lueur jalouse, le jeune officier qui étendait sa main fine pour caresser la tête d'un des lévriers assis près de son fauteuil. Et il

dit d'une voix un peu rauque :

— Mais elle t'aime, elle ?... Tu n'es pas sensible à cela ?

Boris lui jeta un regard curieux et légèrement ironique :

— Qu'en sais-tu ?... Elle te l'a dit ?

— Les avances qu'elle te fait ne passent pas inaperçues, d'autant mieux qu'elle ne doit pas avoir coutume de descendre ainsi de son Walhalla pour honorer les simples mortels.

Et Cyrille eut un rire forcé à ces derniers mots.

— C'est probable. Comme Siegfried, j'ai sans doute vaincu l'orgueilleuse fille des dieux. Mais probablement, mon cœur est moins inflammable que le sien, vois-tu, mon cher.

Il se pencha, frappa sur l'épaule de Cyrille, puis ajouta d'un ton mi-moqueur mi-sérieux :

— Tu m'as l'air d'avoir été fortement impressionné par elle, dis donc, mon petit ?

Cyrille balbutia :

— Moi ?... Moi ?...

— Oui, toi. Son impériale beauté paraît t'avoir subjugué, non moins que ses compliments sur tes œuvres. Méfie-toi ! Elle est de celles qui veulent atteler à leur char de nombreux esclaves... Et puis, qui sait ! elle n'a qu'une fortune médiocre, tandis que la tienne est énorme. Ne peut-elle penser que tu réponds suffisamment à ses ambitions, comme mari ?

Cyrille ouvrit la bouche, en attachant sur son cousin un regard stupéfait. Boris se mit à rire :

— Tu n'avais pas songé à cela ?

— Non... Mais tu te fais des imaginations... Du moment que c'est toi qu'elle aime...

— Rien n'empêche de courir deux lièvres à la fois. Elle est ambitieuse, je l'ai deviné, avide d'honneurs, de luxe, de vie fastueuse. L'amour l'emporterait-il quand même ? Cela, je l'ignore. Évidemment, ce serait intéressant à savoir. Mais je ne pourrais pousser assez loin l'expérience, car au cas où l'ambition aurait le dessous, je serais condamné à devenir l'époux de ma belle cousine — sorte peu enviable, à mon avis.

Un éclair passa dans les yeux de Cyrille, un peu fiévreux ce soir.

— Je n'ai pas du tout, à son sujet, la défiance qu'elle semble t'inspirer ! dit le jeune homme avec vivacité. Je la crois sincère...

— Sincère ?... Hum ! Enfin, ça se peut... Mais il est une chose que je te recommande, Cyrille — et ceci est très sérieux : prends garde, dans tes conversations avec le baron ou sa fille, de ne pas répondre à certaines questions insidieuses, ayant trait soit aux affaires intérieures de notre pays, soit à notre défense nationale ou à nos relations diplomatiques.

Cyrille sursauta, en regardant son cousin d'un air effaré.

— Quoi, tu supposes ?...

— Mon ami, mets-toi ceci dans la tête : en dehors d'honorables exceptions, assez nombreuses, je l'espère, le sujet allemand, qu'il soit baron ou petit employé, homme ou femme, riche ou pauvre, est un instrument d'espionnage perfectionné. Ils naissent avec cette tare dans le

sang, et ils s'en glorifient. Tout leur sert à ce dessein. L'amour lui-même ne leur fait pas oublier le service qu'attend d'eux la plus grande Allemagne. C'est ainsi que Brunhilde, plusieurs fois, a manœuvré pour aiguiller nos entretiens vers ces terrains défendus. Mais elle n'y revient plus maintenant, s'étant aperçue probablement qu'ils sont trop bien gardés.

Une rougeur de contrariété montait aux joues de Cyrille. D'un geste machinal, le jeune homme remit entre ses lèvres le cigare éteint... Boris dit d'un ton railleur :

– Tu n'es pas content que je la juge ainsi ?... Dis donc, tu me montreras les poèmes où tu la célèbres ?... Car tu en as composé, indubitablement ?

Cyrille se leva, le visage contracté.

– Tu te moques de moi... et elle, tu l'accuses de fausseté, tu veux en faire un être méprisable... Je n'entendrai pas davantage tes suppositions toutes gratuites...

Boris, se soulevant à demi, saisit son cousin

par le bras et l'obligea de s'asseoir dans un fauteuil près de lui.

— Allons, mets-toi là, jeune fou, et cesse de déraisonner ! Te voilà bien, si tu es amoureux de Brunhilde ! Mais il faudra que je te fasse passer ça, car elle n'est certes pas la femme qu'il te faut ! Tu serais trop malheureux, mon pauvre ami, sous un tel joug !

Cyrille, maussade, s'enfonça dans le fauteuil, en disant entre ses dents :

— Je sais mieux que toi ce qui me convient.

Boris leva les épaules. La lubie de son cousin, comme il qualifiait l'admiration de celui-ci pour M^{lle} de Halweg, ne l'inquiétait guère, pour le moment. Mais il se promettait de le surveiller, cette faible volonté se trouvant une proie tout indiquée pour les visées ambitieuses d'une femme aussi adroite et dominatrice que devait l'être Brunhilde.

Le jeune officier avait projeté de passer quelques jours à Klevna, vers le milieu de juin, pour voir sa petite pupille, qui, écrivait-elle,

« trouvait le temps si long en l'attendant ». Mais au moment où il allait demander sa permission, il fut appelé au palais, où il eut un entretien avec le tsar et les ministres de la guerre et des affaires étrangères. Quelques jours après, il partait en mission secrète. Nul ne connut le lieu où il se rendait. Cyrille, après son départ, reçut ce simple mot : « Je suis appelé dans mon domaine de Korlaïa, où les inondations ont fait des dégâts importants. Je ne sais le temps que j'y resterai. Informes-en les Halweg – et attention aux méthodes d'information à l'allemande ! »

À sa mère, le comte écrivait le véritable motif de son voyage, sans en indiquer la destination. Aniouta reçut aussi un mot, destiné à lui adoucir la déception.

« Oui, petite sœur chérie, il faut encore attendre jusqu'au mois d'août, probablement. Moi aussi, j'avais bien le désir de te revoir ! Liouba me fait de si grands compliments et de si jolis portraits de mon feu follet ! Mais écoute ceci : au retour de cette mission, qui constitue pour moi une très grande marque de faveur, et qui

aura, je l'espère, les meilleures conséquences pour notre patrie, j'obtiendrai un long congé que je passerai en partie à Klevna. Ainsi donc, nous aurons tout le temps de nous voir, ma chère petite Aniouta. »

En dépit de cette perspective, Aniouta fut douloureusement déçue. Elle se réjouissait tant à l'idée de revoir bientôt son cousin ! Et la correspondance même allait être réduite à peu de chose, Boris informant sa mère et sa pupille qu'en raison de la nature importante de sa mission, il écrirait rarement, et que toutes les lettres à son adresse devraient être envoyées au ministère de la Guerre, qui les lui ferait parvenir.

La contrariété de la comtesse se trouva mitigée par la satisfaction d'orgueil. Cette marque de haute estime donnée par le souverain promettait au capitaine Vlavesky les plus brillantes destinées. Un opulent mariage achèverait de le placer au rang des personnalités importantes de l'Empire. Or, le jour où il voudrait, Boris n'aurait qu'un mot à dire pour voir se tendre vers lui la main d'une des plus riches héritières de

l'aristocratie moscovite, la comtesse Marie Xéminof, née du mariage morganatique d'une grande-duc^hesse avec le comte Alexandre Xéminof. Une amie de la comtesse Vlavesky venait d'informer celle-ci que son fils avait fait sur Marie Alexandrovna une impression profonde, au cours d'une réception donnée par le tsar, de passage à Moscou. Le capitaine Vlavesky, faisant partie de la suite impériale, avait dansé avec la jeune comtesse, qui, depuis lors, ne rêvait que de lui.

« Elle est l'amie de ma fille, ajoutait la correspondante, et elle lui fait ses confidences. Je puis donc vous assurer que si Boris adresse une demande en mariage, il recevra une acceptation enthousiaste, les parents n'ayant d'autre volonté que celle de leur enfant. »

Satisfaite, la comtesse pensait : « Je lui en parlerai quand il reviendra. Et j'espère bien que, cette fois, il se décidera, car rien ne pourrait mieux lui convenir ! »

VI

— Liouba, suis-je bien comme cela ?

Gravement, Aniouta pivotait sur les talons de ses petits souliers en peau de daim, devant la vieille femme qui la considérait d'un œil attendri.

Liouba lui avait fait quitter le grand deuil, quelques jours auparavant. La fillette portait aujourd'hui une robe blanche, en linon brodé, avec une large ceinture de faille entourant la taille restée frêle. Le cou, fin et charmant, sortait d'une guimpe en broderie sur laquelle retombait un collier de fort jolies pierres violettes, curieusement montées, présent de Boris, envoyé par le jeune homme au cours de son mystérieux voyage. Les cheveux bruns aux chauds reflets, toujours un peu fous autour du jeune front, tombaient comme autrefois en nattes, attachées maintenant par de coquets rubans blancs. Et cette coiffure, la jupe arrivant au-dessus de la cheville,

les formes restées menues, le petit visage aux traits si délicats et aux yeux si purs, tout cela était encore d'une fillette, telle que le demeurait toujours, moralement comme physiquement, la pupille de Boris.

Mais une fillette civilisée, maintenant, qui connaissait les usages et qui portait à ravir, tout naturellement — car elle était absolument ignorante de la coquetterie — les toilettes d'une élégante simplicité que lui confectionnait une des femmes de chambre, sous la direction de Liouba.

À la question d'Aniouta, la vieille femme répondit :

— Oui, très bien, ma petite pigeonne. Boris Vladimirovitch sera content.

Aniouta eut son rire frais, si charmant.

— Ça le changera de ma vieille robe de paysanne !... Maintenant que je suis un peu moins sotte, je comprends mieux comme c'était bon à lui, et méritoire, d'emmener ainsi une petite sauvage comme moi. Pour cela, je l'en aime encore davantage, mon cher frère Boris !

Elle songea un instant, les yeux vaguement fixés sur la glace qui lui renvoyait une gracieuse image. Puis, d'un mouvement vif, elle se tourna vers la femme de charge qui continuait de la contempler avec une sorte de béatitude.

— Je vais me promener dans le parc avec Stoj et Rik, Liouba.

— Si vous le voulez, ma mignonne. Mais n'oubliez pas que Son Excellence doit arriver bientôt !

Un sourire malicieux retroussa la lèvre d'Aniouta.

— Non, non, je n'oublierai pas !... Où est mon chapeau ?... Voilà !

Elle atteignit une capeline ornée de pâquerettes et la posa sur sa tête.

— À tout à l'heure, Liouba !

Et, prestement, elle sortit de la grande chambre garnie de meubles anciens, située au midi, que le comte avait attribuée au logement de sa pupille, en dépit de la désapprobation de sa mère, qui la réservait aux hôtes reçus à Klevna.

pendant l'été.

Dehors, Aniouta trouva les deux chiens qui dormaient en face l'un de l'autre. Ni amis ni ennemis, ils vivaient dans une indifférence réciproque et s'arrangeaient fort bien du partage de caresses qu'Aniouta leur faisait d'ailleurs avec un grand souci de justice, se réservant d'en donner quelques-unes en plus, hors de la vue du saint-bernard, à Rik, son vieil ami.

La fillette appela :

– Rik !... Stoj !

Ils se dressèrent en sursaut, attachant sur elle leurs yeux attentifs.

– Vite, en promenade, mes bons chiens !

Et, plus bas, elle ajouta :

– Nous allons au-devant de ton maître, Stoj !

Le saint-bernard, comme s'il eût compris, s'approcha et vint frôler de son museau la main d'Aniouta.

– Oui, nous allons le revoir... Tu es content, vieux Stoj ! Moi aussi, vois-tu ! Il y a si

longtemps !

Elle s'en alla de son pas alerte, à travers le parterre décoré de fleurs aux chaudes couleurs. Le vieil Yégor, qui dirigeait le travail d'un de ses subordonnés, la salua au passage. Elle lui répondit par un signe amical, en disant gaiement :

- Le maître sera là bientôt, Yégor !
- Oui, barina. Tant mieux ! On aime toujours le voir, notre beau seigneur.

Par un habile crochet destiné à empêcher que la comtesse ne l'aperçût du salon où elle se tenait, Aniouta gagna la grande avenue qui, de la route, conduisait au château. Elle avait formé le projet d'aller au-devant du voyageur, afin de le voir plus tôt et de lui montrer avec quelle impatience elle l'attendait. Mais elle n'en avait dit mot à Liouba, qui eût peut-être formulé quelques objections, – parlé du mécontentement probable de la comtesse, par exemple. De celui-là, Aniouta ne s'inquiétait guère, maintenant que Boris serait là. Puis elle avait conscience que sa cousine était perpétuellement disposée à la critique de ses actes. Donc, une fois de plus ou de moins !... La

seule chose importante, c'était que Boris ne fût pas contrarié. Mais elle était certaine d'avance qu'il accueillerait avec plaisir cette preuve de l'affection que lui portait sa pupille.

Donc, Aniouta s'en allait sous la voûte épaisse des vieux arbres, suivie de ses chiens, également fidèles. Des rayons de soleil dansaient sur la capeline blanche, se glissaient jusqu'au visage un peu pâle, où la marche, cependant, faisait monter une teinte rose. À mi-voix, la fillette chantait une complainte paysanne, souvenir de Marniew. Elle avait un timbre chaud, velouté, que Boris avait remarqué, pendant son court séjour. Il avait dit :

— Je te ferai donner des leçons, car ce serait un crime de ne pas cultiver un don pareil !

Au bout de l'avenue, Aniouta s'arrêta un moment. Allait-elle attendre là qu'arrivât l'automobile de Boris ?... Pourquoi ne pas marcher encore sur cette belle route ombragée ? Il n'y avait rien à craindre... et d'ailleurs, Rik et Stoj constituaient des gardes du corps fort respectables.

Bientôt, la fillette franchit la grille, sous le

regard bénévole du portier. Pendant un quart d'heure, elle marcha encore, puis s'assit sur un rebord gazonné, bien résolue à attendre là le passage de l'automobile.

Ce ne fut pas très long. Un ronronnement de moteur l'avertit que la voiture approchait. Alors elle s'élança au-devant, avec les deux chiens gambadant autour d'elle, et du plus loin qu'elle aperçut l'automobile, elle fit signe d'arrêter, sans cesser de courir.

Le chauffeur obéit. À la portière parut une tête masculine coiffée de la casquette blanche des gardes à cheval. Le comte Vlavesky demandait la raison de cet arrêt intempestif. Mais il la découvrit aussitôt, en cette petite personne vêtue de blanc, dont le chapeau, dans sa course, était tombé sur le dos. Alors, ouvrant la portière, il mit pied à terre et vint à sa pupille, qu'il reçut dans ses bras.

Essoufflée, radieuse, elle balbutiait :

– Boris !... C'est moi !

– Tu venais au-devant de ton frère ?... Ah ! tu

es bien toujours la même petite fille, mon Aniouta !

Ses lèvres se posaient sur la joue brûlante.

– Comme tu as chaud !... C'est fou, de courir ainsi par un temps pareil !

Un grognement l'interrompit. Rik manifestait ainsi son déplaisir à la vue des deux superbes lévriers qui avaient sauté de la voiture, derrière leur maître. Boris appela le chien, et lui passa la main sur le museau.

– Il faudra t'y habituer, mon vieux. Et pour commencer, vous allez suivre tous ensemble la voiture... Toi, petite sœur, monte vite. Je vais te ramener au château, où l'on ne connaît sans doute pas ton escapade ?

– Non, je n'ai rien dit à personne, car on m'aurait empêchée de venir. Et moi, je voulais vous voir la première, Boris... mon frère Boris !

Elle attachait sur lui un regard de tendresse profonde, enthousiaste, qui émut en Boris ces cordes secrètes que seuls, jusqu'ici, le charme et l'affection de cette enfant avaient eu le pouvoir

de faire vibrer.

– Je te remercie, ma chérie. Sois assurée que tu m'as fait un grand plaisir. Mais je crains que tu ne te sois fatiguée ?

– Pas du tout, je vous assure !

– Hum !

Il l'éloigna un peu de lui et la considéra pendant un instant, attentivement.

– Tu n'as pas grossi... un peu grandi seulement, et tu ne parais pas avoir encore très bonne mine.

– Je me porte très bien cependant. Liouba pourra vous le dire.

– Tant mieux, c'est le principal. Tu te fortifieras peu à peu... Quant aux compliments que j'aurais à te faire, je les garde, car il n'est pas bon de donner de l'orgueil aux jeunes personnes.

Elle dit ingénument :

– Vous me trouvez bien habillée ?

– Délicieusement... Même ce chapeau sur le dos te va très bien.

Il riait, un peu moqueur, ému cependant, profondément, par la grâce candide de cette jolie fillette aux yeux si merveilleusement expressifs.

— ... Laisse-le, cela n'a pas d'importance ; nous sommes à la campagne, et chez moi. Allons, monte, ma chère petite.

Quand elle fut installée dans l'automobile, et celle-ci en marche, Aniouta se prit à examiner attentivement son cousin. Et elle déclara gravement :

— Je vous aime beaucoup dans votre tenue d'officier.

— Beaucoup plus qu'en civil, Aniouta ?

— Ne prenez pas votre air moqueur, Boris ! Vous savez bien que votre petite sœur vous aime n'importe comment, de tout son cœur.

Il dit avec émotion :

— Oui, ma chérie, je le sais, et je t'assure que ton affection m'est très douce. Mais je te la rends bien, va !

Il la retrouvait toujours la même, spontanée, aimante, vibrant à toutes les impressions, tour à

tour pensive et rieuse. Penchée à la portière, elle regardait maintenant les lévriers qui bondissaient près de l'automobile, et s'extasiait sur leur beauté.

— Que mon pauvre Rik va paraître laid près d'eux, Boris !

— Tu auras peut-être honte de lui maintenant ?

Elle se tourna vers le jeune homme, les yeux brillants de surprise indignée.

— Moi, honte de mon pauvre vieux chien ? Oh ! le pensez-vous vraiment ?

— Mais non, je plaisantais, ma petite fille ! Tu es de celles qui gardent fidèlement toutes leurs affections, je m'en doute, et qui ne rougissent jamais de leurs vieux amis, fussent-ils misérables ou disgraciés de la nature.

Elle dit avec simplicité :

— Mais oui. Et si vous deveniez un jour laid ou infirme, vous verriez que je vous aimerais quand même — davantage encore, si c'est possible, puisque vous seriez malheureux !

Il se mit à rire, ému et charmé, en baisant les

doigts effilés qu'il tenait dans sa main.

— Merci, ma chère petite sœur ! Je ne tiens pas absolument à en faire l'expérience... mais si quelque malheur m'arrivait, quelle consolation pour moi de penser qu'un cœur fidèle me restera toujours !

Elle répéta :

— Toujours !

Et la fervente tendresse de son regard vint appuyer la promesse.

Boris pensa : « Quels yeux admirables elle a, cette enfant ! Je n'en ai jamais vu d'aussi beaux ! »

Très rapidement, l'automobile franchissait la distance tout à l'heure parcourue à pied par Aniouta. Elle s'arrêta devant la principale entrée du château, près de laquelle attendaient deux domestiques en livrée. Tandis que Boris lui offrait la main pour l'aider à descendre, Aniouta s'arrêta, hésitante, au bord du marchepied.

Elle dit à mi-voix, avec un sourire qui témoignait que sa crainte n'était pas bien vive :

— Ma cousine sera mécontente, probablement, parce que j'ai été au-devant de vous ?

— Ne t'inquiète pas de cela, enfant, puisque je suis là. Ce fut avec un froncement de sourcils, et des lèvres pincées, que la comtesse Vlavesky accueillit l'apparition de son fils accompagné d'Aniouta. Sèchement, après quelques mots de bienvenue adressés à Boris, elle demanda :

— Comment te trouves-tu là, Aniouta, au lieu d'être dans ta chambre, attendant que ton cousin te fasse demander ?

Ce fut Boris qui répondit :

— Elle a eu la gentillesse de venir au-devant de moi, et j'en ai éprouvé le plus grand plaisir. Le cérémonial n'est pas de mise entre nous... Eh bien ! où vas-tu, Aniouta ?

— Retirer mon chapeau et me recoiffer un peu.

— Tu reviendras tout à l'heure, pour prendre le thé avec nous ?

— Oui, si vous le permettez.

— Comment, si je le permets !... Je te l'ordonne, même !

— Oh ! alors !... Seigneur, vous serez obéi !

Et Aniouta, vive comme une jeune chèvre, s'en alla vers l'escalier, suivie par les regards du comte et de sa mère — fort différents d'expression.

Arrivée à mi-chemin du premier étage, elle se pencha sur la rampe pour regarder Boris qui recevait l'hommage de ses serviteurs avec une bienveillance nuancée de hauteur. Et elle songea, le cœur gonflé d'admiration reconnaissante :

« Que j'ai dû paraître gauche à un homme comme lui ! Qu'il est bon de n'en avoir rien laissé paraître, pour ne pas me faire de peine !... Mais cela, je ne l'oublierai jamais, jamais ! »

Arrivée dans sa chambre, Aniouta s'arrêta devant la photographie de Boris, posée sur un chiffonnier ancien, et la considéra longuement. Que cherchait-elle ainsi, les yeux attachés sur la belle physionomie altière, aux lèvres ironiques et au regard d'éénigme ?... En secouant la tête, elle murmura :

— Ce ne sont pas du tout les yeux qu'il a quand

il me regarde. Comme cela, il est très beau toujours, mais... on ne sait pas ce qu'il pense. Il faudra que je lui demande de faire faire une autre photographie, où ses yeux seront plus doux, et où il n'aura pas l'air de se moquer froidement des gens, comme dans celle-ci.

Un peu avant le dîner, dans le salon où elle se trouvait seule avec son fils, Aniouta n'étant pas encore descendue, la comtesse dit d'un ton désapprobateur, au jeune homme qui examinait une broderie laissée là par sa pupille :

— Je ne comprends pas, Boris, ton indulgence à l'égard de cette enfant. Son équipée de cet après-midi aurait mérité tout au moins un reproche. Car était-ce convenable de s'en aller ainsi, en évitant soigneusement de m'en demander la permission, en foulant aux pieds toutes les règles du décorum ?

Boris eut un rire légèrement railleur, en laissant retomber la broderie sur une table.

— Le décorum ?... N'en affublons pas ce petit vif-argent, ma mère ! N'alourdissons pas les ailes de ce papillon. Tout viendra en son temps.

Aniouta, aujourd’hui comme toujours, a suivi l’impulsion de son cœur. Je n’irai pas lui en faire un reproche, pauvre chère petite ! Elle saura, bien assez tôt, se conformer aux prescriptions de l’étiquette mondaine !

— Il n’est jamais trop tôt pour donner à une enfant des principes de bonne éducation. Et quand cette enfant a seize ans, comme c’est le cas pour Aniouta, il me paraît qu’il n’y a pas de temps à perdre.

Boris dit pensivement :

— Seize ans... C’est vrai. Je ne me l’imagine pas... Mais, en réalité, elle est toujours petite fille.

— C’est bien cela que je déplore ! Elle a des manières de cheval échappé, elle court comme une folle dans le parc, elle grimpe même sur les arbres, m’a dit Macha. Trouves-tu cela convenable ?

— C’est un reste de son existence campagnarde qui passera très vite. Par ailleurs je la trouve déjà transformée. Elle nous a fort gentiment servi le thé, cet après-midi, et sa tenue était parfaite.

Avec cela, une toilette charmante, dont je ferai compliment à Liouba.

— Trop élégante pour sa position. Nous ne devons pas oublier qu'elle n'a aucune fortune, et qu'il ne sera pas facile de l'établir.

Boris dit avec quelque impatience :

— Vous ne l'avez donc pas regardée, ma mère ? Jolie comme elle le sera, nous lui ferons faire le meilleur mariage... Mais nous avons le temps d'y songer, heureusement !

La comtesse se tut, visiblement mécontente, mais renonçant une fois de plus à poursuivre la discussion. Boris, pendant un moment, se promena de long en large dans le salon. Puis, s'arrêtant devant sa mère, il annonça :

— Cyrille sera ici la semaine prochaine, probablement.

— Et Tatiana Alexievna viendra vers le milieu du mois, avec Natacha... Tu m'avais aussi parlé de tes amis de Brégny, que tu as invités ?

— Oui, ils arriveront dans une quinzaine de jours, ainsi que m'en a informé ces jours-ci une

lettre de Brégny.

– Tu n’as pas fait d’autres invitations ?

– Non, pas cette année. Quelques bons amis, cela suffit.

– Comment se porte Cyrille ?

– Assez bien, en se ménageant. Il a une existence si régulière, si paisible, qu’il peut vivre cent ans, avec cette petite santé.

– Et les Halweg, les as-tu revus, depuis ton retour à Pétersbourg ?

– Très peu, car j’ai été fort occupé. D’ailleurs, je n’ai pas une excessive sympathie à leur égard...

À ce moment, Aniouta entra, et Boris, allant vers elle, la complimenta gaiement sur son travail de broderie, tandis que la comtesse dirigeait vers la fillette un regard malveillant.

VII

Aniouta, maintenant, avait peine à se retenir de chanter toute la journée. Boris était là, si bon, si attentif pour sa petite sœur, la promenant à pied, en voiture, lui apprenant à monter à cheval, la faisant venir chaque matin dans son cabinet de travail pour lui donner des leçons. Et quel professeur que celui-là, savant, érudit, expliquant tout avec clarté, et sachant donner un tel intérêt à ces petits cours improvisés qu'Aniouta, « le feu follet », disait : « Déjà ! » quand son cousin levait la séance !

De son côté, Boris ne se trouvait pas moins satisfait de son élève, dont la vive intelligence et la finesse d'esprit lui rendaient fort agréable cette tâche de professeur volontaire. En outre, elle était si délicieuse, si aimante ! Elle s'ingéniait avec une telle délicatesse à lui témoigner son affection ! Comment ne pas la chérir de plus en

plus, cette enfant dont il était le seul appui, et qui mettait dans sa vie tant de chaude lumière ?

Il se sentait pour elle disposé à toutes les indulgences, et il lui suffisait de lire un désir dans les beaux yeux expressifs pour le réaliser aussitôt.

Il est vrai qu'Aniouta était une petite personne raisonnable, aucunement capricieuse, jusqu'ici, toujours discrète et prête à se rendre au bout du monde sur un signe de Boris. Sa nature vive et fière se soumettait, en un abandon confiant, à celui qu'elle aimait avec toute l'ardeur de sa reconnaissance et qu'elle admirait avec une ferveur ingénue. Boris était pour elle un être supérieur, magnifique, à qui, lui semblait-il, devaient aller tous les hommages.

Ainsi, aucun nuage ne venait assombrir ces rapports fraternels, que la comtesse Vlavesky voyait d'un œil hostile. Non qu'ils l'inquiétassent pour l'avenir, car elle n'avait pas l'esprit fort clairvoyant. Mais elle éprouvait à l'égard d'Aniouta une sorte de jalousie irraisonnée. Voir son fils, indifférent et froid à l'ordinaire, se montrer si féru de cette petite parente pauvre et

mal élevée, lui était particulièrement insupportable, et chacune des attentions affectueuses de Boris pour sa pupille, chacune des preuves de son indulgence inépuisable, dès qu'il s'agissait d'Aniouta, venaient augmenter cette animosité que la présence du jeune homme l'obligeait à contenir.

La comtesse avait espéré que l'arrivée des hôtes attendus mettrait fin à ce qu'elle appelait « une fantaisie de Boris », et qu'Aniouta rentrerait dans cette obscurité dont elle n'aurait jamais dû sortir. Il n'en fut rien. Bien au contraire, Boris la présenta comme un personnage de choix à son cousin Cyrille d'abord et aux dames Zernof, qui, tous, tombèrent aussitôt sous le charme.

Tatiana Alexievna Zernof avait été l'amie d'enfance de la comtesse Vlavesky. Elles étaient restées en relations suivies, beaucoup plus par habitude que par sympathie, car, moralement, elles ne se ressemblaient guère. M^{me} Zernof, nature sentimentale et douce, avait beaucoup souffert par son mari, dont elle vivait séparée

depuis quelques années. Il commandait une brigade au Caucase, tandis qu'elle vivait à Moscou avec sa fille, Nathalie, gentille blonde de santé frêle, de nature mélancolique, parfaitement élevée.

— Voilà un exemple à suivre, Aniouta ! déclara la comtesse à sa jeune cousine, quelques jours après l'arrivée de ces dames. Natacha est un modèle de jeune fille, et c'est elle qu'il vous faudrait imiter, si vous aviez un peu de raison dans la tête.

Mais Aniouta riposta tranquillement :

— Mon cousin m'a dit que j'étais très bien comme cela, et que le reste viendrait tout seul !

— Tout seul !... En vérité ! Nous verrons cela, dans quelques années ! Mon fils regrettera sans doute, amèrement, de n'avoir pas montré plus de sévérité.

Aniouta, en attachant sur sa cousine un regard sérieux, dit d'une voix frémissante :

— Je ferai toujours en sorte que Boris ne regrette jamais rien de ce qu'il a fait pour moi !

Elle sortit sur ces mots. Sophie Constantinovna, se tournant vers son amie qui se trouvait là, fit observer ;

— Vois, Tatiana, elle ne manque jamais d'avoir une riposte prête. Cette nature demandait à être tenue fortement. Et, tout au contraire, Boris témoigne à son égard de la plus incroyable faiblesse !

M^{me} Zernof protesta :

— Mais je la trouve fort bien élevée, cette petite ! Sa nature est vive, spontanée, un peu enfantine encore, par certains côtés, ce qui ne lui donne que plus de charme. Cyrille Petrovitch, Natacha et moi-même sommes déjà ensorcelés par elle. Donc, il ne me paraît pas étonnant que Boris se trouve sous la même impression.

La comtesse dit sèchement :

— Mon fils n'est pas un impulsif, et rien, jusqu'alors, dans son caractère, ne m'avait laissé supposer qu'il pût s'intéresser à une enfant insignifiante...

— Insignifiante ! Vraiment, Sophie, on croirait

que tu ne l'as jamais vue, ni entendue ! Pour ma part, je...

Elle s'interrompit, en se soulevant un peu sur son fauteuil, les yeux dirigés vers le parterre.

— Mais on dirait !... Oui, c'est Natacha qui court avec elle, et les quatre chiens qui suivent ! Elles ont l'air de deux petites folles !

— Tu vois le fruit de l'exemple ! Aniouta entraînant ta raisonnable Natacha elle-même, c'est la preuve du danger...

M^{me} Zernof tourna vers son amie un visage radieux.

— Mais elle a bien raison, la chère mignonne ! Ma Natacha ne savait plus depuis longtemps ce que c'était que de courir, que d'être gaie, active. Cette petite ensorceleuse est capable de le lui apprendre à nouveau... Où vont-elles comme cela ?... Eh ! au-devant de Boris et de son cousin, qui arrivent là-bas... Le comte Cyrille a un peu meilleure mine, cet été, ne trouves-tu pas ?

La comtesse répondit du bout des lèvres. Elle était fort vexée de l'enthousiasme dont

témoignait son amie à l'égard d'Aniouta, et son antipathie pour la fillette s'en augmentait d'autant.

Le vicomte de Brégny et sa femme, qui arrivèrent quelques jours plus tard, ne se trouvèrent pas davantage de son avis.

Olivier de Brégny, fils d'un officier longtemps attaché à l'ambassade de France à Pétersbourg, s'était lié, adolescent, avec Boris qui avait à peu près son âge. Depuis, ils s'étaient revus de temps à autre, en France, où le comte Vlavesky allait faire parfois un séjour, et leurs relations restaient fort cordiales, car, bien que de natures dissemblables, ils s'appréciaient réciproquement pour leur loyauté, leurs sentiments chevaleresques et leur haute valeur intellectuelle. Officier d'artillerie très remarquable, Olivier avait épousé cinq ans auparavant la fille de son colonel, et se déclarait le plus heureux des époux et des pères – car il avait un joli petit garçon, qui, tout aussitôt, fit le bonheur d'Aniouta.

De son côté, Jacques ne voulait plus quitter « Any » comme il l'appelait par abréviation.

— Cela ne m'étonne pas, ta pupille est une véritable charmeuse, disait M. de Brégny à Boris ; ma femme et moi sommes tout à fait conquis. La jolie petite créature !... Quelle intensité de vie dans son regard ! Quelle âme vibrante s'y révèle !

Boris éprouvait un intime contentement à voir sa cousine ainsi appréciée de ses amis, et chaque jour augmentait l'attachement qu'il lui portait.

Sur sa demande, Cyrille, fort habile opérateur, avait fait la photographie d'Aniouta, et la fillette, chaque fois qu'elle venait dans le cabinet de son cousin, pouvait la voir sur le bureau ancien aux incrustations précieuses.

— Ainsi, tu seras sûre que je ne t'oublierai pas, disait Boris en souriant.

Elle répliquait, avec sa candide confiance d'enfant qui se sait très aimée :

— Vous n'avez pas besoin de cela pour penser à votre petite sœur, j'en suis certaine !

Un matin, le comte Vlavesky éprouva une désagréable surprise.

Dans son courrier se trouvait une lettre du baron de Halweg, où celui-ci l'informait qu'avant de regagner l'Allemagne, après le séjour qu'ils venaient de faire dans le domaine de M^{me} Sternof, sa fille et lui avaient formé le projet de se rendre à Klevna. Ils étaient, disaient-ils, fort désireux de connaître la comtesse Vlavesky et de revoir Boris, qui leur avait laissé le meilleur souvenir.

« Quelle tuile ! » pensa le comte en froissant la feuille d'un geste irrité. « Nous étions si bien, entre amis intimes, et tous sympathiques !... Je suis sûr que c'est une idée de Brunhilde. Mais qui poursuit-elle ici ? Est-ce Cyrille ? Est-ce moi ? Dans le second cas, je lui ferai nettement comprendre qu'elle perd son temps. Mais si c'est la fortune de Cyrille qu'elle ambitionne... Pauvre garçon, il serait capable de se laisser prendre, sottement — quitte à être horriblement malheureux. Mon influence sur lui irait-elle jusqu'à l'empêcher de commettre cette folie ? Je ne sais, car cette femme peut avoir beaucoup d'empire sur une nature faible telle que celle-là... Enfin, nous verrons. Mais la chose certaine, c'est qu'il faudra subir ces Allemands pendant quelque

temps. Voilà qui ne va pas faire plaisir à mes amis Brégny ! Encore une raison pour moi d'être ennuyé de cette visite intempestive. »

Jetant sur le bureau la lettre du baron, Boris en prit une autre et la décacheta machinalement, les sourcils froncés, le geste impatient. Ces symptômes de vif mécontentement ne s'atténuerent pas à la vue de la photographie contenue dans cette lettre, qui était de la princesse Etschef, en ce moment à Trouville avec des amis. La jolie dame d'honneur se trouvait représentée dans le costume de Persane qu'elle portait au cours d'une pantomime donnée chez une Américaine mariée à un lord anglais. Et elle prenait prétexte de cette fête, décrite avec verve en huit pages de sa large écriture, pour se rappeler au souvenir du comte Vlavesky, qu'elle sentait de plus en plus disposé à l'oublier.

Boris jeta un coup d'œil indifférent sur la photographie, puis parcourut la lettre distrairement. La frivolité de cette jolie Catherine lui apparaissait plus évidente, maintenant que son caprice pour elle arrivait à la phase descendante.

Et il remarquait mieux aussi la médiocrité morale, chez cette jeune femme, la faiblesse d'âme dont elle faisait preuve, aussitôt que le devoir se trouvait en conflit avec la passion.

Il songea, sceptique et méprisant :

« Elle n'est pas la seule. Beaucoup sont ainsi, j'en ai fait l'expérience. »

Derrière lui, une voix au timbre harmonieux s'éleva, le faisant tressaillir...

— Je ne vous dérange pas, Boris ?

C'était Aniouta, entrée par une des portes vitrées ouvertes sur le parterre. Elle tenait une gerbe de fleurs admirablement nuancées, entre lesquelles apparaissait, tout rose et souriant, son fin visage aux yeux brillants.

Boris, se détournant un peu, répondit sans l'empressement accoutumé :

— Non, ma petite. Que veux-tu ?

— Je viens changer vos fleurs... Voyez comme celles-ci sont belles ?

Elle s'approchait, en étendant la gerbe vers le

comte. Celui-ci dit, machinalement :

– Oui, très belles...

Il cherchait du regard, pour la faire disparaître, la photographie qu'il croyait avoir posée sur son bureau. Ne la voyant pas, il jeta un coup d'œil sur le tapis, et l'aperçut. Mais Aniouta l'avait vue aussi, et, avec cette vivacité de mouvements qui lui était coutumière, elle prévint le geste pourtant fort prompt de son cousin en la ramassant elle-même.

Une exclamation s'échappa de ses lèvres.

– Oh ! le drôle de costume !... C'est une Orientale, n'est-ce pas, Boris ?

– Oui, une Persane... Donne-moi cela.

– Laissez-moi la regarder !... Elle est jolie, cette jeune femme... Est-ce que vous la connaissez ?

– Oui. Mais je t'ai dit de me donner cela...

Et d'un geste impatient, Boris prit la photographie des mains de sa pupille pour la jeter sur son bureau.

Aniouta eut vers lui un regard étonné. Qu'avait-il donc ? Pourquoi ce visage un peu durci ? Pourquoi cette parole impérieuse et ces yeux mécontents ? Jamais encore elle ne l'avait vu comme cela, pour elle !

Brièvement, Boris ordonna :

— Arrange tes fleurs. Et puis tu me laisseras, car j'ai à écrire. Je te donnerai ta leçon d'allemand demain.

Elle obéit. Ses doigts, machinalement, travaillaient à cette tâche charmante qu'elle s'était donnée : garnir chaque jour de fleurs le cabinet de Boris. Mais aujourd'hui, son cœur était bien gros. Elle avait conscience d'avoir contrarié son cousin. En quoi ? Elle ne le savait trop... Peut-être parce qu'elle avait regardé la photographie avant de la lui rendre ?... Oui, probablement, puisqu'il la lui avait enlevée si vite des mains. Elle n'avait pas eu le temps de bien voir le costume singulier de cette Persane ; mais, vaguement, il lui restait l'impression qu'il était fort décolleté... Oui, ce devait être cela ! Boris était mécontent parce qu'elle avait regardé, sans

en demander la permission, cette photographie qui n'était pas convenable.

Une vive rougeur monta aux joues d'Aniouta à cette pensée. La fillette éprouvait un remords profond, tel qu'en pouvait concevoir son âme pieuse et ardente. Intérieurement, elle demanda pardon à Dieu, en toute ferveur. Puis, tandis qu'elle achevait de grouper ses fleurs, elle jeta un coup d'œil vers Boris, qui continuait de dépouiller son courrier. Ses gestes étaient secs, impatients ; ses sourcils ne se détendaient pas. Il restait fâché contre sa pupille, évidemment...

Mais elle ne pouvait pas demeurer ainsi une minute de plus ! Puisqu'elle l'avait offensé, eh bien ! c'était simple, elle allait lui en exprimer tout son regret.

Aussitôt, elle s'approcha, et dit doucement :

– Boris !

Il leva la tête en demandant :

– Que veux-tu, ma petite ?

– Vous prier de me pardonner... parce que... j'ai été indiscrette...

Elle se tenait près de lui, timide, frémissante, le visage empourpré, ses yeux humides implorant ardemment.

Il étendit les mains, et saisit celles de la fillette pour l'attirer vers lui.

— Me demander pardon ?... Toi, ma petite fille ?... Et pourquoi donc ? C'est moi qui devrais... As-tu donc cru que j'étais fâché contre toi, ma petite colombe ?

Il la regardait avec tendresse, et le cœur plein d'angoisse se dégonfla soudain.

— Oui, je l'ai cru !... Mais maintenant je vois bien que je m'étais trompée.

— Certainement ! Je t'ai peut-être parlé avec un peu d'impatience ; mais si j'étais contrarié, ce n'était pas à ton sujet. Je venais de prendre connaissance d'une lettre dans laquelle le baron de Halweg m'informe qu'il compte passer quelques jours ici, avec sa fille. Or, ils ne me plaisent pas, et vont gâter les bonnes heures que nous nous promettions, entre amis.

— Le baron de Halweg ?... Ce cousin

d'Allemagne dont vous avez parlé quelquefois ?

— Lui-même, et la belle Brunhilde, sa fille.

Aniouta dit avec consternation :

— Quel ennui !... Tâchez au moins, Boris, qu'ils s'en aillent bien vite.

Le comte se mit à rire.

— Eh ! je ne pourrai pas les mettre à la porte, ma pauvre petite ! Mais je n'insisterai pas pour les garder longtemps, sois-en sûre... Maintenant, laisse-moi finir de voir mon courrier. Puis, si tu veux, reviens dans une demi-heure, je te donnerai ta leçon.

— Cela ne vous ennuiera pas ?

— Non, non, pas du tout ! Je ne m'ennuie jamais, quand je m'occupe de ma petite sœur. À tout à l'heure, Aniouta !

Elle sortit, toute joyeuse. Il la suivit d'un regard plein d'émotion, en murmurant :

— Chère petite âme innocente !

Puis, se détournant vers le bureau, il chercha la photographie de la princesse, enfouie sous les

enveloppes décachetées de son courrier. Quand il l'eut entre les mains, il la déchira en menus morceaux, qu'il jeta au panier d'un geste méprisant.

VIII

Ainsi que l'avait prévu Boris, la nouvelle de la prochaine arrivée des Halweg n'enchanta guère M. de Brégny. Fils de Lorrains qui avaient vu leur propriété saccagée, leur château pillé et demi-brûlé en 1870, il détestait tout particulièrement la race germanique. Le comte Vlavesky, ne l'ignorant pas, se fût bien gardé, en admettant qu'il pût en avoir l'idée, d'inviter ses parents allemands en même temps que lui. Mais les circonstances amenant cette réunion, il savait que la courtoisie d'Olivier saurait éviter les frottements fâcheux, et il espérait que, sous ce rapport, les Halweg ne seraient pas inférieurs à l'officier français.

— Par exemple, mon cher, il faudra veiller sur nos conversations ! lui dit-il, tandis qu'ils se promenaient à cheval, un matin, avec M^{me} de Brégny et Aniouta. Souviens-toi que rien n'est

perdu pour une oreille allemande, et qu'une information, militaire ou autre, qui nous paraît insignifiante, leur est souvent fort utile.

— Hélas ! je ne l'ignore pas ! Mais ce sera bien intéressant ! Nous ne saurons plus de quoi parler, Vlavesky !

— Eh ! mon pauvre ami, j'en suis aussi ennuyé que toi ! Mais il m'était difficile de leur répondre : « Laissez-nous la paix ! » d'autant plus qu'ils m'ont toujours accablé d'amabilités à Pétersbourg.

M. de Brégny mâchonna :

— Parbleu ! un officier !... Si on avait pu lui tirer quelques renseignements !... Et puis, la cousine, hein ! elle ne trouvait pas le cousin désagréable ?

Il chuchotait ces mots, en glissant un coup d'œil malicieux vers Boris.

Le comte leva les épaules, sans répondre.

Il regardait sa pupille, assise avec aisance sur la jolie jument paisible qu'il lui avait choisie dans les écuries de Klevna. Elle se trouvait un peu en

avant des deux officiers, entre M^{me} de Brégny et Cyrille. Sa petite personne semblait plus menue encore, dans cette amazone que lui avait fait faire son cousin, et, mieux que jamais, sous le feutre noir cavalièrement posé sur les cheveux légers, avec ses nattes pendantes et son air d'enfant heureuse, elle apparaissait comme une fillette charmante, pleine d'insouciance. Boris fit observer :

— Elle monte déjà joliment bien, ma petite Aniouta ! Ce sera dans peu de temps une remarquable écuyère. D'ailleurs, il n'y a que plaisir à lui apprendre quoi que ce soit, car elle est merveilleusement douce pour tout.

— Oui, tu as de la chance d'être tombé sur une nature telle que celle-là, car, élevée comme elle l'a été, elle pouvait te réservier beaucoup d'ennuis.

— En ce cas, je l'aurais mise en pension, et là, on se serait chargé de son éducation, sans désagrément pour moi. Il n'en était pas besoin avec elle, heureusement... Aniouta, ne tire pas comme cela sur les rênes, ma petite !

La fillette tourna vers lui son visage animé.

— Je voudrais galoper un moment, Boris ! Florine a des impatiences dans les jambes, je le sens !

Boris eut un léger éclat de rire, auquel firent écho ses compagnons.

— Elle a bon dos, Florine ! Le galop n'a jamais été son pas de prédilection. Mais c'est le tien, nous le savons... Allons, jusqu'à la forêt, si tu veux. Mais reste près de moi.

Aniouta ne demandait pas mieux. Galoper près de Boris, sentir tout proches cette protection vigoureuse, ce coup d'œil vigilant, admirer le beau cavalier si parfaitement maître de sa fougueuse monture, c'était un plaisir enivrant sur lequel la fillette ne se blasait pas.

Quand il fallut s'arrêter, remettre les chevaux à une allure plus raisonnable, elle soupira, en disant :

— Je voudrais que cela durât toujours !

Le comte sourit, en étendant la main pour remettre d'aplomb le petit feutre qui avait

complètement glissé sur l'oreille d'Aniouta.

— Quelle intrépide amazone ! Enfin, cela te donne bonne mine, c'est déjà beaucoup. Tâche de la conserver, si c'est possible.

— Mais je me porte très bien, et Liouba prétend que je suis moins « mauviette », comme vous dites.

— Hum ! je n'y vois pas grande différence !... Qu'en pensez-vous, madame ?

Il s'adressait à M^{me} de Brégny, qui se trouvait à sa gauche.

Le frais visage de la jeune femme s'éclaira d'un sourire.

— Aniouta est à une période de transition, à l'âge encore ingrat — qui ne l'est pas trop pour elle, d'ailleurs, car je me souviens qu'entre quatorze et seize ans j'étais une grande fillette fort laide, dont M. Olivier de Brégny, ici présent, alors élève de Polytechnique, disait qu'elle ressemblait à une araignée. On ne pourrait pas vous qualifier ainsi, mignonne ; mais le terme de « mauviette » vous va bien, et il est plus gracieux.

Boris dit en riant :

— Olivier n'était pas fort galant, à cette époque-là.

— Pas le moins du monde ! Nous nous disputions beaucoup, chaque fois que nous nous voyions, et mon père disait : « Ils sont étonnantes, ces deux enfants-là, pour ne pas mieux s'entendre, depuis le temps qu'ils se connaissent ! » Mais ma grand-mère levait les épaules et répliquait avec un petit sourire malicieux que je vois encore : « Ils se marieront ensemble, mon ami, je te le prédis, et ils seront très heureux. » De fait, nous ne nous sommes jamais disputés, depuis le jour de notre mariage. Il faut penser que nous avions épuisé d'avance tous les motifs de querelle.

— Où qu'Olivier avait peut-être acquis un meilleur caractère, et quelque courtoisie ?

— Ou encore que j'étais moins taquine, et que je ne ressemblais plus à une araignée.

Ils rirent tous trois, ce qui amena cette question joyeuse du lieutenant de Brégny, qui

chevauchait derrière avec Cyrille :

— Qu'est-ce que Boris vous raconte donc de si gai, belles amazones ?

Ce fut Aniouta qui riposta :

— M^{me} de Brégny nous disait qu'elle ressemblait à une araignée quand elle avait quinze ans.

— Ah ! cette malheureuse comparaison, elle ne l'a jamais oubliée !... ni pardonnée !... Oui, vous avez beau protester, Marthe, une femme ne pardonne jamais ces choses-là. Jusqu'à la fin des temps, elle rappelle à son malheureux époux ce crime de lèse-galanterie, le plus formidable à ses yeux.

La promenade s'acheva dans cette atmosphère de gaieté qu'Olivier de Brégny, boute-en-train parfait dès qu'il se trouvait dans un milieu sympathique, savait entretenir autour de lui.

Comme les promeneurs entraient dans l'avenue conduisant au château, ils rencontrèrent un messager qui apportait une dépêche pour le comte. Celui-ci l'ouvrit et son visage se

rembrunit aussitôt.

— Les Halweg arrivent demain.

Aniouta fit une petite moue, que les Brégny parurent avoir fort envie d'imiter. Seul, Cyrille sembla satisfait de la nouvelle.

Le lieutenant soupira, sur un ton lyrique :

— Adieu, causeries intimes, entretiens confiants ! L'oreille de la Germanie sera là, désormais, prête à recueillir vos propos imprudents, ô Russie, ô France, amies chevaleresques !

Cyrille dit avec quelque vivacité :

— Je suis bien persuadé que nos cousins n'auront jamais l'idée de forfaire ainsi à l'honneur, en trahissant l'hospitalité qu'ils reçoivent chez des amis ou des parents !

Boris jeta vers le jeune homme, qui se trouvait un peu devant lui, dans l'avenue, un regard de pitié railleuse.

— Écoute, mon petit, permets-moi de te dire que tu es gentiment naïf ! Le mot « honneur » n'a pas pour tous la même signification. Ce que nous

autres, Français ou Russes, considérerions comme une ignominie, est glorifié chez nos voisins sous le nom de « service de l'Allemagne ». Tout est licite, tout est excusé, tout est sublime, dès qu'on agit dans ce but.

Aniouta s'écria, les yeux pleins d'indignation :

– Mais c'est odieux !

– Évidemment. Et une nation peut aller loin, dans la voie de la déloyauté, du crime, du parjure, avec de tels principes.

– Pensez-vous vraiment que votre cousine ait ces idées-là, Boris ?

– Je ne sais, ma chère enfant. Mais j'estime que mieux vaut se défier, quand on ne connaît pas les gens à fond.

Cyrille dit d'un ton de reproche :

– Tu as un parti pris contre les Allemands, je ne l'ignore pas.

– Un parti pris, non. Mais comme peuple, ils ne me sont pas sympathiques. En outre, je les tiens pour des voisins fort dangereux, et j'estime qu'on ne prend pas à leur égard les précautions

nécessaires.

M. de Brégny secoua la tête.

— Comme chez nous, hélas ! Et nous en sommes infestés ! Ils s'insinuent partout, cauteleux, habiles, plaisant par leur bonhomie. Gouvernantes, commerçants, patrons ou domestiques d'hôtel, ouvriers, ingénieurs, que sais-je ! ils sont tout, ils sont partout. L'espionnage est leur génie, à eux... un génie inférieur, mais dont nous ne tenons pas assez compte.

Aniouta, se penchant vers M^{me} de Brégny, murmura :

— Je sens déjà qu'elle ne me plaira pas, cette baronne de Halweg ! Et vous ?

— Moi, ma mignonne, je me réserve... mais sa qualité d'Allemande, d'ennemie de mon pays, ne sera pas précisément une garantie d'impartialité dans mon jugement à son égard.

Le baron de Halweg et sa fille arrivèrent le lendemain au début de l'après-midi. Boris et Cyrille étaient allés les chercher en automobile, à

la station la plus proche de Klevna. Pendant ce temps, Aniouta et M. de Brégny faisaient une partie de tennis, tandis que la vicomtesse et Natacha travaillaient en causant, assises sous un petit kiosque voisin du court. Mais la fillette, ordinairement enthousiaste de ce sport où excellait sa souplesse et sa vivacité, se montrait aujourd’hui sans entrain. Comme son partenaire le lui faisait remarquer, elle répondit avec sa franchise habituelle :

– L’arrivée de ces gens-là m’ennuie.

– Et moi donc !... Que voulez-vous, il faut en prendre notre parti ! Espérons seulement qu’ils s’envoleront sans trop tarder vers leur pays de Prusse... Voulez-vous que nous laissions la partie, pour aujourd’hui ?

– Oui, je veux bien, car je me sens tout à fait maladroite. Je vais faire des pâtés de sable avec Jacques.

Vers quatre heures, Boris apparut. Les voyageurs venaient d’arriver et s’étaient retirés dans leur appartement pour changer de tenue.

Le jeune homme s'assit près de ses amis, en ajoutant :

— Vous les verrez tout à l'heure, pour le thé.

Aniouta riposta :

— Oh ! ça ne presse pas ! Nous attendons très patiemment !

Elle se tenait debout devant Boris, un petit seau plein de sable à la main. Aujourd'hui, une ceinture de velours noir entourait sa taille, et des rubans semblables retenaient ses nattes. En dépit du mouvement qu'elle s'était donné au tennis, et de son jeu avec le petit Jacques, rien n'était dérangé ni chiffonné dans sa fraîche toilette de linon. Le comte en fit la remarque en ajoutant :

— C'est étonnant, chez un petit vif-argent comme toi. Liouba m'avait déjà dit que tu avais beaucoup d'ordre, de soin, d'adresse dans les mouvements, et je le constate par moi-même chaque jour.

Les grands yeux veloutés brillèrent, comme chaque fois que Boris se montrait satisfait de sa pupille.

Le comte reprit, après l'avoir considérée quelques secondes en silence :

— C'est très joli, ce velours noir là-dessus. Cela te va très bien.

— Charmant et très distingué ! appuya M^{me} de Brégny.

Puis, comme la fillette s'éloignait, entraînée par Jacques qui réclamait son seau de sable, elle ajouta à mi-voix :

— Un rien la pare, cette petite... Et elle devient de plus en plus délicieuse.

M. de Brégny déclara :

— Dans un an ou deux, elle fera tourner toutes les têtes, pour de bon, cette fois. Avec des yeux pareils !... Tu auras fort à faire pour répondre aux prétendants, Boris.

Le jeune homme dit avec une légère impatience dans la voix :

— Ils peuvent compter que je les enverrai promener, ceux-là, car je ne la marierai pas de bonne heure, cette pauvre petite.

— Cependant, si quelqu'un lui plaisait.

— Eh bien ! ce quelqu'un attendrait qu'elle ait ses vingt ans, au moins, car, bien certainement, je ne donnerai pas mon autorisation avant. Elle aura encore assez de temps pour être malheureuse !

M^{me} de Brégny s'exclama :

— Mais elle peut très bien tomber ! Il y a de bons maris, grâce au ciel !

— Oui... mais si elle ne tombe pas sur un de ceux-là ? Je sais maintenant comme elle est sensible, ardente, et je soupçonne que le jour où cette enfant, devenue femme, donnera son cœur, ce sera pour toujours, dans un grand élan de dévouement et d'amour. Dès lors, nous pouvons imaginer ce que serait pour elle la désillusion, et quel martyre deviendrait sa vie, près d'un homme qu'il lui faudrait mépriser. Voilà pourquoi je serai très difficile, dès qu'il s'agira du mariage de cette chère petite sœur, et je lui laisserai quelques bonnes années d'une heureuse et paisible existence de jeune fille, avant de l'engager dans cette voie toujours aléatoire. Puis aussi, — vous le voyez, j'avoue mon égoïsme, — je ne serai pas du

tout pressé de me priver de ce joli rayon de soleil... Enfin, j'ai le temps de songer à cette éventualité ! Aniouta sera encore, pour plusieurs années, une enfant insouciante qui ne songera pas avant longtemps, je l'espère, à cette sottise qu'on appelle l'amour.

M. de Brégny protesta :

– Une sottise ! Tu exagères ! En bien des cas, je ne dis pas. Mais il en est d'autres...

– Certainement, certainement. Je ne nie pas qu'il en existe de beaux exemples, et je souhaite que ma petite cousine rencontre un cœur digne du sien. En attendant, j'aime mieux la voir comme cela, presque aussi enfant que ton petit Jacques... et pas frivole, pas coquette le moins du monde, comme des jeunes personnes de son âge que je connais.

M^{me} de Brégny ajouta :

– Elle a un fonds de sérieux étonnant, et, parfois, l'expression de son regard est saisissante d'ardeur, de volonté, de vie secrète et réfléchie.

– N'est-ce pas, madame ? Vous l'avez

remarqué aussi ?

— Oh ! très vite ! En ce contraste, d'ailleurs, réside une partie de ce charme qui nous a tous conquis. Elle ne sera pas une femme banale, votre pupille, mon cher comte !

Aniouta, à ce moment, revenait vers le groupe des causeurs. Boris, regardant sa montre, déclara que l'heure du thé approchait. M^{me} de Brégny et Nathalie ayant rangé leur ouvrage, on s'achemina, sans hâte, vers le château. Aniouta avait pris le bras de son cousin, et ce fut ainsi que l'aperçut Brunhilde, qui se tenait debout sur la terrasse, près de Cyrille, tandis que son père, assis un peu plus loin, causait avec la comtesse Vlavesky et M^{me} Zernof. M^{lle} de Halweg demanda :

— Est-ce la pupille de Boris, cette grande fillette ?

— Oui, c'est Aniouta Verenof. Une enfant charmante ! Boris a pour elle une affection très vive.

— Ah !

Les yeux aux lueurs changeantes s'attachaient sur la fillette, qui approchait, et s'arrêtaient longuement sur le visage au teint légèrement ambré, rosé par le sang vif et jeune, sur les yeux magnifiques d'un noir si velouté, qui se rencontraient avec les siens, curieux, investigateurs, eux aussi, et sans bienveillance également.

Brunhilde s'informa, d'une voix brève qui trahissait une préoccupation secrète :

– Quel âge a-t-elle, au juste ?... Quinze ans ? Seize ?

– Oui, seize. Mais elle ne les paraît pas, comme vous voyez. C'est bien, de toutes façons, une véritable fillette.

– Pas de fortune, n'est-ce pas ?

– Non, rien. L'aïeul avait tout dilapidé.

– Alors c'est Boris qui doit subvenir à son entretien ?

– Parfaitement. Il le fait d'ailleurs avec une générosité qui est tout à son honneur.

– En effet. Mais ce sera une lourde charge

pour lui.

— Oh ! lourde !... Non ! Mais c'est une charge, évidemment.

Comme le groupe approchait, Brunhilde fit quelques pas au-devant. Elle était vêtue d'une robe de batiste rose garnie de dentelle, très élégante. Dans la chaude lumière du couchant, ses formes sculpturales se détachaient en relief, et la blancheur froide de son visage semblait s'animer. M. de Brégny dit entre ses dents :

— Sapristi, elle n'est pas mal, la cousine allemande !

Boris procéda aux présentations. Brunhilde voulut bien se montrer aussi aimable qu'elle pouvait l'être. Quant au baron, il fit le bonhomme, ce à quoi il excellait, et déclara cordialement :

— Les amis de nos cousins sont aussi les nôtres, dès le premier jour, tout naturellement.

M. de Brégny pensa :

« Toi, mon vieux Prussien, tu es trop papelard pour qu'on ne se défie pas ! »

Aniouta, elle, avait à peine serré du bout des doigts la main que lui tendait M^{lle} de Halweg.

La fillette servit le thé avec Nathalie Zernof. Tout en causant, Brunhilde ne cessait de la suivre des yeux. S'en apercevant, Boris demanda :

– Comment la trouvez-vous, ma petite pupille ?

– Très gentille, mais d'aspect un peu délicat.

– Elle a pâti chez son grand-père. Les serviteurs, qui dominaient ce vieillard, lui donnaient une nourriture insuffisante, alors qu'elle aurait eu besoin d'être soignée, fortifiée. De plus, elle souffrait du manque d'affection, car c'est une nature très aimante. Ici, elle s'est déjà transformée. Puis elle grandit encore, ce qui explique cette apparence un peu frêle.

– Vous vous en occupez beaucoup ?

– Mais oui, autant que je le peux. C'est un plaisir pour moi, car on ne saurait trouver nature plus délicieuse, plus attachante.

Brunhilde eut un rire léger.

– Je ne vous aurais pas cru cette vocation de

père de famille, Boris !

— C'est une découverte que j'ai faite, moi aussi. Je m'apprêtais à enfermer dans quelque bonne institution cette pupille qui me tombait du ciel, quand, à sa vue, j'ai changé d'avis, subitement. Et chaque jour, je m'applaudis de cette décision.

La fillette s'approchait pour leur offrir du thé. Boris dit en souriant :

— Je lui donne des leçons d'allemand, Brunhilde, et elle fait des progrès étonnantes.

Aniouta eut une moue légère, en ripostant :

— Pas tant que cela ! Elle est difficile, cette langue, et si lourde, si peu claire ! Le russe, le français, à la bonne heure !

Les sourcils sombres de Brunhilde se rapprochèrent. La jeune Allemande dit froidement :

— Elle a ses qualités, elle aussi. Et il faut la connaître, car elle sera, dans un temps peu éloigné, la langue mondiale.

— J'espère bien que non, par exemple !

Brunhilde eut un sourire d'ironie, qui détendit à peine ses lèvres.

— Vous verrez cela, mademoiselle... Oui, vous êtes assez jeune encore pour le voir. Apprenez donc l'allemand, puisque vous avez un si bon professeur. Boris le parle à la perfection.

— Admirablement ! appuya le baron qui l'avait entendu. On voit que vous avez fait des séjours dans notre pays, mon cher cousin... Mais, à ce propos, ne viendrez-vous pas nous voir, à Neidelberg ? La chasse y est intéressante. Une année, Sa Majesté l'empereur nous a fait l'honneur de venir tirer un certain nombre de pièces, et je vous montrerai, dans la salle à manger, le hanap de bronze, vieux souvenir de famille, où accepta de boire notre souverain. Il y a une légende que Brunhilde vous contera... Voyons, en octobre ?

— Il me sera complètement impossible d'obtenir un congé à cette époque.

— Allons, allons, mon cher cousin, ne savons-nous pas que vous êtes favorisé de l'amitié impériale, et que vos chefs ne peuvent rien vous

refuser ?

Le baron souriait, l'air doucereux, les yeux paternes.

Boris répliqua d'un ton net :

– Il est possible qu'ils ne me refusent rien, mais moi, je ne me croirais pas le droit de demander cela.

Puis il mit la conversation sur un autre sujet.

Quand, un peu avant le dîner, les hôtes des Vlavesky remontèrent dans leur appartement pour changer de tenue, Boris rejoignit sa pupille, qui gagnait sa chambre, et l'arrêta par le bras :

– Une minute, Aniouta... J'ai des reproches à te faire.

Le ton n'était pas très sévère, et le regard essayait vainement de le devenir.

Aniouta prit un air de confusion malicieuse.

– C'est à propos de ce que j'ai dit à la baronne, pour sa vilaine langue allemande ?

– Certainement. Ce n'était pas poli, ma petite.

– Je le sais bien ! Mais j'ai eu tout à coup

envie de lui dire quelque chose de désagréable...
C'est curieux !

– Elle ne te plaît pas ?

– Oh ! non !... non !

Il sourit, en lui donnant une petite tape sur la joue :

– Impulsive !... Là, tout de suite, tu as jugé, condamné ?

– Ni jugé ni condamné. Je dis seulement qu'elle me déplaît, que je n'aime pas son regard...
Et vous, Boris ?

– Je suis un peu de ton avis. Néanmoins, je ne me crois pas permis pour cela de manquer à la politesse, envers un de nos hôtes surtout.

Aniouta, la mine contrite, appuya sa joue contre la main de Boris.

– Je vous demande pardon ! C'est donc bien vrai, comme le dit ma cousine, que je suis mal élevée ?

– Mais non, ma chérie ! Il n'y a là qu'un oubli de ta part, et je suis bien certain que tu veilleras

mieux à l'avenir sur tes paroles, n'est-ce pas, petite sœur ?

Pour toute réponse, elle lui baissa la main. C'était sa manière, silencieuse et soumise, d'exprimer ses regrets et de promettre avec solennité.

Promesse difficile à tenir, elle put s'en rendre compte les jours suivants.

Secrète, instinctive, une antipathie s'était révélée au premier regard entre M^{lle} de Halweg et la pupille du comte Vlavesky.

Par contre, la comtesse Sophie, dès le lendemain, chantait à M^{me} Zernof les louanges de « cette magnifique Brunhilde », le type parfait de la beauté.

– C'est ainsi que je rêverais une femme pour Boris. Quel couple ils font, tous deux ! Voyez ! voyez !

Elle étendait la main, désignant les deux jeunes gens qui formaient un camp au tennis, en face d'Aniouta et du lieutenant de Brégny. M^{me} Zernof regarda un moment la belle Allemande, et

dit tranquillement :

— Elle n'est pas à son avantage dans ce jeu, car elle manque de souplesse, de grâce dans les mouvements.

— Oui, parce qu'elle reste toujours mesurée, parfaitement calme et distinguée. Ces jeux d'acrobate ne sont pas faits pour elle...

Et, avec une intonation acerbe dans la voix, la comtesse ajouta :

— Ce n'est pas comme cette petite Aniouta. Voyez-moi cela ! Une véritable petite ballerine !

Son regard malveillant se dirigeait vers la fillette, qui bondissait comme une jeune biche, recevant la balle et la renvoyant avec une adresse que seul Boris, adversaire redoutable, parvenait à égaler.

Elle était particulièrement jolie quand elle s'animait ainsi, quand tant de vie et de jeune ardeur étincelaient dans ses beaux yeux, et qu'autour de son front voltigeaient des cheveux fous, légers, ondulés, qui avaient été plus d'une fois l'occasion des critiques de la comtesse

Vlavesky, et que Boris trouvait charmants.

La partie achevée, au triomphe complet du camp d'Aniouta, – le comte Vlavesky n'ayant pu compenser à lui seul les effets du jeu maladroit de Brunhilde, – la fillette fut accaparée par Jacques. Elle se mit à courir, poursuivie par l'enfant, dans une clairière voisine du court près duquel étaient assis les Vlavesky et leurs hôtes. Sa délicate silhouette vêtue de blanc passait et repassait entre les arbres, vive et légère, tandis qu'autour d'elle bondissaient les lévriers du comte Vlavesky.

Boris, qui la suivait des yeux avec complaisance, dit en souriant :

– Un vrai petit elfe !... Cyrille, voilà de quoi exercer ta verve poétique, mon bon ami.

La comtesse pinça les lèvres.

– Aniouta est beaucoup trop enfant pour son âge. Tu l'y encourages, malheureusement !...

– Certes !... et je souhaite qu'elle le reste le plus longtemps possible. N'est-elle pas délicieuse comme cela ?... Jeune fille, elle peut devenir

poseuse, coquette, que sais-je !... enfin, insupportable.

M^{me} de Brégny protesta :

— Elle ! Jamais !... Vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites, comte, j'en suis sûre ?

Il en convint gaiement.

— Oui, elle aura toutes les qualités, toutes les vertus de la jeune fille idéale, je n'en doute pas, avec une nature telle que la sienne. Mais, à l'avance, je l'aime mieux comme elle est maintenant, avec son insouciance et sa grâce d'enfant.

Qui eût en ce moment observé Brunhilde aurait vu glisser entre ses lèvres le plus énigmatique et le plus mauvais des sourires.

Boris appela :

— Aniouta, viens te reposer maintenant ! Tu vas te fatiguer.

Elle accourut aussitôt. Avisant un petit siège bas, elle s'en empara et l'apporta près du fauteuil de son cousin, pour s'y asseoir.

Il étendit la main et prit une des nattes qui pendait sur l'épaule de la fillette.

— Tu es donc infatigable, petite fille ?

— C'est si amusant, de courir !

— Tu ne pourras pas toujours le faire, cependant ?

— Eh bien ! justement, j'en profite !

Il sourit, en déclarant :

— Tu as bien raison !

Le baron de Halweg, qui était allé fumer un cigare dans le parc, reparut à ce moment. Il se répandit en louanges sur Klevna, domaine superbe, qu'il souhaitait vivement de mieux connaître.

— Demain matin, nous ferons une promenade à cheval, dit Boris. Vous montez, je crois, Brunhilde ?

Ce fut le baron qui répondit :

— À merveille ! C'est une écuyère incomparable. Elle saute tous les obstacles, et ne craint pas les chevaux difficiles.

Brunhilde sourit, sans protester contre ces assurances de son père. Elle était certaine de sa supériorité sur ce point-là. Boris déclara :

– En ce cas, je vous donnerai un cheval excellent, mais capricieux, je vous en préviens.

– Tant mieux ! J'aurai plaisir à l'obliger de se soumettre.

M. de Brégny demanda :

– Vous aimez vaincre les résistances, mademoiselle ?

– Certes ! N'est-ce pas l'ivresse parfaite ?

– Pour certains caractères, oui.

– Eh bien ! je suis de ce nombre. Rien ne m'est plus précieux que ce qui m'a coûté beaucoup à obtenir.

Boris attachait sur elle un regard d'intérêt, tout en jouant avec la natte d'Aniouta. Et la fillette aussi considérait avec une attention très vive le beau visage orgueilleux. Elle vit les yeux de Brunhilde se diriger lentement vers son cousin, devenir d'une douceur étrange, pendant quelques secondes... Mais la voix du jeune homme s'éleva

mordante, railleuse...

— Vous avez l'âme guerrière, Brunhilde, la bien nommée !

Une flamme s'alluma dans les prunelles changeantes.

— Oui, vous dites bien, Boris ! Une âme d'homme... et un cœur de femme. La lutte, la victoire... et ensuite la joie enivrante dans le bonheur conquis... Voilà ce que je voudrais que fût ma vie.

M. de Halweg dit en souriant :

— Ma fille a toujours été une dominatrice. Enfant, elle dirigeait les jeux de ses frères et de leurs amis. Ils lui obéissaient, tant elle savait prendre d'ascendant sur eux. Et cependant, Oscar et Eitel ne sont pas précisément faciles à mener !... D'ailleurs, moi-même, je me laisse faire, il faut l'avouer franchement ! ajouta-t-il avec cette affectation de bonhomie qui semblait lui être familière. Boris dit avec une ironie légère :

— Étant données de telles habitudes d'autorité,

vous ferez bien, Brunhilde, de choisir soigneusement votre époux, afin de trouver chez lui toute la soumission nécessaire.

Elle sourit en ripostant :

— À moins que je ne tombe sur un homme dont je reconnaîtrai la supériorité. En ce cas, il ne me sera pas difficile, quoi qu'on en pense, de m'effacer devant lui.

Elle regardait Boris, et il revit dans ses yeux, d'un bleu de turquoise, l'orgueil vaincu, la soumission amoureuse, l'offrande que Brunhilde de Halweg lui faisait de son cœur jusque-là invincible.

Il détourna son regard, avec un peu d'impatience et de dédain. Certes, l'hommage le flattait à nouveau dans son amour-propre, si blasé qu'il fût sur les adulations féminines ; mais il éprouvait quelque mépris à l'égard de Brunhilde, comme chaque fois qu'il constatait chez une femme un manque de réserve ou de dignité, fût-ce en sa faveur.

La conversation se poursuivit, autour de lui,

tandis qu'il restait silencieux, s'amusant à enrouler autour de ses doigts la natte soyeuse d'Aniouta. Celle-ci, le bras appuyé au fauteuil de l'officier, songeait, les cils baissés, en caressant d'une main distraite un des lévriers qui se tenait près d'elle.

Le comte se pencha en demandant à mi-voix :

— À quoi penses-tu, ma petite fleur ?

Elle leva les yeux, et il y vit une intensité de pensée qui le frappa. Elle répondit sans hésiter :

— À vous.

— À moi, vraiment !... Et peut-on savoir ce que tu en penses ?

Elle eut son fin et charmant sourire, son regard de candide tendresse, en répondant à mi-voix :

— Vous le savez bien !

Il murmura :

— Ma petite sœur chérie !

Et sa main, laissant aller la natte, se posa sur celle d'Aniouta en un geste de caresse.

Derrière le grand éventail chinois qu'agitait la main de Brunhilde, un coup d'œil où se mêlangeaient l'angoisse et la menace glissa jusqu'à eux, et la question que Cyrille adressait en ce moment à sa cousine n'obtint pour réponse qu'un sec monosyllabe.

IX

En entrant un matin, quelques jours plus tard, dans la chambre d'Aniouta, la vieille femme de charge trouva la fillette, vêtue de son amazone, debout près de la fenêtre et en contemplation, semblait-il, devant la perspective des jardins.

— Comment, vous n'êtes pas encore descendue, ma petite comtesse ? Tout le monde est en bas, prêt à partir. Vous allez être en retard.

Aniouta se détourna lentement. Son visage semblait aminci, et la tristesse songeuse assombrissait le beau regard profond.

— J'ai envie de ne pas sortir, Liouba.

— Pourquoi donc ?... Êtes-vous fatiguée ?... malade ?

Déjà l'excellente femme s'effarait.

Aniouta la rassura d'un sourire, un peu forcé.

— Mais non, mais non ! Cela m'ennuie, voilà

tout.

— Comment, cela vous ennuie ?... La promenade à cheval, qui était, m'avez-vous dit, votre plus grand plaisir ?

Aniouta secoua la tête.

— Oui, quand j'étais seule avec Boris... et même après, jusqu'à l'arrivée de ces Allemands. Mais eux, je ne peux pas les supporter ! Alors, j'aime mieux rester ici.

— Voyons, voyons, mon petit oiseau, ce n'est pas sérieux, cela ? Il faut apprendre à surmonter ses antipathies. D'ailleurs, vous avez là des personnes que vous aimez bien... M. et M^{me} de Brégny, le comte Cyrille.., Et puis, Son Excellence serait très contrariée que vous vous absteniez, pour un caprice...

Une lueur de souffrance traversa les yeux noirs. Aniouta dit avec une nuance d'amertume dans la voix :

— Lui ?... Il ne s'en apercevrait peut-être pas... Il est trop occupé...

En pensée, elle revoyait Boris, pendant les

promenades des jours précédents. Il chevauchait presque continuellement près de Brunhilde, causant beaucoup avec elle et négligeant de veiller sur sa pupille, écuyère encore novice, comme il en avait coutume. Au cours de la journée, il semblait également très occupé de sa cousine, fort aimable pour lui, d'ailleurs. Aniouta avait bien vu comme le dur regard de la jeune baronne s'adoucissait, prenait une expression singulière, dès qu'il s'adressait au capitaine Vlavesky. Et chaque fois, le cœur de la fillette se serrait, sous l'étreinte de l'angoisse et de la colère. Sans pouvoir, dans son innocence, donner de nom au sentiment qui l'animait, Aniouta avait conscience que l'Allemande voulait lui prendre Boris, faire rejeter dans l'oubli, par celui-ci, la petite cousine si fortement aimée et protégée jusqu'alors.

Aussi, depuis huit jours, la pauvre enfant souffrait-elle au plus secret de l'âme en voyant Boris se laisser complaisamment accaparer par M^{lle} de Halweg.

Ce matin, elle restait hésitante, se demandant

si elle allait prendre part à la promenade, maintenant sans attrait pour elle... Mais, venant donner un démenti à ses paroles précédentes, un domestique se présenta, l'informant que Son Excellence la faisait demander, et qu'on n'attendait plus qu'elle. Liouba s'écria :

— Là, voyez-vous !... Quelle idée avez-vous donc, ma petite âme ?... Voici vos gants, votre cravache... Faites une bonne promenade !

Aniouta descendit sans hâte. Quand elle parut dans la cour, Boris s'écria d'un ton quelque peu impatient :

— Eh bien ! que t'arrive-t-il ? Tu n'es jamais en retard, d'habitude... Vite, à cheval, et partons, avant que vienne la chaleur.

Il la mit en selle, vivement, sans remarquer ses yeux tristes et ses lèvres qui tremblaient. Puis il sauta sur l'alezan doré qu'un palefrenier maintenait avec peine, et alla rejoindre Brunhilde, dont le cheval, près de la grille, piaffait d'impatience.

Tous deux prirent la tête de la chevauchée.

Derrière, venait Cyrille, dont le regard assombri ne quittait pas son cousin et M^{lle} de Halweg, et qui écoutait d'une oreille distraite les propos du baron, très empressé près de lui. Fermant la marche, M. et M^{me} de Brégny encadraient Aniouta, silencieuse et pensive, répondant par monosyllabes à ses aimables voisins, étonnés de ce changement.

Les promeneurs, après avoir traversé le village de Drovno, qui dépendait du domaine, se dirigèrent vers un point particulièrement pittoresque, où la rivière coulait encaissée entre ses deux rives. Comme ils en approchaient, Boris et Brunhilde mirent leur monture au galop. Les autres, aussitôt, les imitèrent. Mais les bêtes ardentes que montaient M^{lle} de Halweg et l'officier prirent une avance considérable et se trouvèrent en peu d'instants au bord du cours d'eau qui roulait, torrentueux, sur son lit de roches.

Brunhilde, mesurant du regard la distance entre les deux rives à pic, tourna vers Boris son visage animé par la course.

– Avez-vous déjà sauté cela ?
– Mais oui, plus d'une fois.
– Mon cheval serait-il capable de le faire ?
– Certainement... Auriez-vous l'idée ?...
– De sauter, oui.
– Je ne vous conseille pas cette imprudence.
– Vous l'avez bien faite, vous !
– Évidemment. Mais on ne peut comparer...
– L'un des meilleurs cavaliers de l'armée russe, qui en compte tant d'admirables, avec l'écuyère assez passable que je suis ?... Certainement, je suis de votre avis...

Il protesta, avec une courtoisie empressée :
– Vous montez incomparablement, avec une sûreté, une maîtrise que je n'ai pas encore rencontrées à ce point chez une femme !

Un éclair de joie traversa le regard de Brunhilde. Le comte Vlavesky était sobre de compliments, et ceux qui sortaient de sa bouche acquéraient de ce fait un très grand prix.

— Alors, je vais sauter ceci, pour vous montrer ce que je sais faire.

— Vraiment, ce serait peu raisonnable, Brunhilde !

— Raisonnable ?... Est-ce que je m'occupe de ce qui est raisonnable en ce moment ? Je veux sauter cette rivière avec vous !

Elle se redressait, altière, frémissante, les yeux pleins d'une résolution passionnée, disant ainsi clairement à Boris : « C'est pour vous que je le fais... pour que vous m'admiriez davantage, pour que vous voyiez bien quelle femme intrépide vous donne son amour, quelle âme sans peur s'humilie devant vous, en s'avouant vaincue. »

Un vertige d'orgueil saisit l'officier. Ses yeux dans ceux de Brunhilde, il se plut pendant quelques secondes à voir frissonner le hautain visage, et se troubler les ardentes prunelles couleur de turquoise. Puis il dit d'un ton de maître :

— Eh bien ! allons !

Leurs compagnons, en approchant, les virent

enlever leurs montures, qui, d'un élan magnifique, sautèrent pour retomber sur l'autre rive.

Des exclamations avaient jailli. Seule, Aniouta se tut. Mais elle pâlit, et ses mains se crispèrent sur les rênes de son cheval.

M. de Brégny s'écria :

— Parfait, ce saut-là ! Mes compliments, monsieur ! M^{lle} de Halweg est d'une audace et d'une force stupéfiantes.

Le baron se rengorgea.

— Oui, oui, je vous l'avais dit !... Mais quel cavalier est aussi le comte Vlavesky ! On le sent complètement maître de ce cheval, merveilleusement dressé, mais pas facile du tout !

M^{me} de Brégny fit observer :

— Ils ne reviennent pas de ce côté... Les voilà partis en plein galop.

— En effet... Eh ! ils s'enivrent de mouvement, de grand air, et ne pensent plus à nous ! Laissons-les, nous les retrouverons au château.

— Où ils seront bientôt de ce train-là, dit M. de Brégny. Eh bien ! en route ! Vous nous montrerez le chemin, comte ?

Cyrille répondit affirmativement, d'un air absent. Il regardait s'éloigner Boris et Brunhilde, avec une expression de détresse et de colère dans ses yeux cernés et un frémissement de tout son visage blêmi.

Au retour, le baron causa beaucoup. Il semblait jovial, très satisfait, célébrait les agréments de Paris, déclarait que la France était un pays admirable, et qu'il l'aimait infiniment...

M. de Brégny, avec l'air pince-sans-rire qu'il prenait parfois, ripostait par de fines pointes d'ironie, que M. de Halweg feignait de ne pas sentir, quand il les comprenait.

Mais Aniouta et Cyrille restaient silencieux. La fillette laissait flotter les rênes, et son regard errait devant elle, sur cette route parcourue plusieurs fois déjà près de Boris, affectueusement attentif.

Dans la cour du château, M. de Brégny l'aida

à descendre de cheval. Généralement, c'était Boris qui se chargeait de ce soin. Il l'enlevait dans ses bras pour la poser à terre, sans le moindre effort. Elle était si légère, la petite elfe !... Mais aujourd'hui, il n'était pas là. Depuis un long moment, il devait être rentré, avec la superbe amazone dont il admirait l'audacieuse adresse.

Aniouta gagna sa chambre, pour revêtir sa tenue habituelle. Puis elle descendit et se dirigea vers le cabinet de Boris, car c'était l'heure de la leçon qu'il lui donnait chaque matin.

Comme elle y atteignait, la porte s'ouvrit, et l'officier parut, son violon à la main.

— Ah ! te voilà, Aniouta ?... Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi ce matin, ma petite : Brunhilde m'attend pour faire de la musique avec elle. Travaille ta géographie toute seule ; nous verrons cela demain.

Il s'éloigna, et Aniouta, lentement, remonta chez elle, le cœur gonflé de tristesse.

C'était la quatrième fois, en huit jours, que sa

leçon était supprimée, pour un motif analogue.

Boris n'avait plus le temps de s'occuper d'elle — ou, plus probablement, cette tâche qu'il s'était donné l'ennuyait, maintenant que l'autre cousine était là, plus intéressante que la petite sœur toute simple et enfantine.

À cette pensée, des larmes remplirent les yeux d'Aniouta. Mais elle les essuya aussitôt, en pensant énergiquement : « Eh bien ! s'il ne m'aime plus, je m'en irai !... Oui, n'importe où ! Mais je ne pourrais plus vivre ici comme cela !

Au déjeuner, elle ne mangea pas. Le comte, auparavant, ne manquait pas de s'en apercevoir et s'informait avec sollicitude des raisons de ce manque d'appétit. Mais aujourd'hui il ne remarqua rien. Toute son attention semblait se concentrer sur Brunhilde, plus sculpturale que jamais dans une robe blanche d'une extrême élégance, sortant d'une grande maison de la rue de la Paix.

On parla de la chasse qui devait avoir lieu le lendemain, et pour laquelle Boris avait invité les propriétaires des domaines voisins de Klevna. Le

comte demanda, en s'adressant à M^{lle} de Halweg avec le sourire qui donnait à sa fière physionomie une particulière séduction :

— Naturellement, Brunhilde, je ne vous demande pas si vous la suivrez à cheval ?... Et vous non plus, madame ? Les chasses à courre, je le sais, vous ont vue intrépide amazone.

M^{me} de Brégny approuva :

— Oui, oui, j'aime mieux suivre à cheval ! Je reste seulement un peu en arrière, à l'hallali, parce que cette pauvre bête me fait pitié.

Brunhilde eut un bref éclat de rire, en regardant la jeune femme avec raillerie.

— Quelle sensibilité !... Je n'ai jamais éprouvé cela, bien au contraire... La chasse, avec toutes ses péripéties, avec son dénouement sanglant, est un de mes plaisirs favoris.

Boris dit avec ironie :

— Décidément, Wotan devra vous réserver une place de choix dans son Walhalla, Brunhilde ! La lutte, le sang, la vue des victimes pantelantes, vous ne craignez rien de tout cela, guerrière sans

pitié !

Elle demanda, d'un ton où se mêlaient singulièrement le défi et l'inquiétude :

– Vous trouvez sans doute plus intéressants les cœurs sensibles ?

– Ils sont intéressants d'une autre façon, voilà tout. Je n'ai pas de parti pris... Donc, deux chasseresses... M^{me} Zernof suivra en voiture, avec ma mère, ainsi que Natacha et Aniouta...

La fillette eut un mouvement de protestation.

– Mais j'irai à cheval aussi, Boris !

– Non, ma chère enfant, tu n'es pas encore assez habituée pour cela.

Elle dit, les lèvres tremblantes :

– Je me sens très sûre, très solide.

– C'est possible, pour une promenade. Mais en forêt le sol est plus difficile. Puis il me sera impossible de te surveiller. Dans ces conditions, je juge préférable que tu suives en voiture.

Elle comprit, à son accent, qu'il était inutile d'insister. Un instant, elle baissa les paupières

pour cacher sa tristesse. Quand elle les releva, ses yeux rencontrèrent ceux de Brunhilde, moqueurs et triomphants.

Une souffrance mêlée de colère saisit au cœur Aniouta. Cette femme se réjouissait de la voir écartée... peut-être même avait-elle persuadé à Boris qu'il valait mieux laisser en voiture, avec les personnes raisonnables ou de santé délicate, cette petite fille inexpérimentée ?

Oui, ce devait être cela !... M^{lle} de Halweg la détestait, elle en avait l'intuition. Elle cherchait à l'éloigner de Boris, à lui faire oublier sa petite sœur... Et elle avait l'air d'y réussir un peu...

Aniouta crispa sa main sur l'assiette que venait de poser devant elle un domestique, et pensa : « Mais je me défendrai !... Je ne me laisserai pas faire ! »

Cependant, comme elle semblait inégale, la lutte entre cette belle créature impérieuse, si habile, si passionnément éprise, et l'enfant qui n'avait à offrir que son affection toute candide !

Après le déjeuner, les fumeurs, comme de

coutume, s'installèrent sur la terrasse. Brunhilde, ayant accepté une cigarette, se promenait de long en large avec Boris. Elle savait parfaitement manœuvrer pour l'attirer en tête à tête, ainsi que le constatait en ce moment, *in petto*, M. de Brégny.

« C'est elle qui fait toutes les avances », songeait l'officier. « Il faut qu'elle soit joliment toquée de ce beau Vlavesky pour que son impérial orgueil s'abaisse jusque-là !... Lui les accepte, avec plaisir, dirait-on. Voit-il là un simple flirt, ou bien songerait-il à l'épouser ?... Hum ! je ne me le figurerais pas fort heureux avec cette noble Prussienne, dont le caractère doit être plutôt... orageux. »

Aniouta, assise près d'une fenêtre du salon, tenait une broderie entre ses doigts, mais elle ne travaillait pas et suivait des yeux, obstinément, la majestueuse silhouette de femme, vêtue de blanc, et l'élégant officier des gardes qui se penchait vers sa compagne en parlant.

La fillette eut tout à coup un tressaillement léger. Derrière elle, la comtesse Vlavesky et M^{me}

Zernof causaient, sur un ton assourdi. Mais quelques mots prononcés par la comtesse, venaient de parvenir aux oreilles d'Aniouta...

— Elle semble plaire à Boris. Cela m'inquiète... Certes, elle me conviendrait parfaitement comme belle-fille ! mais elle n'a pas de fortune... ou du moins trop peu pour lui...

Aniouta eut un petit frisson et sentit comme un froid qui la pénétrait.

Brunhilde, la femme de Boris ?

Elle ferma les yeux, en frissonnant encore. Il lui semblait impossible d'imaginer cela...

Ce serait fini, alors, de l'affection, de la sollicitude de son cousin. Brunhilde, hostile à la petite parente pauvre, saurait en détacher son mari.

À cette pensée, Aniouta crut défaillir sous l'étreinte d'une douleur profonde et devint si pâle que Nathalie, qui travaillait près d'elle, s'en aperçut et demanda :

— Êtes-vous souffrante, petite amie ?

La fillette balbutia :

– Je me sens un peu fatiguée...

Nathalie dit avec sollicitude :

– Allez voir Loubia pour qu'elle vous fasse prendre quelque chose de réconfortant.

– Non, c'est inutile... Ce n'est rien...

À ce moment, Boris et Brunhilde venaient vers le salon. Au passage, ils s'arrêtèrent près du groupe de fumeurs que formait le baron de Halweg, M. de Brégny et Cyrille, celui-ci très pâle et nerveux.

– Je vais montrer à Brunhilde le Rubens qui est dans mon cabinet, dit le comte. Voulez-vous le voir aussi, mon cousin ?

– Non, merci, cher ami. La peinture et moi, nous ne nous entendons guère. C'est un art qui m'est resté complètement incompréhensible... La musique, à la bonne heure ! Votre violon m'enchante, Boris, positivement ! Quel artiste vous êtes, mon cher !... absolument hors de pair.

Ah ! il savait manier la flatterie, M. le baron de Halweg ! Il savait appuyer la manœuvre de sa fille autour de celui qu'elle voulait conquérir, à

tout prix !

Boris, en passant avec Brunhilde devant la porte-fenêtre ouverte près de laquelle se trouvaient Nathalie et Aniouta, s'arrêta devant sa pupille.

— Tu seras gentille, Aniouta, d'aller dire à Yégor qu'il fasse porter des fleurs dans l'appartement de M^{lle} de Halweg. Il a dû l'oublier, car je lui en avais donné l'ordre hier.

Et sans attendre la réponse, sans voir l'altération de la petite figure frémissante ni l'éclat fiévreux des grands yeux sombres, il passa, avec Brunhilde dont le front se redressait, triomphant, sous le casque de ses cheveux noirs.

Aniouta resta un moment immobile, étreinte par la souffrance. Puis elle se leva, d'un mouvement d'automate, en laissant tomber à terre sa broderie.

Nathalie demanda :

— Où allez-vous ?

— Faire la commission de Boris.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Oh ! non, merci !

Elle voulait être seule pour souffrir.

D'un pas lent, elle se dirigea vers les serres, où elle savait trouver Yégor... Allait-elle remplir la mission dont l'avait chargée le comte ? Son cœur en révolte disait : « Non, non !... » Des fleurs pour cette femme qui lui prenait son grand frère, qui le rendait si indifférent, tout à coup, à l'égard de celle qu'il appelait si tendrement « ma petite fleur », quelques jours auparavant ? À cette pensée, Aniouta serrait les poings et redevenait la petite fille sauvage qui avait si mal accueilli, naguère, à Marniew, le comte Vlavesky.

Yégor, dans la serre aux camélias, passait un examen minutieux des arbustes fort beaux dont il était très fier. En voyant entrer Aniouta, il dit, avec une sorte de sourire qui découvrait sa mâchoire édentée :

— Vous venez chercher des fleurs pour le cabinet de Son Excellence, petite barina ?

Aniouta répondit d'une voix saccadée, avec des éclairs dans les yeux :

— Non, Son Excellence n'en a pas besoin maintenant. C'est chez la baronne de Halweg qu'il faut les faire porter.

Le sourire du vieux jardinier se transforma en une grimace épouvantable, qui en d'autres temps eût fait bien rire Aniouta.

— Chez l'Allemande ?... Oui, j'en ai reçu l'ordre hier... Mais mes fleurs ne sont pas pour elle, cette Prussienne qui cherche à ensorceler notre barine ! Je l'ai bien vue, ces jours derniers, quand elle passait par ici avec lui. Elle faisait des yeux doux, autant qu'elle pouvait — car, je le parierais, ce n'est pas dans son naturel ! Son Excellence avait l'air un peu moqueur, mais pas fâché du tout de l'avoir à son bras... Pour sûr que c'est une belle personne, mais quant à être bonne... ah ! c'est autre chose ! Et puis, c'est une Prussienne... une vilaine race, barina !

Jamais le vieil Yégor n'avait tant parlé. Aniouta, pâle et les traits crispés, l'écoutait en frémissant.

Le vieillard reprit, d'un ton farouche, après un instant de silence :

— Mon unique frère a été tué, à vingt ans, par un être de cette race-là, qui lui avait cherché querelle sans motif, pour le plaisir de l'insulter. Alors vous comprenez pourquoi je déteste ce qui sort de ce pays... Aussi la baronne n'aura pas de fleurs. Son Excellence se fâchera, me traitera comme il lui plaira, mais pour cela, je ne lui obéirai pas ! Les fleurs que je cultive pour le plaisir de mes maîtres n'iront pas orner l'appartement de la Prussienne qui cherche à devenir comtesse Vlavesky !

D'un élan, Aniouta sauta au cou du vieillard et appliqua un baiser sur sa joue tannée par l'air et le soleil.

— Tu es un brave homme, Yégor !... Non, non, pas de fleurs à la Prussienne !

Et, laissant là le bonhomme ahuri, elle s'élança au dehors, pour gagner le parc.

Elle s'assit au hasard sur un banc et y resta pendant des heures, tour à tour tristement pensive et agitée d'une bouillante colère. Quand elle rentra, six heures sonnaient. Nathalie, qu'elle rencontra dans l'escalier, lui demanda :

— Eh bien ! où étiez-vous, Aniouta ? On vous a demandée pour le tennis.

— Qui cela ?

— Mais tous ! M^{me} de Brégny, son mari, Cyrille Petrovitch...

— Et Boris ?

— Lui n'était pas là. Il accompagnait M^{lle} de Halweg dans une promenade en forêt qu'elle désirait faire.

— Ah !

De nouveau, les poings se serrèrent. Laissant là Nathalie un peu interdite, Aniouta gagna sa chambre et commença de changer de toilette pour le dîner, avec des gestes fébriles.

Tout à coup, elle s'arrêta devant le chiffonnier, pour prendre la photographie de Boris. Celle-là, il l'avait fait faire pour elle, par Cyrille, et il avait complaisamment cédé à son caprice enfantin, en brisant le cliché, afin qu'elle eût une épreuve unique. Comme, en posant, il la regardait, elle retrouvait dans ses yeux l'expression qu'il avait pour elle seule. C'était bien là son frère Boris,

celui qui la chérissait, qui l'entourait d'une si tendre protection, mais pas l'autre, pas le comte Vlavesky tout occupé de Brunhilde, et dont le regard rappelait celui qu'Aniouta n'aimait pas, sur la première photographie que lui avait donnée son cousin.

Elle le considéra un long moment, en pensant avec un déchirement de cœur :

« Jamais plus peut-être il ne me regardera comme cela ! »

Et elle s'absorba si bien dans sa contemplation qu'il fallut qu'une femme de chambre vînt la prévenir que le dîner était servi.

Hâtivement, elle acheva sa toilette et descendit. Les châtelains et leurs hôtes étaient déjà passés dans la salle à manger. Boris l'accueillit par ces mots, prononcés avec quelque mécontentement :

– Décidément, vas-tu prendre l'habitude d'être inexacte, Aniouta ?

Elle murmura une excuse et se glissa doucement à sa place, tandis que la comtesse

appuyait d'un geste approbateur le reproche de son fils.

Brunhilde, ce soir, semblait fort gaie – à sa manière tranquille et hautaine. Des lueurs vives traversaient les prunelles changeantes, dès qu'elles se posaient sur Boris, et le sourire venait fréquemment aux lèvres fortes – ce sourire indéfinissable que M. de Brégny comparait à celui de Mona Lisa, et qu'il jugeait beaucoup plus inquiétant. À tout instant, M^{lle} de Halweg s'adressait au comte Vlavesky, l'obligeant ainsi à reporter sur elle son regard. Et Aniouta, qui observait Boris avec une sorte d'avidité douloreuse, voyait dans ses yeux cette expression qui lui avait été si désagréable, sur la photographie.

La soirée parut affreusement longue à la pauvre enfant. Dans le salon voisin de celui où se tenait habituellement la comtesse Vlavesky, les Brégny, Boris et Brunhilde firent de la musique, tandis que la comtesse et M^{me} Zernof jouaient au whist avec le baron de Halweg. Nathalie, fatiguée, ce qui lui arrivait fréquemment, était

remontée dans sa chambre. Cyrille feignait de parcourir une revue ; mais son regard, sans cesse, allait vers la pièce voisine, où Brunhilde, quand elle n'accompagnait pas le violon du comte Vlavesky, demeurait assise près de son cousin, tandis que M. de Brégny chantait, de sa belle voix de baryton, des airs d'opéra.

Aniouta, toute seule, restait dans un coin du premier salon, tenant à la main un livre qu'elle ne lisait pas... Ce violon de Boris, elle aimait tellement l'entendre, auparavant ! Mais maintenant, elle le détestait, puisqu'il lui servait à faire de la musique avec Brunhilde.

La fillette, oppressée par la tristesse et par l'angoisse, se leva bientôt et sortit sur la terrasse. Elle se blottit dans un fauteuil profond, où disparaissait presque sa petite personne, et elle resta là, immobile, les yeux levés sur le ciel plein d'étoiles. Peu à peu, elle s'engourdisait et tombait dans une somnolence, quand, non loin d'elle, au seuil d'une des portes-fenêtres du salon de musique, apparurent Boris et Brunhilde.

— Quelle belle soirée ! dit M^{le} de Halweg. Pas

trop de chaleur, un temps idéal... Nous avons de la chance pour notre séjour à Klevna.

– Il faudra le prolonger, Brunhilde.

Elle le regarda de côté, en souriant – et certes, ceux qui prétendaient que la jeune baronne de Halweg ne saurait jamais être coquette en auraient jugé tout autrement, à cet instant.

– Nous n'oserions être indiscrets... À moins que nous ne vous ennuions pas trop ?

– Mais pas du tout ! Je ne pense pas que rien ait pu vous le donner à supposer ?

– Oh ! non !... au contraire !

Elle continuait de le regarder, avec cette expression adoucie, passionnée, soumise, qui le grisait depuis quelques jours. Il prit sa main et la porta longuement à ses lèvres.

– Klevna vous plaît donc décidément, Brunhilde ?

– Klevna ?... Oui, certainement... mais pas Klevna seul...

Une petite forme blanche se souleva, à ce

moment, dans le grand fauteuil profond. Aniouta se mit debout, fit quelques pas et son fin visage pâli, ses grands yeux brillants apparurent, éclairés par la lumière qui s'échappait du salon.

Boris dit d'un ton surpris et contrarié :

– Tiens, tu étais là, ma petite ? Je ne t'avais pas vue.

Elle balbutia :

– Oui... Je m'endormais, je crois...

Une étrange impression de faiblesse la saisissait tout à coup, le vide se faisait dans son cerveau... Elle fléchit sur ses jambes tremblantes, vacilla un instant, en étendant les mains pour chercher un appui... Et Boris n'eut que le temps de s'élancer pour la saisir dans ses bras.

Vaguement, elle entendit sa voix inquiète demandant :

« Qu'as-tu, ma petite fille ? » Puis elle perdit notion de tout.

Un peu après, elle vit comme en un rêve des visages penchés sur elle, parmi lesquels, seul, se distinguait nettement à ses yeux celui de Boris

avec son regard anxieux. On lui faisait respirer des sels. Et Boris disait :

– Il faut la monter dans sa chambre, la coucher... Va en avant, Liouba, je te suis avec elle.

Et Aniouta se sentit enlevée dans ses bras vigoureux, portée jusqu'à sa chambre, étendue sur son lit. M^{me} Zernof et Liouba continuaient de lui donner des soins, et elle s'endormit bientôt, d'un sommeil agité, sans avoir tout à fait repris connaissance.

X

Elle s'éveilla le lendemain dans un bizarre état d'esprit. Il lui semblait qu'elle sortait d'un long rêve, très pénible, et qui la laissait toute lasse, toute brisée... Par les fenêtres ouvertes, l'air chaud entrait, et le soleil glissait des rayons entre les lames des stores. On entendait un bruit confus : piétinement de chevaux, rumeurs de voix mêlées...

Aniouta se souvint. C'était la chasse qui partait.

Elle porta la main à son front. Comme elle soufflait de la tête ! Ses idées avaient peine à se rassembler... Qu'avait-elle eu, hier ? Il lui restait l'impression d'une grande faiblesse et d'une souffrance mêlée de colère...

Oui, elle savait maintenant ! C'était quand elle avait entendu Boris engager M^{lle} de Halweg à prolonger son séjour... lui qui avait dit naguère à

sa pupille : « Je n'insisterai pas pour qu'ils restent plus longtemps. » Et ils avaient l'air de si bien s'entendre !... Serait-ce donc vrai que Boris songerait à en faire sa femme ?

Aniouta crispa ses mains sur le drap. Cette pensée lui semblait intolérable... Tout son bonheur serait donc fini ? Elle se trouverait rejetée à la triste solitude de son existence d'orpheline, devenue plus pénible encore, maintenant qu'elle avait connu l'affection fraternelle de Boris. Car Brunhilde, elle le sentait, ne supporterait pas que son mari continuât de s'intéresser à la petite cousine pauvre, qu'elle s'essayait déjà à faire oublier.

D'ailleurs, Aniouta aimait mieux ne pas voir le triomphe de cette femme altière, qu'elle détestait, près de son cher frère Boris. Elle demanderait à celui-ci de la mettre dans un couvent, n'importe où... et là, elle vivrait bien malheureuse, en pensant à lui, en priant pour lui.

Elle s'exaltait, dans sa souffrance. Elle songeait : « Comme cette Brunhilde était belle, hier soir ! Comme elle le regardait ! » Un petit

frisson la parcourait, au souvenir de ce regard d'amour presque idolâtre et du baiser déposé sur la main de M^{lle} de Halweg.

Liouba entra doucement et s'approcha du lit.

— Ah ! vous voilà éveillée, ma petite enfant !...

Comme vous êtes rouge ! Avez-vous la fièvre ?

— Je ne sais... Cela n'a pas d'importance, d'ailleurs.

— Comment, pas d'importance ?... Nous allons voir si Son Excellence sera de cet avis.

La fillette se redressa brusquement.

— Laissez mon cousin tranquille, ne lui parlez pas de moi, je vous le défends, Liouba !

— Eh bien ! eh bien ! qu'avez-vous ?... Boris Vladimirovitch est là, qui désire vous voir avant de partir pour la chasse.

— Me voir ? Pourquoi ? Qu'il s'en aille vite, on l'attend. Il a autre chose à faire que de s'occuper de moi !

Liouba considéra d'un air inquiet le visage empourpré, les yeux brillants. Certainement, la

pauvre petite avait une forte fièvre... Elle sortit, et en informa le comte, qui attendait dans le vestibule du premier étage.

Boris déclara :

— Il faut que je la voie, pour tâcher de me rendre compte de ce qu'elle a. Introduis-moi, Liouba.

En entendant le pas ferme, le cliquetis des éperons, Aniouta ferma un instant les yeux, sous l'empire de l'émotion. Quand elle les rouvrit, Boris était près d'elle, la regardant avec une affectueuse sollicitude, et posant une main caressante sur les doigts brûlants.

— Qu'as-tu donc, ma petite fille ? Pourquoi ne voulais-tu pas me recevoir ?

Elle dit d'une voix étouffée :

— Parce que je ne voulais pas que vous vous dérangiez pour moi !

— Quelle idée ! Ne sais-tu pas que je le fais toujours avec plaisir, quand il s'agit de ma chère petite sœur ?

Elle ne répondit pas. Mais son cœur se dilata,

à ces paroles affectueuses, et surtout en rencontrant le regard qu'elle aimait tant !

— Que ressens-tu ?... Étais-tu fatiguée, ces jours derniers ?

— Oui.

Puis, aussitôt, avec ce besoin de franchise qui la caractérisait, elle ajouta, ses yeux profonds et purs dans ceux de Boris :

— Fatiguée... et malheureuse.

— Comment ! malheureuse ?... Et pourquoi donc, chère enfant ?

Elle dit, les lèvres tremblantes :

— Je croyais que vous m'oubliez... que vous ne m'aimiez plus...

— Voyons, qu'est-ce que ces imaginations ? Où as-tu été chercher cela, ma pauvre petite ?

— Vous ne vous occupiez plus de moi... J'ai pensé que je vous ennuyais...

— Que tu m'ennuyais ?... Je ne m'occupais plus de toi ?

Il disait cela d'un ton de surprise sincère.

Mais, au même moment, la pensée lui venait qu'Aniouta avait raison, du moins jusqu'à un certain point.

Oui, depuis huit jours il avait négligé sa jeune pupille, pour s'occuper de Brunhilde. Celle-ci lui inspirait de la curiosité ; mais surtout l'amour qu'elle lui laissait entrevoir, la certitude d'être tout-puissant sur le cœur de cette amazone, de cette audacieuse Walkyrie, étaient pour son orgueil des jouissances raffinées. Il s'y complaisait, habile à ce jeu dangereux qui consistait à tenir en suspens M^{lle} de Halweg, quant à ses propres sentiments, par un mélange d'ironie, de hauteur, d'amabilité séductrice. Et il se réservait de couper court, selon son bon plaisir, à ce flirt qu'il n'entendait conduire à aucune décision capable de gêner sa liberté.

Mais il avait soudainement conscience que Brunhilde, depuis deux ou trois jours, le tenait dans un état de griserie orgueilleuse et s'imposait à lui par le prestige de son altière beauté, qu'elle savait faire souriante et fascinatrice, en faveur de celui qui l'avait conquise.

Hier, au moment où Aniouta était apparue, qu'allait-il dire ? Peut-être un mot qui l'aurait amené, par la suite, à une union aucunement désirée. Car il n'aimait pas Brunhilde, il la jugeait d'âme froide et sans bonté, uniquement préoccupée d'elle-même, et il savait maintenant de quelle coquetterie savante elle était capable pour triompher d'une résistance. Ainsi, il ne pouvait même pas lui donner son estime. D'aucune façon, elle n'était donc la femme qui lui convenait.

Et pourtant, sans Aniouta, peut-être...

Devant le pur regard de sa pupille, il lui semblait que sa conscience s'éclairait, que son âme échappait à un subtil enveloppement. Le reproche douloureux qu'il pouvait lire dans les beaux yeux humides de larmes contenues le pénétrait d'émotion, de regret, de crainte aussi d'avoir blessé l'âme innocente de cette enfant, la chère petite âme dont la blancheur lui semblait si ravissante. Une irritation montait en lui, contre Brunhilde, et dès cet instant il la détesta, pour le mal qu'il avait pu causer, pour le chagrin

d'Aniouta qui s'était crue délaissée de son grand frère.

En pressant les petites mains fiévreuses, il protesta :

— Que dis-tu, Aniouta ? Quelles sont ces idées ? Tu es toujours ma petite sœur chérie — oui, plus que jamais ! Momentanément, mes obligations de maître de maison peuvent changer quelque chose à nos bonnes petites habitudes... d'autant plus que M^{lle} de Halweg ne se gêne pas pour accaparer les gens...

Il souriait — mais son regard inquiet observait la physionomie d'Aniouta.

— ... Et puis, sans qu'elle me soit aucunement sympathique, je la trouvais intéressante et me plaisais à l'étudier. Mais je viens de conclure qu'elle n'est qu'une femme comme beaucoup d'autres, et qu'il n'existe rien chez elle qui vaille une parcelle du cœur de ma sœur Aniouta.

Quel éclair de bonheur jaillissait à travers les larmes ! Boris comprit qu'il était cru, aveuglément, qu'aucun doute fâcheux ne

ternissait la confiance ingénue d'Aniouta.

La fillette dit joyeusement :

— Que vous êtes bon de me dire cela !... de ne pas me reprocher d'être trop exigeante ! Mais c'est que je vous aime tant !

— Exigeante, chère petite fille ? Non, non, tu ne l'es pas ! Tu as bien raison, au contraire, et c'est moi qui dois te remercier.

Il considérait avec attendrissement la physionomie tout à coup transformée de sa pupille, et il pensait : « Oui, elle m'a ouvert les yeux sur le danger que représentait pour moi Brunhilde. On ne peut jouer impunément avec les sentiments d'une femme telle que celle-là, qui, j'en suis persuadé, ne reculerait devant rien pour atteindre son but, celui-ci fût-il ambition ou amour. J'aurais donc pu, un beau jour, me trouver engagé presque malgré moi, par ses habiles manœuvres. Ainsi donc, c'est ma petite Aniouta qui m'a sauvé. »

Il posa une main douce sur le front brûlant de la fillette.

- Comme tu as la tête chaude !... En souffres-tu, ma chérie ?
- Oui... mais beaucoup moins maintenant !
- C'est ma visite qui te produit cet effet ?
- Oh ! oui ! Je me faisais tant de tourments !
- Quelle petite folle ! Voilà, vraiment, une belle affaire de se rendre malade pour des imaginations pareilles !... Comme je crois que tu as un peu de fièvre, je vais dire à Liouba d'envoyer chercher le médecin.
- Non, non, pas de médecin ! Ce malaise va se passer très vite, je le sens !
- Soit ! Ayant toute confiance en l'expérience de Liouba, je la laisserai juge de le faire venir plus tard, si elle le croit nécessaire. Maintenant, je te quitte. On m'attend pour le départ.
- Ah ! oui, la chasse !... J'aurais été contente d'y assister.
- Nous en aurons d'autres, ne crains rien. À bientôt, enfant déraisonnable. Aussitôt mon retour, je viendrai savoir de tes nouvelles.

Quelle journée tranquille ce fut pour Aniouta ! Ses craintes s'étaient enfuies ; elle retrouvait Boris tel qu'auparavant et aucunement disposé à épouser Brunhilde, ainsi qu'on en pouvait inférer du jugement qu'il venait de porter sur elle. La jeune baronne de Halweg ne lui était pas sympathique, il l'avait dit sans ambages ; elle lui paraissait, seulement intéressante. En outre, elle aimait accaparer les gens. Là résidait l'explication de tout ce qui avait tant inquiété Aniouta et fait penser à la comtesse Vlavesky elle-même que son fils avait des vues sur Brunhilde.

« C'est donc pour cela, songeait la fillette, qu'il avait toujours son air que je n'aime pas, quand il la regardait. »

Dans l'après-midi, les heures lui parurent longues jusqu'au retour de la chasse. Se trouvant mieux, elle avait voulu se lever et s'était assise près de la fenêtre. Un peignoir blanc l'enveloppait de ses plis neigeux. Sur son dos tombaient les cheveux souples et ondulés retenus par un lien de velours noir très lâche. Cette

chevelure superbe, nattée, lui fatiguait la nuque, et Liouba l'avait défaite pour la soulager.

Ainsi la trouva Boris, quand, à son retour, sans même prendre le temps de changer de tenue, il vint s'informer comment elle avait passé la journée.

En s'asseyant près d'elle, il dit gaiement :

– Quelle jolie petite sœur j'ai là !... Ton visage tout menu disparaît dans ces cheveux, les plus beaux du monde, certainement !

Il soulevait la masse légère, aux chauds reflets de cuivre.

– Merveilleux !... Tu devrais te coiffer souvent comme cela, Any.

Elle dit en riant, émue et heureuse :

– Qu'en penserait ma cousine, qui trouve déjà que ma coiffure n'est pas assez correcte ? Et puis, ce ne serait peut-être pas très commode, qu'en dites-vous ?

– Certainement, surtout pour toi, petite elfe, toujours en mouvement. Mais c'est dommage, car les nattes ne permettent pas d'admirer toute la

splendeur d'une telle chevelure.

Puis s'avisant – un peu tard – que ses paroles pouvaient inciter à la vanité cette jeune personne, il changea de sujet, décrivit les péripéties de la chasse, avec une verve qui eût fait envie à M. de Brégny, conteur fort alerte. Quel plaisir, pour lui, de suivre dans les yeux d'Aniouta les impressions si fraîches, si vivantes, qu'éveillait son récit ! Puis elle était délicieusement touchante, avec son visage un peu pâli et aminci par le malaise de la veille, son peignoir blanc flottant autour d'elle, et surtout cette chevelure que Boris continuait d'admirer, mais en silence cette fois. Une des mains de la fillette restait enfermée dans celle de son cousin, l'autre jouait avec la cravache du jeune homme, distraitemment, tandis que les prunelles veloutées, attentives et ardentes, demeuraient fixées sur le conteur, fort peu pressé d'aller se préparer à rejoindre ses hôtes.

Le charme candide, la franchise et la tendresse d'une enfant avaient eu raison, en un instant, des sortilèges savants de Brunhilde. Celle-ci, qui s'était aperçue déjà ce jour même d'un

changement dans l'attitude de son cousin, put se convaincre mieux encore, le lendemain, que la réalisation de ses rêves lui échappait.

Aniouta, presque complètement remise de son malaise, – il avait suffi pour cela que toute son inquiétude se dissipât – descendit pour le déjeuner, en compagnie de Nathalie Zernof qui devenait de plus en plus son amie, en dépit de la différence des natures. L'accueil plein de chaude sympathie des Brégny, de M^{me} Zernof, de Cyrille, la sollicitude dont Boris l'entoura, pendant le repas et au cours de la promenade en voiture, dans l'après-midi, lui firent considérer avec indifférence la froideur, habituelle d'ailleurs, de la comtesse Vlavesky, et celle de Brunhilde, qui cachait la plus violente colère. Que lui importait en effet les sentiments de ces deux femmes, si antipathiques à sa nature ouverte, spontanée, toute de franchise et de délicatesse ! Il lui suffisait d'avoir l'affection de Boris, d'abord, puis celle de ces aimables gens qui voulaient bien ne pas considérer en elle seulement la petite parente pauvre recueillie par la charité du comte Vlavesky.

Car Aniouta croyait sincèrement que cette raison – bien réelle en effet pour la comtesse – était aussi celle qui motivait l'hostilité de l'orgueilleuse Brunhilde à son égard.

Tandis que, le lendemain matin, Yégor lui choisissait des fleurs pour le cabinet de Boris, il demanda en clignant de l'œil :

– Eh bien ! petite barina, Son Excellence n'a rien dit au sujet de ma désobéissance à ses ordres ?

– Non, rien du tout, Yégor !... Et à vous ?

– Rien non plus. Il a changé d'idée, probablement. Mais c'est heureux pour moi, car j'aurais passé un vilain moment. Notre barine ne plaisante pas, quand il s'agit de se faire obéir... Pourtant, il m'aurait tué plutôt que de me faire cueillir des fleurs pour la Prussienne !

Et la physionomie du vieillard prit une expression presque féroce.

Aniouta approuva :

– Très bien, Yégor ! Et Son Excellence ne se serait pas trop fâchée, j'en suis certaine, parce

que vous êtes un vieux et fidèle serviteur qu'Elle tient en très haute estime.

Une lueur de joie passa dans les yeux ternis du jardinier.

– Son Excellence vous l'a dit, barina ?...

– Oui, oui, et je vous répète ses propres paroles... Maintenant, donnez-moi vite mes fleurs... Elles sont magnifiques ! Yégor, vous êtes le roi des jardiniers !

Elle s'éloigna, vive et rieuse, suivie par le regard attendri du vieillard.

Ce matin, elle se sentait étonnamment heureuse et légère. La joie dilatait son cœur, une chanson montait à ses lèvres. C'était une vieille complainte que lui avait apprise Lioudmila Stepanovna, son originale institutrice. La voix au timbre d'or s'éleva dans le silence des jardins baignés de chaude lumière et arriva jusqu'aux oreilles de Boris et de Brunhilde, qui venaient en sens inverse.

M^{lle} de Halweg avait demandé à son cousin de l'accompagner dans sa promenade matinale, et il

n'avait pu se dérober à ce devoir de courtoisie. D'ailleurs, peu lui importait maintenant. Il se sentait complètement maître de lui et avait, en outre, l'impression d'être immunisé contre les manœuvres de sa belle cousine par quelque mystérieuse influence.

Interrompant une phrase commencée, il dit en souriant :

– Entendez-vous cette petite fauvette ?... Quelle voix ravissante ! Il faut absolument que je m'arrange pour lui faire donner des leçons...

Un frémissement parcourut le visage de Brunhilde.

– Vous ne le pourrez guère facilement, à la campagne.

– Non, évidemment... Pourtant, il serait bien dommage de ne pas cultiver un don pareil !... Ah ! la voici !

Aniouta débouchait d'une allée, sa gerbe de fleurs à la main. Le chant mourut sur ses lèvres, à la vue de son cousin et de Brunhilde ; une inquiétude voila, pendant un moment, la joie de

ses yeux.

— Bonjour, petit oiseau chanteur ! dit gaiement Boris. Tu parais bien en train, ce matin !... Et ta mine est en rapport avec ton ramage. Le malaise est tout à fait passé, maintenant ?

Il se penchait pour mettre un baiser sur la joue que lui offrait sa pupille.

— Tout à fait, Boris !

Brunhilde, sans empressement, tendait à la fillette sa belle main un peu grande, qui rencontra seulement le bout des doigts d'Aniouta. Les yeux de l'Allemande n'avaient plus en ce moment leur couleur de turquoise, et sa bouche se crispait dans un tremblement de colère réprimée.

Le comte demanda :

— C'est pour moi, cette gerbe superbe ?

— Mais oui, je vais la mettre dans votre cabinet. Boris se tourna vers Brunhilde.

— Vous voyez comme ma petite cousine me gâte ?... Et elle dispose ses fleurs avec un goût étonnant ! Ces jolis doigts sont d'une habileté féerique et réussissent tout ce qu'ils

entreprennent.

Aniouta protesta, en rougissant sous l'éloge :

— Oh ! vous exagérez ! Je ne suis pas si adroite que cela.

— J'ai le témoignage de Liouba, qui est ton professeur de couture, broderie, etc. Quant aux fleurs, j'en juge par moi-même... Allons, à tout à l'heure, ma fauvette. Vers dix heures et demie, je te donnerai ta leçon d'histoire, si tu n'es pas fatiguée,

— Oh ! pas du tout !

Et elle s'éloigna, de nouveau joyeuse, ayant vu son inquiétude s'évanouir devant l'affectionné accueil de Boris — assurée aussi, par un instinct profond, du triomphe définitif de son influence sur celle de Brunhilde.

Cependant, quand elle vit passer l'heure sans que parût Boris, elle commença de se demander s'il ne l'avait pas oubliée, en la compagnie de M^{lle} de Halweg. Un peu nerveuse, elle allait et venait à travers le cabinet où elle attendait son cousin. Puis elle s'approchait d'une fenêtre et

regardait si elle ne l'apercevait pas.

Elle le vit enfin, qui arrivait avec Brunhilde. Tous deux échangeaient quelques mots, visiblement sans beaucoup d'entrain. Le comte avait son air de froideur railleuse ; Brunhilde redressait le front, avec un regard de bravade. Elle vit la fillette debout au seuil du cabinet de Boris. Une flamme haineuse passa dans ses yeux, et ses lèvres se retroussèrent en un sourire mauvais.

— Voilà votre bien-aimée pupille qui vous attend, Boris... Je crois, mon cher cousin, qu'elle a si bien pris tout votre cœur qu'il ne vous reste rien à en distraire pour aucun être au monde. Prenez garde, car ces petites filles sont terriblement accapareuses, avec leur affection naïve !

Il riposta sèchement, irrité par le ton ironique de l'Allemande et par l'animosité contre Aniouta qui perçait dans ses paroles :

— Je sais des femmes qui le sont bien autrement et qui n'ont pas l'excuse de cette « affection naïve ».

Elle soutint hardiment son regard, devenu dur et dédaigneux.

— Elles ont mieux que cela. Mais il y a toujours des aveugles et des fous dans le monde.

— Certainement, j'en connais même beaucoup. Mais je ne suis pas de ce nombre, grâce au ciel.

Elle eut un rire étouffé.

— Le croyez-vous ? Eh bien ! je vous assure du contraire, et vous vous en apercevrez avant longtemps.

Ils arrivaient à la terrasse, où ils se séparèrent sans un mot de plus. Boris entra dans son cabinet et jeta sur un meuble sa casquette blanche, d'un geste impatient.

— Je suis en retard, ma pauvre petite ? La politesse m'empêchait de laisser là Brunhilde, qui voulait prolonger la promenade. En moi-même, je l'envoyais au diable, car je savais bien que tu m'attendais.

Il avait les sourcils froncés, la bouche dédaigneuse. Mais Aniouta n'éprouva aucune crainte de ces symptômes d'un mécontentement

qui, elle le sentait bien, ne s'adressait pas à elle. De fait, ils disparurent très vite, tandis que Boris, penché vers son élève très attentive, lui parlait de la guerre franco-allemande de 1870, où un parent d'Aniouta, du côté maternel, avait combattu pour la France qu'il aimait comme une seconde patrie.

La fillette évoquait ce souvenir avec enthousiasme. Les gestes chevaleresques ou héroïques excitaient toujours son admiration. Et en la circonstance, elle était particulièrement satisfaite de penser que ce parent inconnu s'était battu contre la patrie de Brunhilde.

Boris, lui, tout entier à l'intérêt de ce cours d'histoire fait à la plus intelligente et à la plus charmante des petites sœurs, oubliait l'ennuyeuse promenade au cours de laquelle Brunhilde avait essayé, vainement, de le faire sortir de la réserve hautaine dans laquelle il se confinait. La Valkyrie superbe, la conquérante dont le front altier se redressait sous le casque de cheveux sombres, venait de subir une défaite écrasante — irrémédiable — elle l'avait compris au profond dédain entrevu dans le regard de Boris.

Mais elle se réservait la vengeance, plaisir des dieux – et des guerrières du Walhalla.

XI

Elle en trouva l'occasion dès le lendemain, très facilement.

À cause de la chaleur, tous les hôtes de Klevna étaient restés, dans l'après-midi, sur la terrasse qui s'étendait devant la façade est du château. La comtesse Vlavesky et les dames Zernof travaillaient à des broderies ; Brunhilde, qui n'aimait pas les ouvrages manuels, parcourait un livre en échangeant de temps à autre des réflexions avec Cyrille qu'elle avait, d'un geste aimable, invité à s'asseoir près d'elle ; M^{me} de Brégny, souffrant d'un commencement de migraine, demeurait somnolente et inactive. Un peu plus loin, le baron de Halweg, par d'habiles chemins détournés, avait entrepris M. de Brégny sur un sujet brûlant : la valeur comparative des différentes artilleries européennes. Mais il avait affaire à forte partie, et le capitaine Vlavesky se

tenait à grand-peine de rire, en entendant l'officier français donner à son trop curieux interlocuteur, avec un imperturbable sang-froid, les plus étonnantes détails sur les armements français, russes, italiens... Il savait tout, ce Brégny ! Négligemment, il disait : « On m'a raconté ceci... je ne sais trop s'il faut le croire... Pour mon compte, je suis sceptique... »

Mais le baron prussien notait dans sa mémoire ces renseignements inédits, arrachés à la vanité de ce Français désireux de montrer ses capacités. Les voyages d'agrément eux-mêmes devaient servir à la gloire de la plus grande Allemagne, et la perspective d'avoir pour gendre un officier russe très haut coté dans tous les cercles militaires, familier des membres de la famille impériale, par conséquent apte à connaître bien des secrets intéressants, avait pesé d'un grand poids dans son désir de voir Brunhilde réussir près de son cousin. À défaut d'une très grosse fortune personnelle, le comte Boris Vlavesky aurait permis à son beau-père de faire la sienne et de reconquérir la faveur de son impérial maître, par le moyen des renseignements précieux que

M. de Halweg aurait été à même de recueillir.

Hélas ! le pot au lait de Perrette était brisé ! En rentrant ce matin de sa promenade avec le comte, Brunhilde, pâle de rage concentrée, lui avait jeté ces mots :

— Il faut changer de route. J'épouserai Cyril... Mais malheur à celui qui m'a outragée, en refusant l'amour que je lui offrais ! Pour la première fois de ma vie, j'ai subi aujourd'hui une humiliation atroce. Cela, je ne l'oublierai jamais !

Tout en écoutant avec un intérêt amusé la conversation du baron et du lieutenant de Brégny, le comte Vlavesky considérait d'un œil charmé le joli tableau qui s'offrait à sa vue, un peu plus loin. Sur le dos de Stoj, Aniouta avait juché le petit Jacques de Brégny et essayait de faire avancer l'énorme bête, portant son léger cavalier. Penchée vers lui, la fillette entourait de son bras la tête du saint-bernard et multipliait les adjurations :

— Stoj, mon gros, marche donc !... Voyons, Stoj, ne fais pas l'entêté, ou bien je ne t'aimerai plus.

Mais Stoj restait impassible, avec, eût-on dit, de la malice au fond de ses bons yeux.

— Que tu es méchant, mon gros chien !... que tu es donc méchant !

Elle était délicieuse ainsi, le teint animé, les yeux si vivants, ses cheveux un peu dénoués tombant sur son front et ses oreilles, ses bras fins et blancs noués autour du cou de Stoj.

Jacques répétait, en frappant de sa petite main la tête majestueuse :

— Méchant chien !... méchant chien !...

Stoj continuait de ne pas avancer d'un pas. Aniouta, de guerre lasse, recourut au moyen suprême.

— Boris, je vous en prie, appelez ce vilain entêté !

— Stoj, ici !

Aussitôt, le chien obéit. Il s'approcha, en ayant soin de ne pas déranger les lévriers étendus aux pieds de Boris. Car il connaissait les distances et témoignait de la considération à ces aristocratiques animaux qui avaient l'honneur de

suivre leur maître à Pétersbourg, d'occuper une place dans sa voiture et de bondir autour de lui quand il sortait à cheval. Mais, par contre, il montrait la plus dédaigneuse indifférence à ce campagnard de Rik, — lequel la lui rendait bien, d'ailleurs.

Jacques battit des mains.

— Il marche, mon cheval !... il marche !

Boris se pencha et enleva l'enfant, qu'il assit sur son genou.

— Viens ici, futur cavalier ! Stoj est un malin, qui pourrait bien t'envoyer par terre, sans crier gare.

Aniouta avait suivi le chien. Maintenant, elle s'appuyait au dossier du fauteuil de Boris et, un peu penchée, riait de la joie de son petit ami que l'officier faisait sauter sur son genou.

La comtesse Vlavesky, tout occupée à une broderie compliquée, tressaillit en entendant une voix qui chuchotait à son oreille :

— Ceci n'est-il pas d'un symbolisme charmant ?

Elle tourna un regard surpris et interrogateur vers Brunhilde, sa voisine, dont un sourire méchamment narquois entrouvrait les lèvres.

D'un geste léger, M^{lle} de Halweg lui désigna le groupe formé par Boris, Aniouta et le petit Jacques.

La comtesse murmura :

– Un symbolisme ?

– Mais oui !... Un tableau familial, tel que vous le verrez dans quelques années, avec les mêmes personnages – sauf le petit de Brégny, qui figure là votre futur petit-fils.

La plus vive stupéfaction apparut sur la physionomie de Sophie Constantinovna.

– Que me racontez-vous là, Brunhilde ?

M^{lle} de Halweg eut un ricanement léger.

– Aveugle ! aveugle !... On joue au frère et à la sœur, en toute sincérité, je ne le nie pas. Mais on s'aime déjà, on s'aimera surtout bientôt...

La comtesse l'interrompit d'une voix étouffée.

– Quelle idée avez-vous... C'est

invraisemblable ! Elle n'est qu'une enfant...

— Soit, aujourd'hui... Mais quand elle ne le sera plus ? Et elle aura une de ces beautés ensorcelantes auxquelles on ne résiste pas. Quant à Boris, comment voulez-vous qu'elle puisse faire autrement que de l'aimer ?

La comtesse dit sourdement :

— Mon fils, épouser cette pauvresse ?...
Jamais !... Jamais !

Elle regardait avec une inquiétude irritée le groupe désigné par Brunhilde à son attention. En ce moment, Aniouta, penchée vers l'enfant, appuyait son bras sur l'épaule de son cousin, et ses cheveux bruns effleuraient les cheveux blonds de Boris... La comtesse dit de sa voix sèche, où passaient des vibrations d'impatience :

— Ne vas-tu pas prendre ton ouvrage, Aniouta ? Je ne comprends pas que tu flânes ainsi tout l'après-midi.

Aniouta se redressa un peu, aucunement émue, d'ailleurs, de cette interpellation. Du moment que Boris était là, elle savait que les reproches de sa

cousine seraient relevés par lui, avec cette autorité mêlée de déférence qui coupait court à toutes les discussions.

Les sourcils de l'officier s'étaient rapprochés. Il dit froidement :

– L'après-midi n'est pas fini, ma mère. Aniouta travaille très suffisamment, et il serait défavorable pour sa santé qu'elle en fît davantage.

– En tout cas, ce serait fort utile, quand on n'a pour l'avenir d'autre moyen d'existence que le travail.

C'était la première fois que la comtesse prononçait une parole de ce genre devant son fils. Emportée par l'inquiétude et une secrète colère, elle n'avait pas mesuré l'effet qu'elle pouvait produire. Mais elle la regretta aussitôt, en entendant Brunhilde murmurer : « Quelle maladresse ! » et en recevant de Boris un coup d'œil tellement irrité qu'elle perdit un instant contenance.

Aniouta, elle, était devenue très rouge. Elle fit

un pas en arrière. Mais Boris, se retournant, la saisit par la main.

— Reste donc là, ma chère petite, et repose-toi, prends force et bonne mine sans t'occuper d'autre chose. Tu sais bien que tu n'as pas à t'occuper de l'avenir, puisque je suis là.

Elle s'assit près de lui. Mais tout son entrain était tombé. Pendant le reste de l'après-midi, elle demeura presque constamment silencieuse, avec une tristesse pensive au fond des yeux. Un peu avant le dîner, elle monta dans sa chambre. Quand elle se fut recoiffée et qu'elle eut changé de robe, elle s'accouda à la fenêtre, pour réfléchir aux paroles de la comtesse Vlavesky. Elles avaient froissé sa fierté, jeté l'incertitude dans son esprit, atteint son cœur sensible à toutes les duretés. Certes, elle savait bien que Boris était sincère en l'assurant qu'elle n'avait pas à s'occuper de son avenir. Mais elle venait de sentir aujourd'hui que la comtesse n'approvait pas son fils sous ce rapport, et elle éprouvait de cette constatation un pénible souci.

Les mains jointes sur l'appui de la fenêtre, elle

songeait ainsi, mélancoliquement, quand un coup fut frappé à sa porte. Et, quand elle eut dit : « Entrez ! » elle vit apparaître son cousin.

— Tu es prête, Aniouta ? Nous allons descendre ensemble. Mais, auparavant, j'ai quelque chose à te dire... Eh bien ! c'est ce que je pensais ! Dans tes yeux, je vois que tu te tourmentes des paroles de ma mère. Cela, je ne le veux pas, entends-tu ?

Il lui prenait les mains, l'attirait vers lui en la considérant avec une impérieuse tendresse.

— Elles m'ont paru très dures, Boris ! Et cependant, je me demande si ma cousine n'a pas raison. Je ne dois pas abuser de votre bonté, de votre générosité...

— Voyons, oui ou non, me considères-tu comme ton frère ?

— Oh ! oui, oui, vous le savez bien !

— En ce cas, tu peux penser que je ne laisserais pas ma sœur gagner son pain, tant qu'il me serait possible de lui faire une vie plus douce ?

— Vous, je n'en doute pas ! Mais je ne

voudrais pas être une cause d'ennui... Si ma cousine n'est pas de cet avis ?

— J'ai ma fortune personnelle, dont je dispose à mon gré. Ma mère ne peut raisonnablement s'en froisser... Donc, ma chérie, oublie cela, et apprends, si tu ne le sais déjà, que ton affection compense pour moi, bien au delà, ce que je puis faire pécuniairement en ta faveur.

Un regard d'ardente gratitude le remercia. Et Aniouta dit avec ferveur :

— Jamais, jamais je ne pourrai assez vous prouver ma reconnaissance !

— Mais si, ma petite colombe, il suffira que tu restes toujours ma sœur très aimante. Allons, viens maintenant, descendons rejoindre nos hôtes.

Dans le salon, M. de Brégny se trouvait seul, occupé à parcourir des journaux. Comme son ami le complimentait sur la façon dont il avait renseigné M. de Halweg, il se mit à rire, avec une expression narquoise dans les yeux vifs qui animaient son visage laid, mais spirituel.

– Tu peux être sûr qu'il est ravi d'avoir si bien gagné sa journée, en faisant parler ce jobard de Français ! Le brave Prussien !... Il est adroit, tout de même, et aurait pu réussir avec quelqu'un de moins méfiant que moi. C'est un bonhomme qui a roulé sa bosse un peu partout, mais particulièrement en France, Il connaît fort bien Paris, les plages à la mode et toutes les stations de la Riviera. Maintenant, il « fait » la Russie. La parenté avec des nationaux de ce pays, et surtout un officier, doit lui paraître un bon atout dans son jeu.

– Évidemment. Déjà, il a essayé des travaux d'approche. Mais je crois qu'il s'est convaincu très vite que j'étais d'une discréction trop invincible, car il n'a plus renouvelé ses tentatives, très habiles, je le reconnaiss, pour me faire parler de ce qui ne regarde pas l'état-major de son pays.

Le lieutenant dit entre haut et bas :

– Il en avait chargé peut-être sa fille.

Un sourire légèrement sarcastique vint aux lèvres de Boris, tandis qu'il s'asseyait sur le canapé, près de son ami.

Aniouta, occupée à redresser dans une jardinière des fleurs qui n'étaient pas groupées à son gré, tourna vers les deux officiers ses yeux songeurs.

— Dans les premiers jours après son arrivée, M^{lle} de Halweg m'a fait des questions dont je ne soupçonnais pas le motif. Mais je me demande maintenant si elle ne cherchait pas à savoir quelque chose sur la mission secrète dont vous avez été chargé, Boris.

— C'est très probable, ma chère enfant. Que lui as-tu répondu ?

— Oh ! j'ai été extrêmement discrète, et cela instinctivement. D'ailleurs, ce m'était d'autant plus facile que je ne savais rien.

— Non, mais tu as pu deviner quelque chose ?

Elle eut son fin et malicieux sourire en ripostant :

— Peut-être.

Boris la menaça du doigt.

— Voyez-vous cette petite fille !... Heureusement, j'ai confiance en ta discréction.

Elle dit avec une gravité qui transforma pendant quelques secondes sa physionomie :

— Oh ! de cela, ne doutez jamais, Boris !

Au cours du dîner, la conversation vint sur les stations du littoral méditerranéen, que connaissaient également les Zernof et les Halweg. M^{me} Zernof, chaque hiver, passait quatre mois à Cannes avec sa fille, dont la santé délicate exigeait beaucoup de précautions. Toutes deux en parlaient avec un enthousiasme partagé par M. de Halweg.

Aniouta dit d'un ton d'envie :

— Oh ! que j'aimerais voir ces pays !

Nathalie déclara :

— Ils vous plairaient, j'en suis sûre. Votre nature vibrante, mieux que toute autre, en comprendrait la beauté.

M^{me} Zernof ajouta, en souriant :

— Il faut venir avec nous, l'hiver prochain, Aniouta.

— Si je le pouvais, je ne demanderais pas

mieux.

— Mais il n'y a rien d'impossible à cela, dit Boris. Je n'y vois même que des avantages. Ce serait excellent pour ta santé...

Et il pensait, en outre : « La chère petite ne serait pas heureuse, tout cet hiver, près de ma mère qui ne l'adopte pas. Tandis qu'avec M^{me} Zernof et Natacha, je suis sûr qu'elle se trouvera bien, de toutes façons. »

La comtesse intervint, avec un coup d'œil malveillant pour sa jeune parente :

— L'air est très bon ici, et Aniouta a l'habitude de vivre à la campagne. Je me demande pourquoi nous irions donner cet ennui à Tatiana.

M^{me} Zernof protesta vivement :

— Un ennui !... Nous en aurions le plus grand plaisir, au contraire !... N'est-ce pas, Natacha ?

— Oh ! maman, je crois bien ! Nous nous entendons admirablement, Aniouta et moi, et déjà nous nous aimons beaucoup.

Boris conclut, en réponse à un éloquent regard de prière que lui adressait la fillette :

– Nous reparlerons de cela.

Quand, ce soir-là, après avoir pris congé de ses hôtes, la comtesse Vlavesky fut rentrée dans son appartement, Brunhilde se fit annoncer chez elle, et tout aussitôt elle lui exprima le regret d'avoir éveillé son inquiétude, « peut-être sans motif ». Mais elle avait agi par sympathie pour sa cousine, dont elle avait deviné les très légitimes ambitions concernant l'avenir de son fils.

– Vous avez très bien fait au contraire, mon enfant, et je vous en suis infiniment reconnaissante. Il est en effet possible que vous vous trompiez, mais mieux vaut prévoir, en une telle occurrence. Malheureusement, je ne puis empêcher Boris de s'occuper de cette enfant, pour laquelle il s'est pris d'une si vive affection et qui obtient de lui ce qu'elle veut.

– Non, vous ne pouvez l'empêcher, et il faut même – permettez-moi ce conseil – vous garder de le contrecarrer à ce sujet, du moins ouvertement. Avec une nature telle que la sienne, ce serait le moyen de l'attacher davantage à elle.

– Mais alors, que puis-je faire ?

— Puisque M^{me} Zernof est disposée à emmener cet hiver Aniouta en France, pourquoi, au lieu de vous y opposer, n'acceptez-vous pas cette offre ? Boris s'arrangerait peut-être pour l'aller voir là-bas, mais il n'aurait vraisemblablement pas un long congé. Tandis qu'ici, il la retrouverait à Noël, prendrait prétexte peut-être d'une autre fête pour venir... Et jusqu'au moment où elle reviendrait — en admettant encore que vous ne puissiez vous arranger avec M^{me} Zernof pour qu'elle la conserve près d'elle plus longtemps — il n'est pas impossible que Boris soit marié.

Sophie Constantinovna soupira.

— Il ne paraît pas pressé ! J'ai pourtant à lui proposer un parti superbe, mais je crains bien qu'il ne veuille rien entendre cette fois encore !

— Eloignez d'abord Aniouta, croyez-moi. Tâchez qu'il la voie le moins possible, car elle serait le plus grand obstacle à vos désirs.

La comtesse prit la main de Brunhilde et la serra longuement.

— Je vous remercie, ma chère enfant, de

m'avoir ouvert les yeux sur ce danger ! Vraiment, je ne le soupçonne pas ! Tout en déplorant l'étrange fantaisie de Boris pour cette petite cousine, je ne voyais en elle que l'enfant qu'elle est encore, sans penser à l'avenir.

— Je suis heureuse de vous avoir rendu ce service, ma cousine. Mais je vous dis à nouveau : méfiez-vous beaucoup de cette petite, qui est habile, séduisante, et qui ensorcelle votre fils.

Quand Brunhilde se fut retirée, après avoir reçu encore de vifs remerciements, la comtesse demeura un instant songeuse, la mine irritée. Comme elle avait raison, dans son antipathie instinctive pour la fille de son cousin Verenof ! Cette Brunhilde était vraiment bien intelligente, et elle lui devait une grande reconnaissance pour l'avoir si judicieusement prévenue... Mieux nantie au point de vue pécuniaire, quelle femme parfaite elle eût été pour Boris !... Ils avaient l'air de s'entendre fort bien, ces temps derniers. Mais depuis deux ou trois jours, ce flirt semblait avoir cessé. Boris, sans doute, n'ayant aucun désir d'épouser cette belle cousine qui ne pouvait lui

apporter qu'une fortune médiocre, jugeait prudent de se tenir sur la réserve.

Sa mère ne pouvait que l'approuver. Mais il existait pour lui un autre péril en la personne de cette petite Aniouta aux yeux de bohémienne. De celui-là aussi, la comtesse voulait préserver son fils.

Elle pensa : « Brunhilde a raison, il faudra que je m'arrange pour qu'elle parte cet hiver avec Tatiana, et ensuite pour qu'elle ne revienne plus ici. L'année prochaine, elle aura dix-sept ans... On pourrait voir à la marier, si elle n'était pas aussi pauvre... Enfin, j'aimerais mieux faire un sacrifice d'argent pour éloigner ce danger de Boris... Je parlerai de tout cela à Tatiana, qui comprendra mes craintes, quelle que soit sa sympathie pour Aniouta. »

XII

Il plut abondamment, cette nuit-là et dans les premières heures de la matinée. La promenade à cheval projetée fut abandonnée. Mais vers neuf heures, le ciel commença de se dégager, un peu de soleil apparut, et Boris fit demander à sa pupille si elle voulait venir avec lui à Drovno, où il avait affaire.

En un instant, elle fut prête et le rejoignit dans la cour où attendait la légère voiture attelée de deux chevaux jeunes et vifs, que l'officier conduisait lui-même.

Plusieurs fois, depuis que son cousin était à Klevna, Aniouta l'avait accompagné dans les tournées qu'il faisait sur son domaine. On la connaissait partout, et déjà on l'aimait, la jolie petite barina, comme on l'appelait, si gracieuse pour tous, et qui, deux fois, avait su obtenir du maître des mesures d'indulgence pour de pauvres

gens que l'intendant voulait expulser du domaine. Aussi, à peine la voiture s'était-elle arrêtée sur la petite place de Drovno, que les enfants surgissaient de partout, demeurant toutefois à distance respectueuse, par crainte du barine.

Boris aida sa cousine à descendre, puis, ayant confié la garde de ses chevaux à un jeune homme du village, il se dirigea vers la demeure du pope, tandis qu'Aniouta commençait la distribution des friandises emportées à l'intention des enfants.

Ils se pressaient autour d'elle, joyeux, confiants. Et les mères arrivaient aussi, remerciant la petite comtesse avec ces douces appellations de la langue slave, qui convenaient si bien à Aniouta.

Elle était encore au milieu d'eux, quand Boris revint à elle, accompagné du pope. Femmes et enfants s'écartèrent. Le comte demanda en souriant :

— As-tu fini de gâter tout ce jeune monde, Any ?

— Oui, c'est fait. Ils sont contents, ces petits !

Gentiment, elle salua le pope, qui la remercia au nom de ses jeunes paroissiens. Puis, sur le désir qu'elle en exprima, Boris se dirigea vers l'église avec elle.

Bâtie par les comtes Vlavesky un siècle auparavant, l'église de Drovno était bien entretenue et décorée avec goût. Boris continuait les libéralités accoutumées, dans la mesure que lui permettaient ses revenus diminués. Il agissait ainsi par tradition, non par piété. Car, bien que demeuré croyant, au fond, il se disait sceptique, depuis que sa vie s'était trouvée en opposition avec les préceptes divins.

Toutefois, il se gardait de prononcer une parole qui pût blesser le moins du monde les convictions très profondes d'Aniouta. Et aujourd'hui debout près d'elle dans l'église claire, devant l'iconostase aux peintures adoucies par le temps, il considérait avec émotion la fillette absorbée dans une prière fervente, dans un recueillement surprenant chez cette vive petite créature.

« Quel modèle pour un peintre désireux de

représenter une Vierge en oraison ! pensait-il. Jamais il ne trouverait mieux que ce délicieux visage, ces yeux à la fois si purs et si ardents ! »

Mais cette émotion n'était pas, chez lui, seulement artistique. La prière fervente d'Aniouta réveillait en son âme des souvenirs qu'il croyait éteints, des regrets qui étaient proches du remords. Décidément, cette petite fille, sans qu'elle s'en doutât, l'obligeait à de sérieux retours sur lui-même !

En sortant de l'église, tous deux revinrent à l'endroit où ils avaient laissé leur voiture. Prévenus, d'autres habitants du village étaient là, venus pour saluer le barine et admirer une fois de plus le bel officier dont ils étaient fort orgueilleux, car, disait-on, il n'y avait pas son pareil à Pétersbourg, et notre père le tsar l'avait en grande amitié. Boris leur adressa quelques mots bienveillants et leur témoigna plus d'intérêt qu'il n'en avait coutume. Était-ce encore l'influence d'Aniouta, si délicatement bonne et charitable, qui avait peu à peu raison de son égoïste insouciance ?

Peu après, l'élégant équipage reprenait la route du château. Pendant un moment, Boris et Aniouta demeurèrent silencieux. Puis le jeune homme demanda, en souriant :

– Pour qui priais-tu si bien, tout à l'heure, Aniouta ?

Elle tourna vers lui ses beaux yeux sérieux et profonds.

– Pour vous d'abord, Boris.

– Et que demandais-tu à Dieu pour moi ?

– Qu'il vous donne ce qui est le mieux pour le bien de votre âme, et qu'il vous rende très heureux, en ce monde d'abord, mais surtout en l'autre.

– C'est une vraie prière de chrétienne, cela, Any. Je te remercie de l'avoir faite pour moi... Et que disais-tu encore à Dieu, quand tu prenais cet air si grave, si contrit ?

Une vive rougeur monta aux joues de la fillette. Boris dit gaiement :

– Allons, je suis indiscret ! Ne me réponds pas, petite sœur.

— Si, je vous le dirai, Boris ! Ce sera ma pénitence... Eh bien ! je demandais pardon à Dieu de tant détester M^{lle} de Halweg.

Le comte se mit à rire, tout en passant un doigt caressant sur la joue empourprée.

— Ah ! c'est cela !... Vraiment, à ce point ?

Elle soupira :

— Oh ! oui, oui !... Je ferai mon possible pour... je ne dis pas pour l'aimer, parce que je sais bien que je ne le pourrais pas... mais pour la détester moins.

— Ce sera difficile. La nature de Brunhilde est aux antipodes de la tienne, toute simple, toute loyale et spontanée. Je connais fort bien maintenant l'une et l'autre, et je sais que seule l'antipathie peut exister entre vous.

— Oui, c'est cela, une antipathie invincible.

Elle songea un moment, suivant machinalement de l'œil la course des lévriers. Puis elle ajouta en secouant la tête :

— Elle est très belle, cependant. Eh bien ! — vous allez rire — j'ai du plaisir à regarder

Maroussia quand je viens de quitter le salon où se trouve M^{lle} de Halweg !

Maroussia était une jeune lingère dont le visage se trouvait atrocement défiguré par de profondes brûlures, et que la comtesse Vlavesky tolérait sous son toit à condition qu'elle ne l'aperçût jamais.

Boris dit en souriant :

– Ceci est peut-être excessif !

– Non, je vous assure ! La pauvre Maroussia a de bons yeux, très doux, et on oublie son affreux visage en pensant à son âme si résignée, si méritante. Tandis que M^{lle} de Halweg... oh ! que je n'aime pas son regard, Boris ! Et vous ?

– Moi non plus, ma chère enfant. Je l'ai dit à Cyrille après la première entrevue que nous eûmes avec elle, quelques jours avant mon départ pour Marniew : ce regard est inquiétant. Elle doit avoir une âme trouble, égoïste, violente, sous des apparences de froideur. Je ne crois pas me tromper en pensant que cette femme est incapable d'un sentiment noble et généreux.

Ce jugement porté sur M^{lle} de Halweg pénétra la fillette d'un vif contentement, car il lui prouvait à nouveau que Boris n'avait pas de sentiments particulièrement sympathiques à l'égard de la belle Prussienne.

Comme la Victoria atteignait l'extrémité de l'avenue conduisant au château, Boris et Aniouta aperçurent, dans une allée transversale, M^{lle} de Halweg accompagnée de Cyrille. Tous deux revenaient visiblement d'une promenade. De loin, Brunhilde répondit au salut peu empressé de l'officier. Celui-ci pensa, fort contrarié :

« Est-ce que cet imbécile de Cyrille va se laisser prendre sérieusement ? Il faudra que je le châpite d'importance, car ce serait le malheur pour lui, pauvre garçon !

Au cours du déjeuner, Brunhilde dit, en s'adressant à Boris :

— Nous avons fait ce matin, Cyrille et moi, une très agréable promenade dans votre parc. Et vous aussi, vous avez profité de ce retour du beau temps pour promener Aniouta ?

— Nous avons été simplement jusqu'au village... En effet, cette matinée s'est maintenue fort belle.

Et sur ces mots, froidement prononcés, Boris adressa au lieutenant de Brégny une question qui changeait le cours de l'entretien.

Il ne vit pas le coup d'œil irrité que sa mère dirigeait vers Aniouta, ni le sourire satisfait qui glissait entre les lèvres de Brunhilde.

En ce moment, toute son attention se concentrat sur Cyrille, qu'il devinait déjà sous l'empire de M^{lle} de Halweg. Celle-ci, changeant le but de ses manœuvres, s'occupait d'accaparer le jeune comte Vlavesky, comme elle avait tenté de le faire pour Boris. La conquête, cette fois, serait plus facile ; elle était même déjà faite, si l'on en croyait l'admiration soumise qui se lisait dans le regard de Cyrille, quand il se portait sur sa cousine.

Boris jugea qu'il était temps de prévenir l'imprudent qui s'engageait en aveugle sur cette route périlleuse. Et dès le lendemain, il entreprit Cyrille à ce sujet.

Mais le jeune homme regimba aussitôt.

— Je sais que tu as un parti pris contre elle, depuis le premier jour ! Cependant, il ne t'a pas empêché de lui faire la cour, pendant quelque temps...

— Je lui ai fait la cour ? Dis donc plutôt que j'ai cédé à ses avances, par dilettantisme, par plaisir d'orgueil ! Et maintenant que je n'y réponds plus, elle s'adresse à toi — à ta fortune, plus exactement.

Cyrille dit d'un ton amer :

— Voilà une façon de me faire comprendre qu'on ne peut m'aimer pour moi-même, tandis que toi...

Boris saisit la main de son cousin, en la serrant fortement.

— Tu dénatures ma pensée, mon ami ! Certes, je crois que tu peux être aimé pour tes qualités personnelles, qui sont nombreuses ! Mais ces qualités-là, Brunhilde ne saurait les apprécier. Il n'y a chez cette femme ni sensibilité, ni dévouement...

— Et il en faut, n'est-ce pas, du dévouement, pour épouser un homme de santé précaire, tel que je le suis.

— Vas-tu donc tourner en mal toutes mes paroles ? Je ne te connaissais pas ce caractère-là, Cyrille.

L'officier considérait attentivement le mince visage au teint pâle, contracté, semblait-il, sous l'empire d'une colère secrète, les yeux pleins de rancune, toute cette physionomie si différente de celle qu'il était accoutumé de voir.

Il ajouta, avec un mélange d'ironie et de sévérité :

— Serais-tu donc jaloux de moi, parce qu'elle a semblé, pendant quelque temps, accorder à ma personne plus d'attention qu'il n'était nécessaire ?

Cyrille leva les épaules, sans répondre, en détournant ses yeux de ceux qui l'observaient attentivement.

— C'est stupide, mon pauvre ami ! Tu ne peux réellement aimer cette femme orgueilleuse,

dépourvue de cœur, avide seulement de domination et de vie fastueuse ! Elle te fascine par sa beauté, peut-être aussi par des flatteries sur ton talent de poète. Mais tu ne trouverais dans cette union que le malheur, car, je te le répète, elle est incapable d'affection, et ne peut avoir en vue que ta grande fortune.

Cyrille se leva brusquement, en retirant sa main que Boris avait jusque-là maintenue dans la sienne.

— C'est possible... Mais j'imagine aussi que tu n'es pas très désireux de me voir renoncer au célibat qui, dans un temps plus ou moins éloigné, te promettait ma succession.

Boris se leva à son tour, et Cyrille, en rougissant, baissa les yeux sous son regard de colère.

— Tu oses me dire cela ?... suspecter la nature des sentiments qui m'incitent à te parler comme je viens de le faire ? Cependant, tu me connais depuis notre enfance, tu sais que, si j'ai de nombreux défauts, je suis tout au moins désintéressé dans l'affection que je te porte.

Jusqu'alors, tu n'avais pas eu le moindre doute. Mais je devine qui a su t'insinuer d'autres idées à mon égard. C'est habile, car en effet, voilà bien la seule chose qui puisse m'obliger d'assister désormais, sans mot dire, aux manœuvres de Brunhilde et de son père autour de toi.

— Ne crois pas, Boris, que j'aie voulu te blesser... Je connais ton affection pour moi, et je tiens à la conserver... j'y tiens beaucoup, je t'assure. Ces paroles m'ont échappé, dans un moment de colère ; je te prie de me les pardonner, car elles ne sont pas du tout l'expression de ma pensée !

Habitué à subir l'autoritaire influence de son cousin, il y cédait encore, et sa faible nature flottait entre ces deux volontés qui se le disputaient.

Boris lui tendit la main, en disant :

— Oublions cela. Mais souviens-toi de mes avertissements, car maintenant je ne pourrai te les répéter.

À la suite de cet entretien, une gène subsista

entre les deux cousins. Boris ne pouvait, quoi qu'il en eût, oublier les paroles blessantes de Cyrille, et celui-ci, manquant d'énergie pour échapper à l'accaparement de Brunhilde, se sentait écrasé par le blâme secret de son cousin.

Boris aspirait de tous ses vœux au moment où les Halweg quitteraient Klevna. Mais ils ne paraissaient pas y songer encore. La comtesse Vlavesky, ayant constaté que la fantaisie de son fils pour Brunhilde était déjà passée, retenait maintenant ces parents qui lui plaisaient, et le jeune homme songeait avec colère que lui-même avait engagé sa cousine, naguère, à prolonger son séjour.

Une circonstance inattendue vint heureusement seconder son désir.

Le baron reçut un soir une dépêche lui annonçant que son second fils, Eitel, lieutenant de hussards, venait de faire une chute de cheval et qu'on craignait pour sa vie. Il partit dès le lendemain matin, avec Brunhilde. Seule la comtesse Vlavesky témoigna des regrets sincères. Fort aimablement, M. de Halweg l'invita, ainsi

que Boris et Cyrille, à venir en novembre à Neidelberg.

— À cette époque, ce serait difficile pour moi, répondit-elle. C'est le moment où mes rhumatismes commencent à me jouer de mauvais tours. Mais au printemps, je ne dis pas non.

— Je prends gage de cette promesse ! s'écria le baron. Nous saurons la rappeler en temps et lieu, n'est-ce pas, Brunhilde ?

— Certes !... Mais si nous devons attendre le plaisir de vous rendre votre charmante hospitalité, ma cousine, il me semble que la même raison n'existe pas pour mes cousins. Bien au contraire, novembre sera le moment idéal pour eux, car on chasse beaucoup à Neidelberg ; c'est même à peu près la seule distraction qu'on y trouve.

Cyrille balbutia :

— Je chasse fort peu...

M^{lle} de Halweg glissa vers le frêle jeune homme un coup d'œil méprisant.

— Oui, je sais, les médecins vous ont défendu

cette fatigue... Eh bien ! vous vous occuperez à autre chose. Il y a de vieilles chroniques assez curieuses, dans la bibliothèque... Vous, Boris, vous ne bouderez pas devant la poursuite du gibier ?

Les yeux changeants se tournaient vers l'officier avec une lueur soudaine.

Il répondit sur un ton de politesse froide :

— Ainsi que je l'ai déjà dit à mon cousin, il me sera tout à fait impossible d'obtenir un congé à cette époque. Mais je ne vous en remercie pas moins de votre aimable invitation.

La lueur se fit plus vive, pendant quelques secondes, dans les prunelles de Brunhilde. Puis, se tournant vers Cyrille, la jeune fille dit avec un accent impératif :

— Eh bien ! vous, au moins, vous viendrez ?... Nous y comptons absolument.

— Ma cousine... certainement, je serai charmé... très heureux... mais je ne sais...

— Quoi donc ? Vous ne pouvez m'opposer vos occupations, puisque vous n'en avez pas. Vous

ferez de la poésie aussi bien là-bas que chez vous. Ces nouveaux horizons vous inspireront, non moins que notre vieille demeure, d'un caractère très particulier... Ainsi donc, en novembre, c'est convenu ?

– J'espère... je crois que...

Brunhilde n'insista pas davantage. Elle était déjà suffisamment assurée de son empire sur lui pour se dire, sans doute, qu'il ne résisterait pas à une invitation formelle.

Boris et Cyrille accompagnèrent leurs parents à la gare, comme ils avaient été les y chercher. Jusqu'au dernier moment, le comte Vlavesky leur témoigna une courtoise froideur, dont ils feignirent de ne pas s'apercevoir. Quand le train qui les emportait eut disparu, l'officier dit entre ses dents :

– Bon voyage !

Cyrille l'entendit probablement, mais ne répliqua rien. Et, pendant le retour à Klevna, ils gardèrent tous deux un silence presque absolu.

Le départ des Allemands, père et fille, parut à

tous, — hormis la comtesse Vlavesky — un véritable soulagement, et la satisfaction d'Aniouta, exprimée en toute franchise à Boris, amusait beaucoup le jeune homme.

Quelques jours après les Halweg, M. et M^{me} de Brégny quittèrent Klevna ; puis vint le tour des dames Zernof. À ce moment s'agita la question du séjour d'Aniouta à Cannes, pour cet hiver-là. Cette fois, Boris rencontra chez sa mère une adhésion complète à ce projet. Mais quand il en dit un mot à sa pupille, un matin, pendant la leçon d'allemand, il eut la surprise de se heurter à une opposition.

— Voyons, tu semblais pourtant si désireuse de connaître ce pays, ma chère enfant ?

— Certainement, et je le suis toujours. Mais là-bas, je ne vous verrai pas, d'ici longtemps.

— Tu te trompes, ma chérie, j'irai certainement, en février ou mars. Et comme M^{me} Zernof ne partira pas avant la fin de novembre, j'aurai encore le temps de te faire une petite visite, ici.

Elle resta un moment pensive, visiblement hésitante. Son beau regard profond demeurait attaché sur Boris, qui jouait avec sa natte, par un geste devenu familier chez lui. Elle dit enfin :

— Si vous me promettez de venir me voir... eh bien ! je dirai peut-être oui.

— Je te le promets, petite sœur, à moins, naturellement, d'empêchements que je ne puis prévoir. Et même, si je vais là-bas en mars, il est possible que je te ramène.

Elle eut un mouvement joyeux.

— Oh ! comme cela, ce serait très bien !... Alors, je partirai avec M^{me} Zernof et Natacha, Boris. Je les aime beaucoup, et je sais que je serai très heureuse près d'elles... Mais ma bonne Liouba me manquera, quand même !

— Tu la retrouveras au retour, l'excellente femme, si dévouée.

— Oui, admirablement dévouée !... À ce propos, je voudrais vous dire quelque chose... Elle est bien fatiguée, depuis quelque temps, cette pauvre Liouba ; elle aurait besoin d'un peu de

repos. Mais elle ne veut rien demander. Alors, j'ai pensé à vous en parler, parce que, vous qui êtes si bon, vous saurez certainement faire tout le possible pour la soulager.

— Tu as bien raison, ma petite fille. À force de la voir toujours là, vigilante, travailleuse, je ne songeais pas à m'apercevoir que l'âge était venu. Mais maintenant je ne l'oublierai pas, sois-en certaine, et je m'arrangerai pour que soient prises les mesures nécessaires afin qu'elle ait une aide sérieuse.

Il ajouta, ému et souriant :

— Tu es pour moi une conscience vivante, Aniouta !

Au départ des dames Zernof, tout était convenu pour qu'en novembre Aniouta allât les rejoindre. Boris demanderait un congé pour venir à Klevna, et emmènerait sa pupille à Moscou, d'où partiraient les voyageuses.

Un peu après, ce fut Cyrille qui quitta Klevna, pour gagner un de ses domaines sur les bords du Volga. Une froideur restait entre son cousin et

lui, d'autant plus difficile à faire disparaître que Boris, par fierté, se maintenait dans une extrême réserve, depuis que Cyrille l'avait accusé de désirer qu'il ne se mariât pas, pour recueillir son héritage.

Aniouta se retrouvait seule avec la comtesse Vlavesky et Boris, comme au début des vacances. Ce ne devait pas être pour très longtemps, car l'officier avait décidé d'employer une partie de son long congé à un voyage en Perse. Mais ces quinze jours pendant lesquels il demeura encore à Klevna furent pour Aniouta les plus heureux de cet été. Elle avait retrouvé tout à fait son grand frère, pour elle seule, et jouissait doublement de ce bonheur après avoir craint un moment que son affection ne se refroidît, sous l'influence de Brunhilde.

La comtesse Vlavesky réprimait à grand-peine son impatience et sa colère, quand elle voyait son fils si occupé d'Aniouta, visiblement sous le charme de l'attachante petite créature, l'entourant de sollicitude et de tendre indulgence. De tous ses vœux, elle aspirait au moment où Boris quitterait

Klevna... Et ce jour vint enfin, au grand chagrin de la fillette et au vif regret du comte, qui n'avait jamais eu tant de peine à s'éloigner de son domaine. Cette petite enjôleuse, comment il appelait souvent Aniouta, tenait décidément une bien grande place dans son cœur. Pour un peu, il lui aurait sacrifié le voyage en Perse. Mais la perspective de se revoir en novembre adoucit la tristesse du départ, et ce fut un petit visage souriant, avec des yeux pleins de larmes, que Boris vit en dernier lieu quand son automobile quitta Klevna.

Deuxième partie

I

Un matin de mars, sur le quai de la gare de Cannes, l'attention des voyageurs attendant le train fut attirée par l'une des deux jeunes filles accompagnant une personne d'un certain âge, aux cheveux grisonnants et aux manières distinguées.

C'était la plus délicieuse créature qu'on pût imaginer : pas très grande, de formes harmonieuses bien qu'un peu graciles encore, l'allure vive, souple, élégante, dans le sobre tailleur foncé dont elle était vêtue. Un petit chapeau en forme de tricorne coiffait les cheveux bruns aux chauds reflets de cuivre, arrangés en bandeaux très simples au-dessus du front bien modelé. Des yeux incomparables, d'un noir velouté, répandaient une clarté de vie pure et ardente sur le visage aux traits délicats, au teint légèrement ambré. Tout, dans cette jeune personne, était charme, spontanéité, en même

temps que distinction aristocratique et réserve fière, ainsi qu'en témoignait la façon dont elle détournait la tête, quand des regards masculins trop prononcés s'arrêtaient sur elle.

Les trois femmes allaient et venaient lentement, le long du quai. De temps à autre, la jolie brune soupirait :

— Comme il est long à venir, ce train !

L'autre jeune fille, une blonde à l'air paisible et gracieux, ripostait en souriant :

— Voilà plusieurs mois que tu désires ce moment-là, et tu ne peux attendre quelques minutes de plus.

— Mais ce sont précisément ces minutes qui semblent interminables ! Si tu savais, Natacha, j'ai une telle hâte de le revoir, mon frère Boris !... Ah ! je crois que ça y est, cette fois !

Les employés faisaient reculer quelques voyageurs qui se trouvaient au bord du quai. Le bruit sourd du rapide approchant se faisait entendre. Quelques instants plus tard, le train entrait en gare... Aniouta, le visage rosé par

l'émotion, cherchait du regard, parmi ceux qui descendaient. Et elle dit tout à coup, d'un ton joyeux :

– Le voilà !... le voilà !

En se faufilant entre les groupes, elle s'élançait vers un jeune homme de haute taille et d'allure élégante, qui venait de descendre d'un compartiment de première.

– Boris !

– Toi, ma petite Aniouta !

Son bras entourait la jeune fille, tandis qu'il embrassait le visage radieux.

– Tu es venue au-devant de moi !... Pas toute seule, j'imagine ?

– Oh ! non ! M^{me} Zernof et Natacha sont là... Tenez, les voici !

Boris, vivement, alla au-devant de l'amie de sa mère. Il y eut échange de paroles cordiales. Puis le comte, reportant son regard sur Aniouta, dont les yeux brillaient comme de merveilleuses étoiles, dit d'un ton de surprise où vibrait l'admiration :

– Tu as vraiment changé, petite sœur !

– Vous trouvez ? Pourtant, vous m'auriez reconnue, si vous m'aviez rencontrée dans la rue, par exemple ?

– Oh ! certainement !... Quand ce ne serait qu'à tes yeux... Mais tu es une jeune fille, maintenant.

– Oh ! non, pas encore ! Vous verrez que je suis toujours votre feu follet ! Demandez-le à mes chères amies.

M^{me} Zernof approuva, en souriant :

– Oui, elle est souvent une grande enfant, la gaieté de notre demeure... Mais ne nous attardons pas ici. Vous avez retenu une chambre au Grand-Hôtel, je crois, Boris ?

– Oui, madame. Stephan se chargera d'y faire porter mes bagages...

Il désignait le valet de chambre qui l'avait suivi, un sac de voyage à la main.

– ... Quant à moi, je m'y rendrai à pied, car j'ai été suffisamment véhiculé jusqu'ici.

— Nous vous accompagnerons, si vous le voulez bien ? Cela nous fera une petite promenade.

— Si je le veux ? Mais je crois bien !

Ils sortirent de la gare. Aniouta, par un geste habituel quand elle était à Klevna, avait glissé sa main sous le bras de son cousin. Elle constata, d'un ton satisfait :

— J'ai vraiment grandi ! Maintenant, je paraiss d'une taille raisonnable, même près de vous.

— Tu es très bien ainsi, et j'ai une vraie surprise, en te revoyant.

Il attachait sur elle son regard ému, où l'admiration perçait, bien qu'il essayât de la contenir. Mais les beaux yeux profonds se laissaient ingénument pénétrer par ce regard, comme autrefois. Aniouta était bien toujours l'enfant au cœur simple et candide, qui aimait si tendrement son frère Boris.

Derrière eux, une voyageuse dit à l'oreille de son mari :

— Des fiancés, probablement !

— Sans doute. Fameusement chics, tous deux ! La jeune fille a des yeux qui feraient faire trente-six folies au plus raisonnable des hommes !

La dame pinça les lèvres en ripostant :

— Que vous êtes exagéré, mon cher !... C'est lui surtout qui est bien ! Regardez cette allure et cette distinction de grand seigneur ! Avec cela, des yeux superbes, lui aussi. J'ai eu le temps de bien les voir hier, car il se trouvait à une table pas très loin de la nôtre, au restaurant.

Le monsieur, qui était gros et court, pas très beau, et dont les manières dénonçaient le riche parvenu, leva les épaules, en jetant un coup d'œil malveillant vers le séduisant étranger.

Sans s'apercevoir de l'attention dont ils étaient l'objet, Boris et sa pupille, avec M^{me} Zernof et Natacha, prenaient la rue de la Gare pour gagner la Croisette. Aniouta s'informait des habitants de Klevna, demandait des nouvelles du comte Cyrille... Car celui-ci, l'automne précédent, avait pris froid dans son domaine des bords du Volga. L'affection de poitrine toujours latente chez lui s'était développée, et les médecins l'avaient

envoyé aussitôt dans un sanatorium où, d'après ce qu'il écrivait jusqu'ici à son cousin, une amélioration notable permettait d'espérer la guérison assez prompte.

Boris ajouta :

— Voilà trois semaines que je n'ai rien reçu de lui. J'en suis fort étonné, car il ne me laisse pas si longtemps sans nouvelles.

M^{me} Zernof hocha la tête.

— Il aura toujours, je crois, besoin de beaucoup de ménagements. Mais comme rien ne l'empêche de les prendre, il peut se maintenir ainsi très longtemps.

Ils débouchaient à ce moment sur la Croisette. Aniouta s'arrêta, en disant d'un ton enthousiaste :

— Je ne me lasse pas de voir cela, Boris ! Que c'est beau !

Pendant un instant, le regard de Boris se perdit dans la lumière qui s'étendait sur l'onde palpitante et couvrait de chaudes clartés l'île Sainte-Marguerite. Puis il revint au ravissant visage, frémissant d'enthousiasme, où, sous

l'épiderme velouté, la vie semblait circuler plus ardente en ce moment

— Tu m'en as fait des descriptions admirables dans tes lettres, Aniouta. Ce que tu écrivais ainsi, tu le sentais profondément.

— Oh ! oui !... Et encore, je ne puis tout exprimer ! Elle levait sur lui ses yeux magnifiques, où la lumière environnante semblait resplendir.

Et il ne vit plus qu'eux, dans cette ardente féerie de vibrantes clartés, de ciel bleu et de flots étincelants.

Sans hâte, ils longèrent la promenade, peu fréquentée. Devant eux, en sens inverse, venait une jeune femme blonde, svelte et jolie, vêtue avec une élégance distinguée. De loin, elle attachait sur le comte Vlavesky, et sur la jeune fille qu'il avait à son bras, un regard stupéfait, tandis que s'altérait son fin visage sous la voilette dont il était enveloppé. Boris, tout absorbé dans sa causerie avec Aniouta et les dames Zernof, ne la voyait pas. Il la reconnut seulement quand elle passa près de lui. Alors il salua, tandis qu'une

lueur de mécontentement s'échappait de son regard.

Aniouta demanda :

— Qui est cette personne ? Voilà plusieurs fois que je la rencontre.

Il répondit brièvement :

— Une dame d'honneur de l'impératrice, la princesse Etschef.

— Elle est bien jolie ! Mais c'est curieux, il me semble que j'ai déjà vu cette figure-là !

Il se souvint aussitôt de la photographie où la princesse Catherine était représentée en Persane, et qu'il avait enlevée naguère des mains de sa pupille. Alors il pensa anxieusement : « Pourvu qu'elle ne se rappelle pas ! »

À la grille du Grand-Hôtel, les trois dames laissèrent Boris, après que M^{me} Zernof l'eût invité à venir partager leur déjeuner, aussitôt qu'il aurait quitté sa tenue de voyage. Aniouta lui lança un joyeux « au revoir ! » accompagné du plus délicieux des sourires, qui creusait toujours à ses joues de petites fossettes. Et il gagna l'hôtel

machinalement, l'âme éblouie, le cœur plein d'une émotion mystérieuse, jamais éprouvée.

« Qu'elle est jolie, ma petite Aniouta ! » pensait-il avec ravissement, tandis qu'un peu plus tard, dans sa chambre, il s'habillait rapidement pour se rendre chez M^{me} Zernof.

« Comme elle a changé ! C'est la jeune fille maintenant... Mais son âme est toujours la même, je l'ai bien vu d'un seul regard. C'est une merveille, cette enfant-là ! »

Il eut plusieurs distractions qui étonnèrent fort Stepan, son fidèle valet de chambre, car il n'était pas coutumier du fait.

En descendant, il croisa dans le hall de l'hôtel le général Breznine, qu'il avait un peu connu, à Pétersbourg.

— Tiens, c'est vous, Boris Vladimirovitch ! s'écria le vieil officier en lui tendant la main. Tout nouvellement arrivé, sans doute ?... Il y a pas mal de compatriotes, ici... Les Sorchef, les Komesky, la princesse Etschef, le colonel Miravof... Vous augmenterez fort agréablement

notre petit cercle, mon cher !

En quittant le général, quelques instants après, Boris avait le front barré d'un pli de contrariété. Quelle fatale coïncidence l'avait conduit précisément à l'hôtel où habitait la princesse, dont il ignorait d'ailleurs la présence à Cannes ! Au début de l'hiver, il avait eu avec elle une explication pénible. La jeune femme lui reprochait avec désespoir de s'écartier d'elle, puis, devant sa résolution invincible, pleurait et s'évanouissait. Depuis lors, le comte ne l'avait revue qu'assez rarement et se contentait de la saluer sans lui adresser la parole. Étant données ces circonstances, la perspective de se trouver chaque jour en sa présence n'avait rien de particulièrement agréable.

« Tant pis ! pensa-t-il philosophiquement. Je passerai sans doute une grande partie de mes journées chez M^{me} Zernof, de telle sorte que j'aurai peu d'occasions de me rencontrer avec elle. »

Et tout aussitôt, sa pensée, quittant cet ennui, se reporta sur Aniouta.

Depuis son départ de Russie, elle lui avait écrit bien souvent, continuant de tout lui confier, de lui raconter sa vie paisible, heureuse, près de M^{me} Zernof et de Natacha. Elle se promenait beaucoup, jouait au tennis avec des jeunes filles et des jeunes gens de la colonie russe, prenait des leçons de chant, de danse, de dessin, travaillait pour les pauvres en compagnie de Natacha, très pieuse et charitable. Mais toujours revenait cette phrase : « Si seulement vous étiez là, mon cher, cher Boris ! » Et l'affection reconnaissante s'exprimait dans chacune de ses lettres, sous les formes les plus délicates, venant prouver à Boris la place dominante qu'il occupait toujours dans le cœur de sa pupille.

Pendant cet hiver, on n'avait pas été sans remarquer, à Pétersbourg, quelque changement dans les habitudes du comte Vlavesky. Nul ne soupçonnait que la cause en était une enfant aux yeux candides et aimants, dont la pensée lui demeurait toujours présente. Il voulait mériter la confiance que lui témoignait ingénument cette petite créature charmante, et prenait complètement conscience des responsabilités qui

lui incombaient, du fait de cette tutelle et de l'affection fraternelle témoignée à sa jeune cousine. Il ne lui en coûtait guère, d'ailleurs. Son âme, lasse des joies fausses, avait trouvé un lieu de repos délicieux dans la pure tendresse d'Aniouta, et ce n'était pas sans quelque mépris pour lui-même qu'il jetait un regard sur sa vie passée, dont il eût voulu pouvoir effacer tant d'heures coupables.

À Noël, quand il avait été faire un court séjour près de sa mère, Klevna lui avait paru mortellement triste. Et Liouba lui avait dit :

— Je compte les jours qui nous séparent encore de son retour. Quand on l'a connue, cette chère jolie comtesse, on a peine à vivre sans elle.

Par contre, la comtesse Vlavesky n'avait témoigné aucun regret de cette absence, et Boris, secrètement irrité, ne s'était pas trouvé en fort bonnes dispositions pour écouter les insinuations de sa mère, au sujet d'un mariage possible avec la jeune comtesse Marie Xéminof.

Très nettement, avec quelque sécheresse, il déclara :

— Je vous ai dit, ma mère, que je ne pensais pas encore à me marier. D'ailleurs, je n'épouserai jamais une femme qui me soit aussi parfaitement indifférente que cette comtesse Xéminof.

— Tu la connais si peu !

— Cela me suffit. Elle est fade, insignifiante au possible, avec ses yeux trop pâles, inexpressifs, et son sourire perpétuel.

— Tatiana m'a dit cependant qu'elle était jolie ?

— Pour ceux qui aiment ce genre-là. Les traits sont fins, les cheveux d'un blond agréable. Mais ce n'est pas mon goût, voilà tout.

Contre sa coutume, elle essaya encore d'insister.

— Tu pourrais faire quelques sacrifices sur ce point-là en retour de la position magnifique qui serait la tienne, par ce mariage. Un homme raisonnable met l'amour au second plan, quand il s'agit de refaire la fortune de sa maison.

— Je tiens à aimer ma femme et je veux aussi avoir une compagne, qui me soit quelque peu

agréable. Or, la comtesse Xéminof me déplaît, absolument.

Et sur ces mots, froidement prononcés, Boris avait parlé d'autre chose, tandis que la comtesse, secrètement furieuse, maudissait en elle-même la pauvre Aniouta, qu'elle soupçonnait d'occuper beaucoup trop la pensée de son fils.

Avec non moins d'impatience que sa pupille, Boris avait appelé de ses vœux l'époque où il pourrait venir la rejoindre à Cannes. Mais il ne s'attendait pas à la surprise qu'elle lui réservait. Certes, M^{me} Zernof lui avait écrit qu'elle grandissait, se fortifiait, prenait bonne mine, et qu'elle commençait à devenir jeune fille ; mais elle ajoutait aussi qu'elle restait l'enfant charmante que le comte Vlavesky avait conduite à Moscou, l'automne précédent. Aniouta disait qu'elle portait des robes plus longues, qu'elle ne s'habillait plus en petite fille et que M^{me} Zernof lui avait fait relever ses cheveux en catogan ; mais elle était si bien toujours dans ses lettres la petite Aniouta de naguère que son cousin n'avait pu se l'imaginer autrement.

Il restait donc encore stupéfait de ce changement, ébloui par cette beauté à peine en fleur, qui atteindrait dans un an ou deux son plein épanouissement.

Machinalement, il pressait le pas, pour gagner la route de Fréjus où se trouvait située la villa occupée par M^{me} Zernof. C'était un petit chalet d'apparence assez modeste, précédé d'une cour ornée d'un superbe phénix. M^{me} Zernof vivait là simplement, car elle n'avait pas une grosse fortune... À peine sa vieille femme de chambre, bien connue de Boris, avait-elle ouvert la porte au jeune homme, qu'Aniouta apparaissait dans le petit vestibule, les mains tendues, les yeux pleins de joie.

— Boris, il faut que je vous redise encore combien je suis heureuse !

Oui, comme elle restait bien la même, spontanée, vibrante, le cœur débordant de tendresse !... Et cependant, il semblait à Boris qu'il la voyait avec des yeux nouveaux. Pendant le repas, il ne cessa de reporter sur elle son regard. Elle avait un corsage de légère étoffe

blanche et soyeuse, presque semblable à celui de Natacha. Une étroite ruche de tulle bordait l'ouverture en pointe, qui découvrait un cou fin et charmant. Dans les ondes souples des cheveux, un rayon de soleil se jouait, capricieusement, et semblait en aviver les reflets superbes. Les yeux souriaient, si vivants, pleins de lumière et de caresses, à l'ombre des cils mouvants. Boris songeait, émerveillé : « Quel changement avec ma petite sauvage de l'année dernière ! »

L'impression si vive ressentie par le jeune homme ne pouvait guère échapper à M^{me} Zernof. Celle-ci se trouvait dans une situation fort embarrassante. La comtesse Vlavesky, avant son départ de Klevna, lui avait laissé voir ses craintes au sujet des sentiments de son fils pour Aniouta. Et quand elle avait su que Boris allait se rendre à Cannes, elle s'était empressée d'écrire à son amie, en lui demandant de s'arranger pour qu'il n'eût pas de rapports trop fréquents avec sa pupille.

Ceci était fort bien à dire, mais peu facile à réaliser. Comme tuteur et parent, le comte avait

des droits contre lesquels M^{me} Zernof se trouvait impuissante. En outre, par le fait des relations amicales existant entre les deux familles, le jeune homme se trouvait chez elle dans une complète intimité. Comment, en ce cas, le tenir à l'écart ? Comment ne pas lui ouvrir toutes grandes les portes de sa demeure, ainsi qu'elle en avait coutume quand il venait à Moscou ?

Veiller, certes, elle le ferait. Mais pourrait-elle empêcher – si ce n'était déjà fait – l'amour de naître dans le cœur de ces êtres jeunes et séduisants, qu'une affection si vive unissait déjà ? L'admiration inspirée à Boris, dès le premier moment, par la beauté de sa pupille, était visible pour des yeux tant soit peu observateurs ; quant à Aniouta, M^{me} Zernof savait quelle tendresse profonde, quel culte enthousiaste elle avait voué, dans l'innocence de son âme, à ce beau comte Vlavesky, être supérieur et idéal pour elle. Sophie Constantinovna elle-même se serait trouvée désarmée en semblable occurrence.

Pourtant, M^{me} Zernof estimait, sincèrement, qu'un tel mariage n'était pas à souhaiter. La

pauvreté d'Aniouta lui semblait un réel obstacle, pour un homme comme Boris, amateur de vie fastueuse, accoutumé à l'existence facile du grand seigneur mondain qu'il avait pu mener jusqu'ici, comme célibataire. Des sacrifices seraient obligatoires, pour lui, du fait de semblable union... Et alors, ne regretterait-il pas un jour d'avoir fait passer l'amour au-dessus de la raison ?

En outre, sa mère n'accepterait ce mariage que de très mauvaise grâce et ne le pardonnerait jamais à Aniouta, – d'où perspective de pénibles tiraillements pour l'avenir.

Enfin – et ceci n'était pas la moindre chose pour elle, qui aimait tendrement cette enfant si attachante – M^{me} Zernof n'était pas sûre que Boris pût être un mari entièrement soucieux de ses devoirs, fidèle sans réserve à la parole donnée. Près de lui, Aniouta aurait peut-être à souffrir – et comme elle souffrirait, cette âme aimante et fière, si elle devait voir un jour sa confiance trahie !

Pour ces différents motifs, M^{me} Zernof était disposée à seconder les désirs de son amie, sans toutefois savoir comment s'y prendre. Ainsi, ce jour-là, elle dut inviter une fois pour toutes Boris à venir dîner chaque jour et passer la soirée chez elle. Impossible, en effet, de faire moins. Et pendant la promenade, ce même après-midi, il lui fallut approuver les projets d'excursions et de distractions diverses qui allaient réunir sans cesse, pendant trois semaines, ceux qu'elle souhaitait séparer.

II

Dans son courrier, trois jours plus tard, Boris trouva une lettre de Cyrille, réexpédiée de Pétersbourg. Elle était timbrée, non du sanatorium où se trouvait jusqu'alors le jeune homme, mais de Nice. Cyrille expliquait à son cousin qu'il s'ennuyait en Suisse, et que le médecin l'ayant déclaré en bonne voie de guérison, il croyait pouvoir sans inconvénient venir achever sa Cure sur les bords de la Méditerranée.

Boris leva les épaules, en pensant :

« Quelle idée ! Je le connais, il se soignera peu ou mal, s'il n'est pas suivi. Mais il s'est bien gardé de m'écrire pour me demander conseil !... Il ne se doute pas que je suis si près de lui, et que je vais dès demain aller juger de son état. »

Après avoir mis ordre à sa correspondance, le comte prit un journal et sortit, dans l'intention de

faire une promenade. Les heures lui semblaient interminables, jusqu'au moment où il s'acheminait vers la villa Flora. Mais qu'elles coulaient vite, ensuite, près d'Aniouta, dans la contemplation émerveillée de cette beauté délicieuse, dans l'atmosphère enivrante de ce charme, de cette gaieté, de cette tendresse pure et profonde que la jeune fille lui témoignait candidement !

Comme il arrivait dans le hall, il se trouva nez à nez avec la princesse Etschef, qui s'en allait aussi en promenade. Elle lui tendit la main et ils échangèrent quelques mots, tout en sortant de l'hôtel. Les jours précédents, ils s'étaient adressé la parole comme des indifférents, quand l'heure des repas et leurs relations communes avec les autres Russes installés à cet hôtel, les avaient mis inévitablement en présence. Mais l'émotion difficilement réprimée de la jeune femme n'avait pas échappé à Boris. Il se savait toujours aimé, il pressentait que Catherine essayerait encore de le ramener à elle. Ces tentatives éventuelles se trouvaient, d'ailleurs, vouées par avance à l'insuccès. Ce n'était pas une indifférence jouée

que le comte Vlavesky témoignait à la jolie dame d'honneur. Bien réellement, elle n'existait plus à ses yeux, qu'elle avait charmés pendant quelque temps. Une autre image s'imposait à lui, rejetant les autres dans le néant, le rendant invulnérable aux plus habiles séductions.

Tout en causant, la princesse l'accompagnait le long de la Croisette. Elle semblait très gaie, ce matin – d'une gaieté plutôt factice. L'air vif agitait le voile de gaze blanche autour de son visage, un peu amaigri, car elle avait eu cet hiver une grippe mauvaise dont elle se remettait difficilement. À l'aide des fards, elle dissimulait du mieux possible ces petites atteintes à sa beauté, résultat de la maladie. Les lèvres qui souriaient à Boris étaient habilement rougies et les sourcils trop pâles brunis avec art. Ces artifices, qu'elle employait avec plus de modération auparavant, prenaient pour elle une importance énorme depuis que le comte Vlavesky était là.

Que de peine perdue, cependant ! Bien loin de remarquer la grâce et l'élégance de la jeune

femme, il s'impatientait en ce moment de la voir près de lui. Son regard, sans cesse, cherchait le long de la promenade s'il n'apercevait pas la fine silhouette d'Aniouta. Quoique le fait d'accompagner pendant quelques cents mètres une femme de son monde, rencontrée en chemin, n'eût en soi rien que de très naturel, Boris ne se souciait pas d'être obligé à une présentation entre la princesse Catherine, son caprice de l'hiver précédent, et la chère petite pupille à l'âme innocente. Comme ils atteignaient le Casino, la princesse demanda :

- De quel côté allez-vous, comte ?
- Jusqu'à la Bocca, probablement.
- Moi aussi, j'avais l'idée de me rendre jusque-là. Nous pourrons continuer de compagnie, si vous le voulez bien ?

Comment refuser sans manquer à la courtoisie ?... Mais pour se rendre à la Bocca, il fallait passer par la promenade du Midi, sur laquelle donnait le jardin de la villa Flora. Les dames Zernof et Aniouta, très souvent, se trouvaient sur la terrasse. Inévitablement, en ce

cas, elles le verraient, escortant la blonde et jolie veuve. Or, cela, il ne le voulait à aucun prix.

Comme la princesse et lui atteignaient la courte montée précédant la promenade, il s'arrêta, en prétextant une lettre oubliée à l'hôtel, et qui devait être mise sans faute à la poste ce matin même. La jeune femme essaya de le retenir. Mais elle savait d'avance que l'insistance restait inutile près de lui. Il prit congé et revint sur ses pas. Machinalement, il gagna la rue d'Antibes... Comme il passait devant un magasin de nouveautés, une exclamation joyeuse lui fit tourner la tête.

– Boris ! Quelle chance !

Aniouta sortait du magasin, suivie de Natacha et de la vieille femme de chambre.

– Vous vous promenez ?

– Mais oui, un peu... Et vous, mesdemoiselles, vous faites des achats ?

– Tout un ballot d'étoffes pour habiller les petits pauvres ! Nous avons eu des coupons presque pour rien. Natacha est enchantée, moi

aussi, naturellement.

— Tant mieux !... Maintenant, puisque j'ai le plaisir de vous rencontrer, vous allez me permettre de vous offrir des fleurs ?

— Oh ! cela ne se refuse jamais, n'est-ce pas, Natacha ?

Avec son tranquille sourire, Natacha répondit qu'en effet cela ne se refusait pas, de la part d'un excellent ami comme Boris. Et le jeune homme les emmena chez une fleuriste, où il les pria de choisir ce qui leur plairait.

Aniouta allait des roses aux œilletts, des œilletts aux violettes de Parme, énormes et parfumées. Boris la suivait d'un regard charmé. Elle avait un délicieux petit chapeau, tout simple pourtant, mais qui lui seyait comme nul autre. Dans son visage rose et animé, les yeux brillaient de joie et de vie ardente. Quand, ayant fait son choix, elle eut les mains pleines de roses blanches et pourpres, le jeune homme retint à grand-peine les mots d'admiration enivrée qui lui montaient aux lèvres, devant cette incomparable vision de jeunesse et de beauté à son printemps.

En sortant du magasin, Aniouta demanda :

— Vous nous accompagnez jusqu'à la villa, n'est-ce pas, Boris ?

— Très volontiers, si vous m'y autorisez.

— Est-ce que vous avez besoin d'autorisation ?

Un frère accompagne sa sœur et l'amie de sa sœur, c'est tout simple.

Très simple, en effet, et Natacha n'y voyait pas non plus le moindre inconvénient, pas plus, d'ailleurs, que Paracha, la femme de chambre, qui avait connu le comte Vlavesky tout enfant.

Chemin faisant, Boris fit part à ses compagnes de la nouvelle que lui avait apportée ce matin la lettre de Cyrille, et du projet qu'il avait formé d'aller le surprendre à Nice, le lendemain.

Aniouta fit observer :

— Quel dommage qu'il n'ait pas choisi plutôt Cannes ! Mais aussi, pourquoi ne pas avoir soufflé mot de cette idée, dans ses dernières lettres ?

— C'est ce qui me donne à penser qu'il est parti plus tôt qu'il n'aurait dû. Voilà ce dont je

veux me rendre compte, dès demain. S'ennuyait-il ? Probablement. Mais il ne faudrait pas que pour un ou deux mois, il compromît sa guérison,

— Alors, vous irez demain à Nice, Boris ?

— Oui, ma petite sœur. Mais sais-tu ce qui serait charmant ? C'est que M^{me} Zernof et vous m'accompagniez. Nous prendrions là-bas une automobile, et nous ferions une promenade, avec Cyril, après avoir déjeuné ensemble.

Aniouta dit joyeusement. :

— Vous n'avez jamais que de bonnes idées !... J'espère que M^{me} Zernof voudra bien. Nous le lui demanderons en rentrant, dis, Natacha ?

— Mais oui, et nous donnerons la réponse à Boris, cet après-midi.

Tandis qu'ils s'en allaient ainsi, gais et causeurs, une femme, à l'angle d'une rue, suivait des yeux le comte Vlavesky et sa pupille, très regardés sur leur passage. La princesse Etschef, elle non plus, n'avait pas continué la promenade entreprise uniquement pour obtenir la compagnie de Boris. Revenue sur ses pas, elle avait suivi de

loin le jeune homme et assisté à sa rencontre avec Aniouta et Natacha. Par le général Breznine, elle savait que le comte était venu à Cannes pour voir sa pupille. Nul doute que celle-ci ne fût cette délicieuse créature, déjà rencontrée avec lui, le jour de son arrivée, et qui lui donnait familièrement le bras, comme une sœur – ou une fiancée. Dès ce moment, Catherine avait deviné la rivale – et quelle rivale ! Comment lutter avec cette jeunesse, cette merveilleuse fraîcheur, cette beauté que son coup d’œil de femme jalouse lui avait montrée singulièrement ensorcelante ? Et maintenant qu’elle venait de la voir passer, les mains pleines de fleurs offertes par son cousin, près du jeune homme attentif, souriant, visiblement pris au charme de cette enchanteresse, la princesse avait l’impression que tout était fini, pour elle, la fantaisie d’hier, et que la jeune comtesse Verenof occupait toutes les pensées de Boris.

M^{me} Zernof ne s’étant pas opposée au désir du comte Vlavesky, fortement appuyé par Aniouta et Natacha, tous quatre, le lendemain matin, prenaient le train pour Nice. Laissant ses

compagnes sur la promenade des Anglais, Boris se rendit à l'hôtel indiqué par son cousin. Celui-ci était sorti, et le domestique auquel s'adressait le comte ajouta qu'il ne savait s'il rentrerait pour déjeuner.

Comme le jeune homme se retirait, fort contrarié, il se heurta presque à M. de Halweg. Tous deux eurent un haut-le-corps. Le baron dit d'un ton qui sonnait faux :

— Comment, vous Boris ?... Enchanté, mon cher cousin ! Une bonne surprise !

— Une surprise, en effet !

L'accent de Boris n'avait rien d'aimable. Soudainement, le comte venait de comprendre le motif de l'installation de Cyrille à Nice.

Le baron poursuivait, affectant beaucoup d'aisance :

— Vous venez voir Cyrille ? Quel dommage que vous ne l'ayez pas prévenu. Il est aujourd'hui à Bordighera avec Brunhilde, qui lui a demandé de l'accompagner. Mais vous êtes peut-être pour quelque temps ici ?

— J'ai un congé de trois semaines, que je passe à Cannes, où se trouve ma cousine Aniouta, chez M^{me} Zernof.

— Ah ! oui, votre jolie petite pupille !... De plus en plus jolie, sans doute ?

— Surtout simple et franche, entièrement dépourvue de coquetterie, d'esprit d'intrigue. Ce sont des qualités que je prise au-dessus de tout, après avoir dû constater qu'elles sont trop peu répandues.

— Vous avez bien raison, mon cher ami !... bien raison ! La franchise, la loyauté, oui, tout est là. Ce sont, d'ailleurs, des qualités que nous autres Allemands possédons généralement...

— Ah ! oui, en effet !... La dépêche d'Ems et autres « loyales » manœuvres du même genre... Vous êtes quelquefois pince-sansrire, mon cousin.

Sous ses paupières demi-baissées, M. de Halweg glissa un coup d'œil irrité sur la physionomie froidement railleuse de son parent.

Il dit d'un ton rogue :

— Je parle très sérieusement. Les circonstances auxquelles vous faites allusion étaient exceptionnelles, et en ces cas-là le point de vue change, puisqu'il s'agit de la grandeur de l'Allemagne.

— Il n'y a pas de point de vue ; il y a la loyauté, ou la simple honnêteté, si vous le préférez. Un faux, un mensonge, une violation de la parole donnée sont toujours des fautes déshonorantes, qu'elles soient commises pour un motif personnel ou pour procurer plus de grandeur à sa patrie. Tel est le code qui s'applique aux nations comme aux individus.

Le baron se redressa, plus blême que jamais, les yeux pleins de colère...

— Vous oubliez, je crois, que vous vous adressez à un Allemand ?

— Mais non, mais non ! Je n'oublie jamais à qui je m'adresse, monsieur de Halweg... C'est une franchise qui vous déplaît ? Cependant, puisque c'est là une qualité si bien prisée chez vous ?... J'ai eu d'ailleurs l'occasion de la reconnaître chez ma cousine Brunhilde, fort

occupée en ce moment à faire le siège de la fortune de Cyrille.

— Vous nous insultez !

— Allons donc ! Vous n'avez pas coutume d'avoir l'épiderme si chatouilleux, vous autres Prussiens. On prétend que dans votre armée, il n'y a pas « l'honneur », mais seulement « le point d'honneur ». Ce doit être la même chose pour vous. Le point d'honneur, en la circonstance, c'est de réussir pour votre fille cet opulent mariage. Qu'importe la maladie de Cyrille ! Qu'importe que Brunhilde ne l'aime pas et se prépare à le faire souffrir ! Pour s'arrêter à ces obstacles-là, il faudrait simplement de l'honneur — et vous n'en avez pas.

Le baron ricana :

— C'est bien à vous de parler ainsi ! On sait où le bât vous blesse, beau capitaine ! Si votre cousin se marie, ses biens vous échappent... Eh ! eh ! faites-nous donc des considérations sur l'honneur !

— Oui, je sais que vous avez, « loyalement »,

insinué cette idée à Cyrille. À quoi bon une dénégation de ma part ? Gardez votre opinion à ce sujet, si vous y tenez. Cyrille deviendra le mari de votre fille, parce que je ne peux rien pour l'en empêcher, et il sera le plus malheureux des hommes. Mais Brunhilde aura une des grosses fortunes de la Russie. Le but auquel on travaille depuis l'année dernière se trouvera ainsi atteint, sans trop de peine.

Sur ces mots, jetés d'un ton méprisant, Boris tourna le dos au baron qui frémisait de rage, et rejoignit ses compagnes. Il leur raconta ce qui venait de se passer, et leur dit sa certitude d'un engagement imminent – s'il n'était même déjà pris – entre Cyrille et M^{lle} de Halweg.

– Ce malheureux garçon s'est laissé complètement dominer, ajouta-t-il. Maintenant, c'est fini, Brunhilde le tient, et je ne peux plus rien pour lui, car elle a su se servir du seul moyen qui m'empêche d'agir de toute mon influence pour le détourner de ce mariage.

Aniouta dit avec compassion :

– Pauvre comte Cyrille ! Je le plains, de passer

sa vie près de cette orgueilleuse Brunhilde, dont le regard est si dur, parfois ! Comment peut-il se laisser prendre ainsi ?

— Il est faible, ma chère enfant — et Brunhilde est fort habile. Avec l'aide de son père, elle a su bien vite circonvenir cette proie. Maintenant, Cyrille n'est plus qu'un aveugle, qui va vers sa perte.

La journée fut légèrement assombrie par ce souci de Boris. Cependant, le jeune homme l'oublia un peu, dans le ravissement que lui causait le sourire, le regard, les moindres gestes d'Aniouta.

Il écrivit le lendemain à son cousin, sans faire allusion à sa rencontre avec M. de Halweg, en lui demandant de venir le voir à Cannes. Connaissant Cyrille, il pensait le voir arriver aussitôt. Mais ce fut une lettre qui lui parvint, trois jours après. En termes un peu embarrassés, Cyrille disait qu'il viendrait certainement, étant très désireux de revoir son cousin, mais qu'il ne savait encore le moment où il lui serait possible de le faire.

— Je vous demande un peu, de Nice ici, en

automobile ! dit Boris à M^{me} Zernof, tandis qu'un peu plus tard il lui faisait part de cette réponse. En un instant, il serait là, nous déjeunerions ensemble, puis, s'il voulait absolument retourner près de sa Prussienne, il repartirait aussitôt après et pourrait lui servir de cavalier pour sa promenade de l'après-midi. Mais on ne lui permet pas de venir, craignant encore mon influence sur lui. Ah ! il est bien pris au piège, le pauvre garçon !

Aniouta demanda :

– Vous croyez donc qu'il ne viendra pas vous voir ?

– Si, dès qu'il sera complètement engagé. Alors il viendra m'annoncer, officiellement, ses fiançailles.

Aniouta eut une petite moue de dédain.

– Eh bien ! tant pis pour lui, s'il est aussi sot que cela ! Vous n'aurez rien à vous reprocher, au moins, vous, puisqu'il a été prévenu.

– Non, rien du tout... Mais laissons ce sujet attristant, et allons faire notre partie de tennis.

Une compatriote et amie de M^{me} Zernof, la comtesse Goumine, habitait route d'Antibes une villa superbe où elle réunissait une société choisie, à tous points de vue. Nathalie et Aniouta s'y rendaient fort souvent, soit avec M^{me} Zernof, soit accompagnées de Paracha. On y jouait au tennis et au golf, on y faisait de la musique, on y dansait — non en ce moment pourtant, car la maîtresse du logis, très pieuse, entendait qu'on respectât le temps de carême. Cette petite restriction n'empêchait pas que la jeunesse trouvât un grand charme aux après-midi de la villa Xénia car l'hôtesse était aimable, intelligente, et savait répandre autour d'elle l'aisance et la gaieté.

M^{me} Zernof lui avait présenté le comte Vlavesky, qu'elle invita aussitôt à se joindre aux deux jeunes filles, quand celles-ci viendraient chez elle. Boris avait un peu connu à Pétersbourg son fils Constantin, qui précisément se trouvait là en ce moment. Parmi les hôtes habituels de la villa, il retrouvait aussi d'autres figures de connaissance, soit russes, soit françaises, et, dans ce milieu aristocratique, il se sentait aussitôt dans

son atmosphère habituelle.

Là, Aniouta était une sorte de petite reine – sans aucunement le chercher, d'ailleurs, et sans presque s'en douter. La comtesse Goumine l'avait en très vive affection, et presque tous ses hôtes en raffolaient – hormis quelques jeunes personnes jalouses et des mères pourvues de filles à marier, qui trouvaient que ces messieurs admiraient beaucoup trop « cette petite Aniouta Ivanovna ».

Parmi ces admirateurs, il fallait classer en première ligne Constantin Goumine, jeune homme sérieux et de grand mérite intellectuel, qui s'occupait avec succès de sculpture et avait entrepris de faire le buste d'Aniouta.

Boris n'avait pas été long à s'apercevoir des sentiments du jeune comte Goumine à l'égard de sa pupille, et, secrètement, il s'en irritait.

« Vont-ils déjà penser à me l'enlever, tous ceux-là ? songeait-il avec impatience. Mais nous verrons bien ! Je ne veux pas la marier si jeune, ma petite sœur. Elle est tellement gaie, tellement heureuse comme cela ! »

Oui, elle était une vivante image de gaieté, d'entrain, de spontanéité vibrante. Pendant la partie de tennis, où il était son partenaire, Boris la voyait bondir près de lui, souple comme un jeune félin, les yeux étincelants, ses lèvres si rouges, au dessin charmant, sans cesse entrouvertes sur les plus jolies petites dents du monde. Il admirait la parfaite harmonie de ses mouvements, et cette réserve parfaite que l'ardente petite créature savait garder même dans l'impétuosité du jeu. Qui donc, dans le monde entier, pouvait égaler son Aniouta ? Quelle jeune fille, douée comme l'était celle-ci, admirée, choyée, aurait su conserver cette simplicité ravissante, ce complet dédain de la coquetterie ?

Une sorte d'enivrement orgueilleux le pénétrait, et en jetant les yeux sur Constantin Goumine, qui se trouvait dans l'autre camp, il pensait avec irritation : « Ah ! non, je ne la lui donnerai pas, ma petite Aniouta ! – du moins pas encore. Je ne sais, d'ailleurs, qui serait digne d'elle. »

Cet après-midi, les meilleurs joueurs, c'est-à-

dire Boris, Aniouta, le comte Goumine et une jeune Anglaise, miss Annabel Strumps, avaient organisé un match très sérieux, que les spectateurs suivaient avec le plus vif intérêt. Pendant quelque temps il fut âprement disputé. Si le comte Vlavesky se montrait nettement supérieur à Constantin, miss Strumps était une adversaire terrible. Cependant, elle ne put conserver la victoire à son camp, et les deux cousins furent proclamés vainqueurs.

Une pourpre chaude couvrait le visage d'Aniouta. Prévenant le comte Goumine, très empressé pourtant, Boris alla chercher un vêtement et en couvrit les épaules de sa pupille. La jeune fille le remercia par un sourire – ce sourire tendre qu'elle n'avait que pour lui, et qui accompagnait le plus doux, le plus profond des regards.

La comtesse Goumine et M^{me} Zernof, assises un peu à l'écart des autres groupes, avaient suivi d'un regard attentif cette petite scène. Un pli soucieux se formait sur le front de la seconde... Au bout d'un instant de silence, la comtesse dit à

mi-voix :

– Il témoigne à sa pupille une bien remarquable sollicitude, ce beau comte Vlavesky !

– Oui, trop remarquable ! C'est un tuteur quelque peu compromettant, que celui-là.

– Croyez-vous qu'il l'aime ?

– Tout me le fait craindre. Il serait difficile d'ailleurs qu'il en fût autrement, la voyant sans cesse, étant l'objet de cette affection qui se manifeste avec une délicieuse ingénuité.

– Mais elle ?

– Elle ? Comment voulez-vous qu'elle ne l'aime pas, ce séduisant Vlavesky, si tendrement fraternel ? Naturellement, elle n'en a pas conscience, la pauvre chère petite. Elle appelle « reconnaissance, affection » ce qui est déjà de l'amour, j'en suis persuadée.

– Pensez-vous qu'il songerait à l'épouser ?

– J'espère qu'il s'apercevra à temps de l'imprudence qu'il commettrait ainsi. Tel que je crois le connaître, il lui faut beaucoup de fortune.

Or, Aniouta est pauvre. En outre, la comtesse Vlavesky ne peut souffrir cette chère petite et la détesterait plus encore si elle empêchait la réalisation de son rêve : un mariage très opulent pour Boris.

— Il s'est montré fort bon à son égard, m'avez-vous dit ?

— Extrêmement bon et généreux. J'en ai même été surprise, le croyant de nature froide et indifférente. Elle, en retour, a pour lui une admiration et une reconnaissance dont on ne peut se faire idée. Ils se traitent en frère et sœur. Mais, tandis que dans sa manière d'être envers son cousin, Aniouta reste toute semblable à l'année dernière, chez lui il y a quelque chose de changé. Ce n'est plus l'enfant qu'il voit en elle. Je m'en suis rendu compte depuis quelques jours surtout, en remarquant de quel regard il suit ses moindres mouvements, avec quelle ferveur il l'écoute et la contemple, quand elle chante. Il l'aime, j'en suis certaine. Aussi serait-il grand temps pour lui de s'éloigner, s'il veut échapper à cette innocente enchanteresse.

— Mais il ne le veut peut-être pas du tout ?

— Je serais étonnée qu'il ne réfléchît pas sérieusement. Ce n'est pas un cerveau léger. Jusqu'ici sa vie n'a pas été précisément irréprochable ; mais il n'a jamais cédé, paraît-il, à aucune influence, et a montré quand il lui plaisait une force de caractère irréductible. Ce serait le moment de l'employer ici, pour couper court au sentiment qui l'entraîne vers cette trop charmante pupille et tâcher — s'il en est temps encore — d'éviter que l'amour n'entre profondément dans le cœur d'Aniouta.

La comtesse Goumine secoua la tête.

— Oui, trop charmante pour que même l'homme le plus raisonnable puisse volontairement s'écartier d'elle, alors qu'aucun obstacle formel ne l'en sépare. Car enfin, le comte Vlavesky, par amour, peut bien faire le sacrifice de cette fortune désirée — peut-être plus encore par sa mère que par lui, ainsi qu'il arrive souvent. J'ai l'impression que sous ses dehors froids, sous son air sceptique, se cache une âme ardente, généreuse — et volontaire. S'il lui plaît

d'épouser Aniouta, je me doute que sa mère devra plier devant sa résolution.

— Elle pliera, oui — mais quelle rancune subsistera contre Aniouta !... Puis aussi, ne peut-on craindre que, sous certains rapports, il ne rende peut-être pas sa femme très heureuse ?

— Cela, c'est possible, sans être aucunement certain... Pour une personne qui l'a presque vu naître, tu ne me parais pas beaucoup le connaître, Tatiana. Moi, j'ai idée au contraire que cet homme-là saura aimer fidèlement, profondément, de toute son âme, quand il le voudra bien. Il n'y aura pas grand mérite, d'ailleurs, avec cette délicieuse petite créature !

— Vraiment, tu parais l'avoir beaucoup étudié, Xénia !

— J'ai causé plusieurs fois avec lui, et j'ai compris que j'avais affaire à une nature loyale, chevaleresque, malheureusement mal dirigée par une mère orgueilleuse qui n'a pas su le prémunir contre les entraînements de la jeunesse par de solides principes religieux et une forte discipline morale. Constantin m'a parlé de lui, ces jours

derniers. D'après ce qu'en dit mon fils – et on peut le croire – il n'est pas aussi noir que tu as l'air de le penser. Certainement, on ne peut dire qu'il soit exempt de reproche... L'autre hiver, une dame d'honneur de l'impératrice a fait beaucoup parler d'elle, à cause de lui. Sa Majesté, l'ayant su, a imposé à cette jeune femme un assez long exil...

M^{me} Zernof dit vivement :

– Une dame d'honneur de l'impératrice ?...
N'est-ce pas la princesse Etschef ?

– En effet !

– Mais elle est ici !

– Oui. Et par une coïncidence fâcheuse, elle se trouve au même hôtel que le comte Vlavesky.

– Est-ce une coïncidence ?

– J'en suis persuadée – tout au moins de sa part, à lui. Le général Breznine a dit à Constantin qu'il se montrait extrêmement froid à l'égard de la princesse et décourageait avec la plus glaciale courtoisie les avances qui lui étaient faites par elle ou par d'autres.

— Oui, à la réflexion, cette circonstance doit être toute fortuite. Boris a un grand fonds de délicatesse, j'ai eu l'occasion de m'en apercevoir, et il entoure d'un respect ému l'âme innocente de sa cousine... Jusqu'ici, d'ailleurs, il a toujours rempli admirablement ce rôle de tuteur et de grand frère, je dois le reconnaître à son entière louange. Mais c'est un rôle terriblement périlleux, quand la pupille a dix-sept ans, avec des yeux comme ceux-là, et que le tuteur est le plus bel officier de l'armée russe !... Enfin, je n'y puis rien ! C'est ce que je tâcherai de faire comprendre à Sophie, qui m'accable, dans ses lettres, de recommandations à ce sujet.

Les deux amies se turent un moment. Elles regardaient Boris et Aniouta, assis sur un petit canapé de rotin. Boris, le coude appuyé au dossier, demeurait tourné vers sa cousine, qui, sans cesse, levait sur lui ses yeux ardents et rieurs. Ils se mêlaient à la conversation du groupe de jeunesse dont ils faisaient partie, mais ils donnaient néanmoins l'impression de s'isoler dans une sorte de fervente attention réciproque.

M^{me} Zernof chuchota :

– Ne dirait-on pas deux fiancés, très amoureux ?

Une contraction légère passa sur le visage de la comtesse dont les yeux se tournaient vers son fils. Constantin, assis non loin des deux cousins, les regardait, lui aussi, tout en causant. Sa physionomie, douce et calme, ne révélait aucune émotion, mais la mère savait qu'il souffrait en ce moment. Elle dit tout bas :

– Mon pauvre Constantin l'aime, lui aussi.

M^{me} Zernof eut un vif mouvement de surprise.

– Constantin ?... Il aime Aniouta ?

– Oui. Je m'en doutais déjà, et il me l'a dit il y a quelques jours.

– Ah ! chère Tatiana, voilà vraiment le mari que je rêverais pour elle !... Sérieux, d'une grande valeur morale... Oui, elle serait heureuse près de lui !

– Le malheur est que ce n'est pas lui qu'elle aimera. Constantin, dès le premier jour où il a vu ensemble tuteur et pupille, s'est dit que tout était

fini pour lui.

— Mais non, tout n'est pas fini ! Boris sera peut-être assez raisonnable pour comprendre qu'Aniouta n'est pas la femme qu'il lui faut, et elle, de son côté, ne se rend probablement pas compte encore du sentiment qu'elle éprouve pour lui. Constantin peut arriver à se faire aimer. Pour cela, il faudrait qu'elle le vît plus souvent... Malheureusement, elle va s'éloigner, et quand se reverront-ils ?

Elle réfléchit un moment, et reprit :

— Voici à quoi je songe : il avait été primitivement convenu que le comte Vlavesky emmènerait sa cousine pour la conduire à Klevna ; mais étant donné le changement survenu chez elle, depuis l'année dernière, je trouve difficile qu'ils s'en aillent ainsi tous deux, pour un voyage aussi long. Boris le comprendra certainement. Je lui demanderai donc de garder Aniouta, et je l'emmènerai avec nous à Moscou. Là, je m'arrangerai pour qu'elle reste encore quelque temps. Elle verra souvent Constantin, pourra mieux apprécier toutes ses qualités

remarquables. En même temps, elle se trouvera éloignée de son trop séduisant cousin.

La comtesse Goumine hocha la tête.

— Beaucoup trop séduisant, en effet. Ce cousin-là porterait ombrage au mari, à juste raison.

À ce moment, Aniouta se levait, pour répondre à la demande de plusieurs personnes qui souhaitaient l'entendre chanter de vieux airs russes. Presque tous ceux qui étaient là suivirent la jeune fille. Elle s'en allait vers le salon, vive, légère, simplement heureuse de faire plaisir, sans aucun retour vaniteux. Sa voix, cultivée cet hiver par un excellent professeur, était réellement admirable et si expressive qu'elle émouvait jusqu'aux plus indifférents. Mais, tout particulièrement, Aniouta savait dire ces airs de son pays, les uns doux, mélancoliques, d'autres ardents, un peu sauvages. La comtesse Goumine les lui avait fait chanter, un jour, devant quelques amis, et aujourd'hui les mêmes personnes redemandaient à les entendre.

Boris s'était assis à quelque distance du piano,

dans un retrait formé par des plantes vertes. De là, il voyait de profil sa cousine, debout près de l'instrument où s'était assise Natacha. La voix au timbre chaud, velouté, venait frapper ses oreilles et enivrer son âme, déjà captive de la beauté d'Aniouta. Mais quand, parfois, son regard se détournait pendant quelques secondes de celle qui occupait toute sa pensée, il s'irritait secrètement, à la vue de ces étrangers dont l'attention se concentrait sur la jeune fille, de ces hommes, surtout, qui l'admirraient, qui tressaillaient, comme lui, aux accents de cette voix. Constantin Goumine semblait absolument en extase. Boris, impatienté, songea : « Je lui défendrai de chanter ainsi dans le monde. »

Le dernier air était une sorte de ballade, qui racontait la fin tragique d'une jeune fiancée, noyée par une rivale implacable. La pauvre Yelda, aux soirs de lune, sortait de l'onde froide et apparaissait au fiancé inconsolable qui venait pleurer sur les bords du lac. Tour à tour, la phrase mélodique se faisait douce, caressante, pour dire la tendresse des deux jeunes gens, puis farouche, quand la rivale apparaissait et consommait sa

vengeance. Yelda sombrait dans l'eau profonde, avec un cri de douleur : « Oh ! mon ami, mon ami, sauve-moi !... Et dans la douce clarté des soirs de lune, elle venait redire à Dimitri son amour fidèle, jusqu'au jour où, de la bouche même de celle qui l'avait fait mourir, elle apprenait que le jeune homme, enfin consolé, épousait la criminelle. Alors elle s'enfonçait pour toujours dans le lac sombre, avec un grand cri ; « C'est maintenant que je meurs, puisque celui que j'aime n'est plus à moi ! »

Boris entendait cet air pour la première fois. Était-ce bien sa vive et rieuse Aniouta, sa petite sœur encore ignorante de l'amour, qui le chantait avec cette chaleur passionnée, avec ces accents de douleur si poignants qu'il sentait un frisson passer dans ses membres ?... Frémissant, il l'écoutait, le cœur bouleversé, oubliant où il était, ne voyant plus qu'elle, toute blanche, enveloppée d'un rayon de soleil, palpitrante d'émotion, comme si l'amour qu'elle chantait eût été le sien.

D'enthousiastes compliments saluèrent la jeune fille, quand elle se tut. Constantin résuma

l'impression générale en disant :

— Vous teniez nos âmes dans l'enchantedement, Aniouta Ivanovna !

Il semblait fort ému et attachait sur la jeune fille un regard qui renfermait l'aveu de ses sentiments. Elle ne s'en aperçut pas. Tout en répondant gracieusement aux uns et aux autres, elle cherchait des yeux son cousin. N'allait-il pas, lui aussi, venir donner son avis sur ce vieil air lithuanien, qu'il ne connaissait pas encore ?... Mais non, il restait là-bas, près d'une fenêtre, occupé à causer avec miss Strumps.

Elle était jolie, cette Anglaise... si fraîche, avec de beaux yeux bleus et des cheveux blonds très mousseux. Et elle paraissait admirer beaucoup le comte Vlavesky. Hier, elle avait dit à Aniouta, avec son amusant accent :

— Le comte, votre cousin, c'est le plus chic gentleman que je connaisse, mademoiselle Verenof.

En conséquence de ce jugement flatteur, miss Annabel paraissait entreprendre la conquête de

Boris. Sa manœuvre, aujourd’hui, se dessinait mieux. Profitant de la distraction du jeune homme, qui pensait à tout autre chose, elle demeurait assise près de lui, causant avec grâce, s’efforçant d’attirer son attention. Boris, courtoisement, l’écoutait et lui répondait. Mais il ne voyait même pas la charmante Anglaise. En son cœur, il écoutait encore l’écho de la voix chaude qui, tout à l’heure, chantait l’amour fidèle, l’amour dououreux d’Yelda la délaissée. Son regard, sans cesse, allait vers la jeune fille, vêtue de blanc, qu’entourait une petite cour empressée. Alors, un pli barrait son front, surtout quand Constantin regardait Aniouta, ou lui adressait la parole... Était-il fou, ce Goumine, d’aimer une enfant comme celle-là ! Mais il l’attendrait, en tout cas ! Plus que jamais son tuteur était résolu à ne pas la marier de sitôt – pas avant vingt ans, certainement. Ainsi, elle aurait encore trois années de vie tranquille, heureuse, sous l’affectionnée protection du grand frère dont elle était la joie.

III

En revenant de la villa Xénia, vers la fin de cet après-midi, M^{me} Zernof, si elle n'avait été elle-même préoccupée à la suite de son entretien avec la comtesse Goumine, aurait certainement remarqué l'inhabituel silence d'Aniouta et l'air absorbé de Boris.

La jeune fille marchait entre son cousin et Nathalie, en regardant machinalement devant elle, avec des yeux pensifs. Sa bouche, de temps à autre, avait un petit mouvement nerveux. Aniouta pensait à miss Strumps, qui avait accaparé Boris tout le reste de l'après-midi. Et une impatience s'emparait d'elle au souvenir des avances, à peine déguisées, dont le comte Vlavesky était l'objet de la part d'un certain nombre de jeunes femmes et de jeunes filles faisant partie des relations habituelles de M^{me} Zernof et de la comtesse Goumine.

Quel sentiment ces femmes empressées à le flatter, à l'attirer, produisaient-elles sur Boris ? Aniouta eût aimé à le savoir – comme aussi à connaître l'opinion de son cousin sur la blonde Anglaise.

Tandis que M^{me} Zernof et les jeunes filles, une fois arrivées à la villa, montaient dans leur chambre pour changer de robe, le comte gagna le jardin et alluma une cigarette. Tout en fumant, il arpentaît la terrasse. les yeux songeurs. Sa pensée retournait vers la villa Xénia, vers Aniouta, chantant « la mort d'Yelda ». Comment cette enfant ignorante de l'amour avait-elle pu mettre dans sa voix une telle expression d'ardeur passionnée ? Tout d'un coup, il avait eu conscience qu'une Aniouta nouvelle se révélait à lui, – une Aniouta qui aimerait bientôt... qui aimait peut-être déjà, une angoisse lui serra le cœur. Machinalement, d'un geste nerveux, il jeta sa cigarette et s'accouda au parapet de la terrasse.

Qui cela ?... Le comte Goumine, peut-être ! Il avait ce qu'il fallait pour plaire à une jeune fille sérieuse et intelligente comme l'était Aniouta,

sous ses dehors vifs et gais.

Eh bien ! ce serait un très bon mariage pour elle... Belle fortune, très noble famille, mari excellent...

Le malheur, c'était que Boris le détestait, ce Goumine, et qu'il ne pourrait jamais souffrir de le voir près d'Aniouta.

Pourtant, si elle l'aimait ?...

De nouveau, il éprouva cette bizarre sensation d'angoisse, et il lui sembla que la nuit s'étendait sur le golfe, en ce moment plongé dans la splendeur lumineuse du couchant.

Il leva les épaules, en pensant : « Quelle idée j'ai là ! Je suis bien certain qu'elle ne songe plus à Goumine qu'à un autre, la chère petite ! Si elle a tellement bien dit cet air pathétique, c'est simplement parce qu'elle comprend tous les sentiments profonds. »

Néanmoins, il restait sombre et pensif, tellement absorbé aussi qu'il sursauta, quand une main se posa sur son épaule et qu'une voix rieuse demanda :

– Vous rêvez, Boris ?

Il se détourna et vit près de lui Aniouta, dont les yeux caressants lui souriaient.

– Un peu, je crois... Te voilà déjà prête ?

– Mais oui, vous voyez. Je ne suis jamais très longue à ma toilette.

– Ce qui n'empêche que tu sois toujours délicieusement habillée.

Il lui semblait qu'elle n'avait jamais été plus ravissante que ce soir, dans cette robe d'étoffe légère d'un bleu clair, avec ses yeux si veloutés, pleins de caresses, son visage délicat, tout enveloppé des roses clartés du couchant qui avaient la teinte chaude de ses cheveux, et ce sourire, si tendre, mystérieusement doux, qui le pénétrait d'un étrange enivrement.

– Je suis contente que cette robe vous plaise, car c'est moi qui l'ai faite, avec l'aide de Paracha. Dans ma prochaine lettre, je le raconterai à Liouba, qui sera très satisfaite des progrès de son élève... À propos, j'ai reçu ce matin un mot d'elle. Comme toujours, elle me

donne des nouvelles de Klevna. Puis elle me dit qu'elle souffre beaucoup de rhumatismes. Pauvre vieille Liouba, elle travaille encore, bien courageusement, avec l'aide qu'on lui a donnée, grâce à vous.

— Grâce à toi, plutôt. Si tu ne m'avais discrètement averti, je n'aurais pas songé à soulager cette fidèle servante. Toi, tu penses à tout, tu t'inquiètes de rendre chacun le plus heureux possible, petite fée bénie.

La main d'Aniouta était restée sur son épaule. Il la prit, et y posa doucement ses lèvres.

La jeune fille eut un léger tressaillement, et dans ses yeux passa une émotion ardente, que vit Boris en se redressant.

Elle dit d'un ton bas et fervent :

— Oui, chacun, le plus possible. C'est si bon, de rendre heureux !... Mais vous surtout... vous Boris, mon bienfaiteur, mon frère si cher ! Oh ! que vous soyez heureux, vous, en ce monde et en l'autre ! Je le demande à Dieu chaque jour, pour vous payer ma dette de reconnaissance !

— Ma chérie..., ma petite sœur, ne parle pas de reconnaissance, de toi à moi ! Qu'ai-je fait pour toi, en comparaison du bonheur que tu as introduit dans ma vie, par ton affection charmante ? Va, tu m'as déjà remercié au centuple, et maintenant, c'est moi qui te suis redevable.

Il la contemplait avec ravissement, avec une émotion violente qu'il contenait à grand-peine. La triomphante clarté du couchant enveloppait le visage délicat tout palpitant dans cette lueur d'un rose d'aurore. Les yeux magnifiques brillaient d'une émotion pure et radieuse, à l'ombre des grands cils bruns. D'un geste plein de grâce souple et naturelle, la jeune fille ramenait sur ses épaules l'écharpe de lainage léger, du même bleu que la robe, qui en glissait un peu... Puis le sourire s'effaça de ses lèvres, une légère inquiétude apparut au fond de son regard.

En hésitant, elle demanda :

— Vous ne m'avez pas dit ce que vous pensiez de ce dernier air, « la Mort d'Yelda ». Trouvez-vous que je l'ai bien chanté ?

Il retint les mots : « Trop bien ! » qui lui venaient aux lèvres.

— Admirablement, ma chère enfant ! Tu m'as profondément ému, je te l'avoue. Mais ce n'est pas au milieu de tout ce monde que je te l'aurais dit.

Le sourire, de nouveau, éclaira les yeux noirs, entrouvrit les lèvres pourpres.

— Oui, on m'a fait beaucoup de compliments, mais tout m'est égal, il n'y a que votre approbation qui compte pour moi.

Il tressaillit d'une joie orgueilleuse, d'un secret enivrement, sous le regard de tendresse ingénue et confiante. Ses doigts serrèrent un peu plus la petite main chaude et souple qu'ils tenaient toujours. Puis il dit en affectant quelque ironie :

— Est-ce bien vrai, cela ? En général, les jeunes personnes aiment les compliments... Le comte Goumine t'en a fait, et celui-là est comme moi, il n'a pas coutume de les prodiguer à tort et à travers. Donc, ils ont dû te faire plaisir ?

Anxieusement il scrutait l'expressive physionomie, guettait un symptôme d'émotion.

Mais Aniouta dit gaiement :

— Certes, je n'en fais pas fi, car je sais qu'il est un connaisseur. Pourtant, je me défie toujours un peu des éloges de ces messieurs, qui peuvent s'y croire obligés par courtoisie mondaine. Vous, Boris, c'est autre chose. Vous êtes mon frère, et je suis certaine que vous me dites sincèrement votre opinion.

— Certes, ma petite fleur ! Et la voici, mon opinion toute franche : c'est que tu chantes si merveilleusement cet air, que je te demande de me le réserver, de ne plus le faire entendre devant personne d'autre,

— Oh ! mon cher Boris, quelle joie pour moi de vous faire ce petit plaisir ! Oui, je le chanterai quand vous le voudrez, et à vous seul.

— Merci, petite sœur chérie ! Une grisante allégresse envahissait son âme. Il s'était trompé, Aniouta n'aimait encore personne, et il conservait sur elle toute son influence. Elle se laisserait

guider par lui, en toute confiance, et il la marierait, quand il le voudrait, comme il le voudrait.

Ainsi délivré de son inquiétude, et toujours sous l'empire de cet enivrant émoi qui ne le quittait plus en présence d'Aniouta, il se montra pendant le dîner et la soirée particulièrement gai. Jamais ses yeux n'avaient eu un charme tel que ce soir-là, dans leur éclat de vie ardente et d'émotion mystérieuse. M^{me} Zernof glissait des coups d'œil inquiets vers Aniouta et Nathalie. Car, si calme et sérieuse qu'elle connût sa fille, il n'était pas impossible qu'elle s'éprît, elle aussi, du comte Vlavesky, en le voyant si souvent, dans l'intimité familiale de la petite villa. De tous ses vœux, la mère appelait le moment où il quitterait Cannes. Mais il s'y trouvait encore pour une dizaine de jours... et d'ici là, s'il regardait souvent Aniouta comme il le faisait ce soir, elle finirait bien par s'apercevoir que ce n'était plus de la simple tendresse fraternelle qu'elle inspirait.

Mais aussi, elle était vraiment trop ensorcelante. Il semblait à M^{me} Zernof qu'elle

n'avait jamais été aussi jolie qu'aujourd'hui. Et ce sourire... Voyons, qu'avait-elle besoin de sourire sans cesse à Boris ? Pourquoi ses yeux prenaient-ils en le regardant cette expression doucement caressante, ou bien s'emplissaient-ils de si chaudes clartés ? Évidemment, il y avait là de quoi rendre un homme un peu fou...

Serait-elle coquette, cette petite Aniouta ? Elle s'occupait davantage de sa toilette, depuis que son tuteur était ici, « car elle le savait difficile en cette matière », disait-elle. Ce matin, elle s'était pressée de finir cette robe bleue, pour la mettre le soir, « parce que cette nuance plairait certainement à Boris ». Un mot de son cousin lui avait fait modifier, dès le jour même, un détail de sa coiffure... Et M^{me} Zernof, devenue méfiante, sous l'impression de son vif souci, cherchait dans ses souvenirs quelque autre preuve de préméditation coquette chez l'innocente Aniouta.

Elle prétexta une fatigue, afin que le jeune homme prit congé plus tôt. Il s'en alla d'un pas flâneur, humant l'air embaumé de la délicate senteur des pins. Les lumières des villas, des

hôtels, se répandaient sur la Croisette, où quelques promeneurs passaient, isolés ou en groupes. Des lueurs traînaient sur la mer, qui continuait de se balancer mollement... Boris marchait comme en un rêve. Il pensait à sa pupille, il la revoyait, là-bas, sur la terrasse, tout enveloppée de cette lumière du couchant... Aniouta ! Le nom cher, le nom béni venait à ses lèvres, qui le prononçaient avec ferveur. Aniouta, petite sœur bien-aimée, si belle !... Que ne pouvait-il passer près d'elle toute sa vie !

Il s'arrêta tout à coup. Brusquement, la vérité s'imposait à lui. Il songea, ivre de surprise et de bonheur : « Mais je l'aime !... je l'aime ! »

Et ce fut pour lui, pendant quelques minutes, un éblouissement, une joie frémissante.

Aniouta !... Il l'aimait ! Depuis quand ? Peut-être depuis qu'il la connaissait. En tout cas, déjà, elle l'avait charmé... Maintenant, elle était la souveraine de son cœur orgueilleux, qui s'était cru blasé, indifférent, sceptique en amour comme en toute chose.

Il murmura d'un ton d'ivresse :

– Mon Aniouta bien-aimée !

Et il restait immobile, les yeux fixés devant lui, dans la nuit qui s'étendait sur la mer. Le vent de la journée s'était calmé, un souffle doux et parfumé frôlait le visage frémissant de Boris. Des sons de piano, de violon arrivaient jusqu'à lui.... Alors il pensa au chant d'Aniouta, cet après-midi. Les accents de tendresse passionnée vibrèrent de nouveau à ses oreilles, le firent tressaillir d'une émotion profonde. Il songea : « Comme elle saura aimer ! Comme nous nous aimerons ! »

Puis, lentement, se présentèrent à lui les objections...

Le manque total de fortune, chez Aniouta... l'opposition qu'essayerait de faire la comtesse Vlavesky... l'ennui qui résulterait, pour la jeune femme, de l'hostilité de sa belle-mère...

Tout cela ne fit que passer dans l'esprit de Boris. La fortune ?... Eh bien ! ils s'arrangeraient pour vivre avec ce qu'il avait. Certainement, il aimait la vie luxueuse, mais Aniouta lui était plus chère que tout, et il se sentait prêt pour elle à tous les sacrifices.

Sa mère ? Devant sa résolution, elle céderait, et il saurait bien éviter à Aniouta tout heurt trop pénible. Déjà, il l'avait fait quand elle n'était que sa pupille ; ce lui serait plus facile encore d'en préserver sa femme.

Sa femme !... Aniouta !... Il répétait ces mots avec une émotion profonde, mêlée de surprise délicieuse. Cette enfant, qu'il appelait sa petite sœur, qu'il croyait aimer fraternellement...

Mais elle ?... Quelle était la nature de ses sentiments, à l'égard de son cousin ? Il devrait peut-être attendre encore, pour lui parler d'amour ?... Elle était si jeune ! En outre, considérant l'influence qu'il exerçait sur elle, et son cœur aimant, tout pénétré de reconnaissance, ne serait-ce pas manquer de délicatesse que de s'imposer à cette enfant ignorant presque tout de la vie, et qui n'avait pas eu encore le temps de réfléchir, de comparer ? Elle dirait oui, aussitôt, trop heureuse à l'idée qu'elle se dévouerait au bonheur de celui qui avait donné à l'orpheline une si douce existence, depuis un an. Mais après, si elle regrettait ?...

Il leva les épaules, impatiemment. Que pourrait-elle regretter, près de lui, qui la chérirait tant et saurait se conserver l'amour et la confiance de ce jeune cœur ?

Il marchait le long de la Croisette, machinalement. Comme il revenait sur ses pas, onze heures sonnaient à une horloge. Boris rentra dans l'hôtel... En traversant le hall, il croisa un jeune homme avec lequel il avait eu des entretiens intéressants, les jours précédents. Ils échangèrent quelques mots ; puis le jeune homme demanda :

— Venez-vous entendre la princesse Etschel ? Elle va chanter un duo avec M. de Châteaubray.

Boris répondit négativement, en prétextant une correspondance pressée. Puis il gagna son appartement, et, au lieu de s'asseoir devant son bureau, il alla s'accouder à une fenêtre, en appuyant son front sur sa main.

La voix de Catherine... Elle lui avait plu, naguère. Le timbre en était agréable, très expressif — surtout quand la princesse chantait pour le bel officier des gardes qu'elle aimait

éperdument. Et cependant, il souhaitait ne plus l'entendre, car elle lui rappelait des heures qu'il eût voulu effacer de sa vie, avec bien d'autres, maintenant qu'il aimait Aniouta.

À son visage, la nuit envoyait un souffle parfumé. Des sons d'instruments arrivaient à ses oreilles. Puis une voix de femme s'éleva. Souple et légère, elle commençait un air d'opéra russe. Il la reconnut aussitôt. Et l'air était celui qu'il préférait, celui qu'il demandait le plus souvent à la princesse Catherine, et qu'elle chantait si bien.

Il se recula, ferma brusquement la fenêtre et se jeta dans un fauteuil. Entre Aniouta et lui, des ombres se dressaient, qu'il s'efforçait vainement d'éloigner. Avec un mouvement d'impatience, il songea : « Après tout, je ne suis pas pire que bien d'autres... et au contraire de beaucoup, je la rendrai très heureuse, ma bien-aimée petite Aniouta.»

IV

Cette année, la fête de Pâques était précoce. M^{me} Zernof se rendait avec les jeunes filles à l'église russe de l'avenue Alexandre pour les cérémonies de la Semaine sainte, et Boris les accompagnait. Il aimait toujours voir prier Aniouta. Le spectacle de cette ferveur et de cette innocence rafraîchissait son âme, la rapprochait de ce Dieu qu'il oubliait, depuis son enfance.

Maintenant qu'il savait de quel nom il devait appeler son affection pour Aniouta, une joie troublante s'emparait de lui, dès qu'il se trouvait en présence de sa cousine. Instinctivement, il n'était plus le même à son égard, et mettait plus de réserve dans ses manières, qui jusque-là empruntaient quelque chose à la familiarité fraternelle. Mais Aniouta, en toute candeur, continuait d'agir comme une petite sœur très tendre, sans s'apercevoir du changement de son

tuteur.

Il devait lui cacher à la fois son amour et ce souci qui le tourmentait : était-il honnête de sa part, étant donnée sa situation privilégiée comme tuteur et bienfaiteur, de parler mariage à cette enfant sans expérience, qui l'admirait aveuglément, qui avait pour lui un véritable culte de gratitude ? Sa conscience lui répondait : « L'honneur te commande d'attendre, de la laisser loyalement libre de choisir, quand viendra pour elle l'heure d'aimer, qui ne tardera guère. » Mais une voix jalouse criait : « Et si c'est un autre qu'elle choisit ? »

À vrai dire, cette dernière inquiétude était un peu superficielle, chez lui. Sans être fat, il s'appréciait à sa valeur et n'ignorait pas qu'il lui serait facile de rejeter dans l'ombre des rivaux éventuels.

En y réfléchissant, il était à peu près décidé à laisser passer une année avant de dire mot à la jeune fille de ses sentiments. Mais il se demandait s'il pourrait les lui cacher jusque-là, surtout quand il se retrouverait avec elle à

Klevna.

Le lundi de Pâques, il reçut une lettre de Cyrille, qui n'avait plus donné signe de vie, depuis le court billet envoyé à son cousin. Il informait Boris de ses fiançailles avec Brunhilde et de la visite que tous deux comptaient lui faire le mercredi suivant.

« Le baron de Halweg ne nous accompagnera pas, ajoutait-il. Il paraît que tu lui as dit des choses assez vives, l'autre jour ? Brunhilde n'a pas voulu me les répéter ; mais elle espère obtenir une réconciliation que, pour ma part, je souhaite de tout cœur, car il me serait dur que mon plus proche parent et meilleur ami demeurât brouillé avec le père de ma femme. Quant à Brunhilde, elle ne te garde pas rancune, sachant que tu as le caractère fougueux, sous une froide apparence.

« Je t'en prie, mon cher Boris, tâche de revenir de ta prévention à son égard ! Chaque jour, je la connais mieux, et je vois quelle femme remarquable elle est, sous tous rapports. Son orgueil même paraît une qualité, chez elle.

En outre, je suis persuadé qu'elle a beaucoup

plus de cœur qu'on ne le pense... »

Arrivé à ce point de sa lecture, Boris froissa la feuille et la jeta sur une table en murmurant avec une colère railleuse :

– Pauvre naïf !

L'annonce de ces fiançailles ne le surprenait pas : il s'y attendait d'un jour à l'autre. Mais son irritation n'en était pas moins violente, contre la faiblesse de Cyrille et surtout contre Brunhilde.

M^{me} Zernof témoigna une vive surprise à la nouvelle que M^{lle} de Halweg accompagnerait son fiancé.

– Comment, après ce que vous avez dit à son père ? Vraiment, c'est de l'aplomb !

– Eh ! elle est bien de son pays ! Ces Teutons ne connaissent guère de milieu entre l'arrogance et la platitude. Mais comme je me soucie fort peu d'une réconciliation entre le baron et moi, comme Brunhilde m'est profondément antipathique, je vais écrire à Cyrille que si l'on refuse de le laisser venir seul, j'aime mieux qu'il reste chez lui.

– Ce serait une rupture avec votre cousin,

Boris ?

– Sans doute... Eh bien ! tant pis pour lui !

– Si vous me permettez un conseil, je vous dirai que vous avez peut-être tort d'agir ainsi. Cyrille Petrovitch n'a d'autre proche parent que vous, et il est à craindre qu'il soit malheureux, dans cette union. Vers qui, alors, se tournera-t-il, si vous l'abandonnez ? À qui demandera-t-il conseil, et aide, peut-être ?

Boris songea un moment. À quelques pas de lui, Aniouta, debout devant une table, arrangeait des fleurs dans un vase de cristal. Ses gestes étaient machinaux, et ses beaux yeux, profonds et pensifs, se tournaient sans cesse vers son cousin, tandis qu'il s'entretenait avec M^{me} Zernof.

Boris se pencha et prit entre ses doigts le fin poignet qu'entourait un étroit cercle d'or, sobrement orné de perles et de saphirs, présent d'anniversaire envoyé par lui à sa pupille, cet hiver.

– Et toi, Any, que penses-tu de cela ?

– Je crois que M^{me} Zernof a raison, Boris. Il

me semble qu'à votre place, je tâcherais de conserver quelques relations avec ce pauvre Cyrille, afin qu'il ne se sente pas complètement délaissé par vous, qu'il a toujours en grande affection, j'en suis certaine.

— Brunhilde aura vite fait de la supprimer, cette affection ! Cyrille, tel que je le connais, sera un jouet entre ses mains... Ainsi donc, vous croyez que je dois l'accueillir mercredi, avec lui ?

— Il me semble que vous agirez ainsi au mieux des intérêts de votre cousin, mon cher ami.

Aniouta, elle, ne répondit pas à la question. De Brunhilde, elle gardait le plus désagréable souvenir, et à l'idée que Boris allait se rencontrer de nouveau avec elle, une singulière inquiétude la serrait au cœur, tout à coup.

Un frémissement courut sur son visage, et sa main un peu tremblante laissa échapper un œillet jaune, qui tomba sur le tapis.

Boris se leva et se pencha pour le ramasser. En se redressant, il rencontra le regard de la jeune fille, un peu assombri par l'anxiété... Qu'avait-

elle donc, son Aniouta ? Quelle pensée venait l'inquiéter ?

Brunhilde ?...

Et il revécut alors, pendant quelques secondes, ces jours de l'été précédent, où, pour l'orgueilleuse satisfaction de se sentir le vainqueur de cette Valkyrie magnifique, il négligeait la petite sœur chérie, au cœur sensible et aimant, qui souffrait en silence et se trouvait mal un soir, de chagrin.

Une angoisse s'empara de lui, à ce moment, tandis qu'il se demandait : « Que pense-t-elle aujourd'hui de cela ? Est-ce vraiment ce souvenir qui l'inquiète ?... Ma pauvre petite, dont j'ai risqué de perdre la confiance et de blesser l'âme innocente ! »

Il posa l'œillet sur la table, puis le reprit, d'un geste machinal, et en aspira un moment le parfum.

Aniouta dit d'une voix légèrement frémissante :

– C'est un de ceux que vous aimez.

— Que j'aimais, veux-tu dire. Maintenant, je leur préfère beaucoup ceux-ci, d'un rose si délicat. Je prends tous tes goûts, vois-tu, Any.

Il souriait en la couvrant d'un regard d'ardente tendresse.

Les grands yeux veloutés s'éclairèrent aussitôt. Aniouta oubliait tout quand Boris la regardait ainsi.

Le jeune homme reprit, en posant sa main sur les jolis doigts fins qui s'appuyaient à la table :

— Sais-tu ce qui serait gentil ? C'est de me préparer toi-même, avec ces fleurs, la boutonnière que je mettrai ce soir, pour me rendre chez le grand-duc.

— Oh ! très volontiers !... Vous permettez, n'est-ce pas, Tatiana Alexievna, que je prenne quelques-uns de ces œillets pour la boutonnière de Boris ?

M^{me} Zernof répondit, sans beaucoup d'empressement :

— Mais oui, mon enfant, ce que tu voudras.

Elle se trouvait toujours fort embarrassée,

l'excellente femme. Le changement d'attitude du comte Vlavesky à l'égard de sa pupille ne lui avait pas échappé. Tout en rendant hommage au sentiment délicat dont faisait preuve en cette occurrence le jeune homme, elle voyait ainsi confirmées ses craintes. Boris aimait Aniouta, elle ne pouvait plus essayer d'en douter maintenant. Le tout était de savoir à quelle résolution il s'arrêterait. Mais M^{me} Zernof redoutait qu'il ne pût se soustraire au charme de la jeune fille. Sans en avoir conscience, en agissant toujours avec une candide simplicité, Aniouta se montrait à l'égard de son cousin la plus irrésistible des enchanteresses. Évidemment, il eût fallu être de marbre pour n'en pas devenir amoureux fou, dans ces conditions.

Avec des gestes agiles, Aniouta choisissait les œillets et les groupait soigneusement. Boris la regardait, oubliant un peu où il se trouvait, ne s'apercevant pas que M^{me} Zernof le considérait avec une attention inquiète. Quand Aniouta lui tendit la boutonnière, il parut sortir d'un rêve.

— Est-ce bien ainsi, Boris ?

— Très bien, chère Any... c'est-à-dire, peut-être y a-t-il quelques fleurs de trop...

— Eh bien ! je vais vous les enlever.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais Boris arrêta le geste de la petite main très vive qui allait jeter les œillets sur la table. Il les prit d'entre les doigts qui s'ouvraient, et les plaça dans les ondes souples des cheveux d'Aniouta.

— Je veux que tu portes, ce soir, les mêmes fleurs que moi.

Elle rit gaiement.

— Je les garderai toute la soirée, je vous le promets !

Il dit très bas — si bas qu'elle ne l'entendit pas :

— Merci, ma chérie.

À son grand regret, il dut quitter plus tôt que de coutume la villa Flora, pour aller changer de tenue avant de se rendre à l'invitation faite par le grand-duc Alexis, en résidence d'hiver à Cannes. C'étaient quelques heures de la présence d'Aniouta qu'on lui enlevait ainsi. Mais refuser

était impossible, et Boris s'en allait sans enthousiasme, d'autant moins empressé qu'il savait la princesse Etschef invitée à la soirée qui devait suivre le dîner.

L'accueil extrêmement flatteur qu'il reçut du grand-duc, dont il était à Pétersbourg l'un des familiers, ainsi que de la jeune grande-ducresse, sa fille, ne compensait pas pour lui cette soirée perdue, loin d'Aniouta. La pensée de sa cousine ne le quittait pas, même au milieu de ce cercle élégant dont il était une des personnalités les plus entourées. Mentalement, il comparait à sa pupille toutes les femmes qui étaient là et les rejettait avec dédain dans le néant. Aniouta était l'unique, la merveille... Et il serait assez fou pour attendre, pour risquer — savait-on ! — qu'on lui prît son bonheur ? Allons donc !

La grande-ducresse Alexandra, une gracieuse jeune fille blonde qui semblait fort captivée par la mâle élégance et les yeux superbes du comte Vlavesky, le prit à part dans le courant de la soirée, sous prétexte de causer musique. Mais il comprit vite le motif réel qui la dirigeait, quand,

par une habile gradation, elle arriva à parler des chants exécutés à l'église, pour la cérémonie du Samedi-Saint, et du recueillement des fidèles qui s'y pressaient.

— Nous avons surtout remarqué la ferveur d'une toute jeune fille, qui se trouvait dans les premiers rangs, près de vous. On nous a dit qu'elle était votre cousine et pupille. Est-ce vrai ?

— Parfaitement vrai, madame. La comtesse Verenof est une orpheline, dont j'ai accepté depuis un an la tutelle.

Le grand-duc, qui se trouvait à ce moment derrière sa fille, dit en souriant :

— Agréable mission, mon cher ! Tous mes compliments ! La jeune personne est ravissante, et elle a donné plus d'une distraction l'autre jour à bien des gens, dont nous sommes, ma fille et moi.

Boris avait fort bien remarqué l'attention dont Aniouta, idéalement belle dans sa robe blanche, était l'objet de la part des membres de la famille impériale présents à la cérémonie. Il avait même

été prodigieusement agacé en voyant qu'un jeune grand-duc ne la quittait pas des yeux. Partout où elle paraissait, elle éveillait la plus vive admiration, de la part des hommes, et la jalousie, chez les femmes — chez un certain nombre du moins. À la sortie de l'église, Boris avait intercepté des coups d'œil significatifs — mais surtout celui de la princesse Etschef, quand elle était passée près du groupe formé par les Goumine, les dames Zernof, Aniouta et le comte Vlavesky.

Ce soir, elle était là, cette blonde princesse Catherine, vêtue de mauve, avec des œillets jaunes à son corsage. Une fois de plus, elle voulait essayer un rappel du passé, montrer qu'elle n'oubliait pas et conservait son cœur à celui qui le dédaignait. Très jolie, très entourée, elle feignait la gaieté ; mais ses yeux, fréquemment, cherchaient Boris, qui n'avait eu pour elle que le plus indifférent des regards.

Il avait vu cependant les œillets, et compris ce qu'ils signifiaient. Mais tout aussitôt, sa pensée était allée là-bas, vers la villa Flora, vers la jeune

fille qui portait dans ses cheveux bruns des œillets roses, et qu'il appelait en secret sa fiancée bien-aimée. Au milieu de toutes ces femmes élégantes, dont quelques-unes étaient fort séduisantes, il ne songeait qu'à elle, sa petite Aniouta aux yeux pleins de lumière et de tendresse. Ce fut en vain que la grande-duchesse Alexandra, et d'autres après elle, essayèrent de retenir son attention. Il n'existant plus pour lui qu'une femme au monde, et celle-là, il l'aimait avec tant de fervent respect qu'il n'eût pu supporter l'idée de lui être infidèle, même en pensée, maintenant qu'il lui avait donné secrètement son cœur.

V

Le mercredi suivant, Boris vit arriver Cyrille et M^{lle} de Halweg.

Ils descendirent d'automobile au Grand-Hôtel, où le comte les reçut dans un des salons. L'accueil fut très froidement correct. Cyrille semblait fort embarrassé, mais Brunhilde montra une parfaite aisance, absolument comme si rien ne s'était passé depuis qu'elle avait quitté Klevna, l'année précédente. Elle ne parut pas s'apercevoir que Boris ne faisait aucune allusion aux fiançailles, et pendant le déjeuner que le jeune homme offrait aux visiteurs, elle causa fort agréablement, de sujets divers. Boris lui donnait la réplique. Si la situation était aussi désagréable pour lui que pour Cyrille, il n'en laissait rien paraître et montrait une liberté d'esprit égale à celle de Brunhilde.

Comme ils se levaient de table, M^{lle} de Halweg

demandea :

— M^{me} Zernof habite-t-elle loin d'ici ? Je serais charmée de la revoir, ainsi que votre pupille.

— Sa villa est sur la route de Fréjus... Mais ces dames seront probablement sorties, cet après-midi.

— Nous pourrions essayer quand même ? Je laisserai ma carte, s'il n'y a personne.

Bon gré mal gré, Boris ne pouvait se dérober à ce désir de Brunhilde, assez naturel, puisque, pendant leur séjour à Klevna, et en dépit du peu de sympathie qu'elle leur inspirait, M^{me} Zernof et Nathalie n'avaient eu avec elle que de bons rapports. Vers deux heures, il accompagna donc les fiancés à la villa Flora, tout en souhaitant secrètement que ces dames fussent sorties déjà — et surtout Aniouta. Mais non, elles étaient là, et Paracha conduisit les visiteurs jusqu'à la terrasse, où elles se trouvaient toutes trois.

L'accueil, poli sans empressement, de la part de M^{me} Zernof et de sa fille, fut singulièrement froid du côté d'Aniouta. Celle-ci demeura

presque constamment silencieuse, l'air indifférent. Elle était assise près de la balustrade, sur laquelle s'appuyait son bras fin et blanc. De temps à autre, elle posait contre sa main sa joue veloutée que rosait un sang vif, et des rayons de soleil dansaient dans les ondes cuivrées de ses cheveux. Entre les cils demi-baissés, les yeux ardents et attentifs suivaient tous les jeux de physionomie de Brunhilde – surtout quand celle-ci s'adressait à Boris.

De son côté, M^{lle} de Halweg ne se privait pas d'examiner la pupille de son cousin. Ce qu'elle constatait devait lui être particulièrement désagréable, s'il fallait en juger par la lueur mauvaise qui traversait parfois ses prunelles, quand elle les dirigeait vers Aniouta.

Elle adressait peu la parole à la jeune fille, mais se montrait aimable pour M^{me} Zernof et Natacha. Ce fut sur sa demande que ces dames acceptèrent de prendre part à la promenade que les fiancés allaient faire avec Boris. Ensemble, ils prirent le chemin de l'observatoire. Boris manœuvrait pour se trouver un moment seul avec

son cousin. Ce n'était pas chose facile, Cyrille n'ayant visiblement aucun désir d'un tête-à-tête. Enfin, l'officier arriva à le retenir en arrière des trois femmes, et, regardant attentivement le visage pâle et creusé, il dit à brûle-pourpoint :

– Tu as donc tenu à faire cette folie, mon pauvre Cyrille ?

Le jeune homme balbutia :

– Ce n'est pas une folie. J'aime Brunhilde, je sais qu'elle a toutes les qualités sérieuses que l'on peut désirer chez une femme...

– Et elle t'a dit qu'elle t'aimait sans doute ?

– Non, elle ne me l'a pas dit ! Mais elle est venue à moi avec bonté, en me faisant comprendre que je lui étais sympathique et qu'elle souhaitait me rendre heureux, m'entourer de soins... D'abord, je ne voulais pas, j'objectais ma santé précaire... Mais elle a insisté, elle m'a dit : « Je veux me consacrer à faire votre bonheur. » Alors, j'ai cédé, nous nous sommes fiancés.

Boris dit avec un mélange de colère et de

compassion profonde :

— Ah ! mon pauvre ami !... Dans quel piège es-tu tombé ?

L'autre se rebiffa.

— Un piège ? Tu en es donc toujours au même parti pris contre elle ?

— Plus que jamais !... Cette femme joue près de toi une comédie odieuse. Elle t'épousera parce qu'elle veut ta fortune, mais elle ne t'aimera jamais.

Cyrille dit avec irritation :

— Parce que tu crois qu'elle en aime un autre ? Elle s'est expliquée loyalement avec moi sur ce sujet. Tu lui plaisais comme causeur, comme musicien, comme cavalier, mais jamais, jamais elle ne t'a aimé ! Cela, elle m'en a fait le serment ! Ce n'était que du flirt... rien que du flirt !

Boris eut un rire sourd, plein de sarcasme.

— Ah ! bon, si elle l'a juré !... évidemment, tu n'as qu'à la croire ! Ce que je pourrais dire, moi, ne serait que mensonge, après le serment de M^{lle}

de Halweg.

Une angoisse passa dans le regard de Cyrille.

Le jeune homme demanda, d'un ton hésitant et anxieux :

– Qu'aurais-tu à dire ?

Boris enveloppa d'un coup d'œil de pitié le mince visage maladif.

– Rien qui puisse te convaincre, puisque, prévenu contre ma loyauté par Brunhilde, tu ne verrais dans mes paroles qu'une manœuvre intéressée pour empêcher ton mariage.

– Mais enfin, si... tu as quelque chose de sérieux à m'objecter...

– Ceci, qui devrait te paraître suffisant : Brunhilde m'a fait, à Pétersbourg d'abord, à Klevna ensuite, des avances extrêmement audacieuses, et n'a pas craint de me donner à entendre que je lui étais plus que sympathique. N'ayant aucun désir de me laisser conduire éventuellement à un mariage avec cette amazone superbe mais inquiétante, je me suis tenu en garde, et finalement je l'ai écartée, la tenant pour

une fort dangereuse créature.

Cyrille avait un peu blêmi. Il se tut un moment, puis demanda d'une voix étouffée :

– Est-ce que... tu l'aimais ?

– Moi ? Ah ! certes non, je puis te l'affirmer hautement !

À ce moment, Brunhilde tournait la tête, et, s'arrêtant, interpellait avec calme les deux jeunes gens :

– Vous flânez ?... Vous vous faites vos confidences ?

Un sourire – son étrange sourire de Joconde perfide – entrouvrait ses lèvres fortes.

Et Boris sourit aussi, avec une ironie froide, en répondant à la place de Cyrille qui baissait les yeux comme un coupable :

– Ce n'est pas défendu, je suppose ?

Leurs regards se rencontraient, se défiant. Quelque chose vacilla dans les yeux changeants de Brunhilde, et Boris y revit, pendant quelques secondes, l'expression passionnée qu'il

connaissait bien.

En souriant toujours, M^{lle} de Halweg répondit tranquillement :

– Pas défendu le moins du monde !... et même recommandé. Cyrille ne peut que retirer profit de vos conseils de parent et d'ami.

Tout ce qu'un regard peut renfermer de mépris, Brunhilde le vit dans celui de Boris, avant qu'il le détournât d'elle, dédaigneusement.

La colère bouillonnait en lui, devant cette hypocrisie. Pendant le reste de la promenade, il parla peu, en évitant de s'adresser à Brunhilde. Cyrille marchait comme un somnambule, près d'Aniouta silencieuse. La jeune fille conservait, à l'égard de M^{lle} de Halweg, cet air de froide réserve qui avait frappé Boris, tout à l'heure, sur la terrasse de la villa Flora, et le sourire venait rarement sur ses lèvres, aujourd'hui.

En redescendant de l'observatoire, le comte, à un moment, la retint en arrière, sous prétexte de lui faire admirer une fois de plus l'incomparable vue du golfe qui se découvrait à un tournant de la

route.

À mi-voix, il demanda :

— Qui donc m'a changé mon petit elfe, si vif et rieur ? Serait-ce cette noble Prussienne ?

Une flamme passa dans les yeux noirs. D'un ton sérieux, la jeune fille répondit :

— Je suis peut-être fort coupable ; mais il m'est impossible de dominer l'aversion qu'elle m'inspire.

— Eh bien ! nous nous entendons parfaitement tous deux, sur ce point-là, chère Any ! De l'aversion... oui, c'est le sentiment que ton âme délicate et sincère doit éprouver près de cette femme perfide et sans scrupules. Si au moins ce malheureux Cyrille voulait réfléchir et prendre un peu d'énergie pour échapper à son joug ! Mais je n'y compte pas. Il est déjà trop engagé, trop complètement sous l'empire de cette volonté despotique. Et cependant, de plus en plus, je suis persuadé qu'il souffrira terriblement. Mais j'ai fait ce que je pouvais pour lui ; le reste le regarde. Aniouta glissa sous le bras de son cousin sa main

gantée de clair, et pencha un peu son visage, en attachant sur Boris un regard de tendresse caressante.

— C'est une pauvre tête. Vous n'êtes pas ainsi, Boris ! Cette Brunhilde, vous la connaissez, vous savez ce qu'elle vaut...

— Je l'ai connue très vite. Elle peut être extrêmement dangereuse, pour certaines natures trop faibles, incapables d'échapper à sa domination.

Aniouta dit d'une voix un peu frémissante :

— Elle est très belle.

— C'est incontestable. Mais elle ne charme pas, elle fascine... et c'est bien véritablement ce qu'éprouve Cyrille, en croyant l'aimer.

Aniouta pencha un peu plus la tête, en demandant tout bas :

— Vous croyez donc qu'on ne peut pas l'aimer ?

Il tressaillit de surprise, à cette question. Que voulait-elle dire ?... Une soudaine émotion se saisissait de lui. Il répondit avec vivacité :

– Pour mon compte, j'en suis sûr ! Tu n'as pas de doute à garder là-dessus, Aniouta.

Elle releva la tête, et il vit dans ses yeux une expression de joie ardente, de confiance passionnée qui l'éblouit.

Avec un frisson d'ivresse, il pensa : « Elle m'aime !... C'est pour cela qu'elle déteste Brunhilde. »

Les autres promeneurs, un peu loin déjà, se détournaient pour attendre les deux jeunes gens. Tandis que ceux-ci les rejoignaient, le regard aigu de Brunhilde s'attachait à ce couple si beau, qui descendait dans la lumière. Les yeux de Boris s'éclairaient d'une allégresse triomphante, et les lèvres d'Aniouta s'entrouvraient en un sourire de joie mystérieuse, tandis que les cils baissés voilaient l'ardent éclat des prunelles veloutées.

M^{lle} de Halweg dit avec une ironie qui sonna faux :

– Vous étiez encore en contemplation devant ce golfe merveilleux ?

D'un ton de raillerie hautaine, le comte

riposta :

– Encore et toujours. Il est des beautés dont on ne se lasse jamais.

– Ce n'est pas impossible... quoique l'inconstance soit un défaut très humain... et particulièrement très masculin, me suis-je laissé dire.

– Vraiment ?... J'imagine cependant qu'il savait à quoi s'en tenir, le royal poète qui a prétendu que

Souvent femme varie,

Bien fol est qui s'y fie.

– Je connais pourtant des femmes qui ne varient pas, qui ne varieront jamais.

– Et moi des hommes qui, après mûre expérience, se fixent dans un immuable amour.

– Hum ! je ne m'y fierais pas trop !... Et vous, mademoiselle Aniouta ?

Avant que la jeune fille pût répondre, Boris dit

sèchement :

– Aniouta est trop jeune pour avoir un avis sur ce sujet.

– Ah ! en effet ! À son âge, on a encore des illusions, beaucoup de confiance... C'est très agréable...

Elle n'acheva pas sa phrase. Mais le regard, le sourire mauvais et narquois se chargeaient de le faire – du moins pour Boris : « C'est très agréable pour vous d'avoir affaire à cette enfant naïve, qui croira tout ce que vous voudrez bien lui dire et verra en vous la perfection même. »

Un sursaut de colère agita le jeune homme. Ses yeux dans ceux de Brunhilde, il dit froidement :

– Aniouta aura l'occasion de constater que la confiance, en ce monde, n'est pas toujours trompée, comme vous avez l'air de le croire.

M^{lle} de Halweg détourna la tête, en répliquant avec un rire forcé :

– Vous me faites dire ce que je ne pense pas, Boris. Les exceptions existent, je le sais, et de

tout cœur je souhaite à votre pupille d'en rencontrer une sur sa route.

Puis, avec cette liberté d'esprit qui ne l'abandonnait jamais, elle reprit avec M^{me} Zernof l'entretien interrompu au moment où toutes deux s'étaient détournées pour attendre le comte et sa pupille.

Aniouta subitement, avait recouvré sa gaieté. Elle essayait de remettre un peu d'aplomb Cyril, qui demeurait morne et songeur. Boris marchait près d'elle, les yeux assombris ; mais chaque fois qu'elle s'adressait à lui, sa physionomie s'éclairait, son regard durci prenait une expression qui faisait battre très fort le cœur d'Aniouta.

Les promeneurs allèrent s'installer chez Rumpelmayer, pour prendre le thé. Ils s'y trouvaient depuis quelques minutes, quand un groupe entra. Il était composé de personnalités de la colonie russe, parmi lesquelles se trouvait la princesse Etschef. Comme elles s'asseyaient à une table voisine, les comtes Vlavesky se levèrent pour les saluer. Quelques mots furent

échangés, tandis que M^{lle} de Halweg et la princesse, qui s'étaient rencontrées plusieurs fois dans des salons de Pétersbourg, s'adressaient réciproquement un sec petit salut. Puis Boris et Cyrille reprirent leurs places, ainsi que la conversation interrompue.

Aniouta, tout en buvant lentement son thé, dirigeait de fréquents regards vers la princesse Catherine. Chaque fois qu'elle la rencontrait, elle cherchait machinalement où elle avait déjà vu ce joli visage, avant de l'apercevoir à Cannes. Mais évidemment, c'était là une idée, ou une ressemblance quelconque, puisqu'elle n'avait jamais eu jusqu'alors l'occasion de rencontrer cette jeune femme.

La princesse semblait fatiguée, soucieuse, et se forçait évidemment à paraître gaie. Elle accueillait avec un sourire discret les empresements de son voisin, un jeune attaché d'ambassade en congé. Mais elle était surtout occupée à glisser des coups d'œil vers le comte Vlavesky et sa pupille, placés côte à côte, point de mire de toutes les attentions, d'ailleurs, dans

cet établissement élégant qui se remplissait peu à peu.

M^{me} Zernof pensait une fois de plus : « Il est grand temps que Boris s'en aille. Sans le vouloir, il compromet vraiment cette petite Aniouta. »

Mais elle se sentait particulièrement inquiète, aujourd'hui, ayant remarqué, elle aussi, quelle joie contenue, radieuse, transformait la physionomie de Boris et de la jeune fille, tandis qu'ils rejoignaient leurs compagnons sur la route, tout à l'heure, après ce court arrêt en arrière.

Pour différents motifs, une gêne pesait donc sur tous, mais nul n'en laissait rien paraître. Brunhilde continuait de causer avec aisance et semblait ignorer la présence de Cyrille, taciturne et effacé. Boris se mêlait à la conversation avec un air de nonchalante indifférence. Mais qu'Aniouta laissât glisser son écharpe, aussitôt il relevait d'un geste vif le léger tissu et le remettait avec un soin d'amoureux sur les épaules de la jeune fille, qui le remerciait par un sourire. Ou bien il insistait pour qu'elle reprît des pâtisseries qu'elle aimait, tout occupé d'elle seule, emporté à

la fois par son amour et par le secret plaisir d'exaspérer cette Brunhilde hypocrite et mauvaise, toujours éprise de lui.

Aniouta, palpitative d'une joie profonde, oubliait le banal décor de ce salon de thé, l'entourage papoteur et curieux, la présence de l'antipathique Allemande. Elle vivait dans une sorte de rêve, se laissait envelopper de cette tendresse passionnée qu'elle sentait près d'elle, attentive, brûlante comme une flamme.

La princesse Etschef se leva pour accueillir une de ses amies qui entrait. Machinalement, Aniouta dirigeait les yeux de ce côté. La jeune femme, en s'asseyant de nouveau, venait de changer de place et se trouvait ainsi légèrement de profil. Aniouta pensa : « Comme c'est curieux de m'imaginer toujours que je l'ai vue !... Telle qu'elle est placée maintenant, c'est saisissant !... Mais où pourrais-je ? »

À ce moment, par un de ces éclairs subits de la mémoire, elle se souvint... Elle revit la photographie de la jolie Persane, que Boris lui avait enlevée des mains, si impatiemment, un

jour de l'été dernier. C'était à elle que ressemblait la princesse Etschef.

Un malaise lui effleura l'âme. Elle se dit : « Était-ce donc elle ?... Mais non, elle ne s'habillerait pas ainsi... Et puis, pourquoi Boris aurait-il eu son portrait ?... C'était la photographie d'une femme du pays, qu'il a rapportée d'un voyage, et la ressemblance est toute fortuite. »

En dépit de ce raisonnement, le malaise persistait. Aniouta eut un soulagement quand ses compagnons se levèrent pour quitter la salle. Leurs voisins, eux aussi, se préparaient à partir... Brunhilde s'approcha de la princesse Catherine, qui enroulait autour d'elle une écharpe de fourrure, et lui tendit la main.

— Charmée de vous avoir revue, princesse. Vous êtes encore pour quelque temps ici ?

— Je pars dans les premiers jours de la semaine prochaine. La saison se termine, d'ailleurs.

— En effet. Et il est agréable de retrouver un peu son chez-soi, quand on vient de faire deux ou

trois mois d'hôtel... Car vous êtes à l'hôtel, je crois ?

— Mais oui, au Grand-Hôtel, où je me suis trouvée assez bien.

— Ah ! au Grand-Hôtel, vous aussi ? Comme mon cousin... Le monde est grand, mais on s'y rencontre facilement... Au revoir, princesse. J'aurai sans doute le plaisir de vous retrouver à Pétersbourg, où m'amènera mon mariage.

— Votre mariage ?

C'était à Boris qu'allait le regard angoissé de Catherine.

— Oui, avec le comte Vlavesky.

Et Brunhilde laissa passer un temps avant d'ajouter :

— Le comte Cyrille, auquel je viens de me fiancer.

— Ah ! vraiment ?... J'ignorais...

La princesse semblait soulagée. Elle adressa de vives félicitations aux fiancés, tandis que Boris, après l'avoir saluée, s'éloignait avec les

dames Zernof et Aniouta.

M^{lle} de Halweg et Cyrille les rejoignirent dehors. Brunhilde déclara :

— Elle n'a pas bonne mine, cette pauvre princesse ! Malgré cela, elle est toujours jolie... un peu trop fardée pourtant. Elle n'avait pas cette habitude l'année dernière, il me semble, Boris ?

Il répondit brièvement :

— Beaucoup moins, en effet.

— Elle était vraiment bien charmante, le premier jour où je l'ai vue, chez M^{me} Sternof. C'est aussi ce soir-là que j'ai fait votre connaissance, et celle de Cyrille. Vous étiez assis près d'elle quand j'ai demandé votre nom à mon cousin Stretzbach, et vous paraissiez fort absorbé dans votre conversation. Elle avait une robe rose, avec des diamants au cou et dans les cheveux... Oui, c'était vraiment une bien jolie personne !

Boris dit d'un ton de raillerie dure :

— Vous avez une mémoire admirable, Brunhilde ! Mais la mienne n'est pas trop mauvaise non plus. Je me souviens de votre robe

jonquille, de votre éventail de plumes noires, qui ont fait sensation, ce soir-là. La princesse trouvait cette toilette de jeune fille d'un goût bien allemand. Je vous ai défendue, ainsi que me le commandait mon devoir de cousin. Ces petites jalousies féminines sont d'ailleurs monnaie courante, et bien anodines, à mon avis. Quand elles ne vont pas plus loin, ce sont faiblesses d'âmes médiocres, comme il y en a tant.

Un peu de rougeur monta au teint blanc de Brunhilde. Cette fois encore, Boris ne s'était pas laissé démonter. Avec une glaciale ironie, il blessait dans son orgueil la créature insidieuse et perfide qui essayait de lui nuire.

Mais il pensait : « Je me fais une ennemie terrible dans la personne de cette femme. »

Brunhilde se pencha vers son fiancé et lui prit le bras en demandant impérieusement :

– Et vous, Cyrille, vous souveniez-vous de la robe que je portais ce jour-là ?

Il dit avec effort :

– Oh ! oui, oui... je me souvenais très bien...

Nous vous avons tous beaucoup admirée.

Brunhilde eut un rire bref.

– Tous... non. Boris a défendu « mon goût allemand » par courtoisie, mais au fond il était absolument du même avis que la princesse Etschef... à moins qu'il n'ait cédé ainsi au désir d'exciter chez celle-ci une de ces petites jalousies féminines qu'il traite avec tant de désinvolture. Mais que ce soit pour une raison ou pour une autre, soyez certain, Cyrille, que votre cousin ne m'a pas décerné ce jour-là un prix de bon goût.

Boris, dédaignant de poursuivre la discussion, adressa une remarque à Natacha qui se trouvait près de lui. Ils s'en allèrent tous le long de la Croisette pour regagner l'hôtel où M^{lle} de Halweg et Cyrille allaient reprendre leur automobile. Car, après avoir annoncé d'abord qu'ils dîneraient ici, Brunhilde venait de décider qu'il valait mieux retourner à Nice, pour y retrouver M. de Halweg. Cyrille n'avait rien objecté, Boris pas davantage. Tous deux avaient hâte de voir finir ce long après-midi.

Un jeune homme venant en sens inverse, sur la

promenade, arrêta le capitaine Vlavesky. C'était un officier de son régiment, qui se trouvait à Antibes, en convalescence d'une grave maladie. Tandis qu'ils s'entretenaient ensemble, Cyrille et ses compagnons continuaient de marcher. Brunhilde, se penchant à l'oreille de son fiancé, ordonna :

— Causez avec les dames Zernof ; moi, j'ai quelque chose à dire à la comtesse Verenof.

Cyrille obéit, machinalement. M^{lle} de Halweg se plaça près d'Aniouta, et ralentit le pas pour la retenir en arrière.

Comme si elle continuait une conversation commencée, Brunhilde dit d'un ton pensif :

— Oui, vraiment, j'ai été frappée du changement de cette pauvre princesse Etschef. L'année dernière, à pareille époque, elle semblait si fraîche, si radieuse !... Il est vrai que depuis lors, elle a connu la plus cruelle déception...

M^{lle} de Halweg laissa passer un temps, espérant sans doute une question. Celle-ci ne vint pas. Cependant, Aniouta écoutait avec une

attention très vive, car une curiosité un peu inquiète lui venait d'entendre parler de la blonde dame d'honneur, depuis qu'elle avait constaté cette ressemblance si frappante avec la photographie.

Brunhilde poursuivit, du même ton égal :

— C'est une charmante personne... un peu coquette, peut-être ; mais quelle jolie femme ne l'est plus ou moins ?... Et son amour pour Boris était certainement sincère, profond, puisqu'il survit à la dure désillusion qu'elle a éprouvée, quand il s'est écarté d'elle. Mais cette souffrance a eu sur sa santé une fâcheuse répercussion, comme je m'en suis aperçue.

Des yeux pleins de stupéfaction et d'angoisse se levaient sur la jeune baronne. Celle-ci continua, sans paraître s'en apercevoir.

— Boris a été fort cruel à son égard. Après l'avoir compromise au point qu'elle s'est trouvée mise en disgrâce par l'impératrice, il l'a dédaigneusement laissée de côté, pour aller vers un autre caprice. Mais je pense qu'un peu de remords lui est venu — à moins que ce ne soit un

retour de son ancien amour pour cette jeune femme – car les voilà ensemble ici. Évidemment, il y a eu réconciliation, et la princesse rentrera bientôt en grâce à la cour, au bras de son mari. Un gentilhomme tel que le comte Vlavesky ne peut moins faire, pour réparer ses torts.

Une brûlante rougeur était montée au teint d'Aniouta ; mais la pourpre des lèvres avait subitement pâli.

La jeune fille dit d'une voix changée, sans regarder sa compagne :

– Je crois que vous vous trompez. Boris voit très peu la princesse, depuis qu'il est ici.

Brunhilde eut un rire moqueur.

– Il vous l'a dit, naturellement ? Mais moi, et bien d'autres, ne sommes pas assez naïfs pour le croire. Allez, mademoiselle Verenof, vous aurez bientôt une nouvelle cousine, qui ne sera pas du tout désagréable. Et vous la consolerez, au cas où elle ne serait pas très heureuse – ce qui pourrait bien arriver, car je crains que le mariage ne guérisse pas l'inconstance de ce beau Vlavesky,

en matière d'amour. Un homme si recherché, d'ailleurs, ne peut guère faire un excellent mari. Mais la pauvre princesse en est éprise à un point inimaginable, dit-on... Je le comprends, après tout, moi qui ai cédé un instant à pareille folie. Il est tellement ensorcelant, quand il le veut, ce Boris !... Mais j'ai eu le courage de m'écartier, prévoyant les déceptions qui m'attendaient. Maintenant, je suis guérie, toute prête à rendre heureux mon cher Cyrille.

Elles entraient toutes deux dans la cour de l'hôtel. Pendant qu'un domestique transmettait au chauffeur les ordres de Cyrille, les promeneurs allèrent s'asseoir dans un salon où, presque aussitôt, les rejoignit Boris.

Aniouta avait pris place près de Natacha. Elle était pâle maintenant, et l'éclat de ses yeux semblait s'être éteint, soudainement. Pas un mot ne sortait de ses lèvres, qui restaient serrées, ou parfois tremblaient légèrement.

On vint annoncer que l'automobile était prête. Les fiancés prirent congé de leurs compagnons. Aniouta, du bout des doigts, toucha la main de

Brunhilde. Comme elle avait raison de la détester, cette femme ! Elle venait de lui dire de si affreux mensonges !... des choses si douloureuses à entendre !

Boris accompagna ses cousins jusqu'à la voiture. Arrivée là, Brunhilde lui tendit la main. Elle parut hésiter, un moment, puis dit à mi-voix, avec un mélange de prière et de défi :

– J'espère que vous ne garderez pas rancune à Cyrille, au sujet de ce mariage qui vous déplaît ?

– À Cyrille, non.

– Mais à moi ?... toujours ?

Pendant quelques secondes, il plongea son regard dans les yeux énigmatiques. Puis il dit froidement :

– Si vous le rendez heureux, je n'aurai aucune rancune à conserver contre vous.

Elle eut son singulier sourire, mais ne répondit pas. Quand elle fut en voiture, Boris serra fortement la main de son cousin, en lui disant :

– À bientôt, n'est-ce pas ?

Cyrille répondit nerveusement :

– Oui, à bientôt.

Quelques instants plus tard, M^{me} Zernof et les deux jeunes filles reprenaient le chemin de leur demeure. Boris les rejoignit à l'entrée de la route de Fréjus et rentra avec elles à la villa.

Pendant le dîner, ils causèrent beaucoup de Cyrille. Le comte remercia M^{me} Zernof, qui lui avait évité l'ennui de se trouver seul tout l'après-midi avec son cousin et celle qu'il appelait « la détestable Prussienne ».

– J'ai bien compris combien la situation serait désagréable pour vous, mon cher ami, surtout après votre entrevue orageuse avec le baron. Aussi est-ce de tout cœur que je vous ai rendu ce petit service.

– Ne vous a-t-il pas au moins été trop pénible ?

– Mais non ! M^{le} de Halweg est suffisamment aimable, lorsqu'elle le veut. Quant à ce pauvre Cyrille, il me fait pitié... Croyez-vous qu'il reviendra vous voir, seul, cette fois ?

– Mais certainement non ! Elle le tient, et ne le lâchera plus.

M^{me} Zernof soupira :

– C'est bien malheureux !... Pauvre garçon !
Elle a un regard si dur, parfois !

Il dit machinalement :

– En effet.

Son attention venait de se porter sur Aniouta, placée en face de lui, près de Natacha. Elle parlait peu ce soir, et seulement par petites phrases brèves. Son visage semblait pâli et comme légèrement creusé. Dans son regard, que rencontrait rarement le comte, une ombre de souffrance passait à tout instant. Enfin – et c'était ce qui venait de frapper Boris – elle refusait un plat que lui présentait Paracha, et qu'elle aimait beaucoup.

Il demanda, avec une sollicitude déjà inquiète :

– Tu n'as pas faim, Aniouta ?

– Non, pas du tout.

– Es-tu fatiguée ?... souffrante ?

Un peu de rougeur vint à ses joues. Elle eut un sourire contraint, en répondant :

– Un peu fatiguée seulement. Mais ce ne sera rien du tout.

– As-tu mal à la tête ?

Elle répondit affirmativement – et elle le pouvait sans mentir, car véritablement, depuis une heure, un cercle de fer lui enserrait le front.

M^{me} Zernof déclara :

– Il faut aller te coucher aussitôt après le dîner, ma chère petite.

Aniouta ne protesta pas. Elle avait hâte d'être seule, et de pouvoir réfléchir – hors de la présence de Boris.

Quand elle vint au jeune homme pour lui souhaiter le bonsoir, il prit sa main et enveloppa d'un coup d'œil tendrement investigateur le joli visage auquel venait de monter une poussée de sang.

– Souffres-tu beaucoup, Any ?

– Non, c'est supportable... Bonsoir, Boris.

– Bonsoir, ma chère petite.

Elle avait conservé jusqu'ici l'habitude fraternelle de lui présenter chaque soir son front à baisser. Mais aujourd'hui, elle ne faisait pas le mouvement accoutumé. Boris se pencha, et ses lèvres effleurèrent les cheveux soyeux, car Aniouta venait de se reculer légèrement.

– Tâche de bien te reposer, chère Any.

Elle eut un geste qui voulait dire : « J'essayerai », et elle sortit du salon, d'un pas posé qui ne rappelait pas sa démarche habituelle.

Quand elle fut dans sa chambre, elle s'assit au hasard et prit entre ses mains son front endolori.

Quelle chose bizarre de souffrir ainsi, parce que cette odieuse Allemande lui avait dit... les choses les plus fausses, les plus ridicules ! Brunhilde savait manier le mensonge, Aniouta ne l'ignorait pas. Elle devait en vouloir à Boris, et cherchait à lui faire tort. Mais elle ne réussirait pas – près de sa pupille, du moins...

Aniouta pressa plus fort ses doigts contre ses

tempes douloureuses.

Elle revoyait la photographie de la jolie Persane... et puis cette jeune femme qui lui ressemblait tant, et qui, par une coïncidence singulière, se trouvait à l'hôtel où était descendu le comte Vlavesky.

Pour que Boris eût ce portrait en sa possession, il fallait qu'il en connût beaucoup l'original. Or, il ne l'avait jamais dit. La princesse Etschef paraissait lui être complètement indifférente... Et même Aniouta se rappelait maintenant qu'il détournait aussitôt la conversation quand on parlait d'elle devant lui.

Un frisson agita les épaules de la jeune fille.

Si Brunhilde disait vrai ?... S'il avait aimé cette jeune femme ?... Et s'il l'aimait encore ?... Elle deviendrait sa femme... La femme de Boris...

À cette pensée, Aniouta frissonna plus fort. Pendant quelques secondes, une souffrance déchirante submergea son cœur... Puis elle se leva et prit entre ses mains la photographie de son cousin, posée sur la cheminée.

Son regard s'attacha longuement au beau visage énergique, aux yeux fiers qui lui souriaient tendrement. Boris !... son affection la plus chère, celui qui était pour elle tout sur la terre...

Elle murmura passionnément :

– Je ne crois pas cette Brunhilde !... Boris, je ne veux pas croire que vous soyez incapable de fidélité... que la confiance mise en vous puisse être trompée...

Le cadre d'argent trembla un peu dans sa main, et ses joues brûlèrent sous l'afflux d'une plus vive rougeur.

Comme il l'avait regardée, cet après-midi, tandis qu'ils étaient arrêtés là-haut, sur la route ! À ce souvenir, son cœur palpita du même émoi délicieux qui l'avait saisie alors, et qu'elle avait conservé jusqu'au moment où M^{lle} de Halweg était venue lui glisser des insinuations mensongères... Oui, tout à fait mensongères, elle ne voulait pas en douter un instant !

N'avait-elle pas vu les manœuvres de Brunhilde, à Klevna, pour accaparer le comte

Vlavesky ? Celui-ci avait paru y céder un moment, il est vrai... Mais enfin, c'était lui qui s'était écarté, non Brunhilde – premier mensonge à l'actif de l'Allemande.

Quant au reste...

Il y avait ce portrait... Mais on pouvait raisonnablement croire à l'hypothèse d'une ressemblance. Rien de plus vraisemblable, en vérité... De même, la présence de la princesse à Cannes, le choix fait par Boris de l'hôtel où elle était descendue... oui... tout cela représentait une coïncidence. Brunhilde, méchamment, dénaturait tout. Elle avait sans doute, en créature de ruse qu'elle était, deviné l'admiration profonde, la confiance absolue d'Aniouta envers son tuteur, et elle essayait de détruire l'une et l'autre en faisant croire à la jeune fille que Boris était un homme sans foi, sans honneur, se jouant impitoyablement de l'amour qu'il inspirait, lui-même incapable d'aimer sérieusement, fidèlement...

Aniouta continuait de regarder la photographie avec une angoisse poignante. Il lui semblait que l'expression de ces yeux qui s'attachaient à elle

n'était plus la même... que leur douceur tendre s'animait d'une flamme brûlante, telle qu'elle l'avait vue parfois, depuis quelque temps, dans le regard de Boris, et aujourd'hui surtout...

De nouveau, l'enivrant émoi la saisit. Elle pensa en frémissant : « C'est vrai qu'il ne me regarde plus comme avant... Je n'y avais pas réfléchi... mais je sais maintenant... »

Subitement, en effet, un voile venait de se déchirer devant elle... L'amour se révélait à son cœur ingénu... l'amour de Boris pour celle qu'il n'appelait plus depuis un peu de temps sa petite sœur.

Son âme se troubla devant cette révélation. D'une main tremblante, elle déposa la photographie sur la cheminée, puis elle vint à la fenêtre. Ses mains se croisaient sur sa poitrine, comme pour comprimer son cœur agité par l'émotion violente. Dans la nuit claire, elle plongeait son regard éperdu... L'amour... Était-ce donc ce qu'elle éprouvait aussi pour lui ?... cette tendresse ardente, absolue, cette admiration, ce dévouement sans limites ?... Était-ce l'étrange

enivrement qui la faisait frémir ce soir, tandis qu'elle pensait à lui ?

Un souffle d'air parfumé caressait le front penché de la jeune fille. Toutes les roses du jardin envoyoyaient vers elle leurs arômes grisants. Pendant un long moment, elle perdit la notion du temps et celle du lieu où elle se trouvait. Son cœur, son esprit s'évadaient en un rêve merveilleux. Boris seul existait pour elle – Boris avec les yeux passionnés qu'il avait cet après-midi...

Puis un grand froid descendit en elle. Car elle pensait tout à coup, en frissonnant de douleur : « Il a peut-être regardé l'autre comme cela ? »

Ses mains serraient l'appui de la fenêtre si fort que les ongles s'y enfonçaient. De tout son cœur, elle voulait chasser les doutes odieux... et toujours sa pensée y revenait. Si vraiment il avait aimé cette princesse Etschef ?... S'il lui avait fait du tort, comme le prétendait Brunhilde ? S'il songeait à l'épouser ?...

Alors, elle, Aniouta..., il n'avait pas le droit de l'aimer ?

La pauvre enfant se perdait dans ce labyrinthe, où son inexpérience se heurtait à d'insolubles énigmes. Brisée par l'émotion et l'angoisse, elle se jeta à genoux devant les saintes images et pria longtemps, demandant à Dieu qu'il lui vînt en aide, dans ce désarroi de son âme.

Mais Brunhilde avait atteint le but désiré. Ses révélations, mélange de mensonge et de vérité, commençaient de saper la confiance, jusqu'alors sans réserve, de la jeune fille à l'égard de son tuteur.

VI

Boris, maintenant, était décidé à ne plus attendre, pour demander à sa pupille de devenir sa femme. Puisqu'elle l'aimait – il en était certain – à quoi bon éterniser une situation qui deviendrait fort embarrassante, pour l'un et l'autre ? D'ailleurs, la patience lui manquerait. Il voulait l'avoir bientôt toute à lui, sa bien-aimée Aniouta. Son cœur tressaillait de joie à cette pensée... Aniouta... Qu'il serait délicieux, l'amour de cette âme pure, à peine sortie de l'enfance, et si vibrante, si loyale ! Il saurait l'entourer de la plus tendre sollicitude, du plus délicat respect, et rien, en ce monde, n'existerait pour lui en dehors d'elle.

Ce fut dans ces dispositions que Boris revint le lendemain à la villa Flora. Mais il eut la pénible déception de ne pas voir Aniouta. La jeune fille n'avait pas dormi la nuit précédente, elle souffrait

de la tête et, après le déjeuner, elle était remontée dans sa chambre où maintenant elle sommeillait.

— Elle n'a pas de fièvre, ce n'est qu'un malaise nerveux, dit M^{me} Zernof, répondant aux questions inquiètes de Boris. Cela lui arrive parfois ; mais autrement, sa santé s'est admirablement fortifiée depuis qu'elle est ici.

Le jeune homme accompagna M^{me} Zernof et Natacha qui se rendaient à un thé chez la comtesse Goumine. Mais sa pensée était bien loin de la réunion élégante, et plusieurs personnes remarquèrent :

— Le comte Vlavesky paraît préoccupé, aujourd'hui.

Il l'était, en effet, dans son impatience de revoir Aniouta. Au retour, il la trouva dans le salon, un peu pâle, la mine fatiguée. Une rougeur légère vint à ses joues, quand Boris entra et qu'elle rencontra son regard où se lisait la hâte si vive qu'il avait de la retrouver.

— Enfin, te voilà, chère Aniouta ! Te sens-tu mieux, maintenant ?

— Un peu mieux, oui, je vous remercie, Boris. Elle souriait avec quelque effort, en lui tendant sa main, qui trembla légèrement quand les lèvres de Boris s'y appuyèrent.

Il s'assit près d'elle, chercha à lui parler comme à l'ordinaire, du même ton de fraternelle affection. De son côté, elle s'efforçait de retrouver — en apparence du moins — sa simplicité habituelle et de dissimuler à Boris cette émotion, angoisse et joie à la fois, qui l'étreignaient en sa présence. Mais une gêne, maintenant, demeurait entre eux. Le comte s'apercevait qu'Aniouta évitait son regard. Celui-ci, sans doute, avait eu trop d'éloquence, et l'âme délicate s'en effarouchait un peu.

Ce soir-là, Boris comprit que, l'eût-il même voulu, il n'aurait pu prolonger cette situation. Avant son départ qui devait avoir lieu le lundi suivant, il parlerait à la jeune fille, il lui demanderait de lui confier sa vie.

Tout d'abord, il avait songé à prendre pour intermédiaire M^{me} Zernof. Mais des indices lui avaient donné à penser qu'elle ne verrait pas d'un

œil très favorable un mariage entre Aniouta et lui. Mieux valait donc qu'il s'adressât directement à sa cousine, en mettant à cette démarche toute la discrétion nécessaire.

Le lendemain matin, comme il rentrait d'une promenade avec le général Breznine, il eut la surprise de trouver à l'hôtel l'amie de sa mère, qui l'attendait depuis un moment.

— J'ai à vous parler, mon chef Boris, lui dit-elle. Pouvez-vous me donner quelques instants ?

— Mais tout ce que vous voudrez, madame !

Et il la conduisit dans une pièce en ce moment déserte.

Il songeait : « Elle vient à cause d'Aniouta. Sans doute a-t-elle deviné quelque chose... »

C'était bien au sujet de la jeune fille, en effet, que M^{me} Zernof venait entretenir Boris, mais non pour le motif qu'il pensait.

La veille, la comtesse Goumine lui avait dit qu'elle songeait à demander au comte Vlavesky, pour son fils, profondément épris, la main d'Aniouta. M^{me} Zernof était chargée de préparer

les voies, près du tuteur. Après quoi, si celui-ci le voulait, elle parlerait à Aniouta de cette demande en mariage.

Naturellement, l'ambassadrice garda pour elle cette réflexion de la comtesse :

— Je doute fort que le comte Vlavesky engage sa cousine à une acceptation... et pour parler franchement, je ne désire pas que cette démarche réussisse, quelle que soit mon affection pour cette enfant charmante et mon chagrin de voir souffrir Constantin. Mais celui-ci est tellement amoureux qu'il n'a rien voulu entendre à mes raisons. Il se fait fort, dit-il, de rendre Aniouta si heureuse qu'elle ne pensera jamais à regretter son cousin. J'ai dû céder à ses instances, en dépit de mes craintes. La jeunesse ne doute de rien, hélas ! et mon raisonnable Constantin est en ce moment aussi fou que bien d'autres.

Boris, assis près de M^{me} Zernof, écoutait celle-ci en jouant distraitemment avec ses gants. Il s'attendait à cette démarche, et, sûr maintenant des sentiments d'Aniouta, il ne s'en inquiétait pas.

— J'avais d'abord décidé de ne pas marier ma pupille avant vingt ans, dit-il quand Tatiana Alexievna se tut. Mais les circonstances peuvent nous amener à changer de résolution. C'est le cas ici. Je ferai donc part à Aniouta, un de ces jours, de la demande du comte Goumine.

— Ne pensez-vous pas, Boris, qu'il vaudrait mieux que ce fût moi ?... Une mère de famille est plus indiquée...

Il eut un sourire d'ironie.

— Qu'un tuteur de trente ans, célibataire par-dessus le marché ? C'est possible, Tatiana Alexievna. Mais jusqu'ici, je ne vous ai pas donné lieu de suspecter ma parfaite correction à l'égard de ma pupille. Faites-moi donc encore crédit d'un peu de confiance. Je vous promets de lui parler « en père de famille » et de lui vanter avec sincérité les nobles qualités du comte Goumine.

M^{me} Zernof regarda en face le jeune homme, dont les yeux ne se dérobèrent pas.

— Boris, vous l'aimez ?

— Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ?... Mais je serai loyal, ne craignez rien. Je lui parlerai de Constantin avant de lui dire un mot de moi...

M^{me} Zernof eut un petit rire sec.

— Vous savez n'avoir rien à craindre ! La pauvre petite vous a déjà donné tout son cœur.

Boris se redressa, en attachant sur l'amie de sa mère un regard d'impatience hautaine.

— Pouvions-nous éviter cela ?... dites, le pouvions-nous ? Pourquoi, dès lors, m'adressez-vous ce reproche implicite ? Pourquoi me faites-vous l'injure de penser qu'Aniouta sera malheureuse près de moi ?... Oh ! ne protestez pas ! c'est votre crainte... Et après tout, vous avez quelque droit de l'avoir. Avec raison, Constantin Goumine vous apparaît comme plus digne que moi de ce précieux trésor. Mais que savez-vous des changements qui peuvent se produire au fond d'une âme d'homme, sous une influence bénie ? Dieu a mis sur ma route Aniouta, et dès ce moment ma vie s'est orientée vers une voie nouvelle. Le salut m'est venu par cette enfant. Ne

gardez pas d'inquiétude, madame, aucune femme au monde ne sera plus et mieux aimée que celle-là.

Il parlait avec une ardente gravité, qui impressionnait fortement M^{me} Zernof, en lui révélant un Boris inconnu.

Elle tendit la main au jeune homme et dit avec émotion :

– Pardonnez-moi ces doutes, mon ami ! Je crois en effet, maintenant, que vous saurez la rendre heureuse... Mais avez-vous pensé qu'elle est pauvre, et que votre mère...

– Pour Aniouta, je suis prêt à tous les sacrifices. Quant aux objections que pourrait me présenter ma mère, je les réduirais facilement à néant.

– Alors, vous lui parlerez ?... quand ?

– Aujourd'hui, je vais à Antibes voir Restchef... demain, il y a la soirée chez M^{me} de Monteil... Dimanche, nous serons plus tranquilles. Vous nous ménagerez un instant de solitude, ce jour-là, n'est-ce pas, Tatiana

Alexievna ? Et je lui présenterai d'abord la demande du comte Goumine, cela, je vous le promets.

M^{me} Zernof ne put s'empêcher de sourire.

— Je connais votre loyauté, Boris. Mais en la circonstance, je crois que vous n'avez pas beaucoup de mérite.

Il murmura : « Qui sait ? »

Une inquiétude vague lui traversait l'esprit. Il l'éloigna très vite — mais elle lui revint encore, ce jour-là et le lendemain, devant l'attitude énigmatique d'Aniouta.

L'habituelle spontanéité de la jeune fille semblait avoir disparu. Presque constamment, elle conservait un air tranquille et sérieux. Plusieurs fois, Boris rencontra son regard songeur, où il croyait lire une sorte d'angoisse. Le sourire venait avec peine aux lèvres pensives. Cette physionomie si expressive semblait s'étudier à dérober des impressions probablement très vives, à en juger par les frémissements qui glissaient parfois sur le visage délicat, par les

lueurs ardentes que Boris surprenait dans les prunelles sombres.

Qu'avait-elle donc ? Que se passait-il dans cette âme où, jusqu'ici, il avait si bien pu lire ? Âme toute virginal, sans doute troublée par ces premières révélations de l'amour. Comme il serait doux de la rassurer, de ramener sur ses lèvres et dans ses yeux le confiant et délicieux sourire qu'elle avait toujours eu pour lui !

L'inquiétude subsistait donc à l'état latent, chez le comte Vlavesky, et il attendait avec impatience le moment où ce jeune sphinx lui livrerait son énigme.

M^{me} Zernof avait accepté de conduire Nathalie et Aniouta à la soirée que donnait le samedi, pour clore la saison, une amie de la comtesse Goumine, la marquise de Monteil. Les grands-duc, encore présents à Cannes, et quelques autres personnalités de haute envergure devaient y assister. Boris, aussitôt le dîner fini, quitta la villa Flora pour aller revêtir sa tenue du soir. Quand il revint, ces dames se trouvaient encore à leur toilette. Machinalement, il s'assit au piano et

se mit à jouer, au hasard du souvenir. Un adagio de Beethoven venait sous ses doigts. Mais sa pensée allait ailleurs. Elle répétait l'air et les paroles du vieil air russe qu'Aniouta avait chanté avec tant de passion.

Il eut tout à coup conscience que quelqu'un était là. En se détournant, il vit, debout au seuil du salon, Aniouta dans sa toilette de soirée.

La soie blanche et souple tombait en plis harmonieux, et se drapait gracieusement autour du buste un peu frêle encore. La courte manche de tulle et le décolletage discret laissaient voir des bras admirables et le cou le plus charmant qui se pût rêver. Aucun bijou, rien non plus dans ces cheveux magnifiques, coiffés avec une élégante simplicité. Seule, sa beauté paraît Aniouta, et c'était assez pour que Boris demeurât fasciné devant cette apparition.

Elle rougit sous le regard d'admiration et abaissa sur ses yeux troublés ses cils un peu tremblants.

Boris, se levant avec vivacité, vint à elle.

— Je ne peux te faire de compliments, Aniouta ! Je t'en ferais trop, et ce serait mal à moi !

Il essayait de prendre le ton de la plaisanterie, en voyant la rougeur qui couvrait le visage de sa pupille. Mais quel effort, pour dissimuler sa propre émotion, si violente !

Elle gardait ses paupières baissées, comme si elle avait peur de rencontrer encore ce regard qui venait de l'émouvoir si profondément.

Boris se pencha et lui prit la main. D'un ton de prière, il demanda :

— Any, puisque M^{me} Zernof et Nathalie ne sont pas prêtes encore, chante-moi « La mort d'Yelda ! »

Elle se recula légèrement, avec un geste de refus vif qui accompagnait cette réponse faite d'une voix frémissante :

— Non, pas aujourd'hui.

— Pourquoi ?... Tu m'as promis que tu me chanterais cet air — à moi seul ?

— Oui, et je tiendrai ma promesse. Mais ce

soir... je ne peux pas.

Il n'insista pas, en la voyant si étrangement troublée. Pour la mettre à l'aise, pour échapper lui-même à cette émotion puissante qui l'agitait, devant celle qu'il aimait de toutes les forces de son être, il dit avec une affectation de gaieté :

– Eh bien ! puisque tu me refuses ce plaisir, petite capricieuse, c'est moi qui vais te jouer quelque chose.

Il se remit au piano. Sous ses doigts vint un galop tzigane, qu'il enleva avec une vertigineuse maîtrise... Comme il plaquait la dernière note, il sentit une main sur son épaule. Aniouta était près de lui. Elle dit en hésitant un peu :

– Ne croyez pas, Boris, que ce soit par caprice... Aujourd'hui comme toujours, je serais trop heureuse de vous faire plaisir. Mais permettez-moi de ne pas chanter ce soir...

– Voyons, ma chérie, je plaisantais ! Capricieuse, toi ? Non, je sais que ce défaut n'est pas le tien... Tu chanteras quand tu voudras, mon Any.

Il levait la tête pour la regarder, avec une chaude tendresse, en prenant entre ses doigts la délicate petite main qui reposait sur son épaule. Aniouta, rougissante, ne détournait pas ses beaux yeux, un peu humides.

Il demanda, d'un ton bas et inquiet :

— Tu pleures ?... Qu'as-tu donc, ma petite colombe ? Les lèvres pourpres frémirent, sans répondre, et Aniouta fit un mouvement pour s'écartier. Mais Boris la retint d'une main autoritaire.

— Qu'as-tu ? Dis-le-moi, Aniouta !... Jusqu'ici, tu m'as habitué à une entière confiance. J'espère que tu n'as pas cessé de me la conserver...

À ce moment, un bruit de pas annonçait l'approche de M^{me} Zernof et de Natacha. Aniouta, détournant les yeux, dit à mi-voix :

— Je ne demande pas mieux...

Boris laissa alors la main qui frémisait dans la sienne et se leva en refermant le piano d'un geste quelque peu impatient. M^{me} Zernof, entrant, jeta un coup d'œil sur le visage

empourpré d'Aniouta, sur la physionomie préoccupée du jeune homme, et pensa : « Lui aurait-il parlé maintenant ? Elle est si merveilleusement jolie, ce soir ! Malgré lui, peut-être, l'aveu sera venu sur ses lèvres. »

Elle constata cependant, au cours du trajet en automobile jusqu'au cap d'Antibes, où demeurait M^{me} de Monteil, qu'Aniouta gardait cet air de songerie anxieuse qu'elle lui voyait depuis trois jours, et que Boris semblait quelque peu soucieux.

Pour la première fois, la jeune comtesse Verenof assistait à une soirée de quelque importance. Ce fut, dès le début, un triomphe pour elle. On vit, entre autres, le jeune grand-duc Paul se poser en admirateur fervent. Dans cette atmosphère nouvelle, la physionomie d'Aniouta semblait recouvrer son habituelle vivacité d'expression. Son sourire, son regard ensorcelaient visiblement tous ceux qui l'approchaient. Jamais cette ravissante beauté n'avait paru à Boris plus irrésistible que ce soir. Tout en accomplissant machinalement les rites

accoutumés de l'homme du monde, près des femmes de sa connaissance, il ne cessait de la chercher des yeux. Et une colère jalouse se saisissait de lui, quand il la voyait emportée par un cavalier dans le tourbillon de la danse. Aujourd'hui, il se rangeait tout à fait de l'avis des moralistes chrétiens, qui condamnent pour les jeunes filles le monde et ses plaisirs.

À peine s'apercevait-il de l'attention flatteuse que lui témoignait la grande-ducasse Alexandra. Il ne voyait dans cette réunion que sa cousine, entourée, admirée, très gaie, semblait-il, et si charmeuse !

« Serait-elle donc coquette ? » pensait-il avec une irritation secrète en la voyant passer au bras du grand-duc et répondre par un sourire et un regard de séduisante malice à une parole de son interlocuteur.

Quand il s'approcha d'elle pour réclamer la danse qu'elle lui avait promise, une émotion très vive passa dans ses yeux. Elle prit son bras, d'une main qui tremblait légèrement. C'était la première fois qu'elle dansait avec lui. Les autres,

elle s'en souciait peu. Mais lui !... lui dont la pensée, depuis quelques jours, était à la fois son bonheur et son tourment !

Il l'emportait au rythme vif de la danse. Il lui semblait qu'elle touchait à peine le parquet, de ses petits pieds chaussés de satin blanc. Elle se laissait aller, grisée, ses yeux brillants levés sur ceux de Boris, qui la contemplaient avec ivresse. Tous deux, en ce moment, avaient l'illusion de se trouver seuls avec leur amour encore inavoué, mais qui n'était plus un secret pour l'un et l'autre.

Quand l'orchestre se tut, Boris emmena sa cousine dans une galerie mauresque voisine des salons. Quelques couples seulement s'y promenaient... Pendant un moment, les deux jeunes gens restèrent silencieux. Aniouta, la première, parla, d'une voix oppressée par une émotion mystérieuse.

— On ne sait pas ce que c'est que la danse, quand on ne vous a pas eu pour cavalier, Boris !

— Et toi, Any ! Je croyais tenir entre mes bras un elfe léger, un elfe tout blanc, que j'emportais loin... très loin... et qui était à moi pour toujours.

Il n'avait pu retenir ces mots, ni le regard de passion qui les accompagnait.

Aniouta eut un long tressaillement, et baissa les yeux – pas assez vite cependant pour que Boris n'y eût vu passer une chaude flamme d'amour.

Il allait peut-être prononcer d'autres paroles, qui auraient été l'aveu décisif, quand il se souvint de sa promesse à M^{me} Zernof... Le comte Goumine avant... lui après... Il fallait qu'il attendît au lendemain, pour parler librement à la jeune fille.

Ils avancèrent le long de la galerie, en silence. Tous deux essayaient de calmer leur émoi violent. Ceux qui les croisaient se retournaient pour admirer ce couple si beau. La princesse Etschef passa au bras du marquis de Monteil. Elle jeta sur les deux jeunes gens un regard d'impuissant désespoir, et détourna la tête pour ne plus voir celle qui occupait toute l'attention du comte Vlavesky. Boris demanda, avec une caressante douceur :

– Es-tu fatiguée, Aniouta ? Veux-tu te

reposer ?

Elle répondit affirmativement. Ils allèrent s'asseoir près d'un massif d'arbustes exotiques, placé devant une des arcades mauresques faisant communiquer la galerie avec un des salons parallèles à celle-ci. Distrairement, ils regardaient passer les groupes élégants, tout en échangeant quelques mots, de temps à autre. Boris avait pris l'éventail d'Aniouta – son dernier présent à sa pupille – et le tourmentait d'une main nerveuse. Elle n'osait le regarder. Tous deux restaient oppressés par l'émotion, par ce brûlant souffle d'amour qui avait passé, tout à l'heure, sur leur cœur enivré. L'orchestre attaqua une mazurka. Boris demanda :

– Tu n'es pas engagée pour cette danse ?
– Non, je me l'étais réservée pour me reposer. Je ne le regrette pas ! Après avoir dansé avec vous, les autres...

Un geste de dédain acheva sa phrase. Le comte sourit, en donnant un léger coup d'éventail sur les petits doigts finement gantés de blanc.

— Ils ont pourtant dû te faire beaucoup de compliments, ces autres ?... Tandis que moi...

— Des compliments ? Qu'est-ce que cela ?... Oui, ils m'en ont fait... Mais vous, Boris, je sais bien...

De nouveau, il revoyait ses yeux, éclairés par un amour fervent, et si beaux, si beaux, qu'il perdit encore le souvenir de sa promesse, dans l'éblouissement où le jetait ce regard. Ardemment, il murmura :

— Tu sais bien que je t'admire, plus que tout au monde, sans avoir besoin de paroles pour te le prouver ? Tu sais bien que je t'aime, Aniouta ?

Elle abaissa un peu ses paupières sur ses yeux pleins de trouble et de joie. En ce moment, elle oubliait tous ses doutes, toutes ses craintes. L'amour l'emportait dans son vertigineux tourbillon, sans qu'elle jetât un regard en arrière.

Le silence s'était fait entre eux. Boris, d'un geste doux et discret, avait pris la main d'Aniouta et attendait qu'elle parlât. Il attendait sans crainte, sachant bien que, de tout son cœur, elle était déjà

à lui.

Derrière le bosquet d'arbustes, des femmes passaient en causant, avec un bruissement de leurs robes soyeuses qui frôlaient des feuillages. L'une d'elles dit avec un petit rire amusé :

— J'ai causé tout à l'heure avec la princesse Etschef, vous savez ? Naturellement, elle n'avoue pas sa disgrâce près de l'impératrice... Pauvre Catherine ! On assure qu'elle a vainement essayé de reprendre son beau capitaine des gardes. Mais il n'a plus pour elle que la plus parfaite indifférence, et c'est ailleurs qu'il a porté son attention si recherchée.

— Ah ! oui... la délicieuse pupille de ce très séduisant tuteur !... Mais il ne l'épousera pas, elle est sans fortune...

Les deux causeuses passèrent, et le reste de leur phrase se perdit dans l'éloignement.

Tout le sang s'était retiré du visage d'Aniouta. Elle leva sur Boris un regard où il lut avec terreur la plus douloureuse indignation.

Il serra la main qu'il tenait toujours, en

demandant avec un accent involontairement suppliant :

— Qu’as-tu, mon enfant chérie ?... Dis-le-moi... dis-moi tout !

Elle redressa légèrement son buste, qui avait fléchi, et regarda Boris en face. Il vit alors une Aniouta nouvelle, — une Aniouta devenue femme, toute vibrante de fière dignité et de souffrance cachée.

— C’est vous, Boris, qui devez me dire tout. Je l’attends maintenant de votre loyauté.

— Mais, Aniouta, je ne sais ce que tu prétends...

Elle l’interrompit, la voix tremblante, mais le regard ferme et profond.

— J’ai toujours eu confiance en vous. Eh bien ! Boris écoutez-moi : demain, vous viendrez me parler. Je vous demanderai quelques explications, et je croirai tout ce que vous me direz, parce que je sais que je puis me fier à votre honneur.

Il murmura, le cœur serré :

— Que veux-tu me demander ?

— Demain... Nous ne pouvons causer ici. Conduisez-moi maintenant près de M^{me} Zernof, voulez-vous ?

Elle prit l'éventail des mains de Boris, et se leva lentement. Il l'imita, d'un mouvement machinal. Comme elle le désirait, il la mena près de M^{me} Zernof. Puis il s'éloigna et sortit dans le jardin, où se promenaient quelques couples.

Pendant un long moment, il erra dans les sentiers étroits, à travers la nuit parfumée. Ses tempes battaient fortement et l'angoisse le serrait au cœur. Aniouta avait compris de qui parlaient ces deux femmes... cela, il n'en pouvait plus douter. Maintenant, atteinte dans sa confiance candide, elle le jugeait avec toute la pure droiture de son âme. Quelle souffrance et quelle réprobation il avait lues dans ses yeux ! À ce souvenir, il frissonnait d'inquiétude... Et qu'allait-il lui dire, demain ? Que voudrait-elle savoir, la pauvre petite ? Il ne pourrait que lui répondre : « Crois-moi, quand je te promets que tu seras toute ma vie, tout mon amour. Crois-moi, sans rien rechercher de ce que j'ai été avant de te

connaître. »

Il revint à pas lents vers la villa illuminée. L'orchestre jouait une valse russe. Boris chercha des yeux sa pupille. Elle dansait avec le comte Goumine et semblait très rieuse, très animée. Ses yeux avaient un éclat éblouissant, qui paraissait fasciner Constantin. Boris en fut péniblement frappé... Puis, en la regardant mieux, il s'aperçut, lui qui la connaissait bien, que cette gaieté semblait forcée, que la jeune fille avait la physionomie d'une personne qui cherche à s'étourdir.

« Pauvre chérie ! pensa-t-il avec émotion. Et c'est à cause de moi, qui la veux pourtant si heureuse ! »

Comme il causait quelques instants plus tard avec M. de Monteil, le comte Goumine vint à lui.

— M^{me} Zernof vous fait prévenir qu'elle va partir, Boris Vladimirovitch, car la comtesse Verenof se trouve un peu fatiguée.

— Je vous remercie, Constantin Alexandrevitch. Les deux jeunes gens

échangèrent un froid regard.

Constantin voyait avec quelque défiance et inquiétude sa demande en mariage présentée par un tel intermédiaire, et Boris, déjà mal disposé pour ce prétendant d'Aniouta, ressentait en outre un remords d'avoir, sans prémeditation d'ailleurs, manqué à sa promesse. Quand il rejoignit M^{me} Zernof et les jeunes filles, il trouva le grand-duc Paul exprimant avec chaleur à Aniouta son regret qu'elle n'assistât pas à la fin de la soirée. Elle lui répondait en souriant, nullement embarrassée, paraissait-il, de l'admiration dont elle était l'objet. À la vue de Boris, un frémissement courut sur son visage, que la chaleur et le mouvement avaient empourpré. D'un geste, elle approuva M^{me} Zernof, qui disait :

— Il ne faut pas vous croire obligé de nous suivre dans notre retraite, Boris. Je vous renverrai l'automobile, aussitôt qu'elle nous aura mises à bon port.

— Je vous accompagnerai si vous me le permettez, Tatiana Alexievna. Que ferais-je ici maintenant ?

Son regard, attaché sur Aniouta, disait : « Que ferais-je ici sans toi ? »

Elle détourna les yeux et sourit machinalement à une réflexion du grand-duc, qu'elle n'avait même pas entendue.

Quand elle fut en voiture, la tête enveloppée d'un léger capuchon de soie blanche qui lui donnait l'air plus jeune encore, elle resta silencieuse, les paupières mi-closes, pendant que M^{me} Zernof et Nathalie échangeaient avec Boris leurs impressions sur la soirée.

Le comte se pencha vers elle, en demandant avec une sourde impatience :

— Et toi, Any, qu'en dis-tu ? Le succès t'a-t-il tourné la tête ? Médites-tu sur les compliments du grand-duc Paul, qui s'y montre fort expert, assure-t-on ?

Elle leva sur lui des yeux sérieux et tristes, en répondant :

— Je vous ai dit, Boris, que les compliments m'importaient peu. Ceux de Son Altesse étaient certainement très flatteurs, mais je n'en ai gardé

qu'un souvenir confus, car ma pensée se trouvait ailleurs.

S'il avait été seul avec elle, il n'eût pu retenir la question qui lui venait aux lèvres : « Où donc ?... Près de qui ? »

Mais qu'avait-il besoin d'interroger ? Pourquoi se laissait-il tourmenter par de vaines jalousies ? Celui qu'Aniouta aimait, celui à qui elle pensait, tandis que l'Altesse Impériale lui murmurait son admiration, il savait bien que c'était le comte Boris Vlavesky, et qu'il n'avait pas à craindre de rival. Ce cœur virginal lui appartenait sans réserve. Mais il redoutait les ombres qui s'élevaient de sa vie passée pour menacer le bonheur entrevu.

VII

Aniouta, le lendemain, alla s'asseoir sur la terrasse, vers l'heure où arrivait à l'ordinaire son cousin.

Elle n'avait pu dormir un seul instant, et sa physionomie portait les traces des fatigues et des émotions de cette nuit. Incessamment, sa pensée lui rappelait les paroles, les regards de Boris, l'enivrement de ces minutes pendant lesquelles en silence, ils s'étaient avoué leur amour... puis tout à coup les mots qui étaient venus lui faire comprendre que Brunhilde n'avait pas menti.

Qu'était-il donc, ce Boris, qu'elle croyait l'honneur même ? Comment, ayant aimé cette jeune femme et l'ayant compromise aux yeux de sa souveraine et du monde, la laissait-il de côté avec tant de désinvolture ?

La vie écartait un peu de son voile devant Aniouta, et l'âme délicate tressaillait, devant les

abîmes entrevus.

L'étrangère entendue derrière le bosquet avait dit aussi, en parlant de la pupille du comte Vlavesky : « Il ne l'épousera pas, elle est trop pauvre... » Ces mots résonnaient douloureusement aux oreilles d'Aniouta. Pauvre, oui... elle n'y avait pas songé. Lui, l'avait-il oublié aussi ? En ce cas, vers quelles souffrances allaient-ils, tous deux ?

Aniouta ne voulait pas y penser. Il lui suffisait de l'heure présente, si pénible... l'heure qui allait amener Boris.

Que lui dirait-elle ? Comment lui expliquer son tourment ? Et surtout... surtout, que lui répondrait-il pour se justifier ?

Elle le vit apparaître, marchant d'un pas rapide, le front haut, les yeux, de loin, fixés sur elle. Sa fière et mâle beauté semblait rayonner autour de lui, dans cette lumière vibrante. Il avait la mine ardente de l'homme qui va au combat et qui veut vaincre à tout prix.

– T'es-tu un peu reposée, Aniouta ?

Il s'asseyait près d'elle et baisait la main qu'elle lui tendait d'un geste hésitant.

— Non, presque pas... Ces soirées sont trop fatigantes pour moi. Et puis, je crois que je n'aime pas le monde, Boris.

Elle ébauchait un sourire. Mais le comte resta grave en la considérant avec une attention qui la fit rougir.

— Tu as mauvaise mine, ce matin. Je suis de ton avis, des soirées comme celle-là ne conviennent pas à une petite sensitive de ton espèce. Tu es trop jeune, Any... trop jeune moralement surtout, pour comprendre et excuser bien des choses.

Elle dit d'une voix tremblante :

— Je ne demande qu'à comprendre...

Il l'enveloppa d'un regard d'amour attendri. Pendant quelques minutes, ils restèrent silencieux. Sous leurs yeux s'étendait l'infini bleu de la mer, que fendait comme une proue l'Estérel sombre. Des roses s'épanouissaient autour de la vieille balustrade de pierre contre

laquelle, distraitemment, Aniouta appuyait sa petite main nerveuse... Boris dit enfin, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre très calme :

— Aniouta, M^{me} Zernof est venue me voir jeudi et m'a fait part d'une demande en mariage pour toi : celle du comte Goumine.

Aniouta eut un vif mouvement de surprise, et Boris rencontra un regard stupéfait.

— Le comte Goumine ?

— Oui... C'est un jeune homme très sérieux, excellent fils, doué des plus nobles qualités morales et intellectuelles. Comme famille, comme fortune, il représente un des meilleurs partis dont puisse rêver une jeune fille. Je n'ai pas besoin de douter qu'il t'aime profondément, car sa démarche le prouve.

Tout en parlant, Boris pensait, avec un peu d'ironie :

« Voyons, il me semble que je lui présente cela tout à fait « en père de famille », et que je fais suffisamment l'éloge de mon rival ? »

— ... Tu le connais d'ailleurs, tu as pu

l'apprécier depuis quelques mois. Sa mère a déjà pour toi une grande affection, et je suis certain que tu serais heureuse près de l'un et l'autre.

Aniouta, lentement, avait détourné les yeux, et elle restait silencieuse, le front un peu penché, les mains croisées sur sa jupe de drap sombre. Boris voyait frémir son visage et trembler légèrement ses lèvres... Avait-elle donc une hésitation ? Il fut saisi d'un effroi irraisonné. Sa main se posa sur l'épaule de la jeune fille, et il se pencha en demandant avec une vivacité anxieuse :

– Dis-moi ce que tu en penses ?... Dis-le-moi, Aniouta.

Sans le regarder, elle répondit d'une voix ferme :

– Vous remercierez beaucoup le comte Goumine et sa mère de l'honneur qu'ils me font, vous leur direz que j'ai pour eux la plus grande sympathie, mais que... je ne songe pas encore à me marier.

Boris retint un soupir de soulagement.

– C'est bien, je répéterai ta réponse à M^{me}

Zernof, que la comtesse a choisie pour intermédiaire. Mais si tu veux réfléchir encore...

Elle dit vivement :

– Non, c'est inutile !

– Alors, Any, puis-je te présenter maintenant une autre demande ? Puis-je te dire que toute ma vie est à toi, si tu veux la prendre ?

Il sentit qu'elle frissonnait violemment. La rougeur se fit plus vive sur ses joues ; mais elle continua de demeurer immobile, le regard baissé.

Il poursuivit, la voix basse et passionnée :

– Depuis un an, tu es la lumière de mon existence. L'affection que je t'ai vouée dès le premier moment m'a transformé. Que sera-ce donc, si tu acceptes d'être à moi pour toujours ? Aniouta, le veux-tu ?

Elle releva son front penché, sur lequel se jouait un rayon de soleil, et Boris rencontra son regard plein de trouble et d'angoisse.

En hésitant, elle murmura :

– On m'a parlé de la princesse Etschef,

Boris...

– Que t'a-t-on dit ? Qui a osé te le dire ?

– M^{lle} de Halweg.

– Brunhilde !... Ah ! c'est bien d'elle, cela ! Fourbe, vindicative, elle a su réaliser sa vengeance... Mais il me semble que tu n'es pas restée un instant seule avec elle, mercredi ?

– Si, pendant que vous causiez avec le lieutenant Restchef. Nous sommes demeurées quelques minutes en arrière des autres, et c'est alors qu'elle m'a dit... que la princesse Etschef avait été mise en disgrâce par l'impératrice, à cause de vous, et que pour réparer ce tort, votre devoir de gentilhomme était de l'épouser.

Les mots sortaient avec peine des lèvres pâlissantes. Sur les yeux pleins de souffrance, les cils bruns battaient fébrilement.

Boris eut un vif mouvement de protestation.

– L'épouser, moi ? Ah ! par exemple ! S'il fallait épouser toutes les coquettes qui viennent, en connaissance de cause, se faire courtiser par nous, où en serions-nous, ma pauvre petite ! Oui,

la princesse m'a aimé, oui, je me suis occupé d'elle quelque temps, mais sans jamais la leurrer d'illusions quant à la réelle valeur de mes sentiments à son égard. L'amour, je ne l'ai connu vraiment que depuis quelques mois, Aniouta... et c'est toi qui en es l'objet. Elle, je ne lui dois rien, rien. À son âge, et avec l'expérience de la vie qu'elle a pu acquérir dans le mariage et dans la fréquentation du monde, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même si elle a encouru la disgrâce de Sa Majesté, qui ne tolère pas que ses dames d'honneur fassent parler d'elles. D'ailleurs, l'impératrice pardonnera facilement, pourvu que la princesse, désormais, se montre plus sérieuse. La leçon lui servira peut-être... Et quant à moi, si j'ai des reproches à me faire, Aniouta, du moins, c'est un cœur entièrement libre que je t'offre. Ni la princesse Etschef ni personne au monde n'a de droit sur lui, car jamais il ne s'est donné.

Elle restait immobile, les mains croisées, les yeux baissés. Sous la main qu'il tenait toujours sur son épaule, Boris la sentait frissonner encore.

Il supplia :

— Ma chérie, dis-moi que tu me crois ! Dis-moi que tu es toujours confiante en moi, comme avant !

Elle répondit d'une voix un peu oppressée :

— Oui, je vous crois. Je vous ai dit hier que je vous croirais... Mais donnez-moi un peu de temps pour réfléchir, Boris. Tout à l'heure, vous avez dit que j'étais trop jeune... et c'est bien vrai. Il n'y a pas longtemps, j'avais l'âme d'une enfant. Aujourd'hui, je me trouve à une période de transition, et c'est un monde nouveau qui s'ouvre devant moi. Il faut que je m'habitue à de nouvelles pensées... à des perspectives auxquelles je ne songeais pas, il y a si peu de temps encore. Je vous demande d'attendre quelques mois, avant de me parler mariage.

Il l'écoutait avec une stupéfaction profonde. Quoi ! c'était Aniouta, sa vive et ardente Aniouta, qui prononçait tranquillement ces paroles raisonnables, et qui sollicitait un délai pour leur bonheur ! Avait-il donc rêvé, hier soir, quand il avait vu dans ses yeux tant de fervent amour ?

— Quelques mois ?... Tu n'y penses pas, ma

petite Any ! Certes, tu es jeune, mais on se marie assez souvent à cet âge. En outre, ta situation d'orpheline doit te faire désirer d'avoir le plus tôt possible un foyer bien à toi. Et le nôtre sera si doux, Aniouta ! Songe comme nous serons heureux ! Ne me condamne pas à l'attendre loin de toi, mon Any si chère !

Il se penchait davantage, et son visage touchait presque celui d'Aniouta. Celle-ci continuait de garder les yeux baissés. Seuls, de légers tressaillements dénotaient l'émotion que lui causait l'ardente supplication de Boris.

Elle dit de la même voix un peu étouffée :

— Vous auriez besoin de réfléchir aussi, Boris. Votre mère n'approuvera pas ce mariage avec moi, qui suis sans fortune... et vous-même le regretterez peut-être bientôt.

— Ne prononce pas cette parole ! La fortune sans toi, que serait-ce pour moi ?... Quant à ma mère, elle se fera vite à cette idée, quand elle verra ma résolution immuable. Non, rien ne s'oppose à notre union. Pourquoi donc hésites-tu ? Je croyais que tu m'aimais, Aniouta, et que

tu voudrais me rendre heureux ?

Elle répéta lentement :

– Vous rendre heureux :

Une subite évolution se faisait en son esprit. Cet homme, qui lui adressait une si brûlante prière, c'était celui à qui elle devait tant, depuis un an. Ce brillant officier, très admiré, très fêté, jusque-là uniquement occupé de lui-même, s'était penché vers une petite orpheline à demi sauvage, l'avait entourée d'affection, lui avait donné bien plus que le pain quotidien et l'abri de son toit, en la traitant comme une jeune sœur très chère. Plus d'une fois elle lui avait déclaré, dans l'élan de sa reconnaissance : « Jamais je ne saurai faire assez pour vous remercier ! » Comment, aujourd'hui, oserait-elle lui refuser ce qu'il demandait comme une grâce ? Comment pouvait-elle différer de le rendre heureux, ce Boris tant aimé ?

Et à quoi bon attendre ? Dans quelques mois comme aujourd'hui, elle sentirait au fond du cœur cette incertitude, cette crainte pénible qui l'engageait à reculer sa réponse définitive. Et pas plus qu'aujourd'hui, elle ne pourrait passer outre

sur sa dette de reconnaissance pour répondre à Boris par un refus. Cette dette, elle la payerait en devenant sa femme, en l'aimant de toutes les forces de son cœur et en se dévouant à lui. S'il lui arrivait qu'elle souffrît par sa faute, plus tard, eh bien ! elle serait courageuse et tâcherait de lui pardonner en pensant à l'affectueuse bonté dont il l'avait entourée quand elle n'était encore que « sa petite sœur ».

Cette fois, ses yeux se levèrent et le comte les vit tout éclairés de pure et grave tendresse.

– Oui, je le veux, Boris ! Je serai votre femme quand il vous plaira.

– Sans regret ?... avec joie ?

– Oui, avec joie et sans regret. Vous savez bien que je n'ai rien de plus cher que vous sur la terre !

VIII

Vers la fin d'avril, le mariage du comte Cyrille Vlavesky et de la baronne Brunhilde de Halweg fut célébré à Berlin, en grand apparat.

Boris fit tout juste une apparition pour servir de témoin à son cousin. Encore avait-il cédé seulement aux pressantes sollicitations de celui-ci et au conseil donné par Aniouta, qui l'engageait à ne pas rompre tout à fait avec ce pauvre être victime des ambitieuses visées de Brunhilde.

Le baron, sans paraître se souvenir du méprisant jugement que son jeune parent lui avait jeté au visage, à Nice, l'accueillit avec une amabilité qui ne rencontra pas d'écho. Boris montra au père et à la fille la plus glaciale froideur. Il ne pouvait oublier que Brunhilde avait essayé de lui nuire près d'Aniouta – et qu'elle y avait quelque peu réussi.

Cyrille n'avait pas l'air d'un marié heureux.

Sa mine défaite, l'expression résignée de son regard frappaient tous les assistants. En le comparant au superbe officier du tsar qui attirait la plus vive attention, nombre des gens déclarèrent qu'ils ne comprenaient pas ce mariage, de la part de la belle Brunhilde.

— Et la fortune, qu'en faites-vous ? dit quelqu'un. Celle du marié est magnifique, celle du cousin l'est beaucoup moins. M^{lle} de Halweg a pu hésiter, si elle avait le choix entre les deux ; mais cette hésitation n'a probablement pas dû être fort longue, car elle est très pratique, dit-on, cette jeune personne.

Le kaiser avait envoyé un de ses fils pour le représenter à ce mariage. La disgrâce du baron de Halweg avait donc pris fin. Sans doute le séjour en Russie n'avait-il pas été infructueux, au point de vue des renseignements secrets, habilement glanés par ce serviteur sans scrupules de la plus grande Allemagne.

Boris, en prenant congé de son cousin, lui apprit ses fiançailles avec Aniouta, qui n'étaient rendues officielles que depuis peu, la comtesse

Vlavesky ayant opposé une assez longue résistance à la volonté de son fils.

Cyrille lui serra fortement la main.

— Tu as raison, mon ami ! Elle te rendra bien heureux, cette délicieuse Aniouta !... Oui, je te félicite de tout cœur !

Brunhilde, qui se trouvait à quelques pas de lui, tourna vers l'officier son beau visage orgueilleux, qui venait de tressaillir un peu.

— Je vous fais aussi tous mes compliments, Boris. Évidemment, ce mariage ne nous étonne pas : il était prévu depuis que nous vous avons vus ensemble, l'année dernière.

Boris dit avec une ironie mordante :

— Je m'en suis aperçu, en effet.

Une lueur passa dans les yeux de Brunhilde. Puis la jeune femme dit, avec son indéfinissable sourire :

— Nous assisterons à la cérémonie, mon cher cousin... N'est-ce pas, Cyrille ?

— Oh ! certes !

— Quand sera-ce ?... Le savez-vous déjà ?
— Vers le milieu de mai, probablement.
— Eh bien, comptez sur nous ! À moins d'empêchements imprévus, nous nous ferons un devoir et un plaisir d'aller vous féliciter, ce jour-là.

Boris eut un remerciement poli et bref. La perspective ne le remplissait pas de satisfaction, et si ce n'eût été ce pauvre Cyrille, qui lui faisait pitié, il ne se serait pas gêné pour faire comprendre à la nouvelle comtesse Vlavesky son désir de ne pas la voir ce jour-là parmi les parents et amis qui accompagneraient à l'autel les futurs mariés.

Le jeune homme quitta Berlin le soir même. Au lieu de rentrer directement à Pétersbourg, il gagna Moscou, pour y passer vingt-quatre heures près de sa fiancée. Car Aniouta n'était pas retournée à Klevna. La comtesse Sophie, jusqu'au jour où elle avait dit à son fils : « Eh bien ! fais ce que tu voudras, et ne t'en prends qu'à toi si tu as des regrets », refusait de la revoir. M^{me} Zernof l'avait donc gardée chez elle et c'était

dans cette demeure hospitalière que Boris allait la voir pour la première fois depuis qu'il avait quitté Cannes.

Elle l'accueillit avec une joie profonde mais contenue. Boris, dans les lettres qu'elle lui écrivait chaque jour, avait déjà noté avec quelque étonnement cette sorte de gêne qui semblait paralyser la vibrante spontanéité habituelle à cette nature ardente. Il la retrouvait peut-être plus accentuée encore, dans ses manières à son égard, dans ses paroles, dans sa physionomie, quand elle écoutait son fiancé lui redire son amour. Était-ce réserve de sa part ? Boris voulait le croire. Lui-même ne veillait-il pas, dans ses lettres ou dans ses entretiens, à ne pas exprimer trop vivement les sentiments passionnés qu'elle lui inspirait ?... Mais, en dépit des explications qu'il cherchait à se donner, le jeune homme avait conscience qu'Aniouta aurait été autre si quelque crainte secrète ne subsistait au fond de son cœur.

Il quitta Moscou plus amoureux que jamais, mais emportant cette inquiétude vague, ce regret de ne pas retrouver chez sa fiancée, cependant

très profondément éprise, l'abandon confiant et délicieux que lui témoignait naguère sa petite pupille.

Huit jours après son retour à Pétersbourg, comme il rentrait du palais où il était de service, le comte trouva chez lui une dépêche de Liouba. Sa mère venait d'avoir une attaque, et le médecin craignait de ne pas la sauver.

Il partit pour Klevna et trouva la comtesse à ses derniers moments. Elle ne le reconnut même pas. Dans la nuit, elle rendit le dernier soupir, après avoir reçu les sacrements.

Prévenues par un télégramme de Boris, M^{me} Zernof et Aniouta arrivèrent pour la cérémonie funèbre. Celle-ci eut lieu à l'église du village, avec tout l'appareil des vieilles coutumes seigneuriales. Après quoi, la dépouille mortelle de Sophie Constantinovna ayant été déposée dans le caveau funéraire des Vlavesky, l'habituel déjeuner ayant été offert aux invités, Boris et Aniouta se retrouvèrent seuls avec M^{me} Zernof dans le château où la petite parente pauvre reviendrait bientôt en maîtresse.

Le lendemain, comme le comte était occupé à jeter un coup d'œil sur les cartes de condoléances qui lui arrivaient en grand nombre, Aniouta entra dans son cabinet par une des portes-fenêtres ouvertes sur le parterre. Elle vint à lui et se pencha sur son épaule en demandant :

— Voulez-vous que je vous aide, pour répondre à tout cela, Boris.

Il baissa la petite main qui se trouvait à portée de ses lèvres, en répondant :

— Si cela ne t'ennuie pas trop, ma petite chérie, j'accepte volontiers.

Il se leva, lui approcha un fauteuil et reprit sa place devant le bureau. Tandis que la jeune fille décachetait les cartes et les lisait à haute voix, Boris, rapidement, répondait par quelques mots de remerciements appropriés.

La voix d'Aniouta eut tout à coup un frémissement léger, en prononçant :

PRINCESSE ETSCHEF

avec ses plus vives et sympathiques

condoléances.

Boris leva la tête et rencontra un regard d'angoisse qui le fit tressaillir. Posant vivement sa plume, il rapprocha son fauteuil et se pencha vers sa fiancée et, lui saisissant les mains.

— Aniouta, nous ne pouvons continuer ainsi ! Tu doutes de moi, je le sens. Tu as peur... De quoi ? Dis-le-moi franchement. Tout vaut mieux que cette ombre entre nous. Parle, ma bien-aimée, sois confiante, comme tu l'étais naguère encore pour moi. Crains-tu que je ne t'aie pas dit la vérité, au sujet de la princesse ?... ou bien, que je ne lui conserve quelque souvenir ? Quoi donc, Aniouta ? Je t'en supplie, parle, pour que je puisse me défendre, essayer de te convaincre !

Aniouta avait tressailli aux accents de cette voix ardente, qui l'adjurait d'un ton d'impérieuse prière, au regard suppliant de ces yeux passionnés, que rencontraient les siens. Elle répondit d'une voix tremblante :

— Vous avez raison, je dois tout vous dire... Eh

bien ! oui, j'ai peur... peur de vous, Boris !

– De moi ?... Aniouta, je ne comprends pas !

Le délicat visage ambré se couvrait de rougeur, les yeux noirs, où montaient des larmes d'émotion, se cachèrent un instant sous leurs cils. De la même voix tremblante, Aniouta dit très bas :

– Je serais tellement malheureuse, si un jour vous ne deviez plus m'aimer... si je savais que ma confiance...

Les sons s'étouffèrent dans sa gorge contractée.

– Aniouta, comment peux-tu ?...

Bouleversé par une émotion violente, il entourait de son bras les épaules qui frissonnaient.

– ... Ah ! je savais bien que tu doutais !... Quelle souffrance tu me causes, Any ! Quelle punition terrible des torts que j'ai pu avoir dans le passé !... Mais comment te convaincre maintenant ? Tu ne me croiras pas si je te dis que tu es devenue ma conscience, et que c'est ma vie

tout entière que je te donnerai, sans réserve ? Tu ne me croiras pas, si je te répète que mon cœur était vide, avant que tu apparaisses dans mon existence, et que personne au monde n'est capable de prendre une parcelle de la place que tu y occupes ? Aniouta, je te le demande, je t'en conjure, rends-moi ta confiance d'enfant ! J'en serai digne, ma bien-aimée, je te le promets sur mon honneur de soldat !

Des yeux pleins de joie profonde, des yeux éblouissants d'amour se levèrent sur lui. Puis, avant qu'il eût pu prévenir son geste, la jeune fille se pencha et appuya ses lèvres sur la main qui tenait toujours la sienne.

Il eut une exclamation de bonheur :

– Aniouta !

De nouveau, elle le regarda, et il revit son fin et délicieux sourire, la caressante douceur de ses yeux veloutés.

– Oui, je suis toujours votre petite Aniouta, confiante en vous comme elle l'était quand vous l'avez emmenée de Marniew. Pardonnez-moi,

Boris, ces doutes qui me rendaient si malheureuse !... Mais vous comprendrez, n'est-ce pas, que c'est parce que je vous...

Elle s'interrompit, en rougissant très fort au moment de prononcer l'aveu ingénue. Ce fut Boris qui acheva, tandis que sa bouche effleurait les cheveux bruns, toujours capricieux :

– Parce que tu m'aimes beaucoup ?

Elle murmura d'un ton fervent :

– Oh ! oui !

Troisième partie

I

Ils étaient vingt, tout ce qui restait des hommes que commandait le capitaine Vlavesky, quand avait commencé la dure retraite devant les forces supérieures amenées par l'ennemi, sur ce front de la Prusse orientale. Vingt hommes qui essayaient de rejoindre les lignes de leur armée, à travers les marécages, les petits bois aux allures sournoises, dans la neige épaisse où enfonçaient les quelques chevaux qu'ils avaient pu sauver.

Boris maintenait leur énergie, sans se permettre un instant de défaillance. Il était blessé au bras, cependant, et assez grièvement, comme il avait pu s'en rendre compte quand un de ses soldats lui avait fait un pansement hâtif. Mais il domptait sa souffrance, il s'interdisait même une pensée trop fréquente vers la jeune femme bien-aimée qui priait et souffrait là-bas, dans cette ville de Pétersbourg débaptisée de son nom

germanique pour devenir Petrograd. Il voulait conserver toute sa force morale, garder son esprit tendu vers un seul but : sauver ces êtres dont il était le chef, les conserver pour la patrie, pour leur famille.

Parti depuis six mois, il avait combattu avec une fougueuse bravoure, et sa valeur militaire lui avait valu la croix de Saint-Georges. Blessé trois fois, mais peu gravement, il était revenu au combat, entraînant à d'héroïques exploits ses hommes dont il était aimé et obéi aveuglement. On venait de le proposer pour un grade supérieur, quand la concentration d'énormes effectifs allemands avait surpris les troupes russes dans le traquenard des lacs mazuriens, en les obligeant à une retraite précipitée.

Après une défense acharnée, Boris avait pu échapper à l'ennemi avec quelques hommes. Mais ils n'étaient pas sauvés pour cela. Affamés, brisés de fatigue, ils devraient peut-être errer plusieurs jours avant de retrouver les lignes russes en retraite – à moins qu'ils ne tombassent auparavant sur quelque détachement allemand.

Alors ce serait la mort, ou la captivité.

Les plus fatigués montaient les chevaux, eux aussi fourbus. D'autres allaient à pied, mornes et las. Le capitaine, d'un mot cordial, relevait de temps à autre les courages. Alors les têtes hirsutes se redressaient pour un moment, et la résignation se mêlait d'un peu d'énergie, dans les yeux tristes.

Le crépuscule venait. Boris pensait : « Ils ont encore pour ce soir quelques vivres de réserve. Mais après ?... Et demain ? » Une prière s'élevait de son âme anxieuse – car il était devenu croyant dans la terrible épreuve qui l'avait enlevé à son jeune bonheur conjugal pour le jeter dans l'atroce fournaise de cette guerre sans merci.

La petite troupe approchait d'un bois que la neige couvrait d'une toison blanche. Boris fit observer, s'adressant à un sous-officier qui marchait à pied près de lui :

– Voilà ce que je n'aime pas. Ces futaies sentent toujours le traquenard.

– Nous ne pouvons éviter de passer par là,

Votre Noblesse. À gauche, ce sont des marécages où nous risquerions de nous enliser, ne connaissant pas ces parages,

— Je le sais bien. À la grâce de Dieu ! S'il faut mourir, nous mourrons en braves. Mais nous entuerons encore quelques-uns, Stévine !

Le sous-officier dit farouchement :

— Tant qu'on pourra, du moins !

Blessé dans l'une des premières batailles de Pologne, il avait vu son frère, également atteint, achevé sous ses yeux par un officier prussien, et depuis lors était possédé d'une haine inextinguible contre cet ennemi lâche et féroce.

Maintenant, les hommes entraient dans le bois, en silence. Ils avançaient lentement sur l'étroit chemin couvert de neige. Le crépuscule les enveloppait d'une lueur blême, qui leur donnait l'apparence de fantômes. Boris les précédait, l'œil au guet, maîtrisant la souffrance que lui causait son bras blessé.

Soudainement, une balle siffla, puis d'autres...
Le sous-officier gronda :

— Nous y sommes, cette fois !

Boris donna un ordre bref. Mais, avant que les soldats eussent pu l'exécuter, ils étaient entourés d'Allemands.

L'officier cria :

— Défendons-nous, mes enfants !

Une balle frappa son cheval au poitrail, une autre l'atteignit lui-même à la cuisse. Tandis que de son bras libre il fauchait quelques ennemis, l'animal, touché à mort, ploya sur ses jambes et s'écroula sur le sol. Boris, souple et habile cavalier, put éviter d'être pris sous lui. Mais il tomba du côté gauche et son bras blessé heurta violemment le sol. La douleur fut si atroce qu'il eut un gémissement et s'évanouit.

Quand il reprit ses sens, il se vit couché sur la terre, dans une sorte de grange où pénétrait un air glacial, une lanterne, accrochée à la paroi, jetait aux alentours une clarté vague. D'autres blessés se trouvaient près de lui. Quelques-uns se plaignaient sourdement ; la plupart restaient stoïques ou farouches. Un jeune soldat, contre

Boris, priait à demi-voix, tout en tremblant de froid.

L'officier pensa, le cœur serré : « Allons, cette fois, je suis prisonnier !... Ma petite Aniouta ! Pourvu que je puisse lui donner de mes nouvelles ! »

Son bras le faisait horriblement souffrir, et tout son corps était raidi par le froid.

Il demanda au jeune soldat, qui avait tourné la tête de son côté, en le voyant faire un mouvement :

– Vous a-t-on déjà soignés ?

– Non, pas encore. Nous sommes ici depuis vingt-quatre heures, et nous n'avons eu ni soins, ni nourriture.

– Où es-tu blessé ?

– À la jambe et au pied. Mais ce n'est rien. Il y a là-bas un pauvre camarade qui n'était plus qu'une loque, quand on l'a amené hier soir. Il est mort ce matin, après avoir tant souffert, et si courageusement !

La porte s'ouvrit à ce moment, livrant passage

à un major et à un officier que suivaient deux soldats portant des lanternes. Ils vinrent aux blessés, que le médecin se mit en devoir d'examiner rapidement et de panser avec l'aide d'un des soldats, qui portait à sa manche le brassard d'infirmier. Pendant ce temps, l'officier, un lieutenant de hussards mince et poseur, jetait autour de lui des regards investigateurs.

Il aperçut tout à coup Boris, qui se trouvait au fond de la grange, et jeta une exclamation.

Enjambant les corps étendus, sans souci de heurter les blessures douloureuses, il vint à l'officier russe qui, lui aussi, l'avait reconnu.

— Je ne me trompe pas ?... Le comte Boris Vlavesky ?

Boris dit froidement :

— Oui, monsieur, le comte Vlavesky, blessé et prisonnier.

Il avait devant lui le plus jeune frère de Brunhilde, Eitel de Halweg, dont il avait fait la connaissance au mariage de Cyrille. C'était un assez joli garçon, très pénétré de morgue, ainsi

que le doit tout bon officier prussien, mais que Boris jugeait un peu meilleur, au fond, que sa sœur et Oscar, son frère aîné.

- Blessé ?... Où cela ?
- Au bras et à la jambe.

– Le major va vous voir. On vous portera ensuite dans une ambulance... Des instructions ont été données pour que les blessés restent ici, jusqu'à nouvel ordre. Mais j'obtiendrai pour vous...

Boris l'interrompit :

– Comment ! on laisserait ces malheureux ici, couchés sur la terre, dans cette atmosphère glacée ? Achevez-les donc tout de suite, ce sera moins inhumain !... Mais en tout cas, je demande à partager leur sort !

– Certainement non, vous ne resterez pas ici !... Oscar est prisonnier chez vous, très bien soigné – il a perdu un œil ; mais on lui a sauvé l'autre. Je veux vous rendre la pareille, d'autant plus que je n'oublie pas les liens de parenté qui nous unissent.

Boris dit du même ton froid :

– Ne parlons plus maintenant de liens de parenté, monsieur. Ils sont brisés par cette guerre... Je vous remercie néanmoins du bon sentiment qui vous guide. Mais je désire n'avoir pas un traitement différent de tous mes frères d'armes qui sont ici.

Eitel tordit sa moustache brune, d'un geste impatient.

– Nous verrons !... Peut-être me sera-t-il possible d'obtenir qu'on les transporte ailleurs, eux aussi... Mais attendez, je vais dire au major de venir vous examiner d'abord...

Boris l'arrêta du geste.

– Chacun son tour ! D'autres souffrent autant et plus que moi... Mais puisque vous êtes là, monsieur pourriez-vous me donner des nouvelles de mon cousin Cyrille ? Depuis le début de la guerre, il n'a pas donné signe de vie. Où est-il ?... que fait-il ?

Un peu d'embarras se montra sur la physionomie du lieutenant prussien.

— Je ne sais trop... Brunhilde ne m'écrit guère...

— Vous ne savez pas où il se trouve ?... Sa dernière lettre, en juillet, était datée de Neidelberg.

— Il y est probablement toujours. Brunhilde a établi au château une ambulance, dont elle est infirmière-major. Cyrille est demeuré près d'elle, c'est à peu près certain.

Boris dit pensivement :

— Ce doit être une bien pénible situation pour lui, le pauvre ami !... À sa place, j'aurais fait tout au monde pour rentrer en Russie. Et encore, sait-on quels ennuis on a pu lui occasionner !

Eitel, de plus belle, tordait sa moustache, en regardant vaguement autour de lui.

Cette attitude embarrassée frappa le comte Vlavesky. En se soulevant un peu sur son bras valide, l'officier russe demanda :

— Qu'est-il devenu ?... Dites-le-moi, baron ! Que lui a-t-on fait ?

— Mais... rien de très grave, du moins... des

ennuis, comme vous dites, qui ont influé sur sa santé...

– Il est malade ?

– Oui, d'après ce que j'ai entendu dire. Mais je vous le répète, je n'ai pas de nouvelles directes de Brunhilde. Mon père, qui se trouve à Berlin depuis le début des hostilités, m'en donne parfois, assez laconiquement. J'ai cru comprendre que Cyrille avait été vivement affecté de cette guerre, et que Brunhilde n'avait pas fait ce qu'il fallait pour lui épargner de pénibles émotions...

– Ce qui veut dire qu'elle a tout fait pour lui rendre l'existence atroce ?... Oh ! n'essayez pas de protester ! Je connais votre sœur, je sais de quoi elle est capable. Mon pauvre Cyrille est probablement en train de mourir de chagrin.

– Mais non... vous exagérez, comte... Brunhilde est un peu dure, mais elle n'a pas l'âme si noire... Évidemment, ce n'était pas du tout la femme qu'il fallait à Cyrille...

Le major se rapprochait à ce moment. Le

lieutenant de Halweg, sans doute pour couper court à un entretien gênant, l'appela et lui demanda d'examiner le capitaine Vlavesky.

La blessure de la jambe ne présentait aucune gravité. Mais il en était autrement de celle du bras. Déjà sérieuse par elle-même, la plaie avait été envenimée par le manque de soins, depuis vingt-quatre heures. Le major songea un moment et dit enfin :

— Je crois que l'amputation sera nécessaire. Boris eut un tressaillement léger, son regard, un instant, se voila de souffrance. Puis il dit d'un ton ferme :

— Soit, s'il le faut.

Eitel, qui semblait décidément s'intéresser à lui, demanda :

— Ne pourrait-on attendre encore ?

— Oui, peut-être, mais il y aurait danger. Tandis que maintenant, je réponds de la vie du capitaine. C'est à lui de choisir.

La vie !... S'il eût été seul, il aurait peut-être risqué cela, pour conserver son membre. Mais il y

avait Aniouta, il y avait l'enfant qu'ils attendaient. Mieux valait donc la mutilation certaine, que la mort possible, qui l'enlèverait à l'épouse chérie.

Il répondit avec un tranquille courage :

– Je choisis l'amputation.

– Eh bien ! alors, ce soir... Je vais vous faire porter à une ambulance.

Boris, désignant ses compagnons, demanda :

– Et les autres ?

– Les autres ?... Ils resteront...

Sur un signe d'Eitel, le major reprit :

– Ils seront également évacués, dans la soirée.

Il refit le pansement de l'officier, puis alla vers un autre blessé. Le lieutenant de Halweg se pencha vers Boris.

– Je vous dis adieu, comte... peut-être au revoir, qui sait !... Vous pourrez vous recommander de votre parenté avec nous, à l'ambulance, et ensuite là où vous serez détenu, pour obtenir un traitement meilleur...

— Je vous remercie de votre bonne intention ; mais vous comprendrez que je ne puisse me réclamer d'une parenté que je renie.

Et comme Eitel laissait voir sa contrariété, le comte ajouta :

— Je ne veux pas vous froisser, personnellement, car vous n'avez pas été mauvais pour moi ; c'est votre nation tout entière que nous haïssons, nous autres Russes, Français, Belges, dont vous avez martyrisé les frères.

Eitel eut un geste d'impuissance, en répliquant :

— C'est la guerre, que voulez-vous !

— La guerre comprise à l'allemande, oui... mais pas la nôtre !

L'officier prussien leva les épaules.

— Tout est bon à qui possède la force... Bonsoir, comte. Je vous souhaite d'être promptement rétabli.

Il s'éloigna, très raide, visiblement mécontent, bien que Boris eût conservé un ton de tranquillité courtoise. Peu après, on vint enlever l'officier

russe. Pendant des heures, il fut véhiculé avec d'autres blessés, dans une automobile qui avait d'affreux cahots, sur les routes défoncées. Brisé de fatigue et de souffrance, Boris, demi-inconscient, fut laissé au passage dans une ambulance, où, dès le lendemain matin, on lui fit l'amputation du bras gauche.

Puis on le mit en chemin de fer, avec d'autres officiers russes, à destination d'un hôpital de l'intérieur. Là, on lui permit d'écrire à sa femme. Mais quand recevrait-elle cette carte, où il lui apprenait qu'il était sauf ? Quand aurait-il un mot d'elle ? Leur enfant naîtrait bientôt. Quelle angoisse de se demander comment Aniouta supporterait cette épreuve !

Ces anxiétés lui revenaient fréquemment, quoi qu'il fît pour les éloigner. Sa mutilation lui paraissait bien peu de chose, à l'idée qu'il pouvait perdre Aniouta. Et il vivait dans l'attente inquiète de ses nouvelles qui n'arriveraient peut-être pas d'ici de longs jours.

Sa santé, par ailleurs, n'avait reçu aucun contrecoup de ses blessures. Celle de la cuisse se

cicatrisait rapidement. Il s'attendait à être envoyé dans quelque camp d'officiers prisonniers, au prochain départ des blessés convalescents.

Un matin, son infirmière, une jeune femme qui entourait de soins attentifs le bel officier toujours un peu hautain et songeur, lui annonça qu'il serait emmené dans l'après-midi à une autre ambulance, pour yachever sa convalescence.

— Savez-vous où l'on m'envoie, madame ?

— Au château de Neidelberg, dans la Prusse orientale.

Il répéta :

— Au château de Neidelberg ! Chez les Halweg !... chez Brunhilde ! Ah ! cela, non, non !

Le major passant peu après, Boris lui demanda s'il n'était pas possible d'obtenir qu'il fût dirigé sur un autre hôpital.

L'autre le considéra d'un air surpris :

— Vous n'êtes pas satisfait ? Cependant, il paraît que vous êtes parent du baron de Halweg, et qu'il s'est pas mal remué pour vous obtenir cette faveur. Là-bas, vous serez très bien, en

famille...

— Nous sommes brouillés. Vous comprenez donc comme il me sera désagréable de me trouver parmi eux.

— S'ils demandent à vous avoir, c'est qu'ils ont quelque sympathie pour vous. D'ailleurs, je n'y peux rien. J'ai reçu l'ordre de vous évacuer sur Neidelberg, et je n'ai qu'à l'accomplir.

Boris pensa : « Quelle fatalité..., ou quelle intrigue me conduit chez cette femme ? »

Il éprouvait à cette idée une extrême répugnance. Brunhilde était pour lui deux fois l'ennemie : par sa race, et par la haine qu'elle devait conserver non seulement contre lui, mais surtout à l'égard d'Aniouta, la rivale qu'il lui avait préférée.

Voici pourtant qu'il devenait en quelque sorte son prisonnier... Il avait peine à voir dans ce fait une coïncidence, d'autant plus que Neidelberg, situé dans la Prusse orientale, à la limite de la province voisine, par conséquent susceptible d'être envahie à la suite d'un coup heureux des

Russes, ne lui semblait pas devoir être un lieu d'internement habituel pour les officiers ennemis.

D'ailleurs, d'après le major, M. de Halweg avait fait des démarches pour que son parent y fût envoyé. Donc lui ou Brunhilde tenaient beaucoup à être chargés de sa garde. Dans quel dessein ? La sympathie devait être écartée. Mais la vengeance restait. Brunhilde, sans doute, souhaitait voir souffrir, moralement, tout au moins, celui qui l'avait dédaignée.

« Mon Dieu, pria-t-il, faites que je sois fort, et que je vive pour ma petite Aniouta, qui n'a que moi sur la terre. »

II

Le château de Neidelberg était un immense logis gris et lourd, dont une partie disparaissait sous une épaisse toison de lierre. Deux tours s'y accolaient, sinistres d'aspect sous le noir revêtement de leurs pierres, avec leurs meurtrières grillées. Tout autour, à peu de distance s'élevaient des taillis qui se prolongeaient fort loin. Un espace restreint avait seul été réservé pour un parterre de sèche apparence, décoré de quelques vases et statues de pierre.

Telle fut la demeure que vit Boris, quand une automobile l'amena par un sombre après-midi du début de mars.

Un infirmier le fit passer dans un vestibule voûté, puis monter au premier étage, longer un immense corridor, au bout duquel il ouvrit une porte en disant :

— Voici votre appartement, monsieur le comte.

Boris fut fort surpris de se voir dans un salon-fumoir très confortable, près duquel se trouvait une chambre, également munie de tout le nécessaire. Mais les deux pièces étaient sombres, car, seules, des meurtrières à barreaux de fer les éclairaient.

Le comte pensa : « Je dois être dans une des tours. »

L'infirmier lui offrit ses services, puis s'éloigna. Boris fit alors un examen des lieux plus détaillé. Il lui apparut, dès le premier abord, qu'une évasion était impossible. Les étroites fenêtres ne pouvaient livrer passage à un homme, en admettant qu'on parvînt à supprimer les barreaux épais. D'ailleurs, que pouvait-il tenter, mutilé comme il l'était ?

Il lui faudrait donc demeurer ici, prisonnier, et seule la conclusion de la paix le ramènerait près d'Aniouta.

À première vue, il semblait qu'on eût tout fait pour lui rendre sa captivité agréable. Mais il

connaissait trop bien le baron et sa fille pour ne pas se défier de quelque piège.

Il s'assit au hasard, sur un fauteuil moelleux. Des livres, des journaux voisinaient avec des cigarettes et des cigarettes, sur la table près de lui. Un peu las, le comte appuya sa tête au dossier de velours, et, en songeant à Aniouta, tomba dans une demi-somnolence.

Un bruit léger l'en fit sortir. Il ouvrit les yeux en se redressant et vit devant lui Brunhilde en tenue d'infirmière.

Boris se leva et salua froidement. Le regard de la jeune femme glissa vers la manche vide, puis se reporta sur le visage de l'officier.

— Je suis heureuse de vous accueillir dans notre demeure, Boris. J'aurais voulu que ce fût en d'autres circonstances, mais les événements nous mènent, hélas ! Du moins, ici, la captivité vous paraîtra moins dure, je l'espère.

Elle lui tendait la main. Mais il n'avança pas la sienne, et dit avec froideur :

— Je regrette que l'on m'ait empêché de

partager le sort de mes compagnons d'armes. Ici, je ne me considère pas comme chez des parents, mais chez des ennemis de ma patrie.

Brunhilde sourit, sans paraître aucunement froissée.

— Vous avez tort. Cette guerre, devenue inévitable, n'enlève rien aux liens de parenté ni aux sympathies individuelles. Je serai très satisfaite de vous le prouver en vous faisant aussi agréable que possible l'existence que vous mènerez à Neidelberg.

Elle attendit quelques secondes, et voyant que le comte restait silencieux, elle continua :

— Eitel nous avait écrit que vous étiez blessé et prisonnier. Nous nous sommes informés aussitôt du lieu où vous vous trouviez. Mon père a eu beaucoup de peine à obtenir que vous soyez envoyé ici, car cette ambulance est exclusivement réservée à nos compatriotes, qui, d'ailleurs, y séjournent peu, étant aussitôt que possible évacués vers l'intérieur. Mais mon père, grâce à son crédit près de notre empereur, a obtenu enfin cette faveur. Vous passerez votre temps de

captivité dans cette demeure en vous soumettant, cela va sans dire, à certaines prescriptions de surveillance que nous ne sommes pas libres d'écartier. Mais je ferai tout pour que vous vous en aperceviez le moins possible.

Boris dit d'un ton de glaciale réserve :

– Je vous remercie de vos bonnes intentions, madame.

Elle protesta :

– Madame !... Voyons, Boris, vous n'allez pas me faire cette injure ! Je suis deux fois votre cousine...

– Je vous ai dit qu'à mes yeux la guerre, telle que la comprend votre nation, détachait entre nous les liens de parenté.

– La guerre !... il n'y a pas que cela ! Vous m'en voulez toujours d'avoir épousé Cyrille.

– Évidemment ! Votre duplicité en cette circonstance m'a donné la juste mesure de votre valeur morale... Mais qu'est-il devenu, Cyrille ? Qu'en avez-vous fait ? Votre frère m'a dit qu'il devait être ici ?

— Non pas, il est à Berlin, avec mon père. Comme sa santé laissait à désirer, je lui ai conseillé de demeurer là-bas, où il est plus tranquille. Si les événements tournent comme nous l'espérons, je lui écrirai de venir, car il serait fort heureux de vous voir.

— C'est sa poitrine qui ne va pas ?... Il aurait eu besoin de l'air du Midi, cet hiver.

— Non, ce n'était pas absolument nécessaire, a dit le médecin. D'ailleurs, nous l'aurions pu difficilement, vu les circonstances. Mais ne vous inquiétez pas, il n'y a rien de grave, pour le moment. Je vais lui écrire que vous êtes ici, sauvé. Cette nouvelle lui fera un bien immense, car il se tourmentait beaucoup à votre sujet.

— J'y pensais fréquemment, moi aussi, et je me demandais s'il n'avait pas eu d'ennuis, à cause de sa nationalité.

— Des ennuis ? Pas le moins du monde ! Le gendre du baron de Halweg, le beau-frère des deux officiers allemands ne pouvait en avoir, d'ailleurs. Nous ne sommes pas les gens discourtois que l'on représente dans votre pays,

Boris.

L'officier eut un sourire d'ironie.

— Était-ce donc de la courtoisie, cette façon de traiter notre ambassadeur et sa suite ?... Sans parler de bien d'autres faits, concernant soit nos compatriotes, soit nos alliés !

— Il faut tenir compte de la nervosité qui s'empare des gens, en de telles circonstances. D'ailleurs, on a exagéré les faits, énormément exagéré. J'espère que vous reviendrez à de plus justes sentiments, Boris. Mais je ne vous en veux pas, et je ferai tout mon possible pour vous rendre supportable cette captivité.

Elle s'arrêta, dans l'attente d'un remerciement qui ne vint pas.

— ... Je vais vous faire apporter du thé. Le pain vous paraîtra sans doute détestable, mais il faudra vous en prendre à vos alliés anglais, qui essayent de nous affamer... Au revoir !

Elle quitta le fumoir, et Boris l'entendit qui tournait la clé dans la serrure.

L'officier s'assit de nouveau, machinalement.

La vue de cette femme provoquait chez lui une sourde irritation. Elle était de la race ennemie, de la race fourbe et déloyale qu'il haïssait... Elle avait réussi à prendre dans ses filets, par des manœuvres hypocrites, le pauvre Cyrille, dont Boris avait deviné la désillusion et la souffrance quand il l'avait revu au moment de son mariage, l'année précédente... Mais surtout il ne pouvait oublier qu'elle avait essayé de jeter le trouble et la défiance dans le cœur innocent d'Aniouta.

Grâce au ciel, toute trace de ces nuages avait disparu depuis qu'il s'était expliqué avec la jeune fille, à Klevna. La plus tendre confiance, l'amour le plus profond existaient entre eux. Mais Boris ne pardonnait pas à Brunhilde sa fourberie de femme jalouse, et quelle que fût la rigueur du régime des prisonniers de guerre, dans la sensible Germanie, il eût cent fois mieux aimé partager le sort des autres que d'avoir pour geôlière cette créature détestée.

Elle était toujours belle, mais ses traits, semblait-il, avaient pris plus de dureté encore. Ses yeux, cependant, s'étaient adoucis plusieurs

fois, en se posant sur lui. Elle avait témoigné à son prisonnier une imperturbable amabilité, en dépit de la façon plus que froide dont elle avait été accueillie. Sans doute, dans sa joie orgueilleuse de tenir captif en sa propre demeure cet homme qui avait méprisé son ardente passion, voulait-elle se montrer bonne princesse... Et puis, ne pouvait-on penser qu'elle n'avait pas renoncé à la faire triompher, cette passion ?

Boris se souvenait du regard de colère haineuse qu'il avait surpris, dirigé par Brunhilde vers Aniouta, le jour de leur mariage. Il s'en était trouvé fort désagréablement impressionné, sur le moment. Puis il en avait écarté la pensée. Que pouvait cette femme contre sa bien-aimée ? Il serait toujours un protecteur trop vigilant et trop épris pour qu'il fût possible de nuire à ce précieux trésor.

Mais Brunhilde conservait peut-être encore désillusions, au sujet de ce cousin qu'elle n'avait pas toujours trouvé absolument réfractaire à la fascination de sa beauté. Qui pouvait savoir ce qui se cachait en ce cerveau tenace, habile, sans

scrupules – véritablement prussien ?

Boris prit dans sa poche un portefeuille, l'ouvrit et en sortit une photographie d'Aniouta. Longuement, il contempla ces traits délicieux, ces yeux qui le considéraient avec une amoureuse tendresse. Son cœur se gonflait d'une émotion violente. Ah ! certes, jamais personne au monde n'aurait le pouvoir de lui faire oublier, ne fût-ce qu'un moment, celle qui était pour lui le bien le plus cher ! Mais moins que tout autre encore cette Brunhilde, fausse et mauvaise, appartenant en outre à la nation maintenant haïe, créature détestable dont la vue était pour lui une épreuve.

Il baisa la photographie, en murmurant :

– Quand te reverrai-je, ma chérie, ma petite fleur ?... Si, au moins, nous recevions des nouvelles l'un de l'autre ! Mais ici, m'arriveront-elles ?

III

Chaque après-midi, Boris revit sa cousine.

Elle venait vers quatre heures et s'asseyait, sans attendre d'en être priée. Parfois, elle était vêtue de son costume d'infirmière ; mais le plus souvent, elle portait une robe de velours noir qui l'habillait admirablement et faisait ressortir la blancheur marmoréenne de son teint. Elle causait de littérature, d'histoire, de philosophie, sans jamais toucher la brûlante question de la guerre. Boris lui répondait avec une politesse glacée. Souvent, il laissait tomber la conversation ; mais Brunhilde la relevait avec habileté, jamais à court, jamais démontée. Le comte pensait : « Comme cette femme est forte et dangereuse, pour qui ne la connaît pas à fond ! Ce pauvre Cyrille ne doit pas peser plus qu'une paille, devant sa volonté ! »

Jamais elle ne lui disait un mot d'Aniouta.

Jamais, non plus, elle ne parlait de son mari, avant que Boris commençât. Alors elle répondait brièvement :

— Il ne va pas mal. La nouvelle que vous êtes sain et sauf lui a été favorable, et il me dit dans sa dernière lettre qu'il espère pouvoir venir bientôt. Voilà pourquoi il ne vous écrit pas, ayant la perspective de vous revoir dans peu de temps.

Boris appelait de tous ses vœux cette venue de son cousin. Mais en attendant, il lui fallait subir la quotidienne visite de Brunhilde, à laquelle il préférait de beaucoup la solitude, si dure que fût celle-ci. Au moins, dans les intervalles de ses lectures, il pouvait s'absorber dans le souvenir d'Aniouta, rêver au moment où, délivré, il la retrouverait.

Ce moment était-il éloigné encore ? Hélas ! il le craignait. Un jour sonnerait l'hallali du monstre ; mais il faudrait encore de durs efforts et de lourds sacrifices avant qu'il fût mis hors d'état de nuire.

Un des côtés les plus pénibles de sa captivité consistait à n'avoir pas de nouvelles sûres des

événements. Car les journaux allemands mis à sa disposition ne lui inspiraient naturellement que défiance. Cependant, après les exultantes déclarations qui suivirent le gros succès allemand en Prusse orientale – cette retraite de l'armée russe au cours de laquelle il avait été fait prisonnier – Boris eut la satisfaction de lire l'aveu, quelque peu entortillé, de la défaite de Prasnych. Puis l'attaque des alliés contre les Dardanelles lui donna quelque espoir, car il savait quel avantage serait pour sa patrie l'ouverture des Détroits.

L'infirmier s'occupait de son service et des quelques soins que nécessitait encore son membre amputé. C'était un Poméranien, lourd et paisible, qui ne parlait guère en dehors du nécessaire. Il accomplissait ponctuellement sa tâche près de l'officier russe et tenait les deux pièces dans un état de scrupuleuse propreté. Boris l'étudiait attentivement, en vue d'une évasion possible – car il envisageait cette perspective depuis le premier moment où il avait été enfermé ici. Aussi accueillit-il par une réponse affirmative cette offre que lui fit Brunhilde, quelques jours

après son arrivée :

— Voulez-vous faire une promenade dans le parc ? Ce n'est pas réglementaire, mais on fermera les yeux, j'en suis certaine.

Il voyait là un moyen de connaître les alentours. Le résultat valait bien la peine de subir, pendant cette promenade, la compagnie de Brunhilde.

Il put tout aussitôt constater qu'il était bien gardé. Deux dogues énormes — les chiens de la comtesse — les suivaient à courte distance. Et en se détournant, l'officier put voir, un peu plus loin, un solide gaillard d'une cinquantaine d'années, portant la tenue d'un garde, et le fusil à l'épaule, qui maintenait son allure à celle des promeneurs, sans nul souci de dissimuler sa surveillance.

Avec regret, Boris pensa : « Une évasion serait difficile, surtout pour un manchot comme je le suis maintenant. Je courrais trop de risques. Si j'étais seul, peu m'importerait. Mais il y a ma chère Aniouta, que je veux revoir un jour. »

Brunhilde lui montra une partie du parc, très

sauvage, en ce moment couvert de neige. Privé d'air depuis quelque temps, Boris jouissait de sentir la bise glacée qui le frappait au visage. Il retrouvait son pas souple et agile d'homme accoutumé aux sports, ce pas sur lequel Brunhilde réglait le sien avec aisance, comme elle le faisait autrefois, à Klevna, quand elle s'en allait en promenade avec ce cousin alors beaucoup plus accessible qu'aujourd'hui à ses avances.

Au retour, comme ils arrivaient près du château, elle dit à son taciturne compagnon :

— Je veux vous montrer le hanap de bronze, précieux souvenir de famille, que la légende prétend être un don du dieu Thor. La salle à manger ayant reçu des lits pour les blessés, nous l'en avons retiré pour le mettre en sûreté au rez-de-chaussée de la tour, sous l'appartement que vous occupez.

Boris n'opposa pas de refus à la jeune femme. Tout ce qui pouvait lui faire connaître les aîtres de cette demeure n'était aucunement chose négligeable.

Une porte cloutée de fer donnait accès à la partie inférieure de la tour. Brunhilde l'ouvrit et entra avec Boris dans la grande salle qui occupait tout ce rez-de-chaussée.

Des armoires de chêne, décorées d'intéressantes sculptures, s'adossaient aux murs de pierre qu'aucune tenture ne dissimulait. Sur une vieille crédence gothique trônait, seul, un hanap de bronze d'apparence massive. Boris, sur l'invitation de Brunhilde, le souleva et le tint en main sans difficulté, en dépit de son poids.

— Vous êtes aussi fort que les chevaliers d'autrefois ! Oscar et Eitel avaient peine à le porter jusqu'à leurs lèvres. Et quand l'empereur y but, pendant le séjour qu'il fit ici, mon père le soutint à deux mains avec grand effort.

Une admiration profonde vibrait dans la voix de Brunhilde, étincelait dans ses yeux ardemment attachés sur son cousin. La force physique était un des dieux qu'adorait cette femme. Elle l'avait trouvée dans Boris, unie aux dons les plus séduisants, et c'était là un des principaux motifs de cette passion qui n'avait cessé de la dominer,

ainsi que le comte Vlavesky s'en apercevait.

Il détourna les yeux et parut s'absorber dans l'examen d'une vieille cathèdre de chêne curieusement sculptée.

Brunhilde alla ouvrir une des armoires, y prit une bouteille d'aspect vénérable, et revint à la crédence.

— Voilà de notre vin du Rhin, — de celui-là même qu'a bu Sa Majesté dans ce hanap. Je vais en verser pour vous, Boris.

Et déjà elle joignait le geste à la parole.

Boris ne l'arrêta pas. Une lueur de satisfaction railleuse brillait dans son regard. Quand le vin fut versé, l'officier prit le lourd hanap, et le tint un moment immobile, tandis qu'il disait d'une voix calme :

— Un soldat russe ne peut formuler en ce moment qu'un souhait. Je bois donc au triomphe de ma patrie, à celui de nos fidèles alliés, à une paix prochaine et victorieuse.

Le beau visage de Brunhilde se convulsa, sous l'empire d'une colère soudaine.

— Ah ! vous me bravez, Boris ! Vous croyez pouvoir profiter de ma sympathie pour insulter à mon patriotisme ! Prenez garde ! Un mot de moi, et aussitôt vous serez envoyé dans un de ces forts où vos compatriotes prisonniers mènent une existence plutôt dure.

Il riposta du même accent tranquille :

— Mais c'est ce que j'ai toujours demandé, madame. Vous rempliriez ainsi tous mes vœux.

Elle leva les épaules. Sa colère, tout à coup, semblait s'évanouir. Elle dit avec un sourire :

— N'ayez crainte, je vous pardonne cette exaltation patriotique, très naturelle. À votre place, je ferais de même, certainement... Mais buvez donc !

Boris obéit à l'invitation. Mais, avant qu'il eût terminé, Brunhilde saisit à deux mains le hanap et le prit d'entre les doigts de son cousin. Celui-ci, surpris, ne songea pas à le retenir. Non sans effort, elle le porta lentement à ses lèvres et but le vin jusqu'à la dernière goutte. Alors elle posa le hanap sur la crédence, puis se tourna vers Boris,

qui la regardait, surpris et irrité.

— Je vais maintenant vous raconter la légende relative à ce vase. Elle est assez intéressante, comme vous le verrez.

La jeune femme, tout en parlant, s'asseyait sur la vieille cathèdre, en indiquant du geste à l'officier un fauteuil près d'elle. Mais Boris demeura debout, le bras appuyé au dossier haut d'un siège sculpté, son regard hautain supportant avec une dédaigneuse indifférence celui de Brunhilde, où passaient des flammes rapides.

La comtesse reprit :

— En un temps fort lointain vivait ici un de nos ancêtres : Eitel, qui avait une fille unique admirablement belle. Neila était fiancée à Siegfried, jeune prince de Franconie, qu'elle aimait tendrement. Mais un jour, le dieu Thor, passant par ici, la vit et en devint amoureux. Aussitôt, il voulut que la jeune fille le suivît dans le Walhalla. Elle résista, en déclarant qu'elle demeurerait fidèle à Siegfried. Alors Thor fit apporter ce hanap, forgé dans l'arsenal des dieux, et le remplit du breuvage dont s'enivrait Wotan,

aux jours de grandes réjouissances. Il but d'abord, puis obligea la jeune fille à finir ce breuvage divin. Aussitôt, ses yeux s'ouvrirent. Elle vit Thor tel qu'il était : puissant, redoutable, maître de la terre, sur laquelle il jetait à son gré la foudre terrible, et dès lors elle l'aima, elle fut son esclave. Il l'emmena au Walhalla, et Wotan consentit à lui donner les priviléges d'une déesse. Mais le hanap fut oublié ici, où le conserva le frère de Neila. Il se trouva transmis de génération en génération. Une croyance superstitieuse s'attachait à lui. Dans la suite des siècles, les femmes de la maison de Halweg y buvaient après l'homme aimé afin de conserver la fidélité de celui-ci... L'histoire ne dit pas si le résultat répondait à leur désir. Mais il est toujours doux d'espérer..., d'imaginer que l'amour répondra à l'amour.

Elle parlait d'une voix lente, avec une ardeur contenue, en continuant d'attacher sur le comte ses yeux étranges, en ce moment d'un bleu vif et troublant. Sa tête superbe s'appuyait au dossier sculpté de la cathèdre, son bras, d'une blancheur de marbre, reposait sur l'accoudoir de chêne.

Dans sa robe de velours, assise en ce siège antique, elle semblait quelque altière châtelaine d'autrefois, recevant un chevalier dans la salle basse de sa tour.

Mais le chevalier restait insensible. Un très léger sourire d'ironie méprisante soulevait même sa lèvre. Il dit avec une froideur nonchalante :

— On peut évidemment imaginer ce que l'on veut, quitte à ne pas se plaindre si on ne récolte que désillusions.

Un tressaillement parcourut le visage de la jeune femme. Pendant quelques secondes, Brunhilde resta immobile, regardant toujours son cousin. Puis elle sourit à son tour, de cet énigmatique et inquiétant sourire qui déplaisait tant à Boris.

— Vous êtes peu encourageant. Mais je suis de celles qui ont l'espérance tenace, — et, en outre, je crois aux vertus magiques de ce hanap. Qui j'aime, un jour m'aimera. C'est fatal, c'est inéluctable.

Elle se leva d'un mouvement lent et

majestueux, en ajoutant :

— Je vais vous reconduire à votre appartement. Demain, si le temps le permet, nous ferons une autre promenade.

Elle ouvrit une porte de chêne et lui fit traverser les couloirs sur lesquels ouvraient les pièces de réception, transformées en salles d'ambulance. Au passage, Boris aperçut des blessés, presque tous au lit, car on ne les gardait ici que le moins longtemps possible, par crainte d'une nouvelle poussée de l'armée russe, qui menacerait Neidelberg.

Au seuil de l'appartement du prisonnier, Brunhilde s'arrêta :

— Je vous laisse... Avez-vous tout ce qu'il vous faut ? Heinrich fait-il bien votre service ?

— Très bien. Il ne me manque rien, sinon le plus important à mes yeux : recevoir des nouvelles de chez moi, et être assuré que l'on reçoit des miennes.

Il regardait la jeune femme en face. Car il se doutait bien que les deux lettres écrites par lui,

depuis qu'il était à Neidelberg, avaient été supprimées par sa cousine.

Mais la physionomie de Brunhilde ne se troubla pas.

— Les correspondances sont peu sûres, dans le temps où nous sommes, et principalement quand on se trouve, comme vous, dans la zone de l'armée. Vous recevrez peut-être tout un courrier en retard, un jour ou l'autre. Voici moi-même quelque temps que je n'ai eu des nouvelles de Cyrille. Il était un peu souffrant, dernièrement. Mais mon père est près de lui, ce qui me rassure... Allons, bonsoir, Boris ! Vous ne voulez décidément toujours pas me donner la main ?

— Non, madame. Nous sommes ennemis plus que jamais, car chaque jour s'augmentent les crimes de votre patrie contre la mienne. En outre, vous n'ignorez pas les raisons personnelles que j'ai de vous tenir pour une adversaire. Ces raisons-là existent toujours, et, elles aussi, plus que jamais.

Elle répéta avec un rire de colère railleuse :

— Plus que jamais ! Vous êtes charmant, Boris ! Il est heureux pour vous que ma sympathie soit inépuisable, et qu'en digne fille de la tenace Germania, je ne me décourage jamais.

— Jusqu'au jour où, comme la Germania, vous devrez vous avouer vaincue.

Elle se redressa, les yeux ardents.

— Vaincue, l'Allemagne ? Non, non ! Ni elle, ni moi ! La victoire nous appartiendra, en dépit de tous vos espoirs... Bonsoir, Boris !

Elle attira la porte à elle et la ferma à clé, en enlevant celle-ci, comme elle le faisait chaque fois.

IV

Les jours suivants, Boris eut nettement conscience que Brunhilde, comme elle l'avait dit, ne se décourageait pas et qu'au mépris de toute dignité, elle cherchait à conquérir ce dédaigneux prisonnier dont elle était la geôlière.

Probablement, elle comptait, pour parvenir à ce but, non seulement sur sa beauté, mais encore sur la solitude, sur la dépression morale du comte Vlavesky, sur d'autres facteurs de ce genre qui obligeraient enfin cet irréductible à baisser pavillon devant elle.

Boris connaissait trop bien la nature de sa cousine pour ne pas deviner le but qu'elle poursuivait, au cours de cette visite quotidienne, de ces conversations qu'elle savait maintenir hors des sujets brûlants d'où aurait surgi quelque discussion capable de froisser l'officier russe dans son patriotisme ou dans quelque autre de ses

sentiments intimes. La froideur, la hautaine indifférence du comte ne semblaient pas l'atteindre. Avec la sournoise ténacité de sa race, elle continuait le siège de cette place qu'elle ne voulait pas croire imprenable.

La secrète irritation de Boris croissait à l'égard de cette femme qui représentait si bien, à ses yeux, les défauts de sa nation. S'il l'eût pu, avec quelle satisfaction il lui aurait fermé sa porte !... Mais il était obligé de subir chaque jour sa présence, pendant plus d'une heure. Elle arrivait quand on lui apportait son thé, dans l'après-midi, et demeurait là, assise en face de lui, fort à l'aise comme elle l'était dans le salon de Klevna. Autour de son cou superbe étincelait un collier de topazes. Mais aucun bijou n'ornait ses bras d'une si parfaite blancheur, qui sortaient des manches courtes de son corsage de velours.

Elle ne parlait pas de Cyrille. Ce fut Boris qui lui demanda, un jour, si elle avait de ses nouvelles.

La jeune femme répondit brièvement :

– Il a pris un refroidissement et est malade à

Berlin.

- Est-ce sérieux ?
- Non, pas trop.
- Vous n’allez pas le soigner ?
- C’est impossible. Je ne puis quitter cette ambulance, dont je suis la directrice.

Boris fit observer, non sans ironie :

- Votre mari doit passer avant tout, me semble-t-il ?
- Vous vous trompez. Mon devoir est ici, d’abord.

Le comte riposta sèchement :

- Notre avis diffère sur ce sujet, voilà tout.
- Oui, comme sur beaucoup d’autres. Mais je ne désespère pas que nous arrivions à mieux nous comprendre.
- Quant à moi, je suis certain du contraire.
- Qu’en savez-vous ?

Elle attachait sur lui ses yeux couleur de turquoise, où brillait un ardent défi. Boris dit

dédaigneusement :

— Je vous connais trop bien.

Un frémissement léger courut sur le visage de la comtesse, et les yeux bleus se foncèrent, sous l'afflux d'une sourde colère. Avec un rire forcé, Brunhilde répliqua :

— Je puis changer, pourtant — changer d'avis, de goûts, de tout ?

— Sincèrement ?... au fond de l'âme ?... Non, non, cela, jamais ! Ce que vous êtes, vous le resterez toujours... Et moi non plus, je ne changerai pas !

Brunhilde se leva, en disant avec un orgueilleux mouvement de tête :

— Nous verrons ! Un proverbe français prétend qu'il ne faut jamais dire : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. »

— Avec l'aide de Dieu, on peut faire face à toutes les menaces, à tous les dangers.

La jeune femme dit ironiquement :

— Je ne pensais pas que vous fussiez aussi

croyant. Vous n'étiez pas tel, il me semble, quand je vous ai connu, il y a deux ans ?

— Non, mais depuis lors, les événements m'ont fait réfléchir. Quand un homme est passé par la fournaise de cette guerre, il faut qu'il ait l'âme bien médiocre, ni bien endurcie, pour ne pas sentir en lui quelque chose de changer.

La physionomie de Brunhilde s'assombrit. Pendant quelques secondes, la comtesse considéra le visage énergique, aux yeux profonds et graves. Puis, sans continuer la discussion, elle prit congé de l'officier.

Après ces visites, Boris éprouvait une sorte de détente. Il en avait pour vingt-quatre heures à ne plus voir sa cousine, à se plonger en toute liberté dans ses souvenirs délicieux, dans ses douloureuses inquiétudes de l'heure présente.

Car sa plus grande souffrance consistait dans le manque absolu de nouvelles d'Aniouta, et de l'enfant qu'elle avait dû mettre au monde, depuis que Boris avait été fait prisonnier.

Sa chère Aniouta !... Comme elle avait été

courageuse, au terrible moment du départ ! Et pourtant, combien elle l'aimait, son mari, son Boris ! Combien elle devait souffrir elle aussi, dans cette atroce incertitude, dans ce mortel silence !

Il songeait toujours, plus que jamais, à l'évasion. Mais il n'avait pas encore découvert le moyen de la tenter. La surveillance était sévère, autour de lui. À chacune de ses sorties en compagnie de Brunhilde, il s'en apercevait. Et eût-il même réussi à franchir les limites du domaine, comment gagnerait-il les lignes russes, à travers ce pays couvert de troupes ennemis ?

Cependant, il ne désespérait pas. Sa nature énergique se maintenait tendue, courageuse, à part quelques moments de dépression qu'il savait surmonter assez vite.

Dans les journaux allemands, sous les réticences et les mensonges, il cherchait toujours à saisir la vérité qui apportait à son âme quelque réconfort.

Il continuait ses promenades avec Brunhilde. La jeune femme l'avait mené jusqu'au lac gris,

mélancolique, situé à la limite du domaine. Sur les bords fangeux se dressaient d'énormes roseaux. Aux alentours, des futaies sombres, encore dépouillées, bornaient tristement l'horizon. Le paysage était lugubre, sous ce ciel maussade, et Brunhilde elle-même en convint.

— Oui, notre pays n'est pas beau. Mais il en sort des âmes fortes, des cœurs d'airain. Par eux fut forgée la Prusse victorieuse, dont nous voyons aujourd'hui l'apogée.

Boris dédaignait de relever ces paroles. Il restait taciturne, indifférent, complètement inaccessible pour l'orgueilleuse Brunhilde, que cette défaite exaspérait.

Un après-midi, tandis qu'ils revenaient d'un pas vif dans la direction du château, la comtesse, demeurée silencieuse depuis un moment, dit tout à coup :

— J'ai appris ce matin la mort de mon cousin Stretzbach. Blessé grièvement en Champagne, et transporté dans une ambulance française, il y a succombé... Vous vous rappelez, le baron de Stretzbach ?

— Certainement. Il était assidu chez M^{me} Sternof.

— Et il ne vous avait pas en grande sympathie. Vous étiez un rival trop heureux — près de la jolie princesse Etschef, entre autres. Ce pauvre Wilhelm !... Réellement, il vous détestait ! Je l'ai plaisanté plus d'une fois à ce sujet... Mais si vous vous étiez trouvé en face de lui, au cours de cette guerre, je crois qu'il aurait tout risqué pour ne pas vous laisser vivant !

Boris dit froidement :

— Pour mon compte, je n'ai pas contre lui de particulière animosité.

Brunhilde se mit à rire.

— Je le comprends ! Vous n'avez pas sur le cœur de ces défaites fort sensibles à l'amour-propre masculin. Wilhelm ne vous a jamais pardonné celle qu'il a essuyée près de la princesse, ni... ni l'intérêt que vous a témoigné une autre femme.

Le comte s'arrêta, en plongeant son regard dans celui de Brunhilde.

– Qui cela ?

Elle sourit, sans témoigner le moindre embarras.

– Vous le savez bien !

– Oui, je le sais !... Mais qu'êtes-vous donc, pour me rappeler cela, maintenant ?

– Ce que je suis ?... Une femme qui se croyait un cœur invincible, et qui un jour s'est aperçue qu'elle pouvait être faible, comme les autres. Mais celui qu'elle aimait était supérieur à tous, et elle jugeait possible de lui faire, sans déchoir, le don absolu de ce cœur jusque-là demeuré de marbre. Il l'a refusé, parce qu'une autre influence le dominait, à ce moment-là...

Boris l'interrompit, d'un ton impératif.

– Assez, Brunhilde ! Si votre conscience n'arrête pas sur vos lèvres de telles paroles, la mienne, du moins, m'interdit de les entendre.

Elle eut un rire sardonique.

– La voilà bien délicate, cette conscience du comte Vlavesky ! Croyez-vous donc, en m'écoulant seulement... faire injure à votre

Aniouta ?

— À elle, oui, et à Cyrille, votre mari.

Une lueur mauvaise jaillit des yeux de la jeune femme.

— Cyrille ?... Qu'est-il pour moi ? Rien, moins que rien. Il n'existe pas, il n'occupe dans ma vie aucune place. Que peut-on éprouver pour lui, sinon l'indifférence et le dédain ?

C'étaient bien en effet ces sentiments, mêlés d'une sorte de haine, qui vibraient dans la voix de Brunhilde.

Boris eut un mouvement d'indignation.

— Quelle odieuse créature vous êtes !... Ah ! comme je l'avais prévenu, mon pauvre Cyrille !

— Oui, mais j'étais plus forte que vous sur sa volonté. Je l'ai mené où j'ai voulu... C'est votre faute, d'ailleurs. Entre vous et lui, si j'avais eu le choix, je n'aurais pas hésité. Vous auriez ainsi évité à votre cousin le malheur de devenir mon mari. Et plus tard, ce bon Cyrille, qui serait vraisemblablement demeuré célibataire, à la suite de cette désillusion, vous aurait fait son héritier.

— Je n'ai que ceci à vous répondre, Brunhilde : je vous méprise, du plus profond de l'âme.

Il vit blêmir le beau visage et passer une lueur de désespoir furieux dans les yeux changeants. Puis un rire bref, un peu rauque, s'échappa des lèvres de la jeune femme.

— Allons, c'est bien ! Comme cela, je sais à quoi m'en tenir. Vous êtes franc, Boris ; mais peut-être vous en repentirez-vous.

Elle pressa le pas, et Boris l'imita. Ils n'échangèrent plus un mot, jusqu'au château. Comme ils y atteignaient, une voiture automobile arrivait, amenant quelques blessés. Brunhilde appela Heinrich, l'infirmier, et le chargea de reconduire l'officier russe à son appartement. Puis, quittant Boris sans une parole, elle gagna les salles d'ambulance pour s'occuper des nouveaux venus.

Suivi de l'infirmier, le comte se dirigea vers l'escalier. Une femme de chambre descendait, et s'effaça pour les laisser passer. Boris l'avait déjà aperçue deux ou trois fois. C'était une jeune fille, légèrement contrefaite, aux yeux vagues, au

sourire un peu idiot et aux manières gauches et craintives.

Devant la porte de l'appartement, Boris se recula, afin qu'Heinrich pût ouvrir la porte, toujours fermée à clé, même lors des sorties de l'officier.

À cet endroit, le couloir, fort obscur, faisait un coude, après lequel se trouvait cette porte. L'infirmier se pencha vers la serrure pour y introduire la clé. Boris se tenait près de lui, à l'endroit même du coude. Il eut l'impression d'un frôlement léger, contre le mur, puis il sentit une main qui glissait quelque chose dans la sienne. En se détournant légèrement, il crut voir la jeune femme de chambre contrefaite qui s'éloignait rapidement.

Le gros Poméranien ne s'était aperçu de rien. Il ouvrait la porte et se reculait pour laisser passer le comte... Celui-ci, aussitôt seul, déplia vivement le papier qu'il serrait dans sa main. Et il retint une exclamation, en reconnaissant l'écriture de Cyrille, – bien changée, bien tremblée, pourtant.

« Je sais depuis quelque temps que tu es ici,

prisonnier, mon cher Boris, écrivait le jeune comte Vlavesky. Mais ce n'est pas Brunhilde qui me l'a appris. Elle me tient captif, moi aussi, dans ce sinistre Neidelberg. Quels durs moments j'y ai passés, j'y passe encore ! Je suis très malade, Boris, et je me sais condamné. Mais avant de mourir, si je pouvais te sauver ! « Elle » est capable de tout. Ah ! mon frère, quel jour maudit, que celui où nous la connûmes !

« Espère. Je cherche un moyen pour aider à ta délivrance. Ce sera difficile, peut-être impossible... Mais non, rien n'est impossible avec l'aide divine. Espère, et prie, mon frère très cher. »

Pendant quelques instants, Boris demeura stupéfait, les yeux fixés sur ce papier. Cyrille était ici... Elle avait donc menti une fois de plus, cette perfide Brunhilde ? Dans quel but ? Pourquoi priver ce malheureux, presque mourant, de la consolation de revoir son cousin ?

Il se disait prisonnier, lui aussi. L'était-il par ordre du gouvernement allemand ?... ou par le bon plaisir de Brunhilde ?

Il avait pu, cependant, trouver un émissaire, ainsi que le prouvait ce billet glissé dans la main de Boris, peut-être par la femme de chambre rencontrée tout à l'heure. Et il cherchait à délivrer son cousin, sans lui dissimuler la difficulté de l'entreprise.

Boris, très ému, songea :

« Pauvre Cyrille !... Pauvre cher ami ! Dire qu'il est ici, tout près peut-être, et que je ne puis le voir !... par la faute de cette misérable femme ! Que va-t-il advenir de nous, si nous restons entre ses mains ? Après ce qui s'est passé tout à l'heure, elle ne gardera plus de ménagements pour moi. Cependant, je ne regrette pas ma franchise, car il me fallait couper court aux illusions qu'elle pouvait conserver encore. Mais elle va maintenant chercher à se venger... Que Dieu nous protège ! Sans son secours, Cyrille et moi sommes à peu près certainement perdus, car j'ai l'impression que Brunhilde ne reculera pas même devant un crime, surtout dans la surexcitation que cette atmosphère de carnage et de sang doit provoquer en son âme vindicative. »

V

Ainsi que Boris l'avait prévu, il y eut dès le lendemain un changement subit dans sa situation.

L'infirmier le conduisit dans une petite pièce du rez-de-chaussée, humide et sombre, dont l'unique fenêtre, placée très haut, était garnie de fortes grilles de fer. Il y avait là, pour tout mobilier, une paillasse, une table et une chaise. C'était la nouvelle geôle du capitaine Vlavesky.

La nourriture, abondante et bien préparée jusque-là, devint à peu près celle des camps de prisonniers. Toute sortie fut supprimée, de même que les cigarettes, les livres et les journaux. Et Boris ne revit plus Brunhilde.

Mais il avait maintenant un léger espoir. Cyrille était là, et cherchait à préparer son évasion.

Des jours coulèrent encore, longs, pénibles. La

santé vigoureuse de Boris supportait assez bien la mauvaise nourriture ; mais le prisonnier souffrait beaucoup du manque d'exercice, de cette claustration absolue et de l'oisiveté forcée.

Étendu sur sa paillasse, il s'absorbait dans ses souvenirs, si doux et pourtant si poignants, car la reverrait-il jamais, son Aniouta chérie ?

Maintenant, le milieu d'avril était atteint. Boris, complètement privé de nouvelles, ignorait tout de la situation, ce qui n'était pas une de ses moindres épreuves.

Un soir, il s'était attardé longuement dans ses songeries dououreuses, laissant ainsi passer les heures. Un bruit léger attira son attention, tout à coup. Il lui semblait qu'on ouvrait la porte. Se soulevant un peu, il tendit l'oreille, cherchant à distinguer quelque chose dans l'obscurité profonde.

Oui, la porte s'ouvrait, une forme humaine se mouvait dans les ténèbres.

Puis une lanterne fut démasquée. Sa lueur tomba sur l'officier russe... Et une voix étouffée

murmura :

– Boris !... ne crains rien, c'est moi, ton cousin Cyrille.

Boris se leva brusquement et vint à l'apparition.

– Toi, Cyrille ?... Toi ? dit-il tout bas.

Cyrille leva la lanterne et Boris vit un visage blême, décharné, où les yeux, enfoncés dans l'orbite, avaient un éclat de fièvre.

Alors, silencieusement, l'officier l'étreignit. Pendant quelques secondes, aucune parole ne put sortir de leurs lèvres... Puis Cyrille chuchota :

– Ferme la porte, très doucement... Après, je t'expliquerai...

Boris obéit. Puis il se tourna de nouveau vers son cousin, et lui saisit la main.

– Mon ami !... mon pauvre ami ! Vivre si près l'un de l'autre, pendant ces longues semaines, et n'avoir pu nous voir, unir nos angoisses !... Comment vas-tu ?

– Très mal. C'est une question de jours, pour

moi. Aussi combien j'aspirais à pouvoir te délivrer, avant ma mort !

Sa voix était faible, enrouée, presque méconnaissable.

Et il suffisait à Boris d'un coup d'œil pour constater que son cousin n'exagérait rien, quant à son état.

Il dit avec émotion :

– Mon pauvre ami, comme tu as dû souffrir !

Cyrille murmura :

– Si j'ai souffert !... Ah ! que ne t'ai-je écouté, Boris ! Mais ne perdons pas de temps. Viens que je t'explique mon plan, ou plutôt celui de Rosa...

Il mit à terre la lanterne et s'assit sur le grabat qui servait de lit à l'officier. Celui-ci prit place près de son cousin, en gardant sa main moite et brûlante dans les siennes.

Cyrille poursuivit, d'une voix oppressée :

– Rosa est une femme de chambre, ou plus exactement la servante des autres domestiques. Pauvre créature disgraciée, en butte aux mauvais

traitements de tous, elle a toujours été l'objet d'une particulière dureté de la part de Brunhilde qui la considère comme au-dessous du plus infime animal. Quand, un peu après le début des hostilités, cette misérable femme, qui m'avait laissé plus d'une fois insulter par ses compatriotes et s'était jointe elle-même à ces lâches attaques, décida de m'enfermer ici, — pour m'y laisser mourir probablement, — elle me donna comme servante cette fille, qui passait pour idiote ou à peu près. Or, elle ne l'est pas tant que cela, et sa haine pour Brunhilde, l'attachement de chien fidèle que je lui ai inspiré lui donnent la ruse et la réflexion nécessaires.

« Ce fut par elle que j'appris, il y a peu de temps, la présence ici d'un officier russe que, d'après sa description, je reconnus être toi. Brunhilde, elle, m'avait déclaré que tu étais mort, prisonnier dans un camp de Silésie, en ajoutant à cette nouvelle mensongère des détails bien faits pour me la rendre pénible. Je feignis de la croire, afin de ne lui donner aucun soupçon. Mais je savais déjà la vérité. Avec l'aide de Rosa, j'ai préparé un plan d'évasion. Elle va te conduire

hors du château, hors du domaine, et te guidera jusqu'à nos lignes. Ce sera dur, ce sera dangereux ; mais plus dangereux encore serait pour toi un long séjour ici.

Il s'interrompit, les traits contractés, sa main toute frissonnante dans celle de son cousin.

— Mais toi, Cyrille ?... toi, tu partiras avec moi ?

Cyrille secoua négativement la tête.

— Jamais je ne te laisserai ici, prisonnier de cette femme, de cette misérable !

— Une misérable, oui !... De quelles humiliations elle m'a abreuvé ! Cyniquement, bien des fois, elle s'est vantée de me mépriser, de me haïr, et de n'aimer que toi. C'est une âme violente, fourbe, vindicative, qu'aucune déloyauté ne fait reculer. Quand j'ai su que tu étais son prisonnier, j'ai pensé : « Boris, s'il la dédaigne, ne sortira pas vivant d'ici. » Voilà pourquoi il faut que tu t'évades, coûte que coûte.

— Soit, mais avec toi.

— Je ne serais qu'un embarras, et tu te verrais

obligé de me laisser en route.

— Non, je te porterai. Le nouveau régime auquel m'a soumis ma geôlière n'a pas eu le temps de me débiliter. Je suis toujours fort, Cyrille, tu verras.

Le jeune comte Vlavesky enveloppa son cousin d'un long regard, qui s'arrêta sur la manche vide.

Il dit avec émotion :

— Ton pauvre bras !

— Ah ! ce n'est rien ! Le principal est d'être vivant, et bien portant, au fond, puis de revoir ma chère Aniouta, le plus tôt possible.

— Tu n'as pas eu de nouvelles d'elle, naturellement ?

— Naturellement ! S'il en est arrivé, on s'est bien gardé de me les remettre... Et nos opérations militaires, où en sont-elles ?

— Je ne puis en juger que par les journaux allemands, les seuls qui me soient communiqués. Je crois que nous tenons ferme.

– Et les Français ?

– Le moment de leur grand effort ne semble pas encore venu. Mais le changement de ton dans la presse ennemie laisse prévoir que ces bandits s'attendent à la défaite, maintenant.

– Ah ! qu'ils soient écrasés, qu'ils soient maudits, les monstres ! Je les ai vus à l'œuvre, je sais jusqu'où peuvent atteindre leur cruauté, leur fourberie.

– Oui... et Brunhilde est bien de leur race... Mais allons maintenant. Rosa nous attend. Elle a empoisonné les chiens, qui doivent être morts à cette heure. Viens... Et puisque tu le veux, je pars avec toi. Il m'aurait été dur de mourir ici, tout seul, abandonné, car Rosa partie, nul ne s'occuperaît de moi.

Il se leva, fit quelques pas vers la porte. Puis, se ravisant, il sortit de sa poche une enveloppe cachetée, qu'il tendit à son cousin.

– Tiens, prends cela. C'est mon testament, qui annule tout acte antérieur. Je ne veux pas qu'un rouble de ma fortune revienne à cette femme. Je

te fais mon légataire universel, comptant sur toi pour donner le nécessaire à mes fidèles serviteurs. Comme cela, aucune contestation ne sera possible, au cas où « elle » oserait en élever, plus tard.

— Merci, mon ami. J'espère que tu jouiras bien longtemps encore de ta fortune...

Cyrille eut un geste d'indifférence.

— Je n'y tiens pas. Mais je voudrais seulement mourir sur la terre russe. Allons, viens maintenant. Ôte tes bottes, pour éviter le moindre bruit. Nous nous rechausserons dehors.

Boris le suivit, le long des couloirs, puis dans un petit escalier débouchant sur une porte que Cyrille n'eut qu'à pousser pour se trouver dehors.

Rosa était là, collée contre le mur, avec lequel se confondait sa robe sombre.

Elle chuchota :

— Le garde fait en ce moment sa ronde par là-bas. Il faut en profiter, monsieur le comte.

— Bien. Allons vite.

Penchée vers son maître, Rosa l'aida à remettre ses chaussures. Puis Cyrille murmura, la voix oppressée :

— Partons. Mais auparavant, demandons à Dieu qu'il nous protège, car nous allons vers de grands périls.

Il dit une courte prière, à laquelle Boris s'associa avec ferveur. Puis tous trois s'éloignèrent vers les taillis, qu'on ne distinguait pas, dans la nuit.

Rosa connaissait tous les coins et recoins du domaine, où son père avait été garde-chasse. Avec le flair des créatures demeurées un peu primitives, elle se conduisait dans ces ténèbres comme en plein jour. Les deux jeunes gens la suivaient aveuglément. Ils atteignirent ainsi un point du parc où la femme de chambre avait constaté que le mur menaçait ruine.

Dans un buisson, elle avait caché la veille un pic dérobé au jardinier. Boris, de son bras unique, réussit sans trop de peine à manier l'instrument, de façon à désagréger les vieilles pierres. Une brèche se trouvait faite, suffisante pour laisser

passer les deux hommes et la servante.

Comme, après cela, ils allaient s'enfoncer dans la forêt, Rosa, qui prêtait l'oreille, dit d'un ton d'effroi :

— J'entends le galop d'un cheval... On a tout découvert... On nous poursuit...

Boris et Cyrille écoutèrent... Oui, Rosa avait raison. Cyrille, qui semblait déjà à bout de forces, dit d'un ton de prière :

— Laisse-moi... Pars avec Rosa, et marchez vite, dans les petits sentiers. Il est très possible qu'ils ne retrouvent pas vos traces.

— Te laisser ? Jamais !... Ah ! si au moins j'avais des armes !

— Mais nous en avons ! Rosa a pu s'emparer de deux revolvers... Tiens, en voilà un. Je garde l'autre.

— Ah ! très bien ! Comme cela, nous nous défendrons. En route ! Peut-être, ainsi que tu le dis, ne retrouveront-ils pas notre piste, en forêt... Mais veux-tu que je te porte, ami ?

— Non, pas encore. Je puis faire ce dernier

effort. L'espoir d'échapper à ces odieux Prussiens me galvanise.

Ils entrèrent dans la forêt, toujours suivant Rosa, leur guide. Cyrille s'appuyait au bras de son cousin. Celui-ci entendait sa respiration oppressée. Par moments, une toux profonde, douloureuse, déchirait la poitrine du malade.

Boris s'arrêta, en déclarant :

– Je vais te porter... Si, je le veux !

Cyrille se laissa faire. Il n'en pouvait réellement plus. Pour Boris, ce pauvre corps amaigri, usé, n'était pas un fardeau pesant. Il put continuer de marcher du même pas, derrière la femme de chambre qui semblait réellement voir dans la nuit.

Le galop de cheval semblait s'éloigner. Bientôt, on ne l'entendit plus. Boris pensa tout haut ;

– On aura perdu notre piste.

Au bout d'une demi-heure de marche, les fugitifs sortirent de la forêt. Ils se trouvaient près du lac gris, qu'il leur fallait longer pour atteindre

d'autres taillis, non dépendants, ceux-là, du domaine des Halweg.

Ils avançaient depuis un moment, quand, de nouveau, le galop de cheval se fit entendre.

Boris s'arrêta.

— Nous ne pouvons espérer leur échapper ici, où il est impossible de nous cacher. Mieux vaut donc faire face, et nous défendre.

Cyrille supplia :

— Laisse-moi ici ! Je les arrêterai un moment. Et toi, pars avec Rosa, courez tous deux, gagnez les taillis...

— Tais-toi ! Je te défendrai jusqu'à la mort.

Boris mit son cousin à terre, et prit dans son unique main un des revolvers. Depuis quelques instants, un rayon de lune se glissait entre les nuages, jetant ainsi dans la nuit une clarté vague. Quand le bruit de galop devint plus proche, les fugitifs distinguèrent une femme à cheval, qu'un cavalier suivait à une certaine distance, et que précédait un énorme chien.

Rosa eut un cri de terreur :

– C'est Pyros !... Le poison n'a pas agi !

Cyrille haleta :

– Elle nous poursuit elle-même !... Attention à toi, Boris ! Elle tire admirablement.

– Bien. Mais je ne suis pas maladroit non plus... Et je me débarrasse du chien, d'abord...

Le dogue arrivait à une courte distance des jeunes gens. La détonation du revolver se fit entendre. L'animal s'écroula et se mit à râler.

À la vue de ceux qu'elle poursuivait, Brunhilde avait fait bondir son cheval. En quelques minutes, elle était près du corps de son chien, agité des soubresauts de l'agonie.

Sa voix s'éleva, frémissante de rage et de haine :

– Je vous tiens. Vous ne m'échapperez pas...
À toi, d'abord, Cyrille...

Elle étendit la main, le canon d'un revolver brilla sous la faible clarté de la lune. Le coup partit. Cyrille, atteint en pleine poitrine, chancela et se retint à Rosa qui restait courageusement près de lui.

Boris rugit :

— Ah ! criminelle ! Tu vas recevoir ton châtiment !

Il tira. Brunhilde se renversa en arrière, avec un cri étouffé. Le cheval, saisi de peur, se cabra, s'emporta, s'enfuit au hasard...

Mais Boris avait encore devant lui un autre adversaire — le garde, qui arrivait au galop de son cheval. Celui-là était armé d'un fusil. Il visa l'officier, lâcha la détente. Boris eut le temps de faire un mouvement de côté, de telle sorte que la balle effleura seulement sa manche vide.

Alors il bondit pour se trouver plus près de l'Allemand. Il lui tira trois coups de revolver. L'homme bascula sur sa monture. Boris lui arracha le fusil des mains, et, presque à bout portant, tira sur le cheval. Bête et cavalier, mortellement atteints, s'affalèrent sur le sol.

Boris s'élança vers son cousin, qui venait de glisser à terre, en dépit des efforts de Rosa pour le retenir. Le malheureux Cyrille était frappé à mort. Le sang s'échappait à flots de ses lèvres, et

déjà ses yeux vitreux ne voyaient plus. Quelques instants plus tard, il rendait le dernier soupir entre les bras de Boris.

L'officier, pieusement, avec l'aide de la femme de chambre, porta le pauvre corps à l'abri d'un buisson, et le couvrit de branchages. Pendant un long moment, il demeura près de lui, priant, le cœur serré par la souffrance. Car il avait toujours eu pour Cyrille une sincère affection, le traitant comme un jeune frère un peu faible de caractère, qui avait besoin d'être protégé, sermonné, un peu raillé parfois. Et ces dernières heures avaient resserré ce lien fraternel.

« Pauvre ami, tu paies cher ton aveuglement ! songea-t-il. Mais maintenant, tu es en repos, Dieu t'a donné sa paix. Moi, il faut que je lutte encore, pour atteindre ma patrie, pour rejoindre mes frères, mon foyer. Adieu, ami. Je dois laisser ton corps ici, sans sépulture, hélas ! Mais ton âme est près de notre Maître à tous, et elle intercède pour nous. Prie pour ton frère, Cyrille – prie pour tous tes frères, afin que nous soyons victorieux de l'envahisseur. »

Puis, se tournant vers la femme de chambre qui se tenait agenouillée, immobile, près du corps inanimé, Boris demanda :

– Étes-vous toujours disposée à me servir de guide, Rosa ?

Elle leva son pâle visage couvert de larmes.

– Toujours, monsieur le comte. Je l'ai promis à mon maître, qui a été si bon pour moi, quand les autres me maltraitaient. D'ailleurs, je ne puis demeurer ici, maintenant ; on me ferait mourir tout de suite.

– Eh bien ! partons !

Quelques instants plus tard, ils reprenaient la route si tragiquement interrompue.

Tout à coup, Rosa s'arrêta, en désignant une masse sombre étendue à terre.

– Qu'est-ce que cela ?

Ils s'approchèrent avec précaution. C'était un corps de femme, dont le visage était tourné vers le sol. Boris murmura :

– C'est Brunhilde !

Rosa, instinctivement — tant était grande la terreur que cette femme inspirait autour d'elle — recula de quelques pas. Mais le comte s'avança, et, en dépit de sa répulsion, retourna le corps immobile. Alors il vit, complètement défiguré, le beau visage qui avait frappé le sol rocailleux. Un affreux rictus contractait la bouche sur les dents aiguës, et les yeux, grands ouverts, vitreux, avaient conservé une expression d'épouvante. La gorge était trouée par la balle du revolver de Boris, qui avait traversé le cou en coupant la carotide. La robe de la jeune femme, et le sol autour d'elle, était couverte du sang échappé de cette mortelle blessure.

Ainsi finissait Brunhilde de Halweg, la femme au cœur sans pitié, à l'âme perfide, l'orgueilleuse Valkyrie dont la devise, imitée de celle qui menait en ce moment l'empire allemand à sa ruine, eût pu être : « Moi, ma volonté, mes passions au-dessus de toute humanité. » Elle périsseait misérablement par la main du seul homme qu'elle eût aimé, après avoir donné le coup mortel au faible et malheureux époux que sa haine avait déjà mené si près de la tombe.

VI

Dans l'angoissant et terrible silence qui avait suivi la dernière lettre écrite par son mari, Aniouta conservait toujours l'espoir que Boris n'était pas définitivement perdu pour elle. Jour par jour, elle attendait, priant, offrant à Dieu sa souffrance pour que l'époux bien-aimé lui fût rendu. Dans l'appartement que le comte Vlavesky avait orné avec tant d'amour pour y recevoir sa jeune femme, elle menait une existence recueillie, travaillant pour les blessés, voyant quelques amis, s'occupant de son fils, ce petit Serge que le père ne connaissait pas. Liouba demeurait près d'elle, vigilante et ardemment fidèle, couvrant de sa sollicitude presque maternelle la mère et l'enfant, trésors précieux que son maître lui avait confiés.

Un soir, comme Aniouta finissait de lire deux lettres, l'une de Natacha, dont le père avait été

tué en Galicie quelque temps auparavant, l'autre de M^{me} de Brégny, qui lui apprenait que son mari, à la suite de ses blessures, resterait aveugle, on annonça à la jeune comtesse la visite d'un aide de camp du tsar, intime ami de Boris. Il venait lui faire savoir que le comte Vlavesky, évadé de sa prison prussienne, avait atteint les lignes russes, mais dans un si grand état d'épuisement qu'on avait dû l'évacuer aussitôt sur un hôpital de Varsovie.

Laissant l'enfant aux soins de Liouba, Aniouta partit aussitôt. Elle trouva Boris très faible, mais non en danger, grâce à la vigueur de sa constitution. Les soins, dont on l'entourait, la présence de sa femme surtout, auraient vite raison, assuraient les médecins, de cet épuisement dû aux privations de toutes sortes qu'il lui avait fallu endurer, avant de se trouver en sécurité parmi ses frères d'armes.

Ces souffrances, il les raconta peu à peu, à mesure que les forces lui revenaient. Il dit le dévouement de Rosa, sans laquelle il n'aurait pu atteindre le but. C'était elle, qui, chaque nuit, s'en

allait chercher quelque nourriture, au risque de tomber dans une patrouille allemande. Elle était morte de fatigue, peu avant que le comte fût recueilli par une avant-garde russe.

Il parla aussi de Brunhilde, et Aniouta, frissonnante, remercia Dieu ardemment d'avoir gardé Boris contre cette femme, dont le pauvre Cyrille avait été la victime lamentable.

Un mois plus tard, les deux époux rentraient à Petrograd, et Boris faisait la connaissance de son fils. L'enfant avait ses traits, ses cheveux blonds, mais les yeux noirs de sa mère, ces beaux yeux ardents et purs qui avaient si bien pris, pour toujours, le cœur sceptique du comte Vlavesky.

De son bras unique, Boris le serra contre sa poitrine. Puis il reporta son regard sur la jeune femme qui considérait pensivement la manche vide épinglee sur l'épaule de l'officier.

— Nous en ferons un brave Russe, de ce petit homme-là, n'est-ce pas, ma chérie ?

— Un brave et un héros comme son père !

Et Aniouta, se penchant, mit un baiser sur

cette épaule glorieusement mutilée. Puis, redressant la tête, les yeux dans ceux de son mari, elle dit, la voix vibrante :

— Je t'aime plus que jamais, Boris, maintenant que tu as souffert, que tu as payé la rançon à la patrie. Pour ton fils, tu seras une leçon vivante... pour moi...

Elle mit son bras autour du cou de Boris, et, le visage contre le sien, les yeux sur l'enfant qui riait en la regardant, elle acheva, toute frémissante de tendresse fervente :

— Pour moi, tu seras le héros bien-aimé, celui auquel on se dévoue avec bonheur, tous les jours de sa vie.

Cet ouvrage est le 350^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.